

LE

X-c-20

MONDE AVANT LE CHRIST

INFLUENCE DE LA RELIGION DANS LES ÉTATS,

OU

SÉPARATION ET HARMONIE ENTRE LES INSTITUTIONS RELIGIEUSES

ET LES INSTITUTIONS POLITIQUES ;

PAR

R. GOUGENOT DES MOUSSEAUX.



PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 11.

GUYOT PÈRE ET FILS, LIBRAIRES A LYON,

GRANDE-RUE MERCIÈRE, 30.

—
1845.

R. 6061

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

AVANT-PROPOS.

Frappés que nous sommes dans les auteurs classiques de l'éclat des beautés littéraires, il est une étude que nous avons surtout omise, lorsque vient à s'accomplir le cours de nos travaux scolastiques : l'étude des traits de la physionomie morale de l'humanité chez les anciens.

La science qui s'en forme, le jeune homme ne la possède guère ; et, si l'homme du monde se promet de la poursuivre, le lendemain ajourne encore le projet de la veille ; s'il la poursuit, le tumulte des affaires l'étourdit et l'arrête..... Veillez, remuez, intriguez — les moments sont de l'or — prenez de l'avance sur vos rivaux ; — ou bien , vivez doucement et sans sueurs, jouissez un peu, jouissez enfin ; le siècle crie cela de ses mille voix ! L'heure morose, où l'homme n'a plus qu'à songer, n'arrive-t-elle pas assez tôt ? Et cependant les heures s'écoulent, l'ignorance reste. De là les naïvetés de notre admiration pour un monde à peu près inconnu, notre indifférence pour des principes, bons ou mauvais, auxquels se trouve livré le monde et que nous n'avons étudiés ni dans les actes humains dont ils sont la source, ni dans leur substance.

..... De tristes loisirs nous étaient faits, et cette idée nous revenait à l'esprit. Dès lors nous résolûmes de réunir, dans un cadre étroit, les lambeaux épars de la peinture de l'homme ; de disposer les figures de telle sorte que la connaissance des mœurs

du vieux monde y devint, autant que possible, le prix d'un coup d'œil.

Le jeune homme qu'appelle le choix d'un état et qu'entraînent tantôt les frivolités, tantôt les devoirs actifs de la vie, l'homme mûr que ces devoirs absorbent, accueilleront peut-être avec indulgence cet essai, où les faits se pressent et se répètent pour parler au jugement et le déterminer en économisant les loisirs.

Tout d'abord c'est la sagesse antique qui s'adresse à nous par la bouche de ses élus; et Platon, ce Moïse parlant le langage des Athéniens, selon l'expression de Numénius (1), vient mêler aux splendeurs de la Bible les turpitudes de la philosophie des Hellènes. Ces turpitudes prévalent jusque dans les enseignements de Socrate.

Voici que Rome connaît les Grecs. La vertu romaine se détend. Les doctrines païennes se traduisent par des débordements qui égalent, dans leur grandeur, la grandeur même de l'empire. Quelque chaste que soit la plume, elle ne peut que voiler les formes; elle se garderait bien de les détruire. Le ciel ne nous a conservé le monument de ces vices que pour la gloire du christianisme, dont ils nous forcent d'admirer et d'adorer les bienfaits. Cependant, malgré la réserve et les adoucissements de nos récits, ce n'est point à la jeune fille encore ombragée sous l'aile maternelle que nous voudrions confier les deux premières parties de cet écrit.

A la suite du Romain nous introduisons le barbare, le sauvage, cet être plus ou moins dégradé dont le philosophisme s'empara, dans ses beaux jours, pour calomnier l'homme de la civilisation. Il ne paraît que pour anéantir, par sa présence, le sophisme anti-social dont il avait été le sujet. Mais en ce point l'histoire ancienne désolait le lecteur par ses lacunes; l'analogie les comble. Le nouveau monde, ce monde que ses régions idolâtres nous ont fait connaître avant que la loi du Christ les eût métamorphosées, nous rend d'une manière saisissante les traits effacés des anciens barbares. Ici nous laissons le vif emporter le mort, et

(1) Voy. saint Clément d'Alex., *Strom.*, p. 71, éd. de Bâle, 1555.

l'histoire de la barbarie se ranime pour ranimer l'amour et la foi du chrétien.

La lumière, partout éteinte, dardait-elle encore quelques rayons chez le peuple élu, ce dernier des trois types du monde ancien? Nos yeux, en la cherchant, ne rencontreront que la clarté vacillante d'une lampe qui jette ses dernières et irrégulières lueurs. La lettre de la loi y restait froide, inanimée; l'esprit s'en retirait; la synagogue n'offrait plus au dépôt céleste qu'un petit nombre d'intelligences et de cœurs; et les traditions purement humaines, maudites par le Sauveur, usurpaient dans le temple l'autorité de la parole de Dieu. Un coup d'éclat du ciel, l'incarnation de la lumière, de la vérité, pouvait seule régénérer la terre; sinon l'égoïsme extrême, substitué à l'incomplète charité du Décalogue(1), ramenait l'homme policé aux derniers excès de la barbarie.

Voilà le monde avant le Christ.

Et dès lors la nécessité des principes, aussi manifeste par leur caducité que par leur action, conduisait à l'examen de cette question pleine d'à-propos : Quelle est l'influence de la religion dans les Etats? Un accord sérieux doit-il exister entre les institutions religieuses et les institutions politiques? En arrêtant quelque peu notre esprit à l'étude de ce sujet, l'Europe moderne nous a paru résumer dans quelques exemples éclatants la valeur de l'unité religieuse, l'excellence suprême de la foi catholique!

Une deuxième édition des *Beth-el* (cités dans l'*Harmonie*, v. 2, p. 445, etc.) ou du *Christ prouvé par les premiers monuments des peuples anciens*, termine cet aperçu par une pièce d'archéologie religieuse.

(1) « Nolite putare quoniam veni solvere legem, sed adimplere » Matth., chap. 5, vers. 17.

AVERTISSEMENT.

Les faibles bénéfices qui formeront la part de l'auteur dans l'écoulement de cette première édition seront consacrés à l'œuvre de la Propagation de la foi, dirigée par les lazarites. Nul placement ne peut être plus avantageux aux intérêts de l'humanité et de notre patrie, liés les uns et les autres de la manière la plus intime aux intérêts du catholicisme (1).

Humbles et irrésistibles conquérants, ces religieux répandent sur le monde, avec l'esprit de paix et de consolation, la magnifique institution des sœurs de Saint-Vincent. On le sait, la charité de ces pieuses filles prodigue aux membres infirmes de la famille humaine, et jusque chez les nations antichrétiennes, des soins aussi touchants qu'héroïques, aussi ingénieux qu'infatigables.

Il est beau de voir ces zélés missionnaires se partager jusqu'aux régions les plus inhospitalières du globe comme les apôtres, non point pour posséder la terre, mais pour la féconder de leurs sueurs et de leur sang. Etrangers aux préoccupations des affaires mondaines, amis de Lazare plutôt que du riche, ils ouvrent sur les points les plus importants des contrées étrangères un asile de protection au Français voyageur, et l'accueillent partout en frère, sans jamais lui demander compte ni de ses antécédents ni de ses croyances.

L'idolâtre, qui les égorge s'il ne peut les comprendre, se rend à leur parole dès qu'il en a l'intelligence ; le sauvage les bénit ; à leur nom le musulman s'incline. Je saisis avec empressement l'occasion de m'associer un instant à l'esprit qui les anime, et de leur rendre un hommage public. Les connaissant comme je les connais dans leurs œuvres, dans leurs membres et dans leur chef, il me semble acquitter une dette !

(1) M. Paul Mellier, l'éditeur, consent à se rendre l'exécuteur de cet engagement.

NOTE

RELATIVE A LA PREMIÈRE PARTIE (PAGE 7).

PHILOSOPHIE DE PLATON.

Il a paru, dans le n° du 1^{er} septembre 1844, un article de M. Emile Saisset sur l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, par M. Jules Simon.

Cet article, composé avec le talent qui distingue les écrivains de cette Revue, développe une erreur fondamentale et qui serait destructive de la foi chrétienne.

En effet, si la religion du Christ est l'œuvre du Fils de Dieu, elle est réelle, elle est divine, elle est parfaite.

Mais si son dogme trahit, quelque légèrement que ce puisse être, le travail de l'intelligence humaine, il faut cesser d'y voir une religion; tout ce qu'elle prescrit fut et reste néant. Ou bien, voici que l'homme trouve dans sa volonté le droit de lier son semblable, le droit de dicter à son créateur quels rapports existeront entre ce créateur et son œuvre.

Cependant, au point de vue de l'auteur, les hommes ont construit pièce à pièce le christianisme. L'école d'Alexandrie le façonna; elle mit la dernière main à cette entreprise laborieuse, et le mystère de la sainte Trinité porte les traces les moins contestables de son travail.

Aussi ce mystère fondamental ne commence-t-il à dominer le christianisme d'une manière positive et nette que postérieurement au concile de Nicée (325).

Et, cela va sans dire, cette trinité que l'on y fabrique dérive de la trinité de Platon!

Une singulière préoccupation me semble avoir égaré les auteurs de cette opinion. Leur mémoire, infidèle ou paresseuse, ne leur a point permis de se rappeler à temps le petit symbole des apôtres que les fidèles récitent utilement chaque jour. Dans ce symbole, les trois personnes de la sainte Trinité se succèdent aussi distinctement que dans le symbole de Nicée; et la date des apôtres, auteurs de ce symbole, est la date même du Christ.

Aussi, à Nicée, la grande question fut-elle la consubstantialité du

Père et du Fils. Il s'agissait de fermer aux innovateurs les faux fuyants de l'équivoque. Les 318 évêques (Chron. d'Eusèbe, saint Jér., p. 97, recto 1513), venus de toutes les parties de l'empire, y souscrivirent sans exception. Disons plus avec le ministre Beausobre, parlant d'après Eutychius : la foi de la consubstantialité, qui emporte bien l'existence préalable du Père et du Fils, y fut définie et signée par les pasteurs *des différentes sectes* qui, avec les 318 évêques présents, s'élevaient au nombre de 2,048. Les eusébiens, fauteurs d'Arius, signèrent avec les autres, etc. (Art de vérif. les dates ; Chron. des conciles).

Mais, à défaut de ce témoignage apostolique, est-ce que la tradition n'était point toute vive ? Est-ce que dans le sein de l'Eglise et de la philosophie la tradition ne vaut point l'Ecriture ?

Des hommes aussi lettrés que ceux auxquels j'ai l'honneur de répondre se rappelleront facilement que les Juifs, prédécesseurs des chrétiens, possédaient la connaissance de la trinité de leur Dieu.

« Quiconque est familiarisé avec les anciens docteurs de la synagogue, surtout ceux qui ont vécu avant la venue du Sauveur, sait que la trinité en un Dieu unique était une vérité admise parmi eux depuis les temps les plus reculés » (Harmonie entre l'Eglise et la synagogue, vol. 1^{er}, p. 280-453) (1). La synagogue, avant l'Eglise chrétienne « prenait soin de signaler, au moins aux yeux des initiés, la trinité dans l'unité divine et l'unité dans cette trinité » (id., p. 368).

On distingue les Juifs anciens en trois classes pour ce qui concerne la notion de la sainte Trinité. Dans la première se rangent les patriarches, les prophètes, les hommes d'une haute piété ; ceux-ci la connaissent aussi clairement que nous pouvons la connaître ici-bas.

Les hommes adonnés à l'étude de la loi de Dieu, composée de l'Ecriture et de la tradition, appartiennent à la deuxième classe. Les lumières de ces savants sont moins vives que celles des patriarches et des prophètes.

Le vulgaire enfin forme le troisième et dernier ordre. Parmi les hommes qui le composent, les uns n'ont de ce mystère qu'une idée confuse ; et pour la foule des autres les paroles qui l'expriment restent lettre close (voir id., p. 282).

Maintenant il nous suffit de savoir que l'école d'Alexandrie ou le néo-platonisme est postérieur de plus de deux siècles au christianisme. A l'époque où il lui arriva de naître, le dogme chrétien était ce qu'il est, ce qu'il ne peut cesser d'être. La discipline elle-même était formée. Par quel art cette école eût-elle créé ce qui vivait avant qu'elle fût ?

Quelque bonne volonté que l'on mette d'ailleurs à faire sortir le germe du christianisme du cerveau de Platon, cela devient bien difficile. Il ne faut pas grand effort pour s'en convaincre.

(1) Trésor d'érudition juive et chrétienne. Chez P. Mellier, 2 vol.

Lors de la prédication de l'Evangile par les apôtres, le platonisme de Platon ou de l'Académie n'existait plus ni à l'état de dogme ni à l'état d'école. Arcésilas, fondateur de la deuxième Académie, avait soutenu que, loin d'enseigner aucun dogme, Platon se contentait d'apprendre à douter de tout. Le chef de la troisième Académie, Carnéade, s'était séparé non-seulement de Platon, mais d'Arcésilas. Enfin, après Philon et Antiochus, fondateurs de la quatrième et de la cinquième Académie, Sénèque défiait de trouver un homme de talent qui soutint les traditions de l'ancienne Académie, ou les opinions de la dernière...

S'il eût existé quelque analogie entre la doctrine véritablement propre à Platon et celle du Christ, comment les résultats de ces doctrines eussent-ils présenté de si violentes oppositions? Comment eussent-elles produit, à la fois, ici des vertus si pures, là-bas cette dégradation dont les exemples vont nous frapper et nous confondre dans des deux premières parties de cet ouvrage? Et puis encore, qu'importerait ce prétendu plagiat? Le christianisme, s'il lui eût été possible de ravir à Platon quelques vérités pour les rendre à la circulation, n'eût rien fait de plus que de lui reprendre son propre bien, action aussi légitime qu'utile.

Le moment nous paraît opportun de transcrire la trinité de Platon : τὸ αὐτὸ ὄν, celui qui est lui-même; ὁ νοῦς ὁ δημιουργός, l'esprit fabricant du monde; ἡ τοῦ κόσμου ψυχή, l'âme du monde; et Grotius remarque que chez les Grecs νοῦς était l'équivalent de λόγος, le verbe (voir id. les Lettres d'un rabbin converti).

S'il se trouvait que la trinité de Platon fût celle des Juifs et des chrétiens, il resterait à dire que Platon, outre les débris de la tradition parvenue jusqu'à son époque, avait eu connaissance de la religion des Israélites. Des savants du premier âge de l'Eglise voyaient en lui un investigateur parvenu à se faire initier à la théologie des Hébreux, en Egypte, peu de temps après la mort du prophète Jérémie. Quelqu'un des sages parmi les Grecs, dit Eusèbe dans sa Préparation évangélique, avait eu connaissance, je ne sais par quels moyens, du nom ineffable qui exprime par ses éléments mystiques l'essence et la trinité de Dieu (Harm., vers la p. 348, vol. 1^{er}).

Numénios d'Apamée, philosophe grec du second siècle, s'efforçait de concilier les doctrines de Pythagore avec celles de Platon. Ce témoin peu suspect ne se borne point à dire que Platon avait tiré de Moïse ses discours sur la divinité et sur la création du monde; il appelle Platon *Moïse parlant la langue d'Athènes*. Μωυσῆς ἀπὸ τῆς Ἀθηνῶν. Or, nous lisons dans le Deutéronome : « Ecoute, ô Israël, Jehova, nos Dieux est un » (chap. 6, v. 4). Jehova elohénu, Jehova unum (Harm., vol. 1^{er}, p. 509). Il est dit dans l'Exode « Et nos Dieux, Elohim, dit à Moïse, » etc., etc. A un homme de la trempe de Platon fallait-il plus que le mystique

accord de ces pluriels et de ces singuliers pour le placer sur la voie des conjectures et des découvertes ?

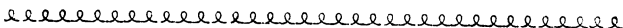
Si les croyances fondamentales du christianisme eussent, antérieurement à Jésus-Christ, parcouru les régions savantes grâce aux admirables écrits de Platon, ce monde n'eût à coup sûr point si étrangement tressailli à l'aspect des doctrines du crucifié.

Mais, pour en revenir au dogme spécial de la sainte Trinité, tenons pour acquis que, bien antérieurement à l'école d'Alexandrie et au concile de Nicée, ce dogme était ce que nous le voyons. Matin et soir les chrétiens le répétaient dans le symbole des apôtres. La tradition juive accompagnait ce symbole, et l'Écriture le conservait. Le seul et merveilleux discours du Christ, après la cène, le développe divinement. Laissons parler saint Jean. « Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi (ch. 14, v. 6). Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père (v. 7). Vous savez bien où je vais (v. 4), et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point » (v. 16, 17). Allez donc et instruisez tous les peuples en les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (saint Matth., ch. 28, v. 19). Le Christ qui s'adresse aux sava-
vants, aux docteurs de la loi, non moins qu'au peuple, ne révèle point la trinité des personnes divines, mais il parle de ce mystère comme d'un dogme déjà établi, déjà connu, que sa parole se borne à confirmer et à développer (1).

Avant le Christ enfin, les élus du peuple élu nous conservaient le dépôt de ce mystère comme pour ajouter une preuve à cette vérité que l'Eglise et la synagogue, c'est-à-dire que la mère et la fille, sont formées l'une et l'autre de la même et divine substance. Dieu se ménageait, en quelque sorte, aux yeux des réfractaires futurs un témoignage de l'immutabilité de son être, de la profondeur de sa religion et de ses desseins.

(1) Cinqante jours après la résurrection le Saint-Esprit descend sur les apôtres, et leur communique ses dons, etc., etc.

LE MONDE AVANT LE CHRIST.



PREMIÈRE PARTIE.

LES HELLÈNES.

CORRUPTION DU CŒUR.

Il se présente, dans l'histoire du monde, deux tableaux d'un frappant contraste et d'un effet merveilleux, dont les cadres renferment : d'une part le spectacle de la démence et de la perversité poussées à leur dernière période ; de l'autre, et comme une tardive compensation de ces fléaux, le spectacle de la vertu, de l'innocence et de la sagesse resplendissant d'un éclat surhumain.

A l'aspect de ces pages contraires, on hésite un instant, on a peine à se défendre de cette idée des poètes qui ont abaissé le ciel à leur niveau, et fait du triste souverain de ce globe l'instrument passif et aveugle des dieux. Il semble que les bons et les mauvais génies, auxquels croyait l'antiquité, dérobés aux yeux des hommes sous les traits de l'humanité, se soient séparés en deux camps pour donner à la terre, dans une épouvantable mêlée, la mesure des vertus du ciel et des abominations de l'enfer.

Mais cette lutte entre l'erreur et la vérité eut un terme. Nous voulons dire que cette lutte, épreuve et supplice de notre monde, se dépouilla de ses caractères terribles.

Qui ne s'est assis, une fois au moins, sur le rivage de la mer émue, pour y jouir du spectacle des vagues roulantes, lorsqu'elles s'étagent, lorsqu'elles se gonflent furieuses, puis s'affaissent tout à coup, rampent et s'anéantissent sur le seuil infranchissable de la grève, à l'instant où, par un dernier effort, elles semblaient se soulever pour l'engloutir? Ce sont les eaux furieuses qui passent, c'est la grève impassible qui demeure.

Voilà ce que contemplant les yeux du paisible observateur qui, prenant position dans l'histoire, l'œil fixé sur ces jours néfastes, voit de toutes parts s'amonceler et se soulever une tempête de passions détestables. Le choc est imminent, le monde social va périr; la tempête éclate, rugit, brise, bouleverse. Un seul être résiste au choc, dans les fidèles qu'il éclaire et qu'il anime des feux divins de son esprit; et voilà que le calme se fait comme se fit la lumière aux premiers jours du monde : dans cet *être* j'ai nommé le Christ!

A quelle époque se placer pour apprécier les agitations et l'issue de cette longue tourmente?

Les derniers âges du polythéisme et les premiers siècles de la terre régénérée par le Christ nous paraissent resserrer ces événements dans leur cadre, et ce sont là les temps sur lesquels nous arrêterons de préférence nos regards, quoique les secours empruntés à l'analogie nous obligent à franchir cette limite.

Alors régnaient d'épaisses ténèbres religieuses et par conséquent morales. Plus d'un sage tenta d'élever le flambeau de la raison pour les dissiper. Un malaise social universel, une inquiétude insupportable, une indéfinissable

perplexité, et puis encore la vertu païenne pressée par les aiguillons de l'orgueil, voilà les causes qui réveillèrent, à différents intervalles, tant d'esprits présomptueux, tant de nobles génies. Et comment un être pensant se fût-il accommodé de la dégradation de tout ce qui se remuait dans la fange, ou de la léthargie de tout ce qui croupissait sans mouvement à côté de l'agitation du désordre.

Ainsi donc la raison de l'homme s'élance dans les régions intellectuelles à la recherche du seul bien vraiment digne d'enflammer son ardeur : la sagesse. Mais où est son guide ? Condamnée, pour avoir renié la lumière, aux tâtonnements de la cécité, elle se précipite, comme sur une proie, sur les rapsodies d'idées les plus divergentes, sur les éléments discordants de mille systèmes, empressée de les unir et de les frapper à son coin. Elle se condamne donc à élever et à renverser tour à tour, à revenir à son insu sur elle-même, et à s'épuiser de fatigue sans avancer d'un pas. De là, si l'on s'arrête à l'idée de jeter un coup d'œil sur la multitude des folies écloses dans le cerveau de l'homme, la difficulté de s'imaginer un scrutateur assez perspicace pour en démêler une seule tellement insignifiante qu'elle n'ait été marquée, à aucune époque, du nom d'un système philosophique, du sceau d'une école célèbre ?

Quelques penseurs, il est vrai, guidés par de vagues et d'incohérents souvenirs, avaient ramassé le bâton de voyageur et s'étaient élancés des stériles et tumultueuses contrées soumises aux variations de la philosophie, vers la limite des régions où régnait le code de la sagesse. Un pas de plus, et la vérité eût été conquise ; et tous les peuples

eussent possédé la lumière(1). Mais tels n'étaient point encore les desseins de celui qui a doué l'homme de la raison pour s'en servir et toujours et partout ; ce qui n'est point la substituer absolument à la parole de Dieu, et s'opiniâtrer à tirer de son propre fonds ce que Dieu seul possède et donne ! Telle n'était point, disons-nous, la volonté de celui qui, parmi tant de peuples, ne s'était choisi qu'une faible nation, que les descendants du pasteur Jacob, fidèle et terrible image du petit nombre des élus. Ne jugeons que pour l'adorer celui qui nous jugera !..... Cependant, parmi les régions limitrophes, où s'étendirent les investigateurs, de Pythagore à Platon, etc., l'Egypte surtout, patrie des dieux, où les entraînait la poursuite « de la sagesse, qui est un don céleste (2), » l'Egypte leur laissa entrevoir quelques-unes des lumières de la Bible. Mais ou ces investigateurs se montrèrent infidèles au mandat de leur conscience, ou leurs forces les trahirent et les laissèrent au-dessous de leur tâche. Le crépuscule satura de lumière leurs yeux habitués aux ténèbres ; ils semblèrent reculer devant les rayons plutôt que les chercher ; et, loin de rendre à la vérité des hommages désintéressés, ils ne songèrent plus qu'à s'en faire un instrument de vaine gloire. De retour dans leur patrie, ils s'empressèrent de mentir à l'ignorance et à la faiblesse, qui ne s'étaient

(1) Voy. à quelle haute antiquité remontent les relations des Egyptiens avec les Hébreux. (Josèphe, *Hist.*, l. 1^{er}, p. 28, 29. Paris, 1668.)

(2) Hérodote, l. 1^{er}. — Il est quelquefois facile et juste de taxer Hérodote d'inexactitude. Voy. quel cas le savant et judicieux Wiseman fait de cet auteur convenablement étudié, vol. 1^{er}, p. 158, 163, 165.

guère inquiétées de leur exploration, et la philosophie, enflée des découvertes qu'elle s'appropriait (1), s'écria par

(1) « Je ne sais rien parmi les Grecs qui ne soit nouveau, soit que je considère la fondation de leurs villes, l'invention des arts dont ils se glorifient, l'établissement de leurs lois, ou leur application à écrire l'histoire avec quelque soin. — Au lieu que, sans parler de nous, ils sont forcés de confesser que les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, etc., etc..... La plus commune opinion est que, lors du siège de Troie, ils ignoraient l'usage de l'écriture..... Plusieurs croient que le plus ancien poëme, celui d'Homère, ne fut point écrit, et qu'il ne s'était conservé (à l'instar des poëmes druidiques) que dans la mémoire de ceux qui l'avaient appris pour le chanter; que, depuis, on l'écrivit, et que c'est ce qui fait qu'il s'y rencontre plusieurs choses qui s'y contrarient. — Phérécide le Syrien, Pythagore, Thalès, les premiers qui aient traité des choses célestes et divines, confessent avoir été en cela les disciples des Egyptiens et des Chaldéens..... Y a-t-il donc vanité plus mal fondée que celle des Grecs, se vantant d'être les seuls qui ont connaissance de l'antiquité, lorsqu'il est évident, par leurs écrits, qu'ils ne rapportent rien de certain, mais que chacun y exprime ses sentiments..... Aussi la plupart de leurs livres se combattent, etc., etc. » (Josèphe, *Réponse à Appion*, l. 1^{er}, ch. 1^{er}.)

« Longe quidem infra Mosis ætatem fuerunt Græcorum sapientes... ut ex plurimorum sententia Pythagoras esset genere barbarus. Quin etiam Thales, ut referunt Leander et Herodotus, erat Phoenix..... Thales, cum Ægyptiorum prophetis congressus; Pythagoras *circumcisis*, etc., etc. (*Stromates*, l. 1^{er}, p. 63, recto. Bâle, 1555.)

Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, accumule et condense les autorités anciennes les plus respectables et les plus curieuses. Ces témoignages démontrent à la fois le caractère de nouveauté relative des sciences et des arts chez les Grecs; leur art et leur impudence à cacher et à nier leurs larcins; les obligations infinies qu'ils ont, non-seulement aux Egyptiens, mais aux barbares. Il nous rappelle Platon supposant que les dieux s'étaient incarnés chez ces différents peuples, moins éloignés alors des lumières de la tradition qu'à l'époque où

leur bouche : Je suis devenue féconde, voyez mon fruit.

Le vieux monde regarda, et vit quelques jets de lumière darder du sein de productions monstrueuses. Quelques sectes nouvelles ajoutèrent leur nom au nom de tant d'autres sectes, et ce fut tout. Le mal enraciné dans les intel-

nous les considérons. Et le but des dieux incarnés, c'était de se faire législateurs, afin de réformer l'homme ! Platon, en rendant hommage aux connaissances philosophiques des barbares, paraphrasait à sa manière l'idée, contenue dans la tradition, du Christ rédempteur, et, par conséquent, régénérateur de l'espèce humaine par les lois de la sagesse ! — C'est ce même Platon qu'il appelle *ex Hebræis philosophus*, et de qui Numénius s'est écrié : « Qu'est-ce donc que Platon, si ce n'est Moïse parlant la langue des Athéniens. » (Voir les *Stromates*, id. 63 à 71.)

Philon, non moins précis, est plus piquant encore dans ses accusations. — L'ignorance, la fourberie, l'amour du plagiat et l'impudente vanité des Grecs soulèvent la bile du redoutable savant. (Voy. Philon.)

Pour ne mentionner que les Egyptiens, les philosophes voyageurs rencontraient, parmi les pontifes et les doctes initiés de cette nation, des hommes éclairés déjà par Abraham poussé en Egypte par la famine. « Ces sages de l'Egypte étaient de divers sentiments, et cette diversité causant entre eux une très-grande division, il leur fit si clairement connaître qu'ils étaient fort éloignés de la vérité, que les uns et les autres admiraient également la grandeur de son esprit, et ne pouvaient assez s'étonner du don qu'il avait de persuader. » (Josèphe, *Hist.*, l. 1^{re}.)

Aux lumières d'Abraham avaient succédé celles de Joseph, ministre tout-puissant d'un roi d'Egypte, dans les Etats duquel avaient dû se répandre les notions religieuses de tout le peuple hébreu. — Enfin les relations de voisinage entretenaient et ranimaient chez les savants les plus précieuses connaissances..... Le propre des Grecs c'était de prendre, puis de dénaturer et de nier leurs larcins. Les mœurs des pillards sont partout les mêmes.

ligences, dans les cœurs, dans les habitudes politiques, sociales et privées, ne pouvait être détruit par le simple mélange du bien et du mal, où la fermentation du mal corrompt et dénature le bien. Il n'exista donc, aux yeux *des curieux, nommés alors savants*, qu'une vision philosophique de plus. Les choses suivirent leur cours, et les doctrines de la Grèce philosophique, qui ne sut toucher à la vertu que pour la rendre odieuse ou ridicule par de monstrueuses alliances, ces doctrines, mûries par le temps, enfantèrent les abominations dont nous nous proposons d'ébaucher la peinture, et que l'on vit fleurir en paix sous le sceptre universel de Rome.

Apprécier la sagesse du vulgaire de ces désastreuses époques, voilà qui cesse d'être une tâche ardue lorsque l'on tient dans la balance celui qui en fut déclaré le plussage(1). Or, dans les écrits où son premier disciple, son évangéliste, son autre lui-même, nous donne à la fois la peinture de son maître et la sienne, nous verrons poser en quelque sorte toute la sagesse païenne dans sa pourpre d'apparat. Nous sommes loin de considérer comme un devoir la reproduction complète de toutes les pensées où les dogmes épars de la saine morale et de la vraie religion percent le voile, et viennent, avec une noble audace, braver les préjugés vainqueurs. S'attacher scrupuleusement à les reproduire, ce serait copier les livres saints, et redire, à qui les connaît, les traditions religieuses du judaïsme (2).

(1) « Insensé, dit Tertullien à Apollon, dont l'oracle avait porté cette sentence, tu declares le plus sage des hommes celui qui nie les dieux! [en ne reconnaissant qu'un seul Dieu] (*Apologétique.*)

(2) Qu'est-ce que Platon? C'est Moïse parlant grec, dit Numé-

Or, sans juger ces philosophes sur leur sagesse d'emprunt, lorsque c'est pour eux-mêmes que se prépare le creuset, nous rechercherons plus spécialement les aberrations de leur esprit et de leur cœur, érigées en règle de conduite et supérieures à toute maxime de vérité; ou bien encore les erreurs qui tenaient le sceptre haut dans leur contrée, et sous lesquelles leur intelligence a fléchi. Nous tiendrons à savoir si, dans les mouvements et les efforts de leur génie, il y a eu progrès ou simplement agitation; si l'esprit humain, livré à *l'isolement* de ses spéculations, se montre nécessairement progressif (1) ou purement inquiet et remuant; si même il ne se laisse emporter à je ne sais quels entraînements rétrogrades, voué aux misères de la décadence par je ne sais quel vice inhérent à toute nature sevrée de secours divins.

Mais aussi, comme les ténèbres de ces hommes, admirables du côté de leurs facultés naturelles, s'épaissiront au contraste des rayons dérobés dont ils ont illuminé leurs œuvres; comme cette clarté, vive et douce à la fois, doit trancher avec le jour bâtard, avec la fausse et odieuse lumière qui jaillit comme un feu dévorant du sein de leurs passions, il est juste de laisser leur bouche sonore nous redire quelques-unes des règles de l'éternelle vérité dont ils ont enrichi leurs doctrines (2).

nus. (Clément d'Alex., *Stromates*, p. 71, verso. Edit. lat. de Bâle, 1555.)

(1) Affirmation du panthéisme.

(2) En toutes les chambrées de la philosophie ancienne cecy se trouvera qu'un même ouvrier y publie des règles de tempérance et

Prêtons l'oreille à la voix ferme et grave qui retentit sous la voûte où un esclave, l'œil morne et la tête inclinée, présente la coupe fatale à cet homme que l'oracle railleur a déclaré le plus sage des mortels parce qu'il sait ne rien savoir. •

« Mes amis, une chose qu'il est très-juste de penser, c'est que si l'âme est immortelle, elle a besoin qu'on la cultive et qu'on en prenne soin, non-seulement pour ce temps que nous appelons le temps de la vie, mais encore pour le temps qui suit, c'est-à-dire l'éternité; et la moindre négligence sur ce point peut avoir des suites infinies! Si la mort était la ruine et la dissolution du tout, ce serait un gain pour les méchants, après leur mort, d'être délivrés en même temps de leurs corps, de leur âme et de leurs vices. Mais, puisque l'âme est immortelle, elle n'a d'autres moyens de se délivrer de ses maux, et il n'y a d'autre salut pour elle, que de devenir très-sage et très-bonne; car elle n'emporte avec elle que ses bonnes ou ses mauvaises actions, que ses vertus ou ses vices, qui sont une suite ordinaire de l'éducation et la cause d'un bonheur ou d'un malheur éternel (1).

» Quand les morts sont arrivés au rendez-vous général des âmes, au lieu où leur génie les conduit, ils sont tous

publie ensemble des écrits d'amour et de desbauche. (Montaigne, *Essais*, l. 3, ch. 9.)

(1) Ces différents passages seront extraits du *Banquet*, de la *République* de Platon, du *Phædon*. — En général, je ne m'engage point à citer tout le texte; c'est assez du seus dans sa rigoureuse exactitude. Il est aisé de s'en convaincre. S'il est indispensable d'être vrai, complètement vrai, il est excellent d'être bref.

jugés. Ceux qui ont vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels, ni absolument innocents, sont envoyés dans un endroit où ils souffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que, *purgés* et nettoyés de leurs péchés et mis ensuite en liberté, ils reçoivent la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites. Ceux qui sont jugés incurables, à cause de la grandeur de leurs péchés, et qui ont commis, de volonté délibérée, des sacrilèges et des meurtres, ou d'autres crimes semblables, la fatale destinée qui leur rend justice les précipite dans le Tartare, *d'où ils ne sortent jamais*. Mais ceux qui se trouvent avoir commis des fautes, grandes à la vérité, quoique dignes de pardon, comme de s'être laissé aller à des violences contre leur père ou leur mère, dans l'emportement de la colère, ou d'avoir tué quelqu'un dans un pareil mouvement, et qui s'en sont repentis dans la suite, ceux-là souffrent les mêmes peines que les derniers et dans le même lieu, *mais pour un temps seulement*, jusqu'à ce que, par leurs prières et leurs supplications, ils aient obtenu le pardon de la part de ceux qu'ils ont maltraités (1).

» Enfin, ceux qui ont passé leur vie dans une sainteté particulière, délivrés des demeures basses et terrestres comme d'une prison, sont reçus là-haut dans une terre pure où ils habitent, et comme la philosophie les a suffisamment purifiés, ils y vivent sans leur corps, pendant l'éternité, dans une joie et des délices qu'il n'est pas facile d'expliquer, et que le peu de temps qui reste ne me permet pas de vous dire. »

(1) Si ce sont les moines qui ont inventé l'enfer, le purgatoire, etc., faisons-leur honneur de l'invention de Platon, de Virgile, etc., etc.

Criton lui demande comment il souhaite qu'on l'enterre?

« Comme il vous plaira, dit Socrate, si pourtant vous pouvez me saisir et que je ne m'échappe pas de vos mains. Je ne saurais venir à bout de persuader à Criton que Socrate est celui qui s'entretient avec vous et qui arrange toutes les parties de son discours; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure. Il me confond avec mon cadavre; c'est pourquoi il me demande comment il faut m'enterrer. (*Phædon!*) »

Ailleurs il semble que nous ayons franchi des siècles pour nous placer tout à coup au chevet d'un libre penseur moribond et désabusé de ses illusions factices. Le sage nous représente, aux approches du terme de la vie, l'homme tout agité de craintes et d'inquiétudes sur des choses qui, *jusqu'à ce jour*, ne lui avaient inspiré aucun scrupule. Le récit des supplices réservés aux méchants dans les enfers revient alors à l'esprit du mourant. Il se prend à redouter que ces discours, *jusque-là* traités de fables, ne soient de cruelles vérités, soit que cette appréhension procède de la faiblesse de l'âge, soit que l'âme alors voie clairement ces objets, *à cause de leur proximité*. (*Répub.*, t. 1^{er}.)

Ce n'est point assez, pour le philosophe, d'admettre ces supplices redoutables; il rappelle encore, ne fût-ce qu'à titre d'antiques traditions, ces pieuses expiations auxquelles l'Eglise, dans sa croyance à la communion des mérites entre ses membres, exhorte si vivement les fidèles. « Je serai puni aux enfers, dans ma personne ou dans celle de mes descendants, pour le mal que j'aurai fait sur la terre. On répond à cela qu'il est des dieux que l'on invo-

que pour les morts, et des sacrifices particuliers pour eux, qui sont d'une grande efficacité, à ce que disent des villes entières, et les poètes enfants des dieux (1), et les prophètes inspirés par les dieux. » (*Répub.*, t. 1^{er}.)

Mais qu'il vous plaise de vous arrêter à un trait plus fort. Lorsque les temps s'accomplirent, la voix d'un homme qui avait laissé sommeiller trente ans sa *divinité* dans l'arrière-boutique d'un obscur artisan osa s'écrier en s'adressant au genre humain : Bienheureux ceux qui pleurent ! tandis que, jusque-là, le monde avait élevé sur sa bannière cet axiome opposé que l'on y voit briller encore : Heureux celui à qui les larmes sont inconnues ! Eh bien ! Socrate, ou le philosophe voyageur Platon, car sous ces deux noms il ne se trouve qu'un même homme, avait soulevé le voile et entr'ouvert la sublimité de cette folie qui attache la béatitude aux larmes.

Folie ! celase comprend ; dépouillons-nous de nos idées religieuses, et jugeons par un exemple.

Le méchant enlace dans ses pièges l'homme de bien dont il suce la substance ; il le fait dénuder par ses complices, flageller par ses bourreaux et conspuer par un public ardent à l'insulte. Il le frappe du plat et du tranchant de son arme. Cependant, hypocrite consommé, impassible au sein de ses iniquités, le méchant usurpe, avec le front calme de la vertu, le renom de l'honneur ; tout lui succède.

A la suite de ce fourbe voyons cet autre homme étran-

(1) Les premières poésies furent des hymnes et des traditions sacrées semblables à celles des druides. — Consultez l'antiquité.

ger aux crimes, aux remords, et qui laisse nonchalamment aller ses jours au fil des délices de la volupté. Puis venons dire au monde qu'un abîme sépare du bonheur ces deux êtres si fortunés ! Ayons surtout le front de lui répondre, s'il veut en savoir la cause, que nulle affliction ne leur arrache un soupir, que leur paupière est sans larmes !

Mais plutôt changeons la scène ; laissons, aux yeux de tous, la grêle hacher les moissons du juste, les voleurs enlever ses troupeaux, le feu du ciel dévorer ses édifices, la pierre des murs croulants écraser les membres de ses fils et de ses filles. De toutes les splendeurs de son opulence il lui reste cependant quelque chose : un tas de fumier pour étendre son corps et cacher ses ulcères. Autour de ce misérable, d'anciens amis, *une femme*, longtemps pétrifiés, ne rompent enfin un silence de stupeur que pour lui demander par quel crime inconnu il a provoqué le ciel. Nous choisirons ce moment pour dire au monde : Voilà l'homme heureux, *Beati qui lugent* ; et s'il réitère son pourquoi ? — Parce qu'il souffre, parce qu'il est juste, parce qu'il existe un Dieu ! Oh ! il faut le dire, une telle folie, scandale éternel du monde, devait appeler sur elle la malédiction des hommes. Cependant, avant que l'Evangile, ce divin complément de la Bible, eût dit à ceux qui souffrent : Bonheur à vous, les yeux pénétrants de Socrate, éclairés par les rayons qu'il avait recueillis, perçaient la matière périssable et voyaient au delà des jouissances et des voluptés terrestres. — « Ceux qui sont chéris des dieux n'ont que des biens à attendre de leur part ; si quelque malheur vient à les frapper, c'est en expiation de

leur vie passée. Quelque funeste, quelque affligeante même que puisse être, aux yeux du vulgaire, la situation du juste, tous *ces maux prétendus* n'auront qu'un résultat, l'avantage de ce juste, soit pendant le cours de cette vie, soit après sa mort ; car la providence des dieux veille d'un œil jaloux aux intérêts de celui qui, travaillant à devenir juste, cherche à parvenir par la pratique de la vertu à la plus parfaite ressemblance que l'homme puisse avoir avec Dieu. Ce qu'il faut penser du méchant, c'est tout le contraire. » (*Répub.*, t. 2.)

Voilà Socrate. Il tombe de bien haut celui qui se précipite de la hauteur d'une telle morale ! Mais, après l'avoir admiré, on se demande ce que signifie la vertu dans la bouche de ces hommes qui, par la perspective des récompenses et des supplices d'outre-tombe, stimulent si éloquemment la paresse de l'âme. On n'ose plus le chercher dans leurs écrits lorsqu'une fois on y a connu la monstrueuse profanation du mot. Oh ! les sages étranges. D'une page à l'autre on ne les retrouve plus, ils se sont éclipsés : c'est que sur une page il y a quelque chose de grand, de surhumain, et que sur l'autre il ne reste plus que l'homme isolé, qu'eux-mêmes. Si l'on oubliait ce fait, la métamorphose, non moins subite que complète, tiendrait du prodige. Vainement on en appelle contre soi-même de cette impression primitive. Au milieu du lamentable mélange de ces traités, on croit suivre, dans ses brusques écarts, la plume d'un de ces aliénés, dont l'âme enrichie de facultés puissantes, dont l'imagination éblouissante et l'esprit étincelant dans ses crises lumineuses, ne reçoit plus par éclairs le jour de la raison que pour bi-

garrer par de sublimes aperçus les plus inconcevables divagations.

Qui de vous ne se rappelle certaines nations où le mensonge était crime, et certains hommes aussi, vantés comme des modèles de vertu par l'antiquité, toujours d'autant moins corrompue qu'elle se rapproche davantage de l'origine du monde et des traditions primordiales? Ces hommes flétrissaient le mensonge jusque sous la gaze transparente du badinage. Mais le divin moraliste des Hellènes recule devant cette poudreuse rigidité; sa nature est moins cassante. Sa manière plus large se prête aux circonstances avec une élastique souplesse; et lorsque les affaires hésitent, entravées dans leur marche par la vérité; vite, hostilité pour hostilité contre cette vérité qui contrarie ses vues. C'est justice. Il se met à l'œuvre sans s'émouvoir de si peu. Ses sophismes militent pour sauver la conscience publique, et s'empressent d'ériger le mensonge en principe social. Les complaisants admirateurs de la sagesse et de la vertu des anciens se refuseraient à y croire, si nous n'invoquions contre eux le témoignage de leurs propres sens. Voici donc ses paroles :

« Si nous ne nous sommes pas trompés lorsque nous avons dit que le mensonge n'est jamais utile aux dieux, mais qu'il l'est quelquefois aux hommes, quand on s'en sert comme d'un *remède*, il est évident que c'est aux médecins qu'il faut en confier l'usage, et non pas à tout le monde indifféremment. C'est donc *aux magistrats*, exclusivement à tous les autres, qu'il appartient de mentir en trompant l'ennemi, ou le citoyen, pour le bien de la république. » (*Répub.*, l. 3.)

Et dans quelle circonstance, toute spéciale, reconnaître la nécessité du mensonge, *devenu secret d'Etat pour le public des gouvernants*? Le voici : c'est lorsqu'il s'agira de ce grand œuvre, le repeuplement de l'Etat. C'est alors que les pasteurs en chef des citoyens, littéralement considérés et traités comme les bêtes d'un troupeau, devront s'industrialiser pour obtenir les plus nobles produits. Car l'âme, si bien prouvée tout à l'heure, est allée on ne sait où; nous retombons dans les plus infimes profondeurs du matérialisme, et nous allons voir les membres d'un homme valeureux, le corps d'une femme courageuse, appelés à reproduire, d'après les lois de je ne sais quelle cristallisation physiologique aussi simple qu'ingénieuse, des sujets remplis de cœur et de vaillance.

Glaucôn élève des chiens de chasse et des oiseaux de proie. Lors donc que vous souhaitez en obtenir de la race, lui demande Socrate, « vous est-il indifférent d'avoir des petits de tous également, ou n'aimez-vous mieux en avoir de ceux qui l'emportent sur les autres? — Glaucôn : J'aime mieux en avoir de ceux-ci. »

Sûr de son fait, le sage prend ses mesures pour subordonner rigoureusement les qualités des âmes à certaines conditions de l'assortiment des corps : « Nous porterons une loi par laquelle les femmes de nos guerriers soient *communes toutes à tous*; qu'aucune d'elles n'habite en particulier avec aucun d'eux; que les enfants soient communs, et que les parents ne connaissent point leurs enfants, ni ceux-ci leurs parents (1). » (*Répub.*, l. 5.)

(1) Platon s'est-il fait le plagiaire de ces Agathyrses d'Hérodote

Et cela posé, « il faut, selon nos principes, que les approches des meilleurs sujets de l'un et de l'autre sexe soient très-fréquentes et celles des mauvais sujets très-rares. De plus, on doit élever les enfants des premiers et non ceux des seconds, si l'on veut que le troupeau ne dégénère point. Mais, d'un autre côté, tout ce manège ne doit être su que des seuls magistrats; autrement ce serait exposer le troupeau à une sédition ouverte. » (*Répub.*, l. 5.)

Ainsi, défense formelle au bon sens du vulgaire d'avoir des yeux pour ces ruses niaises.

Puis, à la suite de ces appariades, des enfants naissent. Les uns portent dans leur sein le germe d'une vigueur future; la loi décorera leur berceau d'un brevet de capacité vitale. Pour les autres, rien que la mort. Qui les conviait à naître? L'infanticide, cette habitude du monde idolâtre (1), tant ancien que moderne, devenait le corollaire obligé de cette prostitution générale, qui dans la mère tue la femme, et la remplace par un instrument de débauche.

Voici venir les jeunes gens qui se seront signalés à la guerre, voire même ailleurs. Le bon philosophe leur « accorde la permission de fréquenter plus souvent le sexe. Prétexte légitime pour peupler l'Etat de bons sujets. Leurs enfants, à mesure qu'ils naîtront, seront remis aux mains

(qui sont des peuples polis et magnifiques, et chez lesquels les femmes sont communes, afin que par ce moyen ils soient tous parents, et, pour ainsi dire, d'une même maison). — Héródote, l. 4.

(1) Voy. l'ancien empire romain, la Chine, et tous les lieux où l'homme idolâtre la volupté.

d'hommes et de femmes chargés du soin de les élever ; car ce soin doit être commun à l'un et à l'autre sexe. Ces mêmes personnes se chargeront de la nourriture des enfants, conduiront les mères au bercail tandis qu'elles auront du lait, et feront en sorte qu'aucune d'elles ne puisse connaître son enfant. » (*Répub.*, l. 5.)

Au bercail ! à l'étable ! voilà où vient aboutir l'homme guidé par ces fiers esprits qui, au nom de la nature, déclarent une guerre implacable à la nature, et prétendent trouver dans leur propre fonds la sagesse et la vérité ; esprits qui s'opiniâtrent à voir la réalité des choses dans cette raison qui n'en est que le miroir, insoucieux même de savoir si l'haleine brûlante des passions n'en a terni la glace. Cela est digne de remarque : dans son humilité divine, le Christ prend notre nature dans une étable pour l'élever au ciel, tandis que du ciel, où elle était, les passions l'avaient livrée à la philosophie du vieil homme, dont les progrès la faisaient aboutir à une étable !

Il est curieux de résumer cette morale, et de la placer mentalement en face de la morale du Décalogue, la seule qui, dès l'aurore du monde et jusqu'à la consommation des siècles, liant l'homme à Dieu, principe de toute législation, lui rende possible la société avec ses semblables.

N'honore ni père ni mère ; car tu n'as ni père ni mère, si ce n'est le public ! Que dis-je ! honore, honore de toutes les forces de ton âme cet avare, ce voleur, cet homicide ; repousse du pied la loi sacrilège qui sévit contre eux : chaque face humaine te présente un père, un frère !

Convoite la femme qui échange ses affections contre l'amour de ton prochain. Si elle te dédaigne, saisis-la

d'une main violente, car en se refusant à ta tendresse elle te fraude ; elle appartient à tout le public, et tu es public, comme cet autre qu'elle te préfère.—Tue, pourvu que la mort, conduite par ton bras, ne frappe que ton fils ou ta fille, c'est-à-dire les nouveau-nés du public, de tendres enfants ; en d'autres termes, les plus inoffensifs de tous les êtres, les plus incapables du moindre crime. Et sur ce dernier point, le législateur se croit obligé de revenir à deux reprises.

Il est un âge où la vigueur des muscles se détend sous le faix des années. L'indulgence cynique de la loi veut bien permettre encore aux citoyens, lorsque ces jours arrivent, de se traîner vers les appâts du libertinage, et de livrer aux jouissances immondes de la promiscuité les dernières facultés d'une vie qui s'éteint ; mais elle y ajoute un correctif, dans l'intérêt de l'Etat. « Le voici : c'est de ne mettre au jour aucun fruit conçu d'un tel commerce, et de l'exposer, s'il en naissait quelqu'un, parce que la république ne se charge pas de le nourrir. »

Nous tenons à rapporter, avant de passer aux conséquences pratiques de ces doctrines, l'un des passages les plus intéressants et à la fois les plus burlesques de Platon. Là s'étale, dans une complète mesure, la vertu et la moralité de ces hommes si admirables lorsque pour les juger nous les séparons d'eux-mêmes, et que, détachant d'eux leurs faiblesses et leurs turpitudes, nous laissons l'esprit s'arrêter à la contemplation de leurs beautés d'emprunt ou de leurs facultés naturelles (1) ; de ces hommes si grands

(1) Voy. note de la pag. 5.

lorsque notre enfantine simplicité se laisse prendre à leur éclat usurpé et à leurs splendeurs de compilation.

Dans quelques pages d'un style brillant, Platon développe la révolte de l'homme bissexuel (Androgyne) contre le père des dieux qui, résolu de briser la force et l'orgueil de cet être audacieux, divise en deux parties distinctes et douées de la vie les deux natures jadis intimement unies. De cette primitive union, maintenant dissoute, émane l'invincible affection de l'homme et de la femme, l'attraction mutuelle de ces deux moitiés d'une même chair ! Rien de plus facile à concevoir. D'ailleurs, ce qui nous plaît ici, c'est de voir combien chaque ligne du récit laisse poindre, sous les absurdités du poète, les lumineux enseignements de la Bible ; c'est que, dans la texture de la narration, l'œil entrevoit et suit comme une pâle et longue phosphorescence les vérités que la présomption humaine se plut à extraire des traditions primordiales pour les travestir.

Mais, à la suite de l'homme Androgyne, voici venir l'homme à sexe unique. Hélas ! c'est là surtout que l'intérêt du vice perce le cœur des philosophes de l'antiquité pour se trahir sous l'enveloppe maladroite de leur parole.

Nous ne savons par quel artifice de langage le rappeler ; mais rien de plus vulgaire alors, dans la patrie de Socrate, que ces turpitudes auxquelles l'histoire a conservé le nom des Grecs. L'intelligence et la sagesse païenne, très-humbles servantes des sens, vivaient en douce fraternité avec ces monstrueuses et ignobles passions qui brûlèrent des feux du ciel la ville où le patriarche Lot avait espéré couler en paix ses jours. La philosophie ne cherchait point

à les excuser : c'eût été reconnaître qu'elles paraissaient coupables. Plus rusée dans son impudence, elle leur donnait la place d'honneur sous son toit ; elle les glorifiait, et rien ne semblait tendre plus directement à son but que de les attribuer à *la nature*. Après donc nous avoir aisément amenés à concevoir l'attraction naturelle des deux moitiés de l'Androgyne, dont l'une est l'homme, l'autre la femme, l'historien veut nous induire à conclure que ces hommes qui recherchent leurs semblables obéissent avec un respect égal à la nature, et la bonne raison, c'est qu'ils appartiennent à cette race de mortels que la nature a formés d'un sexe unique, et dont ce penchant trahit l'origine.

Le principe ainsi posé, l'hésitation n'était plus permise, et le narrateur se taisait pour laisser la parole au philosophe. La sagesse antique daigne donc nous apprendre par sa bouche que « cette inclination a de bons effets parmi les hommes, parce que les portant dès leur jeunesse à converser avec ceux qui sont plus avancés en âge, ils se forment à la vertu et se rendent propres aux emplois de la république. Dans un âge plus mûr, ils rendent, à leur tour, les mêmes attentions par la jeunesse qui s'attache à eux ; d'autant plus maîtres de lui consacrer leurs soins qu'ils n'en sont pas détournés par les embarras domestiques ; car ils aiment le célibat, et ne se soumettent au mariage que lorsque la loi les y invite.

C'est *bien à tort* que la jeunesse de ce caractère est blâmée, puisqu'au contraire ce n'est que par grandeur d'âme et générosité qu'ils recherchent leurs semblables, dans l'espérance d'y trouver les mêmes qualités.

Pour mettre le comble à ces infamies, qui soulèvent

l'esprit et le cœur dès qu'on en prononce le nom, ce discours du moraliste se tient en présence *du plus sage des hommes*, devant Socrate, et le sage s'exprimant par la bouche de son disciple qui redoute que la postérité n'ignore sur ces matières les opinions de son maître, le sage s'empresse de complimenter l'orateur. A merveille! lui dit-il, « vous vous êtes fort bien tiré d'affaire. » (*Banquet* de Platon.) Qui se sentira le courage de s'écrier avec Jean-Jacques : « Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme! » (J.-J. Rousseau, *Emile*, t. 1^{er}, p. 7. Edit. de 1762. Copie de Paris.)

DEUXIÈME PARTIE.

LE MONDE ROMAIN.

DÉBORDEMENTS.

Le génie des peuples de l'Italie plus sombre, leur mode de vie plus dur, leurs mœurs plus tendues et, disons-le, plus pures que celles des habitants de la Grèce, établissent une distinction frappante entre ces deux races jusqu'à l'époque où, par suite du contact des conquérants avec les nations soumises, l'inflexible roideur de Rome se vit pliée aux habitudes physiques et intellectuelles des vaincus les plus policés et les plus voluptueux du vieux monde. Immédiatement après la subjection des Grecs, les portes de la grande ville s'ouvrirent aux arts et à l'industrie de ces nations non moins qu'à leur langage (1), à leur littérature, aux subtilités de leur dialectique et de leur mauvaise foi. Fuyant une patrie malheureuse, les vaincus ré-

- (1) *Nam quid rancidius quam quod non se putet ulla
Formosam nisi quæ, de Thusca, Græcula facta est,
De Sulmonensi mera Cecropis. Omnia græce,
Cum sit turpe magis nostris nescire latine.
Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta, etc., etc.*

Juvénal, *Sat.* 6.

Le triomphe était alors complet.

pandirent en tous lieux les doctrines de leur philosophie, réduite, par ses dégradations successives, au rôle de pallier sous les artifices du discours les mensonges que l'homme corrompu prodigue au dehors, et s'efforça d'imposer à sa propre conscience non moins qu'à ses semblables. En un mot, Rome ne parut vaincre que pour tomber aux pieds de son esclave, que pour se prostituer elle et son empire, que pour offrir un plus vaste champ aux turpitudes croissantes des Hellènes. La mort de son génie moral paya le triomphe de ses armes sur les armes de la Grèce, sur les tristes successeurs d'Alexandre!

A partir de ce jour il continua d'exister entre les Grecs et les Romains de notables différences matérielles. De si fiers et âpres vainqueurs n'eussent renoncé qu'avec la vie au droit de la force! Mais, à ne plus consulter que les mœurs, les deux races, grecque et italique, ne tardèrent pas à se fondre en un même peuple.

Simple et illettré jusqu'alors, les Romains, dont l'esprit ne s'était assoupli ni à la voix des pédagogues et des rhéteurs, ni dans les écoles des philosophes, étaient restés étrangers aux règles de cette morale factice inventée pour servir de manteau à toutes les immoralités. Vicieux ou vertueux sans raffinement, ils obéissaient aux inspirations d'une nature à demi sauvage, sans se parer de dehors hypocrites.

Tels l'histoire nous a montré tant de peuples laborieux, plus prêts à se glorifier qu'à rougir des grossièretés de leur ignorance, et parvenus à l'âge d'adulte entre les plus rudes travaux de l'agriculture et les dangers toujours renaissants de la guerre.

Curieux d'apprécier les éléments et les progrès de la corruption romaine, nous nous placerons au moment où se décide dans la république la crise de la révolution morale. A ce point nous demanderons qu'il nous soit permis de nous emparer de quelques-unes de ces individualités marquantes et historiques, types réels, dans l'existence desquelles semblent se résumer et se peindre avec énergie les vertus et les vices des nations. Représenter une époque par les hommes qu'elle a produits et dont les noms se confondent et s'identifient avec ses souvenirs, n'est-ce point donner du mouvement et de l'âme à l'histoire ? n'est-ce point personnifier les événements et les mœurs, et faciliter, en quelque sorte, les opérations du jugement par le ministère des sens, appelés à entendre et à voir fonctionner les personnages ?

S'il se présente des sages, commençons par leur demander compte d'eux-mêmes, parce que leur supériorité nous livre la mesure de la sagesse que le vieux monde exalta dans son ignorante admiration. A l'aspect des vices que nous les voyons partager avec le vulgaire, l'esprit le plus simple se retrace l'état moral des masses grossières, qu'ils dominent de toute la hauteur de leur intelligence et de leurs vertus.

Caton ! l'ennemi des sophistes de la Grèce ! Ne voilà-t-il pas, tout d'abord, le nom le plus imposant qui retentisse dans les annales de la vertu romaine ? Audience donc à ce grave personnage. Qui nous condamnera de juger le cœur par l'intime expression de la pensée ? Laissons-le donc répéter le conseil qu'il adresse au père de famille dans son traité sur l'agriculture : « C'est de vendre la

laine, les peaux, les vieux chariots, les vieux fers, l'esclave vieux, l'esclave malade, et tout ce qui peut être vendu. » Nous verrons quel sort attendait chez les Romains l'esclave impotent !

Les paroles de ce maître compatissant s'adressent à des gens capables de le comprendre; car c'est un précepte qu'il inculque, et, s'il croyait sa dureté choquante pour les oreilles du peuple auquel il s'adresse, le langage lui prêterait quelque détour. Cet homme étudia l'éloquence dans Athènes, il y excelle, et possède cette première de toutes les règles : ne point heurter de front ses auditeurs.

Les esclaves, dont le christianisme est venu briser les fers, ou dont il les relâche et les dissout (1) depuis qu'une imprudente pitié pour les Indiens du nouveau monde revivifia l'esclavage, les esclaves ne représentaient aux yeux des païens qu'une espèce, et souvent la plus vile, dans le genre des bêtes de somme (2). Caton, dit Plutarque, l'adulateur de Rome dans ses grands hommes, les aimait dormeurs, parce qu'il les croyait plus doux que ceux qui aiment à veiller; et persuadé que rien ne les portait plus vivement au mal que l'amour des plaisirs, il avait organisé sous son toit une sorte de prostitution domestique dont certaines époques marquaient le retour. Digne institution du sage qui, voyant sortir un jeune homme bien né d'un lieu de débauche, lui criait : Courage, jeune homme, c'est là qu'il faut descendre plutôt que de séduire la femme d'un autre.

(1) *Emancipation aux Antilles françaises*, par l'auteur du *Monde avant le Christ*. Chez Dauvin-Fontaine, passage du Panorama, 55.

(2) *Servus non tam vilis quam nullus*.

Pauvre, on ne le surprenait jamais à se fâcher contre ses esclaves; il trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Mais la fortune ne fut pas moins habile à changer les mœurs de Caton que celles d'un homme vulgaire.

Devenu riche, s'il lui arrivait de traiter soit un ami, soit les officiers de son armée, et qu'un esclave eût négligemment apprêté quelque mets, il le faisait passer par les verges. La tolérance de l'implacable ennemi des nobles ne se fatiguait point à de grands efforts en faveur des classes infimes !

Son âpreté à entasser l'or l'induisit à négliger l'agriculture pour la plus décriée de toutes les usures : l'usure maritime. Et cependant, écrivait le sage lui-même, « les lois de nos ancêtres condamnent le voleur à restituer double, et l'*usurier* à rendre le quadruple ». Il savait donc, en se livrant à cette infâme pratique, valoir une fois moins qu'un voleur !

Il faut être tombé bien bas pour ne pas se sentir encore estimable à côté de cet âpre et fastueux moraliste; de cet homme dont l'atrabilaire énergie irrita plutôt qu'elle ne réprima l'insolence et la tyrannie des grandes familles étroitement liguées pour l'oppression du peuple. Que devaient être déjà ces princes de la nation dont les vices valaient tant d'éclat à la vertu de Caton ? Que disons-nous ? Sur quelle pente roulait la nation tout entière ? Un trait se présente.

La mère et le beau-père d'un certain Ebutius, résolus de se défaire d'un fils, d'un pupille d'autant plus incommodé que le jour de leur reddition de compte approchait, n'avisèrent rien de plus efficace que de l'initier aux mys-

tères de Bacchus. Ebutius reçut l'ordre de s'y préparer.

La jeunesse est expansive, et bien lui en prend, quelquefois ! L'imberbe pupille court et s'empresse d'aller déposer le fardeau de son secret. Mais dans quelle oreille discrète ?... Le choix trahissait l'âge et l'éducation. La confidente fut une courtisane, la jeune Hispale, esprit distingué, dont, je ne sais par quelle merveilleuse exception, les débauches, nécessité de sa condition servile, n'avaient point entièrement flétri le cœur. Hispale pâlit : Les dieux vous en préservent ! votre perte est jurée. Esclave, j'accompagnai ma maîtresse dans ces conciliabules infâmes ; j'obéissais ; affranchie, je tremble pour vous devant mes souvenirs... — Toutes les turpitudes y fraternisent. Au delà de vingt ans, plus d'initiation déjà, comme si les limites de l'âge des séductions et des furieuses débauches étaient franchies sans retour. Sachez-le bien, dès que le crime ou le hasard conduit dans ces antres une nouvelle victime, les initiateurs la saisissent, l'entraînent dans une retraite écartée, où le tumulte étourdissant des tambours et des cymbales, des chants et des hurlements, étouffent ses cris et ses sanglots, tandis que son corps cède, livré sans défense aux excès de toutes les violences et d'inimaginables infamies. Si quelques malheureux, révoltés de ces horreurs, cherchent à les fuir, ou semblent ne s'y prêter qu'à regret, une machine les saisit et les lance dans des souterrains profonds. De bouche en bouche on se répète alors que les dieux les ont enlevés ! La joie frénétique et la crapule s'agitent au sein de cette tourbe ; puis, lorsque la chair et le vin ont allumé les sens des convives... Ici la plume s'arrête à la

description exacte de ces orgies et du mot à mot de ces mêmes monstruosités si familières aux païens, et dont ils accusèrent les fidèles dans les premiers siècles de l'Eglise (1). Ebutius les révéla. Plus de sept mille coupables portèrent par leur nombre la terreur au sein du sénat, qui, dans la crainte de quelque vaste et mystérieuse conspiration contre l'ordre politique, fit ouvrir tous ses cachots et affiler toutes ses haches (2).

Lorsque les crimes causés par une religion ouverte aux fantaisies des innovateurs (3) se déchaînaient avec une telle audace, la morale expirante appelait de ses derniers cris un censeur inflexible, au bras impitoyable, et qui, luttant de toute la force de son énergie sauvage contre la raison des choses, se fût juré d'opérer par les ressources humaines ce qu'il n'est donné d'accomplir qu'à la religion véritable, source unique et intarissable de toute morale sérieuse.

Cet homme, on se figurait donc l'avoir rencontré dans l'austère Caton, dans Caton moraliste outré, qui poussa la rigueur jusqu'à dégrader un sénateur pour avoir osé donner un baiser à sa femme en présence de sa fille. Comme si cette affectation exagérée eût eu quelque sens dans une ville où, en une seule nuit, cent soixante-dix femmes avaient empoisonné leurs maris pour faire place

(1) Ils avaient raison relativement aux premiers hérétiques, dignes continuateurs des initiations du paganisme. (Voy. Fleury, Bérault-Bercastel, *Repas des hérétiques carpocratien*. — Clément d'Alex., 89, verso, *Stromates*, édit. lat. de Bâle, 1555.)

(2) Tite Live (substance).

(3) Per bacchanalia sacrum Græcum.

à de nouveaux époux (1). Comme si cette rigidité se fût accordée avec les mœurs de ce peuple qui se bornait à attendre la sortie de Caton pour procéder à la célébration des jeux floraux, où des femmes, dépouillées de toute pudeur comme de tout vêtement, venaient danser devant le public et rassasier jusqu'au dégoût ses plus impudiques appétits de débauche. Ce spectacle répugnait à Caton, qui conseillait à la jeunesse la fréquentation des courtisanes. La corruption, pour plaire au censeur, demandait un manteau et le demi-jour des lieux infâmes.

Des corps vigoureux, des esprits farouches et inaccessibles aux douceurs de la vie policée, aux molleses de la volupté, telles étaient, aux yeux du censeur, les gages de la prospérité de l'Etat, à laquelle il attachait la sienne et celle de sa postérité. Devant cette sauvage et morose humeur, la multitude, si facilement abusée par les dehors empreints du sceau de l'originalité et de la rudesse, la multitude qui voyait, au milieu du relâchement et du désordre général, le seul Caton poursuivre avec acharnement une noblesse tarée, se figurait posséder en lui l'inébranlable soutien de la cause populaire et le persécuteur consciencieux du vice, qu'elle n'abhorrait que dans les grands. Aussi fermait-elle les yeux sur la vie privée du censeur, et, l'oreille pleine de ses âpres paroles, elle répétait avec emphase, à chaque nouvelle rigueur, les noms de patriotisme et de sagesse.

Nous passerons sous silence cet autre Caton plus sem-

(1) Michelet, t. 2, p. 108, *Hist. rom.*

Mane Clytemnestrem nullus non vicus habebit,
disait plus tard Juvénal, *Sat.* 7.

blable aux dieux qu'aux hommes (1). Jean-Jacques veut qu'à ce nom auguste et saint nous courbions nos fronts dans la poussière. Si le reproche d'ivrognerie s'attache à sa mémoire ; si Plutarque avance que le sage d'Utique a cédé sa femme à l'opulent Hortensius, et que, par suite d'un savant calcul, l'ayant livrée jeune et enceinte, il la reprit comblée des dons de la fortune, que nous sont de telles misères ? Salluste nous apprend que ce sage aimait mieux être homme de bien que de le paraître. Peut-être, il est vrai, l'homme de bien de Salluste n'était-il que le patriote, tandis que nous y cherchons de plus l'homme honnête et moral.

Les exemples fourmillent et nous prouvent que presque tout se bornait, pour les grands citoyens de ces vieux jours, tantôt à une vertu intéressée ou théâtrale, tantôt à un cruel patriotisme. Mais il en coûte de prostituer ce nom, si souvent, hélas ! mêlé au sang et à la boue, au plus impitoyable des sentiments qui puisse trouver asile dans le cœur humain, je veux dire l'égoïsme national, détestable passion par laquelle tous les peuples ne sont aux yeux les uns des autres qu'une proie légitime offerte à l'astuce et à la force (2). Fortifiée par l'éducation, qui en éloigne tout remords parce qu'il la convertit en devoir, cette fausse vertu flétrit les plus généreuses natures ; et, lorsque les nations qui la cultivent atteignent leur période de décadence, elle pousse rapidement l'homme,

(1) Vel. Paternus.

(2) Je me borne à citer l'Irlande de M. Gustave de Beaumont aux lecteurs curieux de connaître les effets de cette aveugle passion chez les modernes. (L'Irlande considérée comme pays de conquête.)

de l'amour exclusif du public, dont il est membre, à l'amour exclusif de lui-même. Ici, ~~mais~~ que nous avons nommé ce crime érigé par la politique en vertu, jugeons Rome à l'œuvre dans les agents de son esprit public, dans ses chefs les plus dignes, dans ses plus admirables généraux.

La Macédoine et l'Illyrie, divisées par provinces, auxquelles fut défendue toute alliance, *même par mariages*, reçurent une liberté dérisoire qui les anéantissait comme nation. Leurs plus éminents citoyens, transportés en Italie, vinrent y attendre un jugement qu'on ne leur accorda jamais. En même temps Paul Emile célébra des jeux où la Grèce en larmes était forcée de comparaître. Puis, sur l'ordre du sénat, il passa en Epire, et déclara aux habitants qu'ils jouiraient de la *même* liberté que les Macédoniens. Il leur fit porter leur or et leur argent au trésor, et ensuite les vendit tous comme esclaves, au nombre de cent cinquante mille. Leurs soixante-dix villes furent rasées (1).

La ~~perdue~~ ~~des~~ Carthaginois a traversé les siècles sans rien perdre de son renom. Elle était plus fameuse encore que celle des Grecs, plus proverbiale que la foi des Parthes; cependant, si le succès eût couronné leurs derniers efforts, n'eussent-ils point fait prévaloir, à juste titre, dans l'univers la dénomination de foi romaine sur celle de foi pu-

(1) Je cite souvent M. Michelet de préférence à des auteurs originaux que tout le monde a sous la main; mais bien moins à cause de son incontestable talent que de son penchant au scepticisme historique: ce qu'il admet relativement aux anciens, il est difficile de ne l'admettre point.

nique. Nous ne sommes plus aux temps de Regulus ; citons l'exemple le plus fatal pour Carthage.

« Le sénat pressait cette ville ; point de paix si elle ne livre cent otages. Voici les otages livrés. On lui demande ses armes : les Carthaginois apportent deux mille machines et deux cent mille armures complètes. Alors une bouche romaine fulmine l'arrêt du sénat : habiter à plus de trois lieues de la mer, et voir leur ville ruinée de fond en comble. Le sénat a promis de respecter la cité, c'est-à-dire les citoyens (*civitatem*), mais non point la ville (*urbem*). »

Les Romains saccageaient l'Espagne ; « un Lucullus dans la Celtibérie, un Galba dans la Lusitanie, offrent des terres fertiles aux tribus espagnoles qu'ils ne peuvent vaincre ; puis, après les y avoir établies et dispersées, ils les massacrent. Galba, seul, en égorga trente mille. Ils traitèrent l'Espagne, dit Michelet que je rapporte, à peu près comme les Espagnols traitèrent l'Amérique nouvellement découverte. »

Cela se peut ; mais quels Espagnols Colomb, les Cortès, les Pizarres entraînaient-ils sous leur bannière ? Des meurtriers, des bandits, rebut de leur patrie ; des aventuriers cupides, insatiables d'or, étrangers de fait, si ce n'est de nom, à cette religion qui s'indignait de leurs crimes, et non point, comme ici, la nation elle-même, militante par ses plus illustres guerriers, par ses armées régulières, agissant par ses meilleurs citoyens, et à toutes les époques invariable dans sa convoitise, ses perfidies et sa férocité. Qu'elle nous cite seulement un Las-Cases, cette antiquité, dans un seul de ses pays de conquêtes (1) ! Le

(1) Voyez le bel hommage rendu au clergé espagnol par le pro-

catholicisme ne compte plus les siens tant ils abondent.

Il est essentiel d'observer, à la louange des temps modernes, que si d'inévitables atrocités ajoutent encore quelquefois au fléau de la guerre, elles rencontrent, quel qu'en soit l'auteur, un censeur terrible : tout le monde ! Elles flétrissent les plus glorieux lauriers, et sans retour. Alors, au contraire, toute action, toute morale était bonne, si peu qu'elle reçût la sanction du succès.

Voilà le peuple romain ! voilà ses guerriers favoris ; car nous prenons au hasard ces faits d'une férocité devenue nature, enracinée dans les cœurs, et toujours prête à servir le plus monstrueux égoïsme, c'est-à-dire ce vice qui fut et qui dut être la règle suprême du monde ancien, mais surtout de Rome, jusqu'à l'apparition de ce fécond et merveilleux principe : Aimer le prochain comme soi-même ; maxime d'égalité la plus complète et la plus magnifique dont jamais charte ait resplendi.

Maintenant il nous importe, en continuant nos recherches, de varier les faits pour ne rendre point insupportable un même genre de dégoût. Abaissons donc nos regards sur ces êtres tellement vils qu'on ne les appelle pas même une chose, mais un néant (1) : les esclaves ; en d'autres

testant Robertson, *Hist. d'Amérique*, et par l'encyclopédiste Raynal lui-même, dans ses contradictions philosophiques, *Hist. de l'établiss. des Européens*, etc. Enfin, comme exemple de l'influence du catholicisme pur, voyez la différence de l'état des indigènes sous les Espagnols, *superstitieux catholiques*, et sous le gouvernement des Etats-Unis protestant et philanthrope. De Tocqueville, *Démocratie* (t. 2, p. 312).

(1) Non tam vilis quam nullus.

termes, ces misérables qui, ~~de~~ demain, recevant un coup de baguette sur la tête, se trouveront Romains; ces maîtres futurs du monde, qui vont se croire descendus des conquérants de la terre, et qui, gorgés d'honneurs et d'or, sous le nom d'affranchis, ne se rappelleront leurs chaînes que lorsque la voix d'un Scipion les fera tressaillir par quelque apostrophe de ce genre : Silence, faux fils de l'Italie! ceux que j'ai amenés garrottés à Rome ne me feront jamais peur, tout déliés qu'ils sont.

Il est peu de lecteurs qui ne se soient émus au récit des indicibles misères de ces êtres tantôt désignés par un maître opulent pour le suppléer dans l'éducation de sa famille, tantôt choisis pour l'instruire lui-même; aujourd'hui nommés pour servir à ses plus crapuleuses orgies, demain chargés de lui procurer par l'effusion du sang, sous le fouet ou le glaive, le spectacle, toujours si délicieux pour un Romain, des tortures (1) et de la mort. Les maisons des champs, dont chacune était pour eux un bain odieux, les campagnes qu'ils arrosaient de leurs sueurs, les villes, les amphithéâtres, n'ont pas un écho qui n'ait été fatigué de leurs gémissements; l'histoire est riche du récit de leurs douleurs.

Il semble que, dans la race des esclaves, ce sexe qui n'est armé que de sa faiblesse et dont la nature délicate se refuse aux services pénibles et aux rudes travaux, ait dû obtenir en partage le sort le moins misérable. Parmi ces femmes, nous établirons encore une différence entre celles

(1) Tum felix quoties aliquis tortore vocato
Uritur ardenti, duo propter lintea, ferro.

Juv., Sat. 14.

que réclament les tâches les plus avilissantes de l'intérieur, et cette classe d'élite qu'une heureuse fortune place sous le toit de l'opulence et de la grandeur, les consacrant au service personnel des dames, initiées par la naissance et l'éducation aux douceurs de la vie élégante et polie.

La réalité vient encore ici briser une à une toutes nos illusions. Un caprice cruel et sanguinaire constituait le fond de l'humeur des dames romaines. Cela était vrai surtout aux heures critiques consacrées à réparer les oublis de la nature ou les injures des ans. Blasées sur les assassinats du cirque et de l'amphithéâtre, endurcies dès l'enfance au spectacle des punitions sanglantes infligées aux esclaves, ces douces matrones faisaient peser sur leur entourage ces petites et lâches vengeance dont les plus frivoles contrariétés faisaient bouillir en leur sang le désir. Malheur à ces pauvres esclaves, si le billet galant, attendu avec anxiété le matin, laissait s'écouler en vain l'heure cruelle de l'attente ! si l'intrigue, habilement ourdie, mais dérangée sur sa route par les caprices de l'imprévu, venait à se délier sans résultat ; si le rendez-vous, donné dans le temple d'Isis, sanctuaire des turpitudes de l'adultère (1), n'avait pu s'accomplir qu'en promesses et en vœux. Malheur à elles, enfin, si le miroir, dans sa franchise brutale, décelait de nouvelles et fâcheuses floraisons sur le visage de la maîtresse, ou bien une de ces altérations subites que la débauche y empreint, comme un témoin de son passage.

Dans les maisons de haut parage, plus de deux cents

(1) *In casto Isidis esse*. Vouer chasteté à Isis pour tant de nuits pendant lesquelles on se livrait à la débauche.

esclaves, attachées au service personnel de la matrone, expiaient le malheur de leur condition en payant de leurs larmes et de leur sang tout le mal qui provoquait la quinquanteuse et farouche humeur du despote féminin. C'était dépouillées jusqu'à la ceinture qu'elles approchaient de leurs maîtresses, soit à l'heure de la toilette, soit au moment où elles recevaient l'ordre de comparaître pour se prêter aux corrections, dont l'instrument vulgaire était un fouet de fil d'archal garni à ses extrémités de nœuds ou de petites boules de métal. Des épingles, longues de plusieurs pouces, jouaient un rôle habituel dans ces vengeances de la coquetterie; et lorsqu'une boucle importune persistait à contrarier l'aspect qu'elles prétendaient imposer à leur visage, ces fières matrones ne parvenaient à calmer leur impatience qu'en les dardant au sein ou dans les bras de leur coiffeuse.

Ovide, ce trop savant conseiller des belles, leur donne l'avis de maîtriser leur cruauté et leur emportement lorsque l'œil de l'amant suit les progrès de leur toilette. Que ton esclave alors n'ait rien à craindre de tes ongles! Je hais l'humeur sanguinaire qui lui perce le bras avec des épingles!.... Lalage, dit Martial, jette le miroir à la tête de sa malheureuse esclave; elle la bat, lui arrache les cheveux et la renverse à terre. Faveur insigne cependant, tant il est heureux pour l'accusée de recevoir les coups de la main furibonde de sa maîtresse! sinon la punition revêt un caractère autrement terrible. Une esclave, endurcie aux rigueurs de ce ministère, accourt aux éclats de voix de la matrone, saisit sans pitié la délinquante et la suspend par les cheveux, tantôt à une

colonne, tantôt au montant d'une porte; puis, dans cette posture, elle lui sillonne le dos à l'aide de courroies de cuir de bœuf (1), ou avec des cordes garnies de nœuds pénétrants. Le supplice dure jusqu'à ce que, l'exécuteur tombant de fatigue, la maltresse s'écrie d'une voix de tonnerre : Assez, disparais (2).

.... Une criminelle insigne attend son arrêt. Qu'a-t-elle fait?.... Elle a laissé tomber sur les pieds de sa maltresse l'étui d'un miroir. Va-t-on lui attacher aux jambes un anneau de fer et une chaîne telle que la traînent les galériens? Mais qu'y aurait-il alors d'exquis dans sa torture? Des milliers d'esclaves en supportent de pareilles, sans avoir provoqué le moindre châtement, et par cela seul qu'elles sont esclaves, que l'usage le veut.

Que sera-ce donc? La voici garrottée à un bloc pesant et creusé des deux côtés, qui l'enserme, se fixe aux cuisses, au-dessus du genou, lui sert de siège et la suit partout, jour et nuit, péniblement traîné. Fermons les yeux aux détails de ce supplice, car il ne répugne pas moins à la juste délicatesse des sens qu'il n'afflige le cœur. Pour l'apprécier, sachons que les jeunes épouses le réservaient de préférence aux esclaves qui avaient eu le malheur de plaire au maître avant son mariage et de se trouver leurs rivales par anticipation.

Et comment craindre d'exagérer le récit de la tyrannie des matrones, dans cet âge de fer, où les poètes, l'his-

(1) Taurea.

(2) Lalage tortis suspensa capillis. (*Properce.*)

Donc lassis cædentibus, Exi,

Intonet horrendum jam cognitione peracta.

toire des mœurs domestiques, le langage vulgaire nous offrent à chaque instant les noms génériques et variés des instruments et des modes de torture spécialement affectés à ces êtres de douleur.

Réglant ses actes sur ses croyances, l'homme du paganisme, qui se figurait descendre des dieux ou des héros, eût-il été raisonnable de s'abaisser à voir un frère dans son esclave ? La doctrine de l'égalité morale, transmise seulement par la religion qui enseigne à l'homme l'unité de la race humaine (1), ne pouvait descendre de génération en génération avec le sang. Et trop souvent les bourreaux d'esclaves, exaltés par la fortune, oubliaient qu'eux-mêmes ou leurs pères avaient vécu sous le fouet et la chaîne, jusqu'à ce que plus de bonheur ou d'infamie les eût arrachés à l'esclavage.

Le sort des femmes nous a fait frémir; trouverons-nous la destinée des hommes moins accablante ?

« Hors le temps du travail, ces malheureux, à qui l'on envoyait les plus vils aliments, végétaient enchaînés à la campagne dans des espèces de souterrains infects (2), que vivifiait à peine l'air du dehors. Livrés à la merci d'un maître avare et de surveillants impitoyables, on les accablait de travaux moins durs à supporter que les caprices cruels de leurs tyrans. Vieux ou infirmes, on les envoyait mourir de faim sur une île du Tibre. Quelques

(1) Voyez-en une preuve dans les beth-el, pierres druidiques, *Unité de la race humaine*, publié en 1845, petite brochure de l'auteur de cet écrit, 2^e édit., à la fin de ce livre.

(2) Ergastula. Bagnes d'esclaves conservés en Italie jusqu'à l'invasion des barbares. — Voy. Denina, *Rév. d'Italie*, tom. 1^{er}.

Romains les faisaient jeter tout vivants dans leurs viviers pour engraisser leurs murènes. Pour mettre plus de vérité dans les représentations tragiques, on égorgeait sur la scène. On voyait Hercule brûlé vif, Orphée déchiré par des ours chargés du rôle des Bacchantes, » Atys forcé de se mutiler de ses propres mains (1). « Enfin, l'homme était devenu si vil aux yeux des hommes, qu'on le tuait pour égayer les festins, pour passer le temps, et personne ne s'en étonnait ! on sacrifiait à l'ennui des victimes humaines (2). »

Au sein des villes, dans ces moments de bonheur et d'allégresse où s'épanouit le cœur de l'homme, où ses facultés cherchent le rafraîchissement et le repos dans l'innocence des plaisirs, c'était avec de la chair d'esclaves que les Romains amusaient leurs désœuvrements. Le cirque, les naumachies dévoraient par milliers ces malheureux, voués à la mort pour la distraction de leurs maîtres. Les thermes et, dans les divers quartiers de la ville, les amphithéâtres les voyaient s'entre-détruire dans les genres les plus variés de combats singuliers, ou de mêlées aussi sanglantes que des batailles (3) ; et, d'autres fois, jouer leur vie contre les lions et les tigres de l'arène, contre les monstres de l'aspect le plus farouche et le plus inconnu. Tout ce sang répandu à flots, c'était le lait du peuple, qui venait y tremper son pain (4).

L'Italie savait bien, il est vrai, ce que coûtent d'alar-

(1) Tertul., *Apolog.*

(2) Lamennais, *Essai sur l'indiff.*, tom. 1^{er}.

(3) Suétone, Tacite, etc.

(4) Panem et circenses.

mes et de sang les excès des esclaves ; et, plus d'une fois, la révolte avait fait expier aux maîtres le crime de lèse-humanité.

Nous omettrons les guerres dont le nom de Spartacus rappelle une des plus terribles, pour ne considérer que l'état ordinaire des choses.

Les Italiens, rapporte Diodore, en achetaient des troupes en Sicile pour la culture de leurs terres et les soins de leurs troupeaux ; puis, afin de s'épargner les frais de nourriture, ils les abandonnaient à eux-mêmes sans aliments. Poussés au crime par la faim, ces malheureux, armés de lances et de massues, vêtus de peaux de bêtes, appuyés sur des chiens de haute taille, dévastaient les provinces ; l'enceinte des villes était seule un rempart contre leurs excès ; et ni proconsul ni préteur n'osaient sévir contre ces esclaves, car ils étaient la propriété des chevaliers.

A l'aspect de la multitude des hommes flétris par le joug, on se demande avec effroi en quel lieu de la terre se rencontrait l'inépuisable pépinière de l'esclavage ? et l'on se répond : Partout. Mais, autre question. Dans quel principe avait-on puisé le droit de l'esclavage ? Peut-être sera-t-on tenté de regarder la servitude comme un des bienfaits de l'incomplète humanité du paganisme, et de supposer que les lois cruelles de la guerre, prenant le vainqueur par le côté sensible de l'intérêt, pouvaient seules autoriser à courber sous le poids des chaînes un ennemi qu'on s'était fait la violence d'épargner dans les combats ? Il faut encore laisser parler ici l'histoire des iniquités romaines.

« Au moment où la guerre des Cimbres éclata, tout homme *libre, injustement retenu dans l'esclavage*, fut déclaré affranchi. » C'était confesser, par décret, une injustice publique assez criante, mais dont, jusqu'au jour du danger, Rome n'avait eu que médiocre souci. « Huit cents esclaves se présentèrent aussitôt au préteur de Sicile et furent rendus à la liberté. Mais, chaque jour, d'innombrables multitudes venaient réclamer au même titre, et ces malheureuses victimes d'une impudente usurpation nommaient pour maîtres la plupart des chevaliers romains qui partout envahissaient les terres sur les hommes libres et les exploitaient par des esclaves. »

Ces chevaliers, qu'étaient-ils donc ? L'histoire de la corruption romaine conduit encore à cette enquête, car l'acception commune et actuelle de ce nom le détourne pour nous de son sens historique. Les chevaliers, à cette époque, c'étaient à la fois les financiers, les traitants, les commerçants et les juges ; ou, si mieux l'on aime, la classe moyenne, opulente, insatiable, déjà maîtresse *des droits du peuple*, dont elle était issue, et pour lequel il ne lui restait qu'un insolent mépris ; et cette classe était armée de presque toute l'antique puissance de la noblesse *qu'elle continuait d'envier parce qu'elle n'en pouvait porter les noms*.

Voilà les chevaliers ! c'est-à-dire, concurremment avec les sénateurs, les dépositaires de la justice publique. Mais la corruption ne peut avoir gangrené jusqu'à la moelle des os ce peuple des peuples ; nous allons donc rencontrer dans le sénat des juges intègres ? Hélas ! Nous ne savons comment faire tenir ~~contre~~ d'accablants témoignages ces présomptions bienveillantes.

« Dans tout le monde romain , le dévorant esclavage faisait disparaître les populations libres. Les sénateurs , redevenus maîtres des jugements que Sylla leur avait enlevés et sûrs de l'impunité , exerçaient des brigandages que l'on ne pourrait croire si l'accusation de Verrès , soutenue par Cicéron , ne les eût constatés juridiquement (1). »

Voilà , s'écriait l'orateur , voilà plusieurs années que , patients et silencieux , nous voyons toutes les richesses de toutes les nations s'acheminer sous le toit de quelques hommes. Notre insouciance doit paraître d'autant plus grande , qu'aucun de ces misérables ne se donne la peine de dissimuler et de jeter un voile sur sa cupidité.

Où croyez-vous donc qu'aient passé les richesses , les trésors des nations étrangères , dont la source est tarie ? Athènes , Pergame , Cyzique , Malte , Chio , Samos , toute l'Asie , l'Achaïe , la Grèce , la Sicile , ne sont-elles point englouties *tout entières dans un petit nombre de villas* (2) ?

Abattus sous le coup qui terrasse Verrès , les sénateurs s'efforcèrent vainement de conserver la possession exclusive du pouvoir judiciaire qu'ils avaient reconquis. Un nouveau partage satisfait l'ambition des chevaliers triomphants par la bouche de leur orateur. Et Cicéron , qui plaidait ici sa propre cause , assure , avec l'intrépidité d'un homme vieilli au milieu des impudences du barreau romain , que la réputation de justice de l'ordre équestre

(1) Nous puisons la substance de ces détails sur les sénateurs et les chevaliers dans M. Michelet. *Id.*, voy. Plutarque , Cicéron , etc.

(2) *In Verrem*, de suppliciis, ch. 47.

était demeurée vierge de toute atteinte sous la toge magistrale. Mais, si nous en croyons plus la vérité que l'éloquence, chaque parole de l'histoire nous révèle, dans les diverses classes de cette société, esclaves, peuple, chevaliers, sénat, d'effrayants coupables auxquels elle ôte le droit de se décharger l'un sur l'autre de crimes familiers à tous les ordres.

Comment arrêter les yeux sans épouvante sur l'état où avaient plongé la société tant d'injustices accumulées, outrageantes; tant d'expropriations opérées coup sur coup par les partis, après la victoire; tant de proscriptions alternatives; tant d'usures, d'extorsions, de concussions; tant de guerres et de jeux, non moins sanglants, mais plus féroces que les guerres; en un mot, tant de brigandages de la part des vétérans, réclamant, l'épée à la main, un coin de cette terre qui leur devait l'empire et répétant, pour l'entendre retentir à leur tour, ce cri terrible et désespérant : Arrière vous qui avez possédé le sol, place aux nouveaux vainqueurs (1).

Pour compléter l'horreur de ce tableau, il ne reste à rappeler que la prodigieuse misère de ce peuple-roi si cruellement souffleté sous sa couronne.

Sans nous préoccuper du temps où elles furent tracées, citons ces lignes, non moins oppressives que le cauchemar, et qui déjà trouveraient leur application. « Ephorion de Chalcide rapporte que, chez les Romains, on proposait quelquefois cinq mines de récompense à celui qui voudrait souffrir qu'on lui tranchât la tête; en sorte

(1) *Veteres migrate coloni.*

que la somme devait être touchée par les héritiers, et que souvent plusieurs concurrents *se disputaient la mort* à ce prix ! Qu'on juge de la détresse des familles dont un membre se dévouait ainsi pour arracher les autres aux horreurs de la faim, et de l'atrocité d'un peuple chez qui l'indigence était réduite à mendier la préférence de semblables transactions (1) !

Une conviction profonde commençait à dominer les esprits, c'est que de toutes parts tout allait crouler, à moins qu'une main de fer ne sût rapprocher les éléments de l'ordre public et les asservir. C'est-à-dire qu'une situation si critique, c'était le néant ou l'empire. Mais l'empire, tel qu'il fut conçu et enfanté, sans autre idée de la part de son fondateur que l'intérêt individuel pour but, la ruse et la force pour moyens, l'empire n'était lui-même que l'injustice, que l'égoïsme, réduits en système, fonctionnant avec une régularité qui lui assurait une mesure incertaine de durée, mais sans efficacité pour remédier à une corruption radicale et régénérer la vie mêlée à tous les germes de la mort. Au sein de ce naufrage, sans débris, de tous les principes sociaux, l'empire, en contraignant à se mouvoir sous la loi de l'unité, mais d'après une impulsion tout arbitraire, les classes qu'une haine profonde et de puissants intérêts emportaient dans des directions opposées, l'empire offrait un remède temporaire à de si grands maux, mais par un mal auquel rien ne manquait que le temps pour les dépasser tous.

Des phénomènes politiques, plus désastreux encore que

(1) *Essai sur l'indifférence*, tom. 1^{er}.

ceux qui avaient signalé l'enfantement de l'empire, devaient se multiplier dans le cours de sa durée, présider à son agonie et la précipiter, avec celle de la société qu'il embrassait presque tout entière de ses étreintes, à moins qu'une force surhumaine ne vint rendre au monde la base que les passions avaient anéantie : *une religion*. Celle du paganisme, si insuffisante dans ses plus beaux jours, n'était plus qu'un objet de risée. Plus d'Elisée, plus de Tartare. De quelle autorité l'esprit humain eût-il étayé ces principes sociaux, hors desquels il n'existe qu'inquiétude et dérèglement chez les sujets, que tyrannie chez les princes?... Mais comme, en fait de religion et de principes, le plus faible à *peu près* dépasse énormément les forces de l'homme, Dieu n'avait point vu la grandeur du mal sans préparer la grandeur du remède (1)....

Sur la poussière de tant de ruines quelles traces espérons-nous découvrir de ces mœurs antiques mêlées dans les premiers temps de Rome aux précieux débris de quelques traditions religieuses? Quels vestiges encore de cette antique vénération pour les grands corps de l'Etat, pour les magistrats, pour les lois, la justice ou l'équité? pour la gloire et la félicité de la république, qui seules, dans l'opinion de tant de grands écrivains, avaient tenu lieu de toutes les vertus à tant de grands hommes? Tout s'était évanoui! jusqu'aux apparences du respect qu'elles avaient

(1) *Esse aliquot manes et subterranea regna,*

Et contum, et stygio ranas in gurgite nigras,

Atque una transire vadum tot millia cymba,

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur! (Juvénal.)

(Ceux qui sont trop jeunes pour payer aux bains!)

inspiré. On se faisait un jeu d'y insulter. Enfin, descendant de degrés en degrés jusqu'au mépris de lui-même, le peuple-roi se contentait de se dédommager par un bon mot des insultes prodiguées à sa majesté dans la majesté de l'Etat. Et lorsque le vainqueur des Gaules osait profaner la pourpre sénatoriale en la jetant sur les épaules d'auxiliaires gaulois et d'affranchis, enrôlés à son service, Rome se croyait vengée par cette épigramme : « Prière de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du sénat. »

Ce peuple, audacieusement bravé, qu'était-il donc encore, aux yeux de ses nouveaux maîtres ? Le naufrage de ses droits avait précédé le naufrage de l'autorité du sénat. Plus de Forum à bien dire. La cité, après avoir prodigué au dehors les droits qu'elle n'avait concédés dans le principe qu'aux hommes capables de les exercer sans se dépayser, en avait pour ainsi dire résumé et condensé l'essence dans les mains des sénateurs ; et lorsque Rome avait cessé d'être ailleurs que dans son sénat, c'est là qu'un enfant gâté de la fortune se divertissait à la bafouer.

Justice merveilleuse cependant ! Et comment suffire à la tâche de la rendre complète à ce sénat de Suétone prêt à offrir à César le droit d'abuser de toutes les femmes ! Ce César que Curion le père, paraissant céder au besoin de donner dans un seul homme un échantillon de la dépravation princière, appelle le mari de toutes les femmes et..... Nous finirions la phrase si la pudeur ne brisait notre plume.

Fidèle à sa mission, ce contempteur des hommes poussa ses mépris jusqu'à faire descendre dans l'arène des chevaliers et des sénateurs. Et le peuple s'en divertit, incapap-

ble de ressentir l'outrage qui l'atteignait dans la personne de ses princes ! Bien loin de là , les crimes , les indignités changeaient de nom dans la bouche de la multitude dès qu'ils avaient pour objet ses menus plaisirs. Toute menace contre ces plaisirs dégradants devenait un forfait ; car ce peuple de citoyens et de soldats , en train de se façonner en instrument de crime entre les mains d'un maître unique , commençait à ne plus éprouver d'autre besoin que celui de se vendre pour des spectacles et de respirer librement dans l'amphithéâtre , dont le sang des peuples vaincus abattait la poussière. Aussi César , dont la politique emprunta si habilement les traits de la clémence au sein des fureurs civiles , sentit défaillir sa mansuétude lorsqu'on lui parla d'étendre le pardon jusqu'au meurtrier de ses lions : coupable insigne dont le bras l'avait frappé à l'endroit sensible ; car les lions de l'amphithéâtre enlevaient par la volupté du sang les suffrages de la populace , et la populace c'était tout le monde.

Cependant le sénat abattu saura donner signe de vie. Quelques hommes , énergiques encore , attendent une de ces occasions qui déterminent les esprits pusillanimes , les cœurs corrompus.

Un jour le demi-dieu , qui se dépouille de plus en plus de ses habitudes cérémonieuses , ordonne d'introduire le corps entier des sénateurs empressé de lui adresser l'hommage de nouveaux décrets honorifiques , mais il les reçoit devant Vénus mère , et les reçoit assis. A ce coup , les esclaves de César sentent le poids des chaînes que porte Rome. Les mœurs romaines rendent l'outrage sanglant. La vanité irritée réveille le patriotisme. César mourra !

Mais aussi quelle folie , dans un tel homme , d'aller provoquer les petites passions , lorsqu'elles ont usurpé la place des grandes !

Celui que César a courbé sous le poids de ses bienfaits, voilà le héros dont la voix du sénat désigne le poignard pour frapper le coup d'honneur : Brutus, que Rome croit être le fils de César, la chair de sa chair ; puis ce même Brutus va s'étonner en mourant que la vertu , telle qu'il l'a comprise , ne soit qu'un mot !

Le nom d'Auguste se présente après le nom de César, et peut-être, en séparant en deux personnes l'individu, devrions-nous dire après le nom d'Octave. Après le héros des proscriptions, il fallait au monde une halte au milieu des égorgements et des cadavres.

Déjà les plus fiers s'étaient courbés sous le joug de la dépendance. L'orgueil, un orgueil immense, mais que les Romains savaient allier avec l'habitude des plus inexprimables bassesses, exigeait seul encore d'habiles ménagements. Le nom de sujets, par exemple, eût été un sanglant outrage aux vaniteuses prétentions de ce peuple-roi, si merveilleusement façonné par ses vices pour les phases les plus variées de l'esclavage. Auguste, l'homme providentiel, qui jugeait si profondément ses contemporains en se jugeant lui-même, eut la sagesse de le leur épargner ; son tact exquis sut profondément louver entre leurs mœurs, leurs préjugés et ses intérêts de despote. Aussi, grâce à la prudence de ses tempéraments et à l'à propos de sa hardiesse, parvint-il à rétablir dans tous les ordres de l'Etat ce que les factions en avaient banni une discipline sévère dont son pouvoir était le

nerf. La république reçut de sa main le dernier coup ; mais, prévenant la dissolution du corps social , il en réunit les éléments et fonda l'empire. La nature l'avait doué de toute la force d'esprit nécessaire pour cacher l'immensité de la puissance sous l'humilité du simple magistrat.

Il est inutile de le redire, les institutions civiles, politiques et militaires, sorties, par des secousses violentes, de cette sphère où elles s'étaient artificiellement combinées, avaient cessé d'être soutenues par les institutions religieuses qui en avaient été les colonnes ; la philosophie du païen avait suffi pour tuer les dieux créés par la poésie des passions. Pour les individus, pour les débris de toutes les familles horriblement divisées par les factions et par les délations, la croyance suprême se résumait dans cet implacable et exclusif égoïsme qui si longtemps avait formé le droit des gens à l'usage de la république.

Telle était la foi de Rome lorsque la fortune et le génie élevèrent Auguste au pinacle.

L'histoire des premiers empereurs est un monument destiné à nous prouver, par d'incontestables témoignages, l'instabilité naturelle et la brutalité de l'arbitraire, lorsque les principes, anéantis, lui cèdent le trône et le laissent se substituer à la raison et au droit.

Plus tard, et par degrés, nous verrons le pouvoir se restaurer par d'heureux larcins, par des emprunts faits au christianisme, arrivant à point pour le refaire, et pour faciliter ses succès en lui façonnant les peuples.

Maintenant il s'agit de savoir si l'empire nous offrira,

dans les ordres divers de l'Etat, d'autres hommes que ceux dont la république en décadence nous a forcés de contempler les misères. Descendant du sommet aux parties les plus infimes, nous verrons le monde romain se peindre tout entier dans quelques règnes de Césars, et l'histoire des mœurs publiques pourra se resserrer, sans perdre de son ampleur, dans le cadre de quelques biographies impériales. On nous pardonnera de répéter le crime et l'ignominie, lorsque le crime et l'ignominie se répètent. Ravir le fier et vigoureux pinceau de ces historiens qui d'un trait peignent une époque, voilà qui dépasse et nos forces et notre but. Ces génies d'ailleurs ne plaisent qu'aux âmes fortes ; elles seules ont le don de les sentir et de les apprécier. Et ce que nous souhaitons ici, c'est que tout lecteur à qui l'histoire est étrangère ou qui interroge sans succès une mémoire paresseuse puisse contempler dans une série de personnages et d'actions une ébauche des premiers âges de l'empire. Césars, sénats, patriciens, esclaves, peuple composé lui-même de la variété de tous les peuples, que chacun défile donc sous nos yeux avec ses diversités d'allure et son fardeau d'ignominies.

En effleurant la vie d'Auguste, nous glisserons sans lui reprocher les monstrueuses infamies de sa jeunesse : elles lui furent communes avec tous les grands, avec tous les Césars dont un historien n'excepte que l'imbécile Claude, seul empereur dont les amours n'aient pas outragé la nature.

Auguste, adultère, ne nous causera nul étonnement ; ses amis nous ont donné son excuse, bien digne et de sa cour et des dames romaines : il ne séduisait les femmes

que pour dérober dans leur sein le secret de leurs maris.

Quant à Livie, ce ministre complaisant de ses plaisirs, il l'avait enlevée enceinte à son premier époux, et, ce sphinx de l'histoire, ce génie qui ne se rend jamais sans lutte, Tacite en un mot, dit de cette Livie qu'elle fut chaste, comme pour renfermer dans ce satirique éloge l'idée de la chasteté de ces temps. Peut-être compléterons-nous cette idée en citant un trait plus explicite. Dans les luttes d'athlètes, où les hommes descendaient entièrement nus dans l'arène, il était difficile que les femmes fussent, pour la morale publique, un scandale beaucoup moins criant comme spectatrices que comme combattantes. Il plut donc au prince de les en bannir, mais seulement jusqu'à la cinquième heure du jour. A partir de ce moment, la pudeur était dispensée de rougir. Et voilà l'âge le plus élégant, le plus policé du paganisme!...

Nous retrouvons, toute vive, dans l'humanité d'Auguste l'humanité du peuple des proscriptions et du cirque. Vainqueur à Philippes, il avait sévi contre les prisonniers et les avait insultés de paroles. Un père et un fils s'étant réunis pour implorer sa clémence, il avait promis *le pardon* à celui des deux qui égorgerait l'autre.

Plus tard la peur, qui présidait à toutes ses inspirations, lui fit voir dans le préteur Gallus un assassin. Le procès fut prompt, car dans l'instant il le fit condamner à mort et lui arracha les yeux de ses propres mains! Suétone, qui rapporte le fait, n'est que trop croyable (1);

(1) J'emprunte beaucoup à Suétone, de qui J.-J. Rousseau a dit :
« Comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours,

il existait peu de grands dans cette nation qui n'eussent brillé dans les fonctions de bourreau, dont ils faisaient sur leurs esclaves un consciencieux apprentissage ; et les jeunes Romains, habitués à voir couler le sang, étaient savants à le répandre.

Telles étaient les habitudes de férocité du peuple, qu'on se bornait à voir, dans les crimes de l'empereur, les pailles d'une trempe exquise, les défauts d'une nature sublime. On aimait le soleil impérial avec ses taches de sang, car dans le petit nombre de circonstances où la politique ne faisait pas une loi de la clémence, Octave se retrouvait tout entier sous l'épiderme d'Auguste.

Le peuple, courtoisé par Auguste, lui rendait flatterie pour flatterie. Cependant de temps à autre l'empereur, comme pour faire sentir la main du maître, se complaisait à le ravalier dans la personne des grands de l'empire ; et, par exemple, à faire combattre contre des bêtes féroces des jeunes gens de la plus haute naissance.

Déjà sous Auguste, à toute heure, grands et subalternes, après s'être vautrés dans la fange de tous les vices, étaient prêts à se vautrer dans la fange sanglante de l'arène. Plaire était tout. Rougir n'était plus possible ; et l'homme gangrené de corruption, en arrêtant ses yeux sur le premier venu, était à peu près certain de regarder son semblable.

Mais hâtons-nous de saisir dans une seule phrase toute l'âme du chef de l'empire. Eh bien ! mes amis, trouvez-

on ne les connaît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétone. » *Emile*, tom. 1^{er}, partie 2, pag. 154.

vous que j'aie bien joué cette farce de la vie ? Si j'ai bien joué mon rôle, applaudissez (1). Telles sont les paroles que prononçait, en rendant l'âme, le comédien couronné. Il fallait être bien sûr de son public.

A partir de ce moment tout annonce les saturnales du genre humain. L'orgie éclate; haletante, elle va quitter ses repaires et venir délirer en plein soleil. L'excès de la dégradation du vieil homme appelle les temps de l'homme nouveau. Et déjà sous les traits de la nature humaine, près de lui échapper, l'enfer se débat comme le monstre furieux dont les chairs se convulsent sous l'atteinte du coup fatal.

Que l'on ne vienne point soutenir ici que, toujours et partout semblable et égal à lui-même, l'homme ne varie qu'avec les circonstances de régime et de lieux, seuls régulateurs de sa conduite; que des formes sociales, des climats et des lieux pareils le retrouveront un jour exactement ce qu'il fut il y a des siècles ! ce serait exagérer quelques vérités et les faire sortir de leur orbite. L'expérience veut que les actes de l'homme soient, avant tout, la traduction de sa croyance. « Nos contemporains les plus vicieux pourraient se croire d'honnêtes gens en comparaison des Romains (2), » chez lesquels toute croyance était éteinte.

Tibère paraît. Onze ans déjà passés le Christ était né dans une étable. Le Christ et Tibère ! Le langage a-t-il

(1) *Et amicos percunctatus ecquid eis videretur mimum vitæ com-
mode transegisse adiecit et clausulam : Δότε χρότον, και πάντες ὑμεῖς
μετὰ χαρᾶς κτυπήσατε.*

(2) *Pères de l'Eglise, trad. de M. de Genoude, vol. 1^{er}, pag. 60.*

jamais fourni une figure plus saisissante que ces deux noms réunis. Mais si peu de gens connaissent le Christ, si peu Tibère, que l'ignorance vulgaire affaiblit l'énergie du contraste !

Le premier acte de Tibère fut de brider la puissance populaire, dont il compléta la ruine. Le souverain fainéant et superbe but l'insulte avec cette apathie qui caractérise une nation dégradée. Des adulateurs prouvèrent la magnanimité et le patriotisme du tyran. D'autres feignirent d'y croire, ou se turent. Les honnêtes gens étaient trop rares pour valoir la peine d'être comptés : cela se voit souvent.

Enfin les comices furent transportés du Champ-de-Mars au sénat ; car jusqu'à ce jour, quoique le prince décidât des élections importantes, il en existait d'autres où l'on consultait le vœu des tribus. Loin d'appuyer les tribus, le sénat, dispensé d'acheter et de mendier bassement les voix, *se réjouit* de cette innovation.

Et qui se fût plaint ? Le peuple ? Que lui fallait-il donc ? Il restait exempt d'impôts et de charges publiques. Les empereurs se voyaient obligés de le nourrir gratuitement. Les sueurs de la république avaient gagné le pain de l'empire, et le sol même qui portait ce peuple s'était acquis le privilège de l'oisiveté. Dépouillée de sa rusticité, la fertile Italie ne présentait plus à l'œil de ses habitants que de splendides et voluptueux jardins. L'agriculture se bornait à l'exploitation de l'Afrique et surtout des campagnes du Nil. La vie du peuple romain, abandonnée aux hasards des tempêtes et des corsaires, flottait ballottée à la merci des flots ; mais, pourvu que le blé ne

manquât pas, est-ce que cette multitude se souciait du lendemain ! Le pain, le sang et la crapule, voilà quelle était en ces jours la complète mesure de ses désirs.

La justice ne subsistait plus que par le nom ; et quoique, pour la relever, l'empereur affectât le rigorisme de cette vertu, la perversité, la félonie des magistrats jetaient un tel éclat de scandale, que sa présence aux tribunaux des prêteurs lui parut souvent indispensable pour mettre un frein à la brigue et aux sollicitations audacieuses des grands.

Un fatal niveau détruisait toute inégalité de rangs entre les classes et les professions diverses des citoyens si nettement distinctes aux plus beaux jours de la république. Le despotisme ne veut connaître que des esclaves égaux dans la servitude. Tout sentiment d'honneur et de dignité périssait, trop vite même au gré de celui qui en profitait, si bien qu'il fallut bientôt défendre aux sénateurs d'entrer dans la maison des histrions et aux chevaliers de leur faire cortège quand ils paraissaient dans les rues. Enfin le sénat, tout dissolu qu'il était, se vit forcé de mettre un frein à la dissolution des femmes, et réduit à interdire le métier de courtisane à celles dont le mari, le père ou un aïeul avaient pris rang parmi les chevaliers romains.

L'apostrophe de Terentius donne une idée du respect qu'inspiraient alors les sénateurs. Défendant son ami Séjan, dont ces lâches foulaient aux pieds la mémoire et qu'ils persécutaient dans les débris de sa famille, avec la fougue d'une rage longtemps comprimée : Rappelez-vous, leur dit-il, le temps où vous briguez l'honneur d'être connus de ses affranchis mêmes et de ses esclaves !

L'union légitime de l'homme et de la femme, ce contrat sacré, seul capable d'arracher Rome à la flétrissure d'une honteuse et générale bâtardise, déchu de sa dignité, n'inspirait plus que répugnance. On augmenta les peines contre le célibat. Inutile rigueur ! La loi Poppia Poppea (AN 9 DU CHRIST) décréta que les célibataires ne pourraient hériter que de leurs plus proches, et dès lors on ne se maria plus pour avoir des héritiers, mais pour l'être. Le divorce, inconnu pendant tant de siècles, était devenu comme le fruit du mariage (1), et l'infanticide comme la conséquence de la fécondité ; le bénéfice de rester sans enfants était si clair ! Déjà, longtemps avant cette époque, Térence fait avouer à ses personnages les plus recommandables qu'ils se sont souillés de ce crime, l'un des actes les plus indifférents de son temps (2).

Quant au fanatisme des esprits faibles et à l'incrédulité générale, deux traits se présentent d'un intérêt assez vif. Nous commencerons par l'historien Josèphe, en nous permettant de l'abréger.

Pauline, jeune Romaine d'une naissance illustre, éminente par ses richesses et l'éclat de sa beauté, a lié ses destins à ceux de Saturninus, digne de posséder un si rare trésor. Cependant un jeune chevalier brûle pour elle du plus violent amour ; il se nomme Mundus. Vainement s'est-il efforcé de l'éblouir par la magnificence de ses offres. Poursuivre et ne point inspirer un sentiment de tendresse, qu'importe au libertin ? Mais poursuivre sans

(1) Tertullien, *Apolog.* et ailleurs.

(2) Voy. les comédies : l'Ilécyre, etc. *Continuo exponetur*, act. 5, sc. 3.

chance de succès, voilà qui dévore ! Mundus songe donc à se détruire, lorsqu'il rencontre une affranchie de son père, Idée, habile en ces pratiques qu'il vaut mieux ignorer que savoir. Celle-ci, qui sait l'aveugle dévotion de Pauline pour Isis, suspend le projet de Mundus, fait luire l'or aux yeux des pontifes de la déesse, et bientôt le chef du sacré collège recherche Pauline et lui révèle qu'Anubis, épris pour elle d'une vive passion lui commande de l'aller trouver dans son temple.

Pauline, enivrée de cet insigne honneur, se vante auprès de ses compagnes d'une distinction si merveilleuse. Encouragée par un époux certain de sa chasteté, elle vole au sanctuaire, y soupe et trouve sa couche préparée dans une retraite enveloppée de tous les mystères des ténèbres. Le lendemain elle se glorifie devant Saturninus des faveurs d'Anubis. Le miracle court dans cette ville peuplée d'incrédules ; puis, au bout de quelques jours, tandis que la favorite du dieu se mêle à la foule, elle rencontre Mundus. Le jeune chevalier s'approche, et, l'ironie sur les lèvres, lui rend grâces de lui avoir accordé sous le nom d'Anubis ce qu'elle avait refusé à la personne et aux présents de Mundus.

Tibère, instruit du crime, fit crucifier Idée et les pontifes, raser le temple, et jeter la déesse dans le Tibre. Cependant il avait été de dogme que la substance de l'idole était la substance du dieu (1). En présence de ces monstruosité, mille fois répétées depuis, comment Ter-

(1) Voy. Bergier, art. *Idolâtrie*, id. les *Beth-el* de l'auteur de cet écrit à la fin de ce livre.

tullien ne se fût-il point écrié : Mais si j'ajoute ce que chacun de vous sera forcé d'avouer au fond de son cœur, que l'adultère vient serrer ses nœuds dans vos temples, que vous y contractez à l'ombre de l'autel vos pactes de débauche, que c'est dans l'asile même des prêtres et des gardiens du sanctuaire, sous les bandelettes, sous la pourpre, l'aigrette sacerdotale et les nuages de l'encens que le libertinage vient s'assouvir, je me prends à douter si vos dieux ne sont point en droit de vous accuser plus amèrement que les chrétiens(1).....

Et voilà les hommes et les dieux de l'empire ! Ce n'est pas tout. Le bruit de la mort de Germanicus vient de se répandre dans Rome. La douleur publique éclate. Eh ! que va faire ce peuple religieux ? Prier ? Sacrifier ? Bien mieux certes !... Il se rue sur des pierres, envahit les temples ; les statues des dieux volent en éclats. Les uns précipitent dans les rues leurs divinités domestiques, les autres leurs enfants nouveau-nés.

Mais s'ils se vengeaient des dieux, la vengeance d'en haut ne restait pas oisive. Ils auguraient juste ceux qui n'avaient pu voir sans trembler le triomphe de Germanicus, parce que, disait Tacite, incapable d'en saisir la cause, une funeste influence s'attachait aux amours du peuple romain. Le naufrage des gens de bien était assuré ; les monstres seuls nageaient comme dans leur élément au milieu de cette dépravation universelle ; les jours d'expiation fondaient sur l'empire.

(1) Traduct. inédite de l'*Apolog.* de Tertullien par l'auteur de ce livre, ch. 15.

Plus de dieux, ou des dieux honorés par caprice, et châtiés comme des misérables. Mais si la corruption avait anéanti la foi, on voyait par moments cette foi reprendre vie sous la forme de superstitieuses terreurs et réagir sur les actes humains. Dans les premiers jours de Tibère, il suffit d'une éclipse de lune pour apaiser comme par enchantement les légions de Pannonie au plus fort d'une sédition. Lorsque l'incrédule tremble, un dieu lui parle au cœur; la sagesse commence toujours un peu par la crainte!

Ce fut surtout par le fléau des délations qu'éclata la vengeance divine et que se manifesta la prodigieuse bassesse d'un peuple qui put si longtemps les produire et les tolérer. Elles planaient dans toute l'atmosphère de l'empire, suspendues au-dessus de toutes les têtes, en tous temps, en tous lieux, toujours prêtes à frapper. C'était avec une horrible ardeur que la lâcheté, l'ambition, la cupidité, se portaient à ces assassinats sanctionnés par une perfide interprétation de la loi de lèse-majesté. Celui qui ne prévenait point redoutait d'être prévenu, et les amis eux-mêmes n'étaient point un moindre sujet de terreur que les ennemis. Le nom de malédiction que l'Evangile attache aux richesses, au grand scandale du monde, était devenu d'une vérité palpable. L'esclave et l'affranchi tenaient le maître et le patron enchaînés par la peur, muets et immobiles à leurs pieds. Toute liberté était proscrite, jusqu'à celle des larmes; et Vitia, déjà décrépète, fut mise à mort pour avoir pleuré Fuscus: ce Fuscus était son fils.

Vraiment digne de son peuple de bourreaux et d'es-

claves, Tibère amoncelait tranquillement des crimes et des turpitudes d'une monstruosité jusqu'alors inouïe. Du trône au peuple il y avait comme un double courant d'exemples infâmes qui se croisaient.

La plume la plus éhontée se refuse aux orgies de sang et de débauches qui souillèrent les palais impériaux. Dans l'île de Caprée, au milieu de la solitude faite par la terreur et la mer, Tibère prêtait aux abominations du vulgaire le luxe et la grandeur de la puissance impériale. C'est là que l'industrie de ses agents s'étudiait à raffiner les plus savantes et les plus odieuses débauches des despotes de l'Asie. Les jeunes citoyens se voyaient exposés de préférence à ses souillures. La beauté n'était point le seul appas qui provoquât ses désirs ; il semblait que dans les uns la modestie de l'enfance, dans les autres l'éclat du nom, stimulât par un invincible attrait les monstrueuses passions dont il était dévoré. Alors le génie de la débauche inventa des mots nouveaux pour exprimer des découvertes de plaisirs aussi étranges qu'abominables. Enfin, s'il arrivait à un père, à des parents éplorés d'oser résister aux crapuleux caprices du vengeur de la vertu de Pauline, on avait recours à la violence, au rapt, à toutes les barbaries d'un vainqueur contre les captifs. Mais il faut s'arrêter à ces généralités. De quelque côté qu'on se tourne, le rocher de Caprée reste inabordable à la pudeur.

Au milieu de ces funérailles et de ces terreurs c'était un silence de mort ! Des physionomies impassibles ; des jouissances sourdes ; une débauche effrénée, mais hypocrite, comme le prince ; débauche qui couvait ses orgies et ne les laissait éclater qu'entre des murs épais et soigneuse-

ment sondés ; car, encore un coup, l'œil ou l'oreille d'un étranger, c'était la mort.

Et pendant ces jours hideux, celui qui devait briser les chaînes de la terre expirait sur une croix : comme si le Christ eût attendu pour sauver l'homme que l'homme eût atteint la dernière limite des souillures et des excès possibles.

L'histoire ne nous offre point dans ses pages les plus sanglantes, les plus ordurières, une série de monstres plus dignement remplacés l'un par l'autre, que ces premiers occupants du trône impérial, à compter de Tibère. Il semble que le paganisme, frappé mortellement par la croix du Christ, et se débattant dans les convulsions de son agonie, ait voulu tirer une dernière vengeance de la terre, prête à lui échapper, en se hâtant de produire coup sur coup les plus hideux représentants de ses maximes.

Un règne change ; le peuple romain va-t-il recouvrer quelque peu de sa dignité dans ses membres ou dans son chef ? L'empereur se nomme Caligula. Il aime avec autant de constance que de passion Césonie. Ni jeunesse ni beauté dans cette femme ; seulement elle remplace ces deux qualités par une lubricité égale à la hauteur de sa position, et c'est une des jouissances de Caligula de la faire voir à ses amis en provoquant l'injurieuse immodestie de leurs regards... Voilà le trône !

Cherchons des hommes... Au milieu d'un spectacle de gladiateurs, il lui prit fantaisie de faire retirer tout à coup les toiles qui garantissaient l'assemblée des ardeurs du soleil et de défendre en même temps à qui que ce fût

de sortir. D'autres fois il lui arriva de fermer les greniers publics et de menacer les Romains de la famine.

Les caprices de son extravagance étaient sans limites. Ayant fait venir de Grèce les statues des dieux les plus célèbres, il leur faisait ôter la tête et mettait à la place l'effigie de la sienne. Quelques-uns le saluaient sous le nom de Jupiter Latin. Non-seulement il eut un temple et des prêtres, mais les plus riches citoyens *briguaient avidement* ce sacerdoce. A ces traits nous avons la mesure et des progrès de la religion et de la dignité du peuple et des grands.

Lorsque Philon (1), ambassadeur des Juifs, osa lui porter la parole et braver respectueusement sa démente, Caligula, dit-il, leva les mains vers le ciel et proféra des discours que j'ai entendus avec trop d'horreur pour oser les rapporter. Alors il n'y eut aucun des noms dont on honore les dieux et les hommes que ceux qui l'entouraient ne lui prodiguassent à l'envi.

Afin d'établir inébranlablement ce profond respect que l'homme doit à la Divinité, il faisait scier en deux des personnages considérables, coupables de n'avoir pas été satisfaits d'un de ses spectacles, ou d'avoir omis de jurer par son génie. Il rivalisait avec ses nouveaux collègues de l'Olympe, en aimant d'un amour infâme quelques-uns des plus infâmes bateleurs de Rome. Les lieux les plus décriés étaient moins funestes à l'honneur des femmes, assises aux côtés de leurs maris, que la table et les appartements du chef de l'empire, aussi insultant dans

(1) Lisez la relation de Philon.

le cynisme et le sang-froid de ses paroles que dans l'audace de ses actes.

Avide de grossir son trésor, épuisé par l'extravagance de ses prodigalités, ce dieu ne tarde pas à changer son palais en un lieu de débauches. Ses ministres, ingénieux à deviner et à servir les instincts de leur maître, y installent dans de petites cellules des femmes libres et des jeunes gens de naissance honnête. Cela fait, on les voit circuler, avec l'empressement d'un zèle honorable, autour des places publiques et des portes du palais ; solliciter les vieillards et la jeunesse ; leur prêter de l'argent à usure pour payer leurs plaisirs, et inscrire le nom des complaisants comme pour leur faire honneur d'augmenter le revenu de César.

Enfin, comme tourmenté du besoin d'associer le soldat à ses extravagances et de verser à pleines mains le ridicule et l'outrage jusque sur les armes, la dernière chose qui se laisse salir dans un empire en décadence, il prépare sa fameuse expédition contre l'Océan, marche avec un formidable appareil de machines, et, lorsque les esprits se sont vainement fatigués à pénétrer son dessein, tout à coup il ordonne au légionnaire de se ruer sur les coquilles du rivage et d'en remplir les casques. L'Océan était cet ennemi dont le triomphateur impérial avait juré de suspendre les dépouilles au Capitole !

Tour à tour gladiateur, cocher, chanteur et danseur, il s'escrimait dans l'arène et courait dans le cirque. Son cheval, soit qu'il fût ou non destiné aux honneurs du consulat, avait une maison complète, et, pour plaire au maître, les fiers Romains briguaient la faveur de manger

dans la société de la bête. Ainsi Caligula se complaisait à faire peser sur la lâche populace des courtisans, dont le flot arrivait jusqu'à ses pieds de toutes les extrémités de l'empire, le châtiment du superbe Nabuchodonosor et à leur enlever, à leur propre requête, jusqu'aux habitudes humaines.

Après tant de bassesses, le sénat, qui ne donnait plus signe de vie que par des raffinements de lâcheté, mit le comble à son ignominie par l'aveu public de son hypocrisie, car la parole lui revint dès qu'il vit le tyran renversé par le poignard. Il osa laisser transpirer la volonté de restaurer la liberté, d'abolir la mémoire des Césars, et de renverser leur temple. L'idole était à bas, ses adorateurs vengeaient et complétaient leur humiliation en la foulant aux pieds.

Au nom de la liberté, redit par les sénateurs, le peuple frémit, mais ne répondit point. Il avait trop bien appris ce que le mot cachait, et préférait la tyrannie d'un seul à la pluralité des tyrans. Dans chaque sénateur respirait un Tibère, un Caligula. Les provinces le savaient et la capitale ne l'ignorait point. Les circonstances souriant à l'armée, elle comprit sa force, et la toge recula. Ce fut alors qu'un nouveau phénomène étonna les yeux d'un peuple devenu difficile en fait de surprises. Claude, l'élu des soldats, se vit traîné par eux au trône, comme on traînait alors un criminel aux gémonies. Témoin de ces violences incomprises, le public pleurait sa mort, et déjà l'imbécile régnait !

Que restait-il à avilir ? C'eût été faire preuve de perspicacité de le découvrir. Cependant il est à supposer que les insignes de la gloire et de la vertu ne formaient pas

encore, comme dans les sociétés où le bouleversement des idées annonce et accompagne celui des institutions, l'apanage du crime et de l'ignominie. En conséquence, fidèle à la mission divine des empereurs de montrer au monde jusqu'où pouvait aller la dégradation des sentiments chez un peuple qui se trouvait maître de tout, excepté de lui-même, Claude se mit à l'œuvre. Bientôt on le vit prodiguer avec une si déplorable facilité les ornements triomphaux, qu'il reçut des légions en corps la supplique de décerner aux proconsuls les insignes du triomphe en même temps qu'un gouvernement; afin que la vanité sanguinaire des généraux ne les stimulât plus à s'ingénier si vivement pour parvenir aux honneurs et à chercher des prétextes de guerre à quelque prix que ce fût.

Inhabile à conduire les hommes, Claude prétendit mettre les dieux à une sage réforme et décréta l'abolition des sacrifices humains qu'Auguste n'avait interdit qu'aux citoyens de l'empire. Défense fut faite aux dieux cette fois de savourer le sang de l'homme; privilège exclusivement réservé à la populace désœuvrée des villes, assise dans les amphithéâtres; ou bien encore aux populations de l'empire extraordinairement convoquées. Ainsi, lors de l'inauguration des travaux merveilleux du lac Fucin, dix-neuf mille hommes s'entr'égorgèrent dans un combat de galères, pour les menus plaisirs des cités italiques.

Empressé de lui complaire, le sénat faisait étalage de toute sa bassesse, et s'il arrivait qu'une loi vint contrarier les caprices du prince, ce corps *auguste* prouvait son existence oubliée en la déchirant.

Ce mépris pour les lois, si général dans toutes les clas-

ses , avait complètement envahi le corps rapace des avocats (1) ; de ces hommes d'un caractère et d'un talent aussi noble quelquefois que la nature de leur profession , mais qui , entraînés par les vices de leurs fonctions à vivre des tortures du bon sens et du droit , se donnent parfois le ton si plaisant de s'en proclamer les vedettes et les sauvegardes. Claude eut la gloire de tenter d'imposer un frein à leur convoitise, d'autant plus insatiable, que les richesses, acquises par leurs infamies, leur ouvraient la route de tous les honneurs et les mettait à même de sucer l'Etat ; comme si la fortune publique eût dû les indemniser de la peine qu'ils avaient prise de dévorer la substance des familles !

Le règne de Claude vit l'impératrice épouser en pleine ville de Rome , à quelques milles de son impérial époux , l'amant qu'elle s'était choisi , Silius, désigné consul. Les prières, les augures, les cérémonies religieuses, un banquet solennel, tout l'appareil d'un sacrifice, consacrèrent cet adultère audacieux, et la nuit de ces hyménées, toute flamboyante de la clarté des torches, s'écoula comme un des jours les plus radieux de l'empire. C'était, en quelque sorte, moins braver les mœurs que les suivre.

Ce prince , qui goûtait un plaisir aussi vif à étudier l'agonie d'un homme expirant au sein d'exquises tortures qu'à se gorger de viandes et à se rassasier de voluptés sensuelles ; cet idiot livra au glaive trente-cinq sénateurs et plus de trois cents chevaliers. Venu plus tard, on l'eût trouvé modéré. C'était avec une horrible vérité qu'un de

(1) Il ne s'agit, bien entendu, que des avocats romains, qu'il faut décrire selon leur caractère historique.

ces monstres disait, comme s'il eût eu la mesure de la bassesse de ses sujets : On ne sait pas tout ce qu'on peut oser avec le peuple romain (1).

Enfin, le vorace empereur mourut empoisonné. L'empoisonnement était devenu une science usuelle chez les Romains, et, grand maître de cet art, la fameuse Locuste s'appropriait à partager avec Néron le profit et la renommée des grands crimes.

Lorsque Néron, ce roi de théâtre sanguinaire, vint couvrir de nouvelles souillures le trône de Tibère, de Caligula et de Claude, ce qui doit nous paraître impossible s'accomplit ; le dévergondage des mœurs reçut une impulsion nouvelle. Outre ces jeux infâmes, et pour ainsi dire perpétuels, où figuraient les personnages principaux de la noblesse, parqués dans l'amphithéâtre, pour simuler au prix de leur sang, sous les yeux de la populace, ces combats où s'étaient illustrés leurs aïeux, d'autres spectacles étalaient publiquement le cynisme des impudicités païennes.

Que l'empereur ait offert des lettres de cité à de jeunes baladins qui avaient dansé sous ses yeux la pyrrhique, rien en vérité de plus naturel, rien de plus simple que de

(1)

L'AFFRANCHI NARCISSE.

Leur prompt servitude a fatigué Tibère ;
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois dans le cours de ma gloire passée
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée !

Voilà Racine, ce profond observateur de l'antiquité, dans *Britannicus*, act. 4, sc. 4.

Néron, Suétone.

voir sous de tels maîtres le titre de citoyen mis au prix de ces ignobles mérites. Mais il est à remarquer que les amours monstrueuses de Pasiphaé formaient le sujet d'un de ces ballets, et le décrire est impraticable; l'expression la moins impure outragerait violemment la pudeur.

Lorsque dans ces fêtes dégoûtantes l'empereur faisait entendre sa voix, il ne restait que deux partis à prendre; écouter et tout rompre d'applaudissements, ou mourir. Malheur à qui se fût éloigné de l'enceinte, rigoureusement gardée! Le devoir de la foule était de se livrer convulsivement au délire de l'adulation. Plusieurs femmes accouchèrent, retenues par la peur à ces terribles jeux, et des spectateurs ne purent les quitter qu'en feignant d'être morts. Sous prétexte de sépulture on parvenait alors à les enlever. Le plaisir devenait terreur.

Ce qui confond l'esprit c'est de songer que telle était la vie commune, non-seulement de Rome, mais de toutes les grandes villes de l'empire, c'est-à-dire, à peu de chose près, du monde connu; les dissolutions se mesuraient au nombre, à l'étendue, à l'importance et aux richesses des populations.

Ne sachant plus quel être outrager, Néron s'en prit à la nature. Il prétendit avoir changé de sexe. Sporus... Que ne peut un empereur? Les flatteurs s'empressèrent de croire la métamorphose. Dès lors ce fut une fête publique, le tyran l'épousa avec l'appareil le plus solennel; il le fit habiller en impératrice, et l'accompagna dans les assemblées et les marchés de la Grèce, ainsi que dans les divers quartiers de Rome.

Et l'on battait des mains : car il ne se voyait plus, à

Rome que des gladiateurs, des prostituées, des affranchis, les plus vils de tous les hommes après les sénateurs et les chevaliers, souillés de toutes les débauches et rompus à toutes les bassesses ! enfin que des courtisans de ces adulateurs attitrés, affluant de tous les bouts de l'univers, et mendiant la faveur de ces premiers esclaves pour s'en faire un échelon à la faveur du maître !

Des jeux sales et sanglants, des intrigues viles et sanguinaires, des orgies où se vautreient, confondues avec les prostituées du dernier étage, les femmes de la plus haute condition ; de la crapule dans les festins, aux thermes, dans les temples ; de la crapule en tout et partout ; des abominations que la langue se refuse à nommer ; tels étaient les passe-temps des citoyens, c'est ainsi qu'ils tuaient le temps et souillaient leurs jours. Tout empereur qui dévorait assez de riches pour amuser le peuple du produit de leurs dépouilles devenait un empereur chéri. Et de quoi se fussent plaints ces riches ? Ne recevaient-ils point le traitement qu'ils avaient infligé aux provinces (1) ? En un mot, les monstruosité des empereurs, lorsqu'elles avaient pour but les menus plaisirs de la populace, n'étaient plus que de simples travers, que des bizarreries d'humeur, que de philanthropes rigueurs dont cette populace, c'est-à-dire les neuf dixièmes de la cité, les absolvait, les bénissait, et dont n'osaient murmurer le peu d'hommes assez honnêtes pour s'indigner, mais trop lâches pour ne point cacher leur indignation sous les dehors de l'enivrement général. Ainsi Néron mort

(1) Lisez seulement les *Verrines*, et depuis !...

eut des autels; des flatteurs posthumes ornaient son tombeau de fleurs en été et en hiver; des flatteurs ardents à louer le tyran mort, pour encourager la tyrannie vivante, la tyrannie dont ils étaient les pourvoyeurs et les nourrissons!

Dépourvu de guides, le monde romain marchait emporté, pour ainsi dire, par son impulsion primitive, poussé par ses rouages, merveilleusement combinés pour la conquête et l'oppression des peuples; et les généraux, ministres subalternes, faisaient leur cour au loin par leurs services et leurs victoires, jusqu'à ce que la jalousie, excitée par l'éclat trop vif de leurs hauts faits, les désignât pour victimes. La gloire des Germanicus et des Corbulon, avant d'être expiée par la plus cruelle des disgrâces, voilait aux yeux des nations lointaines les turpitudes impériales. Tout le peu qui restait dans l'empire de gloire et de vertu s'était créé un dernier asile dans les armées, déjà profondément viciées par la corruption, et presque toutes composées d'étrangers, mais décorées encore des prestiges du nom romain. D'autres camps aussi ont offert ce spectacle et cet asile à d'autres époques où le tyran se nommait le peuple, et ne se composait que de quelques têtes!

Des affranchis, des têtes rases, appelées à venger sur Rome les misères et la honte de leur ancienne servitude, régnaient despotiquement au-dessous du despote; et veut-on savoir l'ineffable orgueil de ces valets parés d'habits de maîtres; de ces ignobles parvenus dont les mains se familiarisaient avec les rênes de l'empire? Lorsque, sous Claude, l'affranchi Pallas, frère de cet autre affranchi Félix, époux des deux reines, fut décrété d'accusation et

qu'on lui nomma ses complices : Mes complices ? En puis-je avoir ? Je n'ai jamais donné d'ordre chez moi que par un signe de tête ; et s'il fallait plus d'explications j'écrivais, sans substituer mes paroles !

A la mort de cet affranchi, complice d'Agrippine dans l'empoisonnement de Claude, une fastueuse inscription grava sur le marbre de sa tombe, avec le panégyrique de l'ancien esclave, la honte et l'abaissement du sénat qui l'avait décrétée !

Après avoir successivement méprisé toutes les divinités, sauf la déesse Isis, qu'il finit par souiller de ses ordures, Néron sévit avec féroce contre les chrétiens, coupables de superstition et de sacrilège. Les monstres avaient incendié Rome, disait-il, tandis, reprend Suétone, que les citoyens consulaires n'osèrent arrêter les esclaves impériaux qu'ils surprirent dans leurs maisons armés de torches et d'étoupes ; tandis que les greniers voisins du palais d'or, et qui gênaient Néron, croulaient sous le coup des machines de guerre, auxiliaires de cet épouvantable incendie dont les flammes se déchaînaient trop mollement encore pour triompher des résistances de la pierre. Et Rome, pour prendre sa part à la calomnie, laissait allumer les chrétiens enduits de résine ; torches vivantes qui d'ailleurs lui donnaient un spectacle de plus et la consolaient par leurs supplices des misères dont son maître l'accablait (1).

(1) Ils furent moins convaincus d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain (Tacite, *Annales*). En cherchant quels sont les hommes que Tacite appelle chrétiens, son jugement ne paraîtra pas injuste. « Une foule d'hérétiques marcionites, ébionites, gnostiques déshonorèrent ce nom. Tacite, qui se bornait aux apparences, dans

Quant à ces étranges spectacles si chers à la multitude et que le goût des ordonnateurs commençait à varier, nous nous bornerons à quelques traits de la fête de Tigellinus sur la pièce d'eau d'Agrippa.

Les rivages offraient à l'œil une suite de maisons infâmes, remplies des plus illustres Romaines, placées en face de courtisanes, avec lesquelles elles rivalisaient d'immodestie..... On eût pu s'imaginer que Néron, après s'y être souillé d'abominations incroyables, avait épuisé tous les genres de folies et de débauches que le cerveau d'un Romain pouvait enfanter, si quelques jours après il n'eût choisi, dans ce troupeau d'infâmes qui ramaient sur son radeau, un certain Pythagore, qu'il prit pour époux avec toute la pompe d'un mariage solennel. L'empereur y reçut le voile des jeunes mariées (1); on n'oublia ni les augures, ni les aruspices, ni la dot, ni les torches. La parodie des cérémonies sacrées semblait l'assaisonnement obligé des folies et du crime.

Mais si le spectacle de ces orgies n'offre plus rien que de vulgaire pour des yeux romains, est-il vrai que d'antiques vertus régnaient encore au fond des provinces? ou

une question où il ne trouvait qu'un intérêt médiocre, avait pu se convaincre par lui-même de la dépravation de quelques-uns de ces scélérats. Mais Pline le Jeune, obligé d'informer juridiquement contre les chrétiens, les trouva tout différents de l'opinion que Tacite, son ami, et lui-même en avaient conçue » (P. d'Hottenville). Voy., dans les *Apologistes*, la lettre de Pline, et les inculpations odieuses qui pesaient sur les chrétiens et n'étaient applicables qu'aux premiers hérétiques et aux païens. *Hist. de l'Eglise*. Pères de l'Eglise. Tertul., *Apolog.* Id., Moréri, art. *Sectes*, etc., etc.

(1) Flammeum.

faut-il se borner à croire que le vice y jetaît moins d'éclat? D'antiques vertus! Tacite l'a dit plus tard. Cet historien nous parle des villes éloignées où l'on retrouve encore l'Italie avec la sévérité de ses anciennes mœurs. C'est que déjà le christianisme s'était répandu au sein de Rome, puisque Néron accusait les chrétiens de l'avoir incendiée; c'est qu'il avait pénétré jusqu'au sein des splendeurs du palais impérial, du palais de Néron!... C'est que si l'antiquité n'a pu nous citer une seule bourgade convertie aux dogmes de Zénon, de Pythagore ou de Platon, il n'en était pas ainsi des doctrines du Christ. Elles envahissaient avec une miraculeuse facilité les provinces qui commençaient à devenir chrétiennes. Les grandes villes le savent, elles dont les amphithéâtres s'ouvraient aux martyrs outragés dans leur pudeur et torturés dans leurs membres. Disséminées ou rapprochées les unes des autres, toutes ces villes agissaient comme autant de foyers de corruption jusqu'aux extrémités de leur sphère. Au delà, dans le sein du paganisme, c'était une dépravation moins savante, moins éhontée peut-être, mais non moins réelle. Jusqu'aux jours où la lumière renaît avec la parole du Christ, telle est la physionomie du monde policé.

« L'anarchie des provinces, » avant cette invasion du christianisme qui les régénère, « égale celle qui règne dans la capitale. Les villes sont remplies de lieux infâmes, et ces lieux ne sont pas moins fréquentés par les femmes de qualité que par celles d'une basse condition. La voix publique attribue à Philenis un écrit touchant les plus criminelles impudicités dont les femmes soient capables, et l'ouvrage de Philenis se voit entre les mains de tout

le monde. Chez plusieurs nations un prix est décerné *au plus impudique!* et il existe des villes entières consacrées à la prostitution. La philosophie n'aboutit qu'aux derniers excès de la crapule; et lorsque Lucien prête à Callicratidas l'éloge d'amours infâmes et lui fait repousser les arguments de Chariclès : Les lions n'épousent pas les lions, dis-tu, c'est que les lions *ne philosophent point!*.. En un mot, l'impureté n'est pas le fruit particulier de l'éducation des tyrans, un privilège de palais, une bonne grâce de cour, elle est le vice dominant de la terre païenne grecque et latine (1). »

Cependant nous ne prétendons point frapper d'une réprobation universelle tous les hommes dont l'existence s'écoula dans les calamiteuses périodes antérieures à l'établissement du christianisme. Chez les peuples qui ont le plus abusé de leurs lumières, comme chez les hordes les plus dégradées par la barbarie (2), il ne cessa de se rencontrer des êtres exceptionnels et tout étrangers aux mœurs du vulgaire, à la patrie commune, par leur candeur, leur simplicité, leurs vertus. Mais ces hommes, les plus isolés de tous, se perdaient dans l'isolement, loin du désordre et du fracas de la multitude. Leur nombre imperceptible et leurs jours silencieux passaient dans l'ombre, en présence d'une loi qu'ils portaient écrite au cœur et que la corruption générale n'en avait point effacée. C'était là l'Eglise de Dieu!... Pour ces êtres d'exception,

(1) Pag. 250, 241, 247, 242, 256, 251. Châteaubriand, *Etudes historiques*, 5^e discours.

(2) Voir la partie troisième de cet ouvrage : *Parallèle entre les barbares et les sauvages.*

pour ces vies jetées comme une énigme au sein du paganisme, l'histoire semble ne prêter qu'à regret ses pages les plus brèves.

Reprenons le fil des iniquités païennes. Néron vient de frapper le ventre (1) qui l'a porté, et les villes voisines du théâtre du parricide se hâtent de témoigner leur joie par des sacrifices et des députations. Une bassesse de cœur infatigable porte les grands à décerner des prières publiques et des jeux solennels pour célébrer l'anniversaire de ce crime. L'assassinat d'Octavie provoque à l'envi des offrandes votées pour tous les peuples. Les exils et les meurtres commandés par le prince font naître mille concerts d'actions de grâces; les dieux en sont importunés. Ce qui jadis avait annoncé les prospérités devient la marque infailible des calamités publiques. Les funérailles s'accumulent, et le Capitole regorge de victimes. L'un a perdu un fils, l'autre regrette un frère, un parent, un ami, et tous remercient les dieux, ornent de lauriers leurs maisons, tombent aux genoux du prince, fatiguent sa main de baisers, et lui prend ces démonstrations pour de la joie ! Dans le sénat, plus on a le cœur oppressé de douleur, plus on se confond en adulations.

D'ailleurs, lorsque la vivacité des flatteries paraissait se ralentir, la police savait le secret de les ranimer. On vit des habitants de villes lointaines ou de provinces reculées, accourus pour assister aux spectacles, ne pouvoir suffire à la tâche ignominieuse d'applaudir; leurs mains, tombant de lassitude, refusaient de se prêter au fracas de

(1) Feri ventrem.

ces louanges. Alors il se trouva près des plus paresseux des soldats apostés pour les frapper, pour donner de l'action à leur zèle et pour veiller, par tout le spectacle, à ce qu'aucun intervalle n'en refroidît le succès (1).

Néron mort, Galba et Othon se donnent à peine le temps de paraître, emportés comme des ombres ! Galba, cruel et avare, dont la dureté et la faiblesse bizarrement accouplées décèlent de vieilles habitudes militaires jointes à une précoce décrépitude d'esprit ; Galba, victime de la corruption de l'armée, oppose vainement l'opiniâtreté de son avarice à l'insatiable convoitise des soldats. Ceux-ci, ennuyés de voir l'empire si stérile pour eux, s'empres-sent de vendre la foi jurée, car les serments ne sont plus qu'un usage dérisoire ou un piège, et ils égorgent leur empereur au milieu de sa capitale, ainsi que jadis on eût massacré un traître.

Ce triste vieillard, livré à des vices dont le nom ne doit pas souiller une bouche honnête, faisait orgueilleusement remonter ses ancêtres jusqu'à cette Pasiphaé de la fable !

A la tête des soldats rebelles, Othon, assassin de Galba, parvint à escalader le trône en posant le pied sur le cadavre de son empereur, qu'il avait embrassé le matin !...

Chéri de Néron pour son empressement à participer aux orgies impériales et pour son art à les stimuler, Othon, s'était complaisamment prêté, au jour arrêté pour le meurtre d'Agrippine, à servir au fils et à la mère un souper d'une délicatesse exquise, afin d'éloigner tout soupçon.

Cet élu des soldats, qui avait commencé sa vie publi-

(1) Tacite, *Annales*.

que en s'offrant aux intimités de Néron, laissa relever les statues du monstre. Il fit mieux, car il rétablit la plupart des fonctionnaires et des affranchis dans les places qu'ils avaient occupées sous cet empereur. Digne du nouveau maître, le peuple, parmi les flatteries de joyeux avènement, lui décerna le nom de Néron, qui figure dans les premiers actes de ce règne.

Pour Othon, les caprices de la fortune sont brusques. Il débute par un combat, la victoire le trahit, il se perce de son épée.

Un violent désespoir s'empare de ses soldats, qui ne peuvent voir sans frémir la mort enlever à leurs exigences un si puissant débiteur. Et puis le champ de Bédriac retentit encore de ces paroles de Vitellius vainqueur : Un ennemi mort sent toujours bon, surtout quand cet ennemi est un citoyen ! Quelle consolation, quel adoucissement se promettre de ce féroce empereur qu'ils venaient de combattre, et d'une armée qui ne laisse tomber les flétrissantes préférences de l'élection sur un chef si méprisable que pour le dominer plus sûrement.

Une terreur inusitée remplit les provinces, condamnées à subir le passage des légions victorieuses. Le désordre de leur discipline égale le désordre de la maison du prince. Cette tourbe avance et marche sur Rome. Il faut entendre la violence et la licence hurler sous le nom de la liberté ! On brise les fers des esclaves qui grossissent ce torrent. On frappe, on meurtrit, on abat comme des bêtes fauves les audacieux qui s'opposent à ces affranchissements en masse, à ces soulèvements d'esclaves, à ces saturnales universelles. Ce que l'on appelait excès devient

habitude et n'étonne plus qu'en dépassant toute limite imaginable. Ruines, bouleversements et anarchie, voilà en quels mots se résument tous les événements de cette marche. Les dévastateurs ne laissent derrière eux que fléaux ou solitude.

Aux vestiges de cette soldatesque, on nomme les dignes satellites de Vitellius, qui a trouvé l'art de dévorer en un repas le revenu d'une province; de ce Vitellius le plus immonde des Césars, jadis instrument passif des dégoûtantes orgies de Caprée; et dont les bassesses et la nullité ont captivé les faveurs successives de Caligula, de Claude et de Néron.

Redire les vices favoris du prince c'est nommer les deux instincts qui caractérisent la bête féroce : la cruauté stupide et la gloutonnerie, passion dont les procédés émétiques avec lesquels il a familiarisé ses organes secondent les exigences. Cependant, à peine a-t-il franchi le seuil des portes de Rome, que son premier soin est de monter au Capitole pour se glorifier de sa tempérance, en présence des témoins de ses infamies, en face de l'Italie entière, au travers de laquelle il a promené l'opprobre de ses turpitudes. Est-ce donc que le peuple dort, ou bien s'il se recueille pour mesurer le châtiment à la scélérate impudence du monstre qui vient, en le bafouant, le réclamer comme sa part de butin? Nullement!... Tous les visages s'épanouissent; l'air retentit d'acclamations, et si le peuple fait une violence à la modestie de Vitellius, c'est pour le contraindre à se revêtir du titre d'*Auguste*, auquel il paraissait si difficile d'ajouter une nouvelle souillure. Empressé de rendre au peuple délicatesse pour

délicatesse, Vitellius élève des autels à Néron dans le Champ-de-Mars.

Gangrené par la passion des plus sales et des plus féroces voluptés, ce peuple redoutait plus encore ses sénateurs et ses grands qu'un despote unique. Plus rapprochés de lui, plus à portée de lui détailler la tyrannie, ceux-là eussent manqué d'accord et de puissance pour lui prodiguer le pain et les spectacles, pour faire suer les provinces et les campagnes au profit de son insatiable convoitise. Les empereurs ne reculaient point devant cette tâche, et de plus ils savaient flatter la populace, c'est-à-dire tout ce que l'or des rapines et des concussions n'élevait point au rang des puissances. Ils lui versaient, comme pour étancher sa soif d'égalité, le sang de tous les hommes éminents, dont les trésors confisqués s'écoulaient en profusions et donnaient du cœur soit aux baladins, soit aux athlètes et aux gladiateurs d'élite qui s'entr'égorgaient dans les arènes. De là les larmes de rage qui coulaient à la chute des monstres revêtus de la pourpre impériale; les regrets chaleureux, le culte spontané qui faisait fumer l'encens sur les autels du crime déifié. De là encore, du côté des grands, cette terreur permanente, traduite par toutes les formes de bassesses et d'adulations. De là, des exemples pareils à ceux de Lucius, père de Vitellius, qui, pour faire sa cour à Claude, ayant sollicité de Messaline l'honneur de la déchausser, lui avait enlevé son brodequin droit, le portait assidûment sous sa toge, et de temps en temps le couvrait de baisers.

Ces trois règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius révèlent coup sur coup, dans les trahisons et le mépris des

serments, une des plaies saignantes de ces temps féconds en ignominies. On y songeait à peine! et peut-être faudrait-il vivre à une longue distance d'une époque prodigue de pareils exemples pour juger ces crimes avec l'inexorable rigueur de l'histoire, qui ne se laisse éblouir, comme le vulgaire, ni par le visage ouvert et affable des courtisans du peuple, ni par la fausse rigidité de leurs vertus de théâtre, ni par les titres, les rubans et les dorures sous lesquels se dérobe l'infamie triomphante. Mais il appartenait au burin de Tacite de flétrir ces lâchetés. « Les contemporains, dit-il, ont dénaturé par adulation les motifs de Cécina; ils lui ont supposé le désir de la paix et l'amour de l'Etat, » magnifiques excuses dont se colorent toutes les perfidies; « pour moi, je ne puis faire cet honneur à un homme qui avait prouvé, en trahissant Galba, tout son mépris pour ses devoirs. »

Mais ouvrons les yeux; un jour fatal vient de luire. Vitellius va cesser d'étonner ses crapuleux sujets par sa puissance digestive et le luxe de ses révolutions d'estomac. Comme s'il présentait ses derniers moments, il s'abandonne avec un redoublement de fureur aux jouissances de la bonne chère, dans un appartement éclairé par les lueurs sinistres du Capitole; car, tandis que l'empereur se gorge de vins et de viandes, les flammes dévorent le Capitole sous ses yeux, et ses soldats, s'entr'égorgeant avec ceux de Sabinus, versent sur cet incendie des torrents de sang romain.

Qu'il se hâte de jouir, voici que les soldats de Flavius pressent Rome, la patrie, le sanctuaire des citoyens et des dieux! Que de larmes vont ruisseler! que de sanglots,

que de cris de douleur retentir ! Les architectes , en construisant les temples , n'ont point songé aux calamités publiques qui tout à coup les rendent trop étroits. Les dieux , importunés , vont se troubler au sein de leur bonheur ; harassés par les supplications , les vœux , les prières ardentes des mères , des épouses , des filles , des vieillards.... Qui rêve donc cela?...

L'armée de Flavius attaque. Les scènes du carnage qui se répand ne sont qu'un spectacle de plus , et Rome entière y figure , comme pour s'y donner en jugement. Le peuple regarde , impassible ? non , mais insouciant. Le soldat hurle de rage , frappe , meurt , échappe ou poursuit ; et la foule d'applaudir , d'encourager au hasard celui qui tue le plus vaillamment. Qu'importent à Rome Vitellius qui règne , ou Flavius qui l'attaque pour régner ? Mais , pour prolonger la jouissance , il faut alimenter cette fureur , soutenir les braves. Heureuse idée de ces suppôts d'amphithéâtres ! Aussitôt les vivres arrivent , les tables se dressent , et les convives de s'y précipiter. Ils sont immolés ; d'autres leur succèdent. Le vin coule à flots , exalte ou engourdit la valeur et la vigueur. Le vin se mêle au sang. Qui dira la place où l'on a bu et celle où l'on a combattu , à l'aspect de cette fange vermeille ? Ici la multitude contemple sans s'émouvoir ; là , furieuse , enivrée , frénétique , elle siffle et outrage les champions qui trompent son attente et lui lésinent le sang. Nouvel incident ! Bientôt au milieu des dards on voit s'élancer des troupes de femmes , infernale parodie de ces premières Sabines qui séparèrent leurs pères de leurs époux. Celles-là prodiguent et colportent leurs ignobles faveurs. La crapule arrache

une trêve au carnage ! mais pour un bref instant ; on est trop pressé de reprendre la grande partie des meurtres. Qu'importe si le frisson du trépas se mêle aux fureurs de la volupté ? on frappe, on perce ; le fer venge et cimente les abominables étreintes du libertinage haletant sur des lits de cadavres..... Et les dieux, qui les défendra ? Les dieux ?.... La simplicité des hommes les a faits riches, c'est à eux de payer la fête ! L'impiété dévaste leurs temples et s'en rit..... Ah ! ah ! les dieux !.... Qui donc les a vus ?..

Soldats et populace s'engouffrent par torrents dans les maisons ; le feu y laisse des débris, des cendres ; eux rien, si ce n'est des cadavres. L'avarice armée tue ; malheur à qui lui dispute une obole ! Il y avait longtemps que l'hommage d'un si magnifique coup d'œil n'avait flatté le peuple-roi, avide de grands spectacles ; ou plutôt jamais il ne l'avait vu. Les amphithéâtres ne lui en donnaient que d'insignifiantes miniatures. Ici la représentation fut véritablement digne de la grandeur et de la soif de sang des Romains.

Après avoir pris leur part du spectacle, les mères, les épouses, les filles, les sœurs, firent leur compte. Il y eut cinquante mille morts à pleurer ; si toutefois on ose admettre qu'au milieu de ce naufrage de toutes les vertus civiles et politiques, les tendres vertus du foyer domestique aient pu survivre à la tourmente..... Vitellius a disparu.

Il appartenait à Vespasien et à Titus de ramener enfin quelques beaux jours, sous un ciel où n'éclataient plus que des météores sinistres. Eux aussi cependant avaient bu à longs traits dans la coupe de la corruption. Mais qui

sait si, pour mieux faire sentir le poids de Domitien, ou plutôt l'insuffisance des hommes sans les doctrines, la Providence, qui ne compta que quelques jours à Titus, ne se contenta pas de lui laisser accomplir seulement la première partie du rôle de Caligula et de Néron, tous deux si doux, si brillants à leur début?

Vespasien s'était signalé par la bassesse de ses adulations sous Caligula, qui, un certain jour, l'avait fait couvrir de boue pour lui apprendre à faire plus soigneusement balayer celle qui salissait les rues. Nouveau moyen de relever dans l'esprit des peuples la dignité des fonctionnaires de l'empire!

Habile appréciateur des ressources et de la moralité de cet empire, Vespasien jugea nécessaire de le faire exploiter par une bande de voleurs, afin de subvenir aux frais des différentes branches du service public. Non content de vendre les honneurs aux candidats et l'innocence aux coupables, il éleva aux grands emplois les gens d'affaire les plus avides, afin de les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. Il les appelait des éponges, parce qu'il les pressait au besoin.

Nous nous arrêterions ici s'il n'était utile d'avancer d'un pas de plus, afin de voir se renouer après Titus la chaîne des monstres qui présidèrent aux destins de l'empire. Titus, les délices du monde, dans ce règne qui ne fut qu'une aurore, Titus avait été la terreur de Rome. Joignant la perfidie et la cruauté, il avait montré son talent à se défaire de ses ennemis par d'odieuses embûches. Enfin les circonstances de l'assassinat de Cécina avaient donné une telle idée de son caractère, que plus

tard Adrien put l'accuser d'avoir empoisonné son père.

Ce trait de férocité froide et perfide; des repas nocturnes en compagnie des citoyens les plus dissolus; la foule des eunuques et des infâmes qui composaient son entourage; voilà ce qui donna lieu de croire à quelques observateurs que les beaux jours de Néron allaient renaître sous son empire; en effet, son règne offrit à toutes les mauvaises passions qui, par une abstinence momentanée sous Vespasien, semblaient se préparer aux orgies de nouvelles saturnales.

Quoi qu'il en soit, son règne éphémère trompa ces prévisions sinistres. Presque rien, du reste, ne changea dans la physionomie de Rome. Une seule de ses plaies fut dissimulée, plutôt que guérie, par l'implacable rigueur de Titus contre les délateurs. Mais sa mort précoce consola le crime, qui reparut, tête levée, sous Domitien.

L'enfance de Domitien avait été vouée à l'infamie, car il *avait subi un protecteur* : triste nécessité dans la maison des grands.

Parvenu à l'âge nubile, il avait enlevé, à Elius Lamina, Domitie, femme perdue de débauches. L'impératrice devint éperdument amoureuse de l'histrien Paris. On ne considérait, il est vrai, ces sortes de passions que comme une des maladies en vogue des grandes dames. Domitien n'en fut pas moins piqué des incidents publics de cet amour, et il la répudia; mais cette nouvelle flétrissure prêtant plus de charme et d'attraits à l'impudique, il s'empressa de la reprendre. Cependant il voulut paraître ne céder qu'aux prières du peuple, stylé à conjurer ses maîtres de donner un libre cours à leurs plus infamants

caprices; et trop blasé sur son propre déshonneur pour s'étonner de se trouver de moitié dans ces dégoûtantes intrigues.

Vespasien et Titus avaient fermé les yeux sur les débauches des vestales. Ils n'osaient ou ne se souciaient point d'être plus sévères que le siècle. La pureté dont ces vierges étaient le symbole trouva dans l'époux de Domitie, dans le rival couronné de l'histriion Paris, un vengeur implacable.

Epuisé d'argent, il se mit à piller, sans retenue, les vivants et les morts. Pour faire un criminel il ne fallait plus qu'un accusateur! Paroles, actions, physionomie, tout, jusqu'au silence, devenait crime de lèse-majesté.

Voilà comment se trouve flagellé l'orgueil intolérable des dominateurs du monde; comme ils viennent rendre, au milieu des outrages que leur prodigue le tyran, l'or dont la tyrannie les a gorgés, et payer de leur sang le sang dont ils se sont repus. Résister? ils ne l'osent. Fuir? ils ne le peuvent. Quel coin de l'univers leur offrirait un asile? L'immensité de l'empire les rend captifs, et ces vautours se voient déchirés dans leur aire par un vautour aussi cruel et plus fort qu'eux.

Fidèle à la politique des Césars, si fatale à la grandeur et à l'opulence, Domitien fit représenter des batailles navales dans un vaste bassin creusé près du Tibre. C'étaient, pour ainsi dire, des flottes entières qui se heurtaient. Nous ne saurions assez le redire, l'abondance du sang versé dans les jeux rachetait l'odieux du sang des citoyens répandu goutte à goutte. C'était être si bon prince que de savoir charmer les désœuvremments du public. Cette considération lui fit réta-

blir l'usage des repas donnés au peuple. La multitude, flattée et rassasiée, imposait alors silence, par sa simple attitude, aux mécontents qui eussent voulu quelque chose au delà des viandes assaisonnées par les assassinats du cirque et des naumachies.

A l'issue de pareilles fêtes, Domitien se sentait assez fort pour suivre l'exemple de Caligula, et pousser l'insolence au point de dicter dans une lettre officielle ces mots impies : Notre maître et notre dieu veut ! et les Romains d'ordonner avec empressement qu'on ne l'appelât plus désormais que de ce nom sacré. Or une idée nouvelle s'ajoute, pour la relever, à celle que nous avons du dieu, lorsque nous apprenons qu'un de ses plaisirs était de vautrer sa divinité dans les bains où foisonnaient les prostituées de la classe la plus infime. Ainsi se rapprochaient les extrêmes de cette société, égaux à leur milieu.

Et lorsque, dans cette atmosphère d'ignominie, dégoûtés des Césars, dégoûtés des patriciens et des grands, dégoûtés du peuple, que nous trouvons le même dans les villes éloignées que dans la capitale de l'empire, et plus étonnant de corruption dans quelques provinces, l'Afrique par exemple, que sous les yeux mêmes de l'empereur et du sénat ; lorsque nous cherchons dans l'armée un seul point où reposer nos regards, l'histoire nous repousse par ce trait unique : la mort de Domitien mit les soldats en fureur. Ils voulurent sur-le-champ faire son *apothéose*, et il ne leur manqua, pour venger son assassinat, que des chefs qui consentissent à les conduire. Quant à ce sénat, que nous nommons une dernière fois, on le vit faire trêve pour un jour à ses habitudes de basse hypocrisie, et

laisser éclater la joie sincère que lui inspirait cette nouvelle. Empressé d'ailleurs de mettre le sceau à toutes ses lâchetés par la plus ignoble que pût lui suggérer la circonstance, il se vengea des indignités quotidiennes que lui arrachait la peur de Domitien par celles qu'il fit exercer sur son cadavre.

Il est opportun de fermer ce cadre ; peut-être avons-nous trop laissé peser le crayon. Cependant nous demanderons s'il était sans utilité, en présence des mœurs du christianisme, de retracer autrement que par de simples généralités, ou des traits à peine effleurés, les mœurs du monde païen ; de graver profondément dans les esprits le souvenir de cette prostitution universelle, de ces bassesses, de ces ignominies de toute nature, communes à tous les ordres, à tous les rangs, à toutes les classes de l'Etat ?

Nous n'avons révélé aucun de ces vices inconnus, oubliés, capables de laisser dans l'esprit par la description ou le souvenir des traces vives et fâcheuses. Si le vice a produit quelque sentiment sous notre plume, ce doit être celui du dégoût et de l'aversion. Nous nous sommes borné, en voilant des récits devenus monotones, à réunir des faits épars et *patents* dont nos études classiques avaient par intervalles étonné nos regards, et dont, par l'effet même de ce découvu, la moralité nous échappait. La raison c'est que nous devons prendre pour exception ce que tant d'exemples s'accumulent pour marquer au sceau de la règle et de l'habitude. Ce revirement d'opinions nous amène à juger le monde ancien, ce monde si candide-ment admiré par tant d'endroits vicieux, avec la sévérité

que provoquent ses actes. De ces mœurs, de ces actes, le jugement remonte naturellement aux croyances, ou du moins à la ruine, à l'absence de toute croyance, dernière excuse d'une dépravation si consommée. Enfin, par une facile opération, l'intelligence saisit la valeur et l'importance des doctrines contraires à ces enseignements féconds en crimes ; l'importance de doctrines qu'il nous arrive de calomnier quelquefois, ou de contempler avec une si injuste insouciance. Cependant l'incrédule pourrait les tolérer en se rappelant qu'il leur doit au moins sa sécurité, son bien-être, son repos, le degré d'estime qu'il s'accorde, celui qu'il mérite ; et que seules, en reconstituant le monde, elles ont comblé le vide au milieu duquel tourbillonnait, fatigué de lui-même, le libre penseur du paganisme.

Il faut l'avouer, si tant d'écrivains, dont le style même est imprégné de ces excès, ne se présentaient en foule pour les attester ; s'il n'existait au monde qu'un unique récit de ces horreurs, on se laisserait aller à croire qu'un beau jour le génie du mal a voulu se surpasser, en s'évertuant à tracer le roman du crime ; et la réalité n'apparaîtrait plus que sous la forme d'un poème infernal.

Mais, quoi qu'il en fût de ce déchaînement inexprimable des passions, le remède était né avec le redoublement du mal. En vain, s'étendant sur toute la terre, Rome s'était faite universelle dans l'erreur et dans le crime, ce n'était là qu'un acheminement ménagé par la Providence pour la rendre universelle par la doctrine de la vérité. Les ombres de la mort allaient se dissiper. Deux ennemis irrésistibles venaient attaquer Rome de deux points bien

différents : d'un côté, ses propres excès, devenus intolérables ; de l'autre, le christianisme, assez fort pour percer les voûtes des catacombes.



TROISIÈME PARTIE.

LES BARBARES.

PARALLÈLE ENTRE LES BARBARES ANCIENS ET LES MODERNES.

ABRUTISSEMENT. — FÉROCITÉ.

Avant de jeter un regard sur la physionomie du vieux monde barbare, nous désirons amener l'esprit à cette pensée : c'est que, par suite des rapports qui s'établissent entre l'homme et la terre, livrée à sa domination et assujettie aux modifications qu'il lui impose, la terre devient un livre où s'écrivent, au jour le jour, la vie physique et la vie morale de ses habitants. De là, pour apprécier les phases de l'existence d'un peuple, il est indispensable de considérer d'un œil attentif les régions où il a vécu.

Soumis à la loi qui le condamne au travail, l'homme est le vainqueur de la terre, et, par l'abondance de ses tributs, elle reconnaît son roi. Rebelle à la loi de son créateur, voué à la paresse et aux passions qui s'agitent dans son cœur, l'homme rencontre dans la terre qu'il foule une puissance qui, se soulevant contre lui de toutes parts, le châtie de sa propre rébellion : le roi déchu n'est plus qu'un sauvage !

C'est dans ce dernier état que se présentent aux regards, sous des nuances plus ou moins sombres, la plupart des

habitants de ces vastes contrées que les nations policées du vieux monde flétrissaient du nom de barbares.

Mais ces peuples traités de barbares, la plupart des historiens ont eu la faiblesse ou la manie de les métamorphoser en sociétés douées d'institutions admirables, organisées avec une rare sagesse, et de ceindre d'une auréole de vertus imaginaires le front de ces êtres dégradés !

Comment donc aborder ces écrivains ? comment les combattre ? sinon par eux-mêmes, et quelquefois, peut-être, sans les mettre trop vivement aux prises avec leur propre jugement. Car il se présente, à la sagacité du lecteur une multitude de cas où de légères distinctions suffisent pour raccourcir leurs éloges à de justes mesures. C'est ainsi que parfois le nom d'une race entière se sera échappé de la plume de l'historien, tandis que, dans la distribution de ses éloges, ses yeux ne s'étaient arrêtés que sur des peuplades isolées ou d'insignifiantes tribus.

Loin de notre esprit la conviction de rencontrer à chaque pas les vertus primitives des patriarches, fortifiées dans le vague des solitudes, à l'ombre silencieuse des forêts ; sinon, que de déceptions amères ! Lorsque l'esprit prévenu croit apercevoir ces vertus et toucher au moment de se refaire de ses dégoûts par quelques idées fraîches et suaves, c'est assez que la vue se fixe pour que le prestige s'évanouisse.

Des vices ignobles, des crimes monstrueux remplissent le cadre dont l'inscription annonçait des qualités si rares, et, lorsque les yeux s'ouvrent pour voir la vertu jeter son éclat au sein des peuples, la réalité réduit à la chercher, la loupe en main, dans l'obscurité de la hutte ou dans

l'isolement des individus. De là ces désenchantements qui n'ont de bornes que les recherches.

Enfin l'histoire, si désolante dans ses pages authentiques, se refuse souvent à nos désirs et nous laisse errer dans ses lacunes, comme pour appeler le raisonnement à son aide et inviter l'analogie à les combler. Ici la logique la plus timide devient audacieuse; mais, pour elle, reculer c'est s'anéantir. Nous voyons d'ailleurs, dans les particularités les plus frappantes de l'histoire des barbares, les circonstances physiques et intellectuelles offrir des rapports si saisissants avec l'histoire de tant de nations modernes, dans les contrées découvertes depuis Colomb; il se manifeste une si parfaite similitude entre les mœurs, les usages religieux, politiques et sociaux de ces deux époques, que souvent l'analogie se voit forcée de s'emparer de la voix de Tacite et de nous dire : Sous des noms différents, voici les mêmes hommes !

Dans le silence de l'histoire nous aurons donc fréquemment recours au barbare du nouveau monde pour juger son frère des temps anciens.

Les hautes vérités du christianisme nous ont donné l'homme de la civilisation, celui qui sait connaître et tenir son rang dans le monde des intelligences et dans le monde des corps.

Fort au-dessous de ce type, l'homme policé se fixe au sol, le divise en propriétés héréditaires, y élève des demeures permanentes, les réunit en forme de villes, administre ces villes par des règlements et les relie l'une à l'autre par le lien de lois générales.

En troisième lieu arrive le barbare à demi nomade,

à demi attaché au sol par les intérêts naissants de l'agriculture, mais d'une agriculture dénuée de science et de suite; travaillant par caprice, incapable encore d'égaliser son travail à ses besoins, vivant libre de lois positives, mais assujetti à un certain ordre par des habitudes auxquelles les nécessités sociales le ramènent lorsqu'il s'en est écarté.

Enfin, à la suite de cet autre type de l'espèce humaine, nous rencontrons le sauvage, avec lequel il se confond par certains côtés, de même que, par d'autres endroits, le barbare semble s'être confondu avec l'homme policé. Ce sauvage c'est l'homme de proie par excellence, celui que sa nature pervertie abaisse le plus au niveau de la brute, dont il semble n'être guère moins l'imitateur que l'ennemi.

Si rapidement que l'on ait aperçu le Venède ou le Peucin de Tacite, on ne nous permettrait plus d'embrasser ces hideuses figures dans la même dénomination que celle des plus nobles tribus de la Germanie. Et cependant, en parlant de ces races antiques si diverses, nous nous contentons de dire : *les barbares*.

La raison ne répugne guère moins à ne point distinguer par des noms différents le Mexicain et le Péruvien, contemporains de Cortès et de Pizarre, de l'Indien des rives de l'Orénoque, de l'Osage ou du Huron. Et toutefois l'usage l'emporte; et s'il nous arrive de désigner ces peuples modernes, nous nous bornerons à dire : les Indiens, les sauvages.

Qu'il nous suffise ici d'établir que, si nous adoptons les dénominations usuelles, la confusion n'entre point

dans notre esprit. Nous chercherons d'ailleurs dans ce parallèle entre les barbares et les sauvages à n'opposer que des barbares à d'autres barbares, et à ne placer que des tribus sauvages en regard d'autres tribus également sauvages.

Lorsqu'un rayon de lumière tombe sur les traits de ces peuples anciens, lorsqu'ils se présentent tout vifs à nos regards sous une physionomie si conforme à celle des barbares du nouveau monde, il suffit de rapprocher le cadre dans lequel ils se renferment du tableau de la dépravation romaine et de la corruption si repoussante et si notoire des nations africaines et asiatiques ; il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état pitoyable du peuple unique que Dieu avait institué comme dépositaire de ses vérités saintes, pour que la conscience ne puisse retenir ses anathèmes contre le monde tel qu'il se manifeste à l'époque où le Christ, sommé par les prophéties, descendit des cieux pour le régénérer ; à l'époque où le Christ, déjà immolé sur le Calvaire, n'est point encore né pour cette foule de nations qui l'ignorent.

C'est alors vraiment qu'à l'aspect des abominations qui ont envahi la terre ce cri unanime éclate, cette même exclamation s'échappe de vive force de toutes les lèvres qui n'ont point renié la bonne foi : Dans quel ténébreux abîme se fût éteint le genre humain si le Rédempteur n'eût métamorphosé l'homme en le rappelant à sa nature !

Entre la terre et l'homme, nous l'avons énoncé, il existe de frappants rapports. Loin de nous l'erreur que le climat fait l'homme, etc. ; mais s'il est juste d'attribuer au climat, au sol, quelque degré d'influence sur les

mœurs et sur les institutions humaines, c'est surtout lorsque des régions inhospitalières, animées de toute leur sauvage énergie, bravent l'homme encore tout novice qui se hasarde à les assaillir. Lorsque, d'un côté, se déroulent des solitudes immenses, douées d'une fécondité rebelle à la culture, armées de toutes les ressources hostiles que leur prodiguent des eaux fougueuses ou croupissantes, des forêts indomptées et sans bornes, un air pu-tride, des miasmes délétères; et, de l'autre, lorsqu'il ne se rencontre guère que faiblesse de nombre, et par là même d'industrie, qu'impuissance de travail, que défaillance de volonté. Ajoutons le complément de notre pensée : lorsqu'il n'arrive sur ces terres que des agrégations d'hommes déjà soumises *au principe de la division*, déjà sevrées des croyances primordiales : faibles colonies privées de la lumière qui expose à l'homme son origine, qui rayonne sur le but offert à ses efforts, et répand à flots la clarté sur sa route laborieuse. C'est que, dès lors, le bois et le métal, au lieu de se donner à lui comme auxiliaires pour dompter le sol, se font flèche et glaive entre ses mains; c'est que l'homme, en perdant la vérité, perd sa nature pour ne plus compter dans la création qu'au nombre des animaux de rapine.

Qu'il nous soit donc permis de jeter un coup d'œil sur ce vaste théâtre des nations, au milieu desquelles une course rapide va promener nos regards.

La Germanie, c'était un *ciel* âpre et maudit, une terre indomptée. A chaque pas les éléments se liguèrent pour repousser l'homme. Ici des marais immenses suivis d'autres marais, où le sol, imprégné d'eaux fétides et masqué

de verdure, n'invitait, par aucune apparente solidité, que pour trahir, et semblait se complaire dans une impure virginité (1). Troupeaux, pâtres, agriculteurs, eussent en vain lutté contre les miasmes putrides qui leur disputaient l'air, et ceignaient au loin, comme une zone sacrée, ces foyers de corruption. Plus loin c'étaient des fleuves d'une majesté toujours menaçante, dont les débordements et les furies se jouaient d'imparfaits travaux et d'impuissants travailleurs. Rarement l'œil mesurait-il l'horizon sans s'égarer dans d'incommensurables forêts. Sous ces ombrages éternels, de tristes pâtures, soustraites à l'action vivifiante de la lumière, s'étiolaient languissantes et malsaines. Les exhalaisons du sol ne s'élevaient que pour épaissir l'air et retomber aussitôt en redoublant la fraîcheur. Faibles, inconstantes, découragées de n'avoir pu attaquer avec succès ces futaies immenses dont les rejetons, mariés par le tissu des lianes, effaçaient les vestiges des défricheurs, les peuplades primitives finirent par les vénérer. Aussi plus tard, lorsque la force des hommes s'accrût par le nombre, l'indolence régnait despotiquement dans les mœurs; l'inaction s'était vue sanctifiée par des préjugés farouches. Pour vaincre la nature, il eût fallu l'attaquer, soit avec les bras puissants d'un grand peuple, soit avec les principes générateurs de la civilisation, germe de ces communautés religieuses qui, disséminées plus tard sur tous les points des nouvelles conquêtes

(1) *Informem terris, asperam cælo, tristem cultu adspectuque, nisi patria sit? Terra in universum tamen aut silvis horrida aut paludibus fœda.* Tacite, n° 2, n° 5, p. 270, 271, éd. lat. — Pomponius Méla, etc.

du Christ, semblent n'avoir pas moins reçu pour mission de renouveler la face de la terre que le cœur de l'homme (1).

Promptement rebuté, l'habitant de ces contrées ne tarda pas à se mettre en rapport avec les caractères du sol. Entre cette terre brute et l'homme, tiré de la terre et si peu soucieux de faire dominer sur son corps l'intelligence qui assure son règne sur la matière, une sorte d'équilibre vint à s'établir; la rudesse de l'une fut bientôt celle de l'autre; mais le dommage ne resta pas sans quelque compensation. Car, tandis que tout ailleurs pliait sous le joug de fer de la servitude, l'indépendance de cette nature y était devenue celle du Germain. D'ennemie qu'elle s'était déclarée, il avait su en faire une alliée en se soumettant à ses conditions; peu après il se surprit à la chérir sous sa forme terrible. La crainte et l'imagination parlèrent; il la défia, il l'adora; il entendit la fureur d'un Dieu bouillonner dans les fleuves rapides; une voix céleste gronda dans les tonnerres du torrent; il vit planer des génies immuables dans les vapeurs mortelles suspendues au-dessus des marais croupissants (2), et une vertu divine respira, pour l'instruire, sous l'écorce de ces forêts vénérables, où des bêtes sauvages, dont la civilisation a dévoré des espèces entières, se partageaient avec l'homme d'épouvantables solitudes.

La reconnaissance du Germain ne fut point sans motifs, car ces barrières naturelles, vivifiées par la superstition, semblables à la forêt du Tasse, suffisaient presque à les

(1) *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.*

(2) Voy. les poèmes scandinaves.

défendre contre l'ennemi du dehors, et longtemps elles leur assurèrent les loisirs de *s'entre-déchirer en paix* dans ces froides et inhospitalières régions, dont l'habitude avait fini par leur créer une patrie. Car le premier bienfait que devaient les indigènes à cette terre avare, c'était moins de les nourrir, « que de leur apprendre à supporter le froid et la faim (1). »

Au contraste de cette ébauche avec l'aspect actuel des régions qui portèrent le nom de Germanie, nous entendons gronder la critique contre les exagérations dont elle est empreinte. Est-il donc si difficile aujourd'hui de comprendre les prodigieuses métamorphoses auxquelles la main de l'homme civilisé sait contraindre la nature. Examinons. Lors de la découverte de l'Amérique, d'immenses forêts couvraient presque toute la surface d'un sol sans culture. La main de l'industrie n'avait point enseigné aux fleuves à couler dans des lits commodes; elle n'avait point tracé de routes aux eaux stagnantes. Des plaines, des vallées, aujourd'hui fertiles, ne se laissaient apercevoir que sous la transparence des lacs, ou n'offraient à l'œil que de vastes et désolants marécages. En tirant vers le nord, l'horreur et la désolation redoublaient avec la rigueur du climat (2). Il est facile de se représenter l'étonnement des colons européens lorsqu'ils abordèrent sur ces plages. La soif dévo-

(1) Tacite, Sén., P. Méla. — Sabathier, dans son grand dictionnaire des classiques, blâme, à tort, ce passage de Sénèque : « Les Germains ont un hiver perpétuel, un ciel triste, une terre stérile. » Sénèque avait bien vu, ou bien deviné. Il a pour lui les autres historiens et l'analogie, vol. 19, pag. 2.

(2) Robertson, *Hist. d'Amérique*, éd. anglaise, vol. 2, p. 15, 16.

rante de l'or pouvait seule engager les Espagnols au milieu des bois et des marais, où chaque pas leur faisait sentir l'extrême contraste qui existe entre la physionomie de la nature sauvage et celle de la nature domptée (1).

A cette description de Robertson qu'il nous soit permis d'en joindre une autre inexacte déjà, et pourtant d'hier !

« Dans la moitié septentrionale de l'Amérique, le sol ne présente qu'une forêt éternelle entrecoupée de clairières et de lacs, sillonnée de fleuves. A l'ouest des Alléghanis, des fondrières qui aboutissent toutes à la grande fondrière où coule le Mississipi. De ~~1000~~ ¹⁰⁰⁰ ~~côtés~~ ^{côtés}, des massifs d'arbres qui portent leur tête aux ~~nuées~~ ^{nuées}, une forêt de plantes ligneuses qui dérobe la terre aux yeux. Partout un sol hideux, un ciel âpre, une nature sombre et sans harmonie (2). »

En contemplant cette Amérique et cette Germanie, trouvera-t-on deux sœurs d'une ressemblance plus frappante ?

Le résultat du travail et des opérations de l'homme n'est pas seulement de féconder et d'embellir la terre, c'est encore d'assainir le sol et de le rendre favorable à la vie (3). Jadis la Germanie abondait en bétail, c'était là presque l'unique nourriture du Germain ; mais la nature se plaisait à y rabougir les espèces, la dégradation y avait atteint jusqu'au taureau, dépouillé de la parure et de

(1) Robertson, *Hist. d'Amérique*, éd. anglaise, vol. 2, p. 16.

(2) F. de Beaujour, ancien membre du tribunal, *Aperçu des Etats-Unis de 1800 à 1810*. Paris, 1814.

(3) Robertson, vol. 2, p. 17.

l'arme terrible que porte son front (1). De même, naguère encore, les descripteurs de l'Amérique s'avouaient frappés de cette remarque, que non-seulement les bêtes sauvages de ces régions n'égalaien pas en taille celles de l'ancien monde, mais que la plupart des animaux domestiques dont les Européens avaient enrichi leurs établissements y dégénéraient (2) sous le double rapport de la stature et de la qualité. La température et le sol y paraissaient moins favorables à la perfection du règne animal (3). Les prairies n'offraient qu'une herbe grossière; l'agriculture n'avait point doté les champs de ses récoltes artificielles (4), et les troupeaux se trouvaient réduits à ces pâtures misérables si communes encore dans nos terres froides et inondées.

Cependant, depuis l'époque si récente où furent tracées ces lignes, la culture et l'industrie ont avancé à pas de géant. Si nous reculons de moins d'un siècle pour comparer l'état ancien de ces lieux à leur physionomie actuelle, la vérité paraît se montrer sous les traits de l'erreur, et la Germanie des vieux jours ne différerait pas d'une manière plus essentielle des régions de l'Allemagne moderne.

Aussi, dans les deux contrées, la nature, vaincue, s'est-elle désarmée de ses rigueurs. Hommes, terres, climats,

(1) Tacite.

(2) Picquet, *Dict. géog.*, par une société de savants. Humboldt, etc., vol. 1^{er}, p. 239. — Bonnet, membre de plusieurs académies, 1816, pag. 96, etc.

(3) Robertson, vol. 2, p. 20.

(4) Id., note 9, p. 429.

intelligence et corps ont réagi l'un sur l'autre; car Dieu a lié par des liens invincibles tout ce qui est nature.

Maintenant comment s'imaginer que la Germanie inculte n'ait point présenté le spectacle que nous offrit l'Amérique inculte? ou que la civilisation, déjà si rapide, ne finisse point par amener l'Amérique entière aux résultats où elle a conduit la Germanie? Et comme l'analogie ne perd rien de sa puissance si nous la transportons dans le monde moral, osons le dire, nulle cause ne put soustraire les barbares anciens, jetés au sein d'une nature également rebelle, *et sevrés des principes de la civilisation*, à la nécessité de nous offrir des généralités de mœurs et de physionomie pareilles à celles des sauvages de nos jours, égarés, comme leurs semblables des temps anciens et depuis tant de siècles, hors de la voie des mêmes principes.

Reconnaissons donc, dans ce parallèle rudimentaire entre les deux natures inanimées, un prélude destiné à nous faciliter les inductions qui conduisent aux habitants des deux époques et des deux mondes.

A la lecture des écrits relatifs aux barbares, on est tenté de se figurer que les historiens qui nous les ont légués ont vécu au milieu de ces peuples, qu'ils ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, et que leurs traités, judicieux et véridiques, sont le fruit d'observations aussi profondes que patientes. Le ton de la conviction règne avec une telle plénitude dans leurs accents, que, pour résister à un entraînement dont on suspecte la raison et connaître la valeur du jugement, il devient nécessaire de juger les juges. Il s'agit alors de savoir quels furent leurs moyens

d'investigation, quelles intentions surtout les animaient, et ce que le caractère de leur talent ôte ou ajoute au poids de leurs assertions.

Non-seulement il en coûte à la vanité de l'homme qui prétend traiter un sujet d'avouer l'insuffisance de ses notions, et sa conscience résiste trop mollement au désir de suppléer par des présomptions aux documents que la certitude lui refuse; mais encore des motifs volontaires d'erreur viennent fréquemment affaiblir dans ses récits les caractères de l'histoire. De là cette nécessité de savoir les circonstances qui ont dominé l'écrivain lorsque l'on veut apprendre à le lire. Pourquoi ne pas se fixer à un exemple?

Soulevé par le spectacle de la corruption romaine, Tacite se répand en éloges sur la vertu des barbares. Nous cherchons, dans les pages mêmes de l'historien, les traces de ces vertus magnifiques, et, lorsque nous examinons séparément les peuples décrits, nous ne découvrons que l'existence ou la raison des vices contraires. L'éloge générique disparaît dans l'application; mais le blâmerons-nous avec une implacable sévérité si, dans une de ces crises de cœur où les abominations de Rome le remplissaient d'amertume, il prodigue les louanges à ces Germains qu'il nous arrive de revoir si différents d'eux-mêmes dans le détail de ses descriptions (1)?

(1) « Tacite loue les mœurs des Germains, et le tableau qu'il en fait est une bonne satire de Rome. Ce que d'autres nous ont appris donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoique *embelli*, est ressemblant dans plusieurs points. » (Feller, *Biographie*, art. *Tacite*.) « Le portrait des peuplades à demi sauvages est tracé avec un art et des cou-

Cependant quels que soient les calculs ou les défauts de l'écrivain, tout porte à croire que la vérité se retrouve au fond de son livre, et que la main qui l'a tracé ne pêche, le plus souvent, que par la trop grande vigueur des contours.

Répétons-le donc avec confiance, les barbares des deux époques que nous assimilons l'une à l'autre, ce sont les mêmes hommes. Un témoignage se rencontre, et nous nous en glorifions : « Lorsque j'aperçois la ressemblance qui existe entre les institutions politiques de nos pères, les Germains, et celles des tribus errantes de l'Amérique du Nord ; entre les coutumes retracées par Tacite et celles dont j'ai pu quelquefois être le témoin, je ne saurais m'empêcher de penser que la même cause a produit, dans les deux hémisphères, les mêmes effets, et qu'au milieu de la diversité apparente des choses humaines il n'est plus impossible de retrouver un petit nombre de faits générateurs dont tous les autres découlent (1). »

Après avoir dit avec quelle réserve il nous semble utile d'apprécier les documents historiques, ne craignons plus que nous accuse de prendre trop dans la rigueur de l'acception moderne ces grands mots d'institutions, de lois, de constitution dont il peut être commode, chemin faisant, de se permettre le libre usage, ne fût-ce que pour échapper à l'ennui de longues et fréquentes périphrases.

Et puis, il importe de le déclarer dès le début, nous

leurs qui font de l'éloge des barbares la satire de la civilisation corrompue. » (La Harpe sur Tacite, vol. 17, p. 43, éd. de Paris, 1825, in-8°).

(1) De Tocqueville, *Démocratie aux Etats-Unis américains*, vol. 2, p. 293.

nous proposons de nous étendre du côté des barbares modernes, au delà de ce que demande la stricte nécessité de réparer quelques ruines de l'histoire ancienne. Non-seulement l'abondance et la variété des notions entraînent l'esprit dans un courant irrésistible, mais une perspective si féconde en aperçus s'adapte assez naturellement à notre cadre pour s'y étendre sans le forcer.

En contemplant ces races chez lesquelles la parole du Christ n'a point produit la lumière, peu nous importe la date de la naissance du Fils de Dieu. Car, dans un sens aussi véritable que large, c'est bien réellement sur le monde avant le Christ que nous arrêtons nos regards, lorsque nos yeux s'arrêtent sur les hommes pour lesquels le Christ n'est point encore né. L'histoire de la barbarie tout entière rentre ainsi d'une manière accessoire dans notre sujet.

L'histoire en main, pénétrons dans la Germanie. Le peuple, c'est-à-dire, là, le souverain effectif, s'y présente à nous revêtu de la toute-puissance qu'il manifeste dans des assemblées générales, où sa volonté bouillante se formule par le choc des framées et le tumulte des voix (1). C'est dans la périodicité de ces réunions que l'indépendance nationale aime à trouver son gage. Les chefs discutent, le peuple décide. Si quelque circonstance critique vient à surgir, un appel extraordinaire convoque la nation, et c'est là que le sauvage trahit sa nature, chaque Germain se plaisant à constater son indépendance par ses regards étudiés (2). On les voit donc arriver au rendez-vous,

(1) Tacite, n° 11, p. 275.

(2) Id.

mais l'un après l'autre ; il importe à leur orgueil de ne point paraître obéir. Le danger vole, l'ennemi frappe, assujettit ; du moins cet esclavage leur prouve qu'ils étaient libres ; les voilà satisfaits !

Au premier abord, à l'aspect de cet amas d'hommes, on se figure rencontrer une nation ; mais bientôt les yeux cherchent en vain le lien qui les unit : l'unité, dont l'absence décompose la foule pour n'y plus laisser qu'un pêle-mêle d'individus. Le pouvoir ne se trouve nulle part, car les lambeaux en sont partout, et l'on ne sait plus comment concevoir l'autorité chez un peuple où tout homme libre rougit de paraître obéir.

Les traces et le nom de la royauté continuent de s'offrir aux regards ; mais la puissance des rois, où s'est-elle réfugiée ? Les princes doivent à la naissance un sceptre héréditaire, si tant est que cet usage de vieille date ait pu se conserver plus religieusement que parmi des tribus sauvages, où nous voyons la règle de l'hérédité du pouvoir céder (1) facilement au caprice des sujets. Mais il s'agit pour nous de savoir quel est le rôle tutélaire de ces rois, où git leur force ? Nous les cherchons à la tête des armées, et l'on nous y montre pour chefs les héros de la nation, ceux que la valeur a couronnés de ses lauriers, et dont l'autorité toute précaire consiste surtout dans l'exemple ! Trouverons-nous dans le prince le fondateur des lois ? Nullement, car le législateur c'est tout le monde. Verrons-nous en lui le distributeur suprême de la justice, le juge souverain ? Pas davantage, car ce juge c'est encore l'assemblée

(1) Dumont d'Urville, *Voy. en Amérique-Union*, p. 505.

générale à laquelle peuvent être déférés toutes les accusations et tous les jugements d'affaires criminelles. Nous attendons-nous à découvrir la source de l'autorité dans ce personnage royal, dans ce vide absolu de pouvoir ? Déception nouvelle, car nous apprenons que de ce grand concile national, et de lui seul, émane la nomination des chefs préposés à l'administration de la justice, jusque dans les cantons et les bourgades ; c'est cette assemblée même qui descend au soin de désigner les assesseurs chargés de les conseiller et de les contenir (1).

Mais où donc les droits politiques du monarque ? Les voici : le roi, s'il est éloquent, peut discourir. S'il plaît, s'il persuade, le choc flatteur des framées applaudit à ses paroles, sinon d'injurieux murmures s'échappent de la masse frémissante ? De tels rois peuvent dormir, à moins que le feu du génie ne dévore le linceul qui, sur leurs épaules, porte le nom de manteau royal. Voilà sans doute pourquoi les Germains ne craignent point de coucher la royauté dans un berceau et de l'honorer dans un enfant à cause de la vertu de ses pères.

Adresser des reproches, priver de la liberté, infliger des châtimens corporels, c'est là le droit des prêtres, appelés par la majesté de leurs fonctions à la police de ces assemblées. Ces fières nations veulent que tout pouvoir émane d'en haut ; c'est là peut-être le seul principe religieux et social qu'elles aient conservé ; encore faut-il que, dans leurs mains barbares, l'application en devienne dangereuse, et que, pour rendre gloire à la Divinité, l'on

(1) Tacite, n° 12, p. 273, etc., etc.

fausse du même coup le sacerdoce et l'Etat. Dictier des ordres à un homme libre c'est une prérogative exorbitante et qui ne se pardonne qu'à l'être qui, sous une dépouille humaine, couvre en quelque sorte la substance du dieu. La tête du Sicambre ne sait fléchir qu'aux accents d'une voix sacrée (1).

Cependant, lorsque la liberté dont le Germain a exagéré toutes les notions rentrera dans ses limites pour s'y combiner avec le pouvoir, lui prêter et en recevoir la force que l'un donne à l'autre, il appartiendra peut-être à cette race d'hommes de fournir l'exemple du plus beau système de gouvernement que l'homme puisse adopter : la représentation de tous et l'influence proportionnelle couronnées par le pouvoir d'un seul (2). Jusque-là nous découvrons beaucoup moins, dans ce lointain des temps, des nations organisées que de fragiles et d'éphémères associations de barbares.

Sur quels fondements leur société se fût-elle assise ? L'usage donnait au sol, qui en est la base matérielle, la mobilité des eaux, et l'on y pouvait dire de la terre, comme du pouvoir, qu'elle n'appartenait à personne, parce qu'elle appartenait à tous ; et cela par suite d'une des coutumes les plus remarquables de ces peuples, consistant en un échange et une répartition de terres ramenés

(1) Tacite, nos 7 et 11, p. 272, 273.

(2) Voy. le rapport de ces lignes de Tacite, n° 11... : « Ita ut tamen ea quoque quorum *penes* plebem *arbitrium* est, apud *principes* pertractentur, » avec ce principe de l'ancien droit franc ou français : « *Lex fit constitutione regis et consensu populi.* »

par le cours de chaque année nouvelle (1). L'effet de cette mesure était d'éteindre toute émulation, d'arrêter tout progrès de culture, de comprimer l'essor de quiconque eût su faire jaillir de la glèbe une source de richesses.

Nous avons vu que si le pouvoir existait, c'était éparpillé dans la masse et semblable à ces eaux répandues, qui, tantôt croupissantes, submergent la terre qu'elles devraient féconder; tantôt agitées, la ravagent au lieu de l'enrichir, jusqu'à ce qu'une main ferme et savante creuse un canal qui règle leur cours et le limite. Le pouvoir, disons-nous, roulait et se perdait dans le vague, et il nous semble aisé d'en saisir la raison : c'est que, transplanté par ces peuples émigrants de leur patrie primitive dans leur patrie nouvelle, il avait vu la terre se refuser à le nourrir. C'est que le principe de fixité dans la propriété territoriale où le pouvoir puise la vie n'était aux yeux des Germains que le principe même de la servitude, et voici pourquoi.

La propriété héréditaire exige des lois non moins immuables qu'énergiques qui la définissent et la protègent; première atteinte à l'indépendance. Et puis, si la propriété, par les richesses dont elle est la source, crée le puissant et le pauvre, c'est au courage, à la sagesse, à l'activité, à la persévérance, c'est-à-dire à l'homme le plus utile aux sociétés, qu'elle laisse saisir la palme; et, par une progression naturelle des choses, le puissant et le faible ne tardent point à devenir, sous deux noms différents, le

(1) Tac., nos 27 et 15, p. 274 et 277. — Cés., p. 113.

pouvoir et le *sujet*. Il se forme de la sorte un peuple et une aristocratie permanente, qui n'échappe guère elle-même aux rivalités et aux dissensions que par la création du pouvoir monarchique, d'un pouvoir monarchique sérieux, et non point puéril ou caduc : car celui que nous venons de voir chez les Germains décèle une nation en décadence. Or cette institution est la mort de la licence, si chère à la nature du sauvage.

Ainsi le principe du travail, hostile aux instincts de cet homme dégénéré, et, de plus, attentatoire à sa farouche indépendance par la fixité des richesses et de la puissance qui en sont le fruit, s'établit et se modère par le principe de propriété. C'est donc encore grâce à la constitution de la propriété que l'homme déchu se trouve ramené à son insu vers la pratique de cette morale dont la source résidait dans un dogme effacé de ses souvenirs. En termes plus clairs, la société ne se reconstitue que par son retour instinctif aux lois de cette religion qui enseigne à l'homme que son exil ici-bas le condamne aux labeurs. C'est ainsi que tout se lie ; mais tout puissants que sont ces liens, ils n'en restent pas moins subtils, et voilà pourquoi le vulgaire les nie.

Un double exemple se présente comme pour établir par la vérité des faits celle du raisonnement. Ici ce sont les Suïons. Chez ces Germains les richesses sont en honneur, telle est la raison qui les soumet à un maître, sans qu'ils puissent se dispenser d'obéir ! Et ce qui prouve la douceur des habitudes de propriété, inhérentes au goût des richesses, c'est que les Sitons, semblables du reste

aux Suions, en étaient venus à obéir à une femme (1).

Au sein de ses forêts, l'Amérique nous révèle un phénomène à peu près semblable, mais dérivant plutôt de l'habitude que du bonheur présent. Ce sont les Omahas, tranquillement courbés sous le joug d'un despote (2); et notre étonnement cesse en nous rappelant que cette tribu tire son origine des Mexicains, chez lesquels le pouvoir était si fortement constitué.

À dater de cette première faute, qui fit rejaillir sur Dieu lui-même la malédiction fulminée contre le coupable et força la miséricorde divine à frapper le Créateur dans la personne du Rédempteur, deux principes se livrent dans le cœur de l'homme une guerre incessante : l'intelligence et les sens.

L'intelligence, lorsqu'elle persiste dans sa rébellion contre Dieu, subit dans l'invincible rébellion de ses organes le châtement de son crime (3); ce qu'elle a fait lui est rendu; et si elle a succombé dans sa lutte audacieuse contre le ciel, elle succombe encore dans sa misérable lutte contre le corps qu'elle anime. En d'autres termes, partout où les sens triomphent, c'est que l'intelligence se débat emprisonnée dans les ténèbres; c'est qu'au lieu de la lumière qu'elle invoque il ne lui arrive plus que de fausses lueurs. Or sa vraie lumière c'est la religion; si vous l'effacez, qui nous dira ce qu'il advient de l'intelligence elle-même? Qui restera pour lui apprendre à connaître son origine, son essence et sa fin?

(1) Tac., n° 44, p. 283, n° 45, p. 284.

(2) Dumont d'Urville, *Voy. en Amérique*. — Le major Long, p. 489.

(3) Il s'agit surtout ici des hommes pris en corps de peuple, en masse.

La grossière sensualité des mœurs germaniques nous révèle donc la grossièreté du culte de ces nations, leur aveuglement intellectuel. Le Germain vivait tout entier dans ses sens ; il lui fallait en conséquence des dieux tout sensibles, tout matériels ; et d'un mot César fait évanouir nos doutes à cet égard. Les Germains ne reconnaissent pour dieux que ceux qu'ils peuvent voir : le soleil et la lune ; ou ceux dont l'assistance leur est évidente : tel est le feu.

Ce qu'ils ne voient point cependant, ils peuvent le croire si leurs pères affirment l'avoir vu. Dès lors nous concevons qu'entre leur religion et celle des Bretons livrée à l'enseignement des druides, il puisse n'exister aucune dissemblance essentielle. La principale touche au culte et consiste dans le zèle et la féroce, plus grande peut-être du côté des Germains, à pratiquer leurs rites sanguinaires. Non contents d'égorger des hommes, ils se plaisent à infliger à leurs victimes d'indicibles tourments (1). César avance que ces peuples n'ont pas de druides ; mieux informé, Tacite démontre que le nom ne change rien aux fonctions de leurs prêtres, ni aux privilèges de leur ministère.

Les conseils publics s'ouvrent à leur expérience ; la guerre marque leur place au milieu des combattants, encouragés ou glacés par leurs accents prophétiques ; car leur volonté de fer ou la flexibilité de leur astuce décide pour ainsi dire à l'avance du succès ou des revers de l'expédition, si grande est la confiance attachée à leur

(1) *Grande Hist. univers. angl.*, tom. 31, p. 39 à 49, etc., etc.

parole, si forte la terreur par laquelle ils savent paralyser les courages au nom des dieux irrités. Le caractère des Germains, voués par l'ignorance au fanatisme, sert à souhait la fourberie de leurs pontifes, car il n'est pas une nation qui manifeste une foi plus aveugle aux aruspices et aux divinations (1).

Le chef le plus redouté n'oserait s'arroger le droit d'emprisonner un homme libre, ou même de le frapper, insulte moins impardonnable que celle d'attenter à la liberté chez ce peuple d'une indépendance effrénée. Mais le prêtre inflige sans hésiter ces peines exorbitantes; le châtement perd l'ignominie que lui inculque la main d'un égal; c'est la justice et la volonté du dieu qui se déclarent par l'intermédiaire de son ministre.

Mercure, voilà pour les Germains, la divinité de prédilection, et il y a des jours où ils se permettent de lui sacrifier jusqu'à des victimes humaines. Ces jours ne sont point rares, et le nombre de ces victimes atteint souvent un chiffre énorme (2).

D'anciens vers, seul monument historique de ces peuples, célèbrent un dieu Tuiston *engendré de la terre*, et son fils Mannus (*man*, l'homme), qu'ils regardent comme la tige et l'origine de leur nation.

Ce dieu Tuiston se présente sous des traits identiques à ceux de Tuisco, fondateur et législateur des races germanique et scythique; souverain du ciel, enfanté par le génie des tribus étrangères au culte druidique. C'est au

(1) Tacite, nos 7, 10, 11.

(2) Tacite, no 11. — *Hist. univ. angl.*, art. *Germains*.

milieu des Saxons et des Scandinaves, tantôt en rapports de voisinage avec les nations de la Scythie, tantôt repoussées par ces farouches guerriers ; en un mot, c'est parmi les peuplades les plus barbares, et dont le culte a échappé aux observations de Tacite, qu'il faut étudier ces atroces divinités dont la chronologie n'a point conservé les dates certaines, mais qui par leur nom subsistent encore et président aux jours de la semaine chez les descendants de ces sauvages (1).

Après le soleil et la lune, divinités capitales que mentionne l'historien, viennent s'offrir aux adorations le vénérable Tuisco et le monarque des régions éthérées, Thor, fils du terrible Odin, dieu des batailles. C'est dans les palais de ce Mars, toujours trempé de sang, que l'ombre des guerriers immolés les armes à la main poursuit dans des forêts imaginaires l'ombre décevante d'animaux sauvages. Les Dyses, messagères célestes, les introduisent dans ce délicieux palais de la tuerie (Val-hall), où les Valkyries, vierges aux charmes éternels, leur versent l'hy-

(1) Sunday, dimanche, jour du soleil.

Monday, lundi, — de la lune.

Tuesday, mardi, — de Tuisco.

Wednesday, mercredi, — d'Odin.

Thursday, jeudi, — de Thor.

Friday, vendredi, — de Friga.

Saturday, samedi, — de Seater.

Voilà les jours de la semaine chez les Anglais, d'origine saxonne.

Lisez dans Pignorius quelle prodigieuse multiplication de dieux dans le polythéisme, par changement de noms sans changement de personnes. — Apud Diodorum Isis cum Luna, Cerere et Junone, etc. — *Mensæ Isaacæ Expositio*, p. 1, 2.

dromel dans le crâne des héros qu'ils ont égorgés. Mais, si la nature délie sans violence l'âme d'un mortel, les Dyses impitoyables le précipitent dans le lugubre séjour d'Héla (*hell*, enfer). Une faim perpétuelle, une soif dévorante, torturent l'âme des pusillanimes qui n'ont point su appeler et couronner l'heure du trépas par un acte de valeur et l'ennoblir par un dernier effort d'héroïsme.

La férocité, la gloutonnerie et la sensualité d'un peuple ne peuvent se peindre d'une manière plus saisissante que dans les sauvages et ignobles joies de ce paradis ou dans les souffrances de cet enfer.

A la suite de ces divinités, deux autres réclamaient encore leur rang : Seater, le Temps, et Friga, l'épouse d'Odin. Dans le principe, le nom d'Odin signifiait l'être unique, éternel. Herthus (*earth*), terre ou la Terre, devint son épouse, et en même temps la mère des dieux ! Plus tard, un héros (1), à qui plusieurs auteurs attribuent une origine scythique, ayant porté l'audace jusqu'à se substituer à Odin, ou à se donner pour Odin lui-même, l'épouse de cet homme puissant usurpa le rang d'Herthus, et comme les passions qui produisirent les dieux avaient sans doute brisé quelque nouveau lien de la raison et cherchaient à s'ennoblir en marquant au ciel leur origine, elles enfantèrent la déesse de l'amour et de la volupté sous le nom de cette Friga, et l'Olympe barbare s'ouvrit pour l'accueillir.

C'était un dogme de cette religion que le bonheur éternel ne pouvait se conquérir qu'au prix d'exploits guer-

(1) Contemporain de Pompée, un siècle avant J.-C.

riers; que le héros qui succombait le glaive au poing entraînait d'assaut dans les salles d'Odin; si donc ces sauvages connaissaient les larmes c'était pour les répandre sur les disgraciés que la mort oubliait sur le champ de carnage et vouait à l'infamie de la vieillesse. Nul espoir pour ces malheureux que l'âge éteignait après les avoir laissés survivre à leur vigueur et à leur gloire. Sans doute il devenait commode et doux de se débarrasser, sous un prétexte de religion, de vieillards inutiles et gênants, dont les bras affaiblis ne valaient plus pour la communauté les vivres dont ils l'appauvrirent. C'est ainsi que de la baie d'Hudson aux rives de la Plata (1), lorsque la vieillesse, en cassant les forces d'un sauvage, en avait fait un fardeau aussi pesant à ses proches qu'à lui-même, le malheureux, fièrement docile aux préjugés dont il avait joui, s'étendait dans sa tombe, attendant que ses enfants, mus par l'homicide pitié des barbares, vinssent lui porter le coup fatal.

Si la croyance de l'homme est la raison de ses actes, il semble que la connaissance de la religion des Germains ait dû nous faire pressentir leurs mœurs. Mais ici le raisonnement peut se reposer, les faits parlent par la voix de l'histoire.

César, en décrivant les races germaniques, paraît avoir voulu peindre, d'un trait, tout le monde barbare; ces hommes qui, de nos jours encore, vivent comme ont vécu leurs aînés en barbarie, dans des forêts impénétrables, séparés du commerce des autres sociétés par de vastes so-

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 208, 209.

litudes! « Toute leur vie se partage entre la chasse et les armes; dès l'enfance ils font étude de s'endurcir à la fatigue et à la douleur (1). »

Et nous voyons que ces deux sciences du corps sont encore celles des sauvages, que la paresse gangrène, que l'imprévoyance décime et qui ne peuvent remédier aux résultats de leurs vices, lorsque l'ennemi les presse ou que la faim les torture, que par la violence d'exercices corporels meurtriers et le mépris de dangers dont le nom seul épouvante (2).

La Germanie, dit Méla, est habitée par des hommes qui joignent, à un caractère féroce, une corpulence extraordinairement avantageuse et robuste (3). Et cependant tel est l'effet énervant d'un régime apathique, que ces hommes effrayants, après avoir jeté leur premier feu, essayent vainement de soutenir l'effort du soldat romain; leurs corps massifs n'ont de vigueur que pour un premier choc (4).

Semblables au musulman, ces barbares aiment à s'entourer de la dévastation. La terre doit renoncer pour eux à sa fécondité, et hérissier de ronces ses solitudes pour leur créer des frontières (5). Ils font la guerre à leurs voi-

(1) *Labori ac duriæ student. Cés., l. 6, p. 113. Duritia* signifie endurcissement causé par la répétition du mal. C'est ce que prouvent les mœurs des sauvages.

(2) Robertson, *Am.* — Péron et Freycinet, *Nouvelle-Hollande*, vol. 1^{er}, p. 463, etc., etc.

(3) P. Méla, l. 3.

(4) Tacite, p. 325.

(5) Cés., l. 6, p. 114.

sins au gré de leurs caprices, non point pour les soumettre ni pour reculer leurs limites, car ils cultivent avec peu de soin le territoire qu'ils possèdent, mais afin de ne contempler autour d'eux que de vastes déserts. La seule loi qu'ils reconnaissent c'est la force; le vol et le brigandage ne font naître dans leur cœur aucun scrupule. Ils ne sont bons qu'avec leurs hôtes. Voilà les Germains (1)! voilà leur civilisation tout entière!

Pénétrons... Ces peuples ne s'appliquent point à la culture des terres (2). Le lait et la chair des animaux composent le fond de leur nourriture. Ils recueillent aussi quelques fruits champêtres, mais sans demander à la terre autre chose que du blé. La paresse les empêche de répondre par le travail à la fertilité et à l'étendue de leur sol (3). Type du genre de vie des tristes sujets des Incas, leur régime est tellement sauvage, qu'ils dévorent toute crue la chair de leurs troupeaux ou des bêtes fauves (4), tantôt lorsque le sang qui en dégoutte fume encore, tantôt après l'avoir pétrie des pieds et des mains dans son propre cuir lorsque le froid l'a durcie. Enfin, parmi les causes de l'amollissement de ces barbares, descendus au milieu des

(1) P. Méla, l. 3.

(2)

Rhenumque minacem

Cornibus infractis adeo mitescere cogis

Ut Salius (le Sallien) jam rura colat, flexosque Sicambri

In falcem curvent gladios. (Claudien à Stilicon.)

(3) Cés., l. 6, p. 113. — Tac., Germ., p. 343. — Claudien, etc. — Tac., n° 26, p. 277.

(4) P. Méla, l. 3.

peuples italiques, Florus rangeait l'usage du pain et de la viande cuite (1).

Des souterrains, creusés et chargés de fumier, forment leur asile l'hiver et le dépôt où ils dérobent leurs grains à l'œil de l'ennemi (2). Ils n'ont point de villes; et que peuvent être les maisons qu'ils élèvent, puisqu'elles sont incapables de les protéger contre l'intempérie des saisons? Ces huttes s'isolent l'une de l'autre au milieu d'un vague espace (3); soit que les habitants craignent de les livrer aux chances du feu; soit peut-être que l'aspect d'une ville, semblable à celui d'une prison, ait effarouché la susceptibilité de leur indépendance, comme elle effarouche de nos jours celle du sauvage d'Arauco.

Sous ce climat, âpre et sévère, la nudité du Germain n'admet d'autre vêtement qu'une fourrure, une saie, retenue par une agrafe ou une épine; manteau fort semblable à la peau de kangaroo dont le sauvage de la Nouvelle-Hollande couvre ses épaules, comme la seule partie de son corps pour laquelle la nature réclame un abri. Ils se réchauffent en se tenant des jours entiers auprès du feu, dans l'apathie et l'immobilité de ces Indiens qui passent des nuits et des jours sans changer de place, sans détacher les yeux de la terre, sans proférer une parole (4); la pensée partage l'engourdissement du corps.

Les riches, il est vrai, se distinguent par un habit serré,

(1) Florus, l. 3, ch. 3.

(2) Tac., n° 16, p. 274.

(3) Id., n° 16.

(4) Péron, Freycinet. — Tac., n° 17, p. 275. — Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 97.

et les femmes, dont la pudeur paraît braver héroïquement les regards dans le cristal des fleuves, où elles s'ébattent avec les hommes (1); ces femmes, une fois hors du bain, ne laissent plus à découvert que leurs bras et le haut de leur poitrine.

Une même cause, un même penchant invincible, poussent au vol et à la guerre la plupart des peuplades sauvages; et cette cause c'est la fainéantise, mère de la disette, qui stimule l'homme, devenu l'émule du lion et du tigre, à se procurer par le carnage ce qu'il n'a pas eu le cœur de demander au travail. Aussi, en leur qualité de barbares, les Germains regardent-ils comme une honte d'acheter par leurs sueurs ce qu'ils peuvent acquérir par le sang (2).

Non-seulement, à l'exemple des Lacédémoniens, ils considèrent le vol comme un moyen de donner à la jeunesse cette dextérité si précieuse dans la science de la guerre, mélange de ruse et de violence, mais leur morale le couvre même de son égide. Ils n'y découvrent qu'un exercice contraire aux abus de l'oisiveté, et leur égoïsme se contente d'y apporter une restriction, c'est de ne le pratiquer qu'au delà des limites de la tribu (3).

Sous la hutte indienne, le devoir d'un homme de cœur est « d'épouser les haines et les affections de ses pères; » tel est le point capital de la morale des Germains; toutefois point de haines implacables; tous les crimes, jusqu'à l'homicide, ont leur tarif (4). Malheur donc à celui-là

(1) Cés., l. 6, p. 113, ch. 21.

(2) Tac., ch. 14, p. 274.

(3) Cés., l. 6, ch. 23.

(4) Tac., n° 20, p. 276.

seul qui ne possède pas en métal la valeur du sang.

Aux longues, aux pesantes heures d'apathie du sauvage succèdent des transports furieux, des guerres acharnées. Ce sont des injures à venger, des huttes à livrer au pillage; il s'agit alors d'organiser la victoire. Un guerrier se lève, il récapitule les griefs et réchauffe l'espoir, stimule la valeur, hurle le chant des combats; les braves répondent à sa voix et se lient par la parole. Eh bien! en répétant les voyageurs modernes on croit lire Tacite ou César. En effet, lorsque parmi les tribus germanes un homme influent a médité la guerre, il se présente au conseil, développe son plan et s'offre en qualité de chef (1). Tout guerrier dont l'expédition projetée inspire la valeur se lève. Les salves d'applaudissements de la multitude accueillent et saluent le brave qui, par cet acte, vient d'engager son sang. Mais de ce jour le génie farouche de l'indépendance doit sommeiller, comme au sein des grandes tribus de sauvages (2), tant que se prolonge l'expédition; et quoique les chefs commandent par l'exemple bien plus que par l'autorité, cependant la guerre, une fois flagrante, donne à des magistrats, élus pour présider aux opérations, le droit exceptionnel de vie et de mort (3).

Dans la dot que le mari doit apporter à sa femme, au lieu de la recevoir d'elle, figurent en première ligne un bouclier, une framée, un sabre. Ces dons, quelques objets plus pacifiques et les cérémonies nuptiales, avertissent la femme que son sort la condamne, dans la guerre comme

(1) Cés., n° 23.

(2) *Annales des voy.*, Malte-Brun, *Araucauniens*, p. 79. — Tac., 16.

(3) Tac., p. 328. — Cés., l. 6, n° 23.

dans la paix, à oser et à endurer autant que son mari (1). Chez tous les barbares, souffrir est la devise des femmes, et plus encore servir.

Si les usages des Germains nous frappent par leur grossièreté, si rien ne reste plus inséparable de l'idée que nous nous formons de ces barbares que leur humeur farouche, il est un point sur lequel un historien ancien, répété et commenté par les modernes, les représente comme dignes d'admiration, et ce point c'est la pureté des mœurs. On s'éloignerait moins de la vérité en se bornant à dire l'observance de la foi conjugale. Chez ces peuples l'institution du mariage est sérieuse, dit Tacite (2) de ce ton ferme et simple avec lequel il sait diriger contre Rome le tranchant de son incisive censure sans affecter un autre but que celui de rendre aux barbares des éloges mérités. Forts de cette phrase et de quelques passages analogues, les louangeurs outrés ou intéressés de ce qu'ils appellent l'homme de la nature engagent la lutte contre l'homme de la société, pour exalter à ses dépens la chasteté des barbares (3). Eh bien ! mettons au creuset cette vertu du sauvage et contentons-nous de chauffer à feu doux.

En examinant sur un point spécial un si grave historien nous recueillerons l'avantage de nous apprendre à peser le témoignage de l'histoire, et nos recherches nous initieront plus intimement à ces mœurs dans lesquelles se révèle le monde que nous voulons connaître.

Une personne éclairée des plus faibles lumières de l'ex-

(1) Tac., nos 17, 18.

(2) *Severa illic matrimonia.*

(3) Tac., nos 18, 19. — Cés., l. 6, n° 21.

périence se laissera-t-elle jamais persuader que la chasteté, l'amour immodéré des festins et du sommeil, que la passion de l'ivrognerie enfin se soient jamais partagé l'empire du même cœur? Lorsque les forces du corps se soulèvent, exaltées par la succulence des aliments et irritées par le feu des liqueurs, croit-on qu'il soit facile à l'esprit d'émousser les aiguillons de la chair, que le christianisme ne mortifie que pour élever l'âme au-dessus de la brute? S'imagine-t-on surtout que des hommes entièrement sensuels opposent à l'instinct impérieux des sens, provoqués par d'actifs stimulants, l'énergie d'une intelligence énermée par les habitudes de la crapule et la léthargie de la paresse? Puis, lorsque tous les avantages se pressent du côté des passions, lorsque leur antagoniste désarmé n'oppose qu'impuissance à leurs efforts, suppose-t-on que la victoire hésite? Ce serait là une de ces hypothèses naïves que repoussent péremptoirement les lois inflexibles de la raison.

Eh bien donc! pour prononcer si la chasteté, dont nous nous contenterons même de borner l'empire aux actes, pouvait être la vertu d'un peuple aussi matériel que les Germains, il ne s'agit, à peu près, que de savoir la mesure de leur sobriété.

Les Germains après avoir épuisé la faculté, qu'ils puissent dans leur naturel indolent, de se livrer démesurément au sommeil, sortent de leur engourdissement pour manger (1); puis, lorsque la pensée, dégagée des plis de

(1) *Dediti somno vinoque* (les hommes) *hebent* (s'hébètent dans l'oisiveté). *Statim e somno, quem plerumque in diem extrahunt, lavantur; lautī cibum capiunt. Tum ad negotia, nec minus sæpe ad*

leur épais cerveau, commence à renaître en eux, le soin de leurs affaires, s'ils en ont, les préoccupe, ou plutôt le soin de se livrer à leur effroyable gourmandise et de préparer leurs orgies. Passer les jours et les nuits dans ces grossiers festins, boire jusqu'à extinction des forces de l'esprit et du corps, ce n'est pour aucune classe de Germains oublier sa dignité d'homme ; céder aux instincts de la brute, c'est obéir à l'instinct national.

Rapprochez ces faits de l'exiguïté de leurs ressources, de leur misère habituelle, de l'avarice de leur sol, privé de culture, et qui s'unit à la dureté de leur climat, moins pour subvenir à la nourriture des indigènes que pour leur *apprendre à supporter la faim* (1), et voyez avec quelle énergie se dessinent l'imprévoyance et la voracité si fatale de tout temps aux races sauvages et si caractéristiques de l'homme dégradé, dans tous les climats de la terre.

Cependant, en ouvrant l'histoire, nous ne voyons point que les résultats immédiats de ces orgies soient des scènes où la pudeur ait à rougir des outrages qu'elle essuie, et le silence des historiens peut être celui de la vérité ;

convivia. Crebræ, ut inter vinolentos, rixæ, raro conviciis, sæpius cæde et vulneribus transiguntur. Epulæ, et quamquam incompti, largi tamen apparatus, *pro stipendio cedunt*. Diem noctemque continuare potando nulli probrum. Sine apparatu, sine blanditiis famem expellunt. Adversus sitim non eadem temperantia. Tac., n^{os} 14, 15, 22.

(1) Tolerare frigora atque inedia cælo soloque adsueverunt. Tac., n^o 4. — Nunc quoque in eadem inopia, egestate, patientia, qua Germani, permanent. Cés., l. 6, n^o 24.

Voyez les funestes et invincibles penchants de la vie sauvage dans les mémoires si remarquables de Tanner, cet homme initié si jeune aux misères de cet état dégradant.

car chaque peuple donne à ses passions une pente différente, et chez les sauvages, hommes de rapine, il est assez naturel que le premier penchant soit celui de la fureur. Nulle merveille donc si, dans ces repas, le sang coule après le vin; si les querelles, presque inévitables, s'arrêtent rarement aux injures; si, le plus souvent, elles sont couronnées par les blessures et le meurtre. A quiconque souhaitera repaître ses yeux de ce hideux spectacle, nous dirons: Veuillez ouvrir les annales de la barbarie moderne, pour y suivre les bacchanales sanglantes des Indiens lorsque leurs sens bouillonnent, embrasés par l'esprit de feu, par les liqueurs terribles que leur prodiguent ces missionnaires de la convoitise qui épuisent toute la souplesse de leur astuce à dépouiller ces infortunés de leurs fourrures et de leur territoire (1). Chez ces enfants de la seconde nature, de la nature corrompue, les sens ne se complaisent que dans leur extase; la sensualité vit de frénésie.

Les ravages de cette passion, parmi les Germains, sont attestés par les mesures mêmes employées pour la combattre. Quelques tribus, éclairées par une fatale expérience, ne purent se refuser à voir que l'effet infailible du vin était d'énervier les hommes et de tarir chez les femmes les sources de la fécondité. Ces tribus le prohibèrent: effort héroïque que nos sauvages n'ont point imité. Peut-être aussi l'instinct si énergique de leur propre conservation avait-il éclairé les Germains sur les sinistres et

(1) Felix de Beaujour, p. 175, etc.

On aurait peine à citer un voyageur qui ne tombe d'accord sur ce point.

perfides desseins de leurs ennemis. « Cessons de nous épuiser à leur livrer des combats, s'écriaient les Romains. prodiguons-leur le vin, favorisons leur insatiable passion pour les liqueurs, et leurs fureurs ne nous donneront pas moins sûrement que les armes le spectacle de leur destruction (1). »

Quoi qu'il en soit de l'effet immédiat produit par l'abus des liqueurs et des viandes, il est de fait, en dernière analyse, que la chasteté, non plus que la paix, ne saurait trouver asile dans les cœurs où règne cette honteuse gloutonnerie, cette crapuleuse habitude de consumer ses jours dans des festins. L'homme ne se gorge pas impunément des liqueurs qui allument les plus furieux appétits du corps. Et cependant ces sauvages mêmes que nous venons de citer sembleraient, par leur exemple, renverser la seconde de ces assertions. Une digression plus apparente que réelle tient essentiellement à ce sujet ; osons l'aborder.

Lors de la découverte des Amériques, placées dans des circonstances d'une analogie assez frappante avec la Germanie de Tacite, un spectacle étrange frappa les yeux des Européens.

Ce spectacle, c'était, d'un bout à l'autre de ce continent, celui d'une froideur glaciale entre les deux sexes, réunis sans aucune apparence de réserve (2) ou de pudeur, et

(1) *Si indulgeris ebrietati.... haud minus facile vitiis quam armis vincentur. Tac., Germ., n° 13.*

(2) J.-J. Rousseau dit, au sujet des barbares du Nord qui envahirent l'empire romain : « La froideur naturelle des climats septentrionaux qui rend la réserve moins nécessaire, etc., etc. » *Lettres sur les*

jetés dans des circonstances où les passions semblaient s'éteindre par les causes mêmes qui les eussent enflammées partout ailleurs. Mais bientôt, en étudiant ce phénomène de plus près, il fut aisé de s'apercevoir que tout le mystère de cette dédaigneuse continence se révélait dans l'examen des habitudes du corps. L'impossibilité physique d'un vice avait été signalée pour une vertu.

Les sauvages de l'Amérique étonnent par leur insensibilité aux instincts de la nature (1). Dans toutes les parties du nouveau monde les indigènes traitent les femmes avec indifférence et froideur; et même dans les climats où l'embrassement du ciel semble mêler le feu à l'air que l'on respire et allumer les passions; là même, en dépit des licences et des tentations de la vie des forêts, si propres, dans nos idées, à provoquer et à bouleverser les sens, ces hommes si grossiers, si matériels, ne contemplent la femme qu'avec dédain et comme un animal d'une espèce inférieure (2).

Les missionnaires eux-mêmes, malgré l'austérité des idées monastiques, ne purent retenir l'expression de leur étonnement à la vue de la froideur apathique des jeunes Américains dans leur commerce avec les personnes du sexe (3).

spect., à d'*Alemb.*, tom. 4, p. 179; édit. Neuchâtel, 1764. Nous verrons combien il s'en faut que *le climat* soit la cause de l'apathie érotique des sauvages!

(1) De même en Australie. Voy. Ernest de Blosseville, *Pénalité en Australie*. — Péron et Freycinet, *Nouvelle-Hollande*, etc.

(2) Robertson, vol. 2, p. 65.

(3) Idem.

De nos jours enfin, les causes de cette bizarre exception se trouvent éclairées par une évidence d'autant plus incontestable, que le temps a confirmé de ses preuves les calculs de la raison.

Et ces causes, c'est encore dans les vices de la vie sauvage qu'elles se révèlent, dans les contrastes excessifs d'indolence et d'énergie qui en caractérisent les phases (1).

Examinez ces barbares : chez eux la prudence ne se ménage point de ressources ; le lendemain n'est jamais entré dans leurs calculs ; une brutale imprévoyance les porte à dévorer gloutonnement les récoltes et les provisions de la saison favorable dans des réjouissances et des orgies qui n'ont de terme que celui même de ces misérables réserves (2). Aussi d'horribles disettes ne tardent-elles guère à sévir ! Tout le courage passif des Indiens s'épuise dans d'atroces souffrances ; la faim commence à marquer ses victimes au sceau de l'épuisement ; et c'est dans ces cruelles circonstances, où tout conspire à l'abattement, que la vigueur du corps et la force morale de l'homme se sentent stimulées par les appels de la faim à se déployer avec la plus persévérante énergie (3). On s' imagine assez combien de victimes succombent ! quels désordres engendrent dans les constitutions les plus robustes ces brusques et accablantes alternatives ! On se figure avec quelle fureur doivent se satisfaire ces appétits terri-

(1) Péron et Freycinet, *Nouvelle-Hollande*, 463-470. — Robertson, etc., etc.

(2) M. Dejean, miss., *Annales de la propagation de la foi*, t. 3, n° 15. — Robertson, *Amérique*, etc., etc.

(3) Clark and Cass., 1829, *Rapport au congrès*. — Tanner, etc.

bles si longtemps, si cruellement comprimés ! Aussi, lorsque ces bandes affamées parcourent les forêts, si quelques succès signalent leurs guerres contre les animaux qu'elles recèlent, leur voracité brutale s'abandonne à des excès dont la mesure paraît surpasser celle de la puissance des organes humains. Peu leur importe de compromettre leurs jours par une réaction si violente (1). Ils se vengent sur eux-mêmes des maux que la faim leur a fait souffrir ; ils dévorent aujourd'hui, dussent-ils périr demain.

Poursuivons. Ces êtres, écrasés de tant de misères, ne connaissent que le corps ; cependant est-il possible de le traiter avec plus de barbarie ? Point de maisons ; pour la plupart des huttes ou des trous, comme ceux du Germain ; la nudité ou des vêtements chétifs ; nulle défense sérieuse contre les sévices de l'air. A peine, au milieu de tous ces germes de mort, la teinture la plus superficielle des connaissances médicales propres à combattre les maladies héréditaires qui vicie le sang et métamorphosent les races. Et combien est énergique l'efficacité de ces maux ! « On soupçonnerait presque l'existence de quelque difformité dans les peuples indigènes, tel est le nombre des individus nains, estropiés, sourds et aveugles (2). »

C'est ainsi que s'énervent les corps, que la souplesse et la force passive des organes succèdent à la vigueur et à la force d'action ; que s'éteint dans les veines appauvries

(1) Voyez Lewis and Clark, combien il arrive souvent que les chasses infructueuses se terminent par la mort du chasseur.

(2) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 74 et 85. — De Ulloa, 1-232. — *Lettres édifiantes*, vol. 5, p. 48. Moxes, etc. — Id. Dejean, *Ann. de la prop.*, t. 4, 1829, etc.

cette séve, cette fermentation de la vie qui stimule l'homme à la transmettre. Eh bien ! dans cette faiblesse, dans cette dégradation des organes, tout le secret de la continence du sauvage ! L'homme qui prétend se soustraire à la condamnation du travail appelle sur son esprit et sur son corps un châtiment dont la persévérance égale celle de sa rébellion. Il s'imagine tromper son juge, et sa fraude retombe sur lui-même de tout son poids.

« Après avoir basé mon jugement sur les plus minutieuses recherches, dit le philosophe Robertson, je crois être certain que le cours de la vie est plus bref chez les sauvages que dans les *Etats civilisés* (1). »

Brièveté de la vie, misères de tout genre, appauvrissement du corps, cela est assez clair ! Ainsi peut-être commence à s'expliquer la merveille de cette continence dont le spectacle étonnait Tacite et se reproduisait chez quelques peuplades de Germains, placées dans des circonstances à peu près semblables à celles qui produisent cette triple stérilité (2) qui, dans les Etats sauvages, frappe à la fois le sol, les esprits et le corps. Cependant l'historien indique dans ses développements que cette continence était une sorte de vertu à laquelle la jeunesse se trouvait plus spécialement astreinte ; et l'heureux résultat de cette

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 85.

(2) Stérilité du sol : voy. *l'Ancienne Germanie et l'Amérique avant la conquête*. Stérilité des esprits : les observateurs les plus impartiaux n'ont pu voir, sans un sentiment d'humiliation, à quel point l'homme, dans l'état sauvage, est rapproché de la brute ! Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 95. La Peyrouse, *Lettre à Fleurieu*, 7 fév. 1788. Stérilité des corps : voy. les pages où se trouve ce renvoi, etc.

réserve était que, ne connaissant l'amour que fort tard, elle jouissait d'une infatigable puberté (1).

Or, comme toute vertu suppose un effort et un but, nous croyons devoir chercher ici le but dans la politique, et César pourrait nous délivrer de toute incertitude à cet égard.

Les uns pensent, dit-il, que cette continence est utile *au développement de la taille*, qu'elle fortifie les *nerfs et le corps* (2) : c'est-à-dire qu'il faut voir le motif de cette vertu païenne dans le désir immodéré chez tous les barbares d'élever à son plus haut période la force musculaire. De là cette pratique instinctive de la maxime des athlètes romains : ni vin ni plaisir (3). Aussi, selon toutes les probabilités, cette privation se bornait-elle à l'âge où les effets du vice contraire exercent leur pernicieuse influence sur les corps qui sont les remparts vivants de l'Etat. Plus tard, la volonté de l'homme fait, docile à la voix des passions, ne reconnaissait plus d'obstacles légitimes à sa fougue; plus tard, les Germains devaient se laisser emporter librement aux conséquences de leur goût effréné pour les excès de table et de sommeil.

Cependant une nouvelle objection nous arrête, car dans ces contrées rien de si rare que l'adultère (4); et c'est au moment même où il se laisse surprendre que le châtiement l'atteint. Si nous admettons ce témoignage que l'historien n'a certainement pas la prétention de généraliser

(1) Tac., n° 20.

(2) Cés., l. 6, n° 21.

(3) *Abstineant venere et vino*. Quelques tribus s'y étaient décidées.

(4) Tac., n° 19.

pour toutes les tribus germanes, il nous sera du moins permis de soutenir que la vertu de chasteté ne se borne point uniquement à la fuite de l'adultère; et de plus les preuves tirées de la sévérité de la loi paraîtront fort incomplètes. Aurons-nous à citer l'exemple des Attapakas, chez qui la mort frappait sans rémission l'homme et la femme surpris en flagrant délit, si ce n'est lorsque, par un usage semblable aux coutumes de la Germanie, les coupables se rachetaient par une forte amende? Eh bien! nous apprenons que chez ces sauvages la rigidité des mœurs était loin d'égaler celle de la loi (1).

Nous savons également que chez les Indiens d'une grande partie de l'Amérique du Nord, la peine capitale est le prix de l'adultère; mais nous n'ignorons point non plus que les habitudes qui, chez ces peuples, d'ailleurs si flegmatiques, proscrivent l'adultère pur et simple, le protègent et *le produisent* en lui imposant la gêne d'une forme. Outre l'usage de la polygamie répandu chez ces nations, telle est la fréquence des divorces, qu'on ne s'étonne point de rencontrer des femmes déjà répudiées cinq à six fois consécutives (2).

Ajoutons à cette observation que si l'adultère passe pour un crime si grave aux yeux des Germains, nous ne voyons peser la sanction de la loi qui le punit que sur les individus exposés par la faiblesse de leur sexe aux rigueurs de l'esclavage. Aux femmes seules le poids éternel de la chasteté, et toutes les précautions se réunissent

(1) Bossu, *Voyage en Amérique*, p. 249, 250.

(2) Dumont d'Urville, *Voyage en Am.*, p. 504.

pour les y assujettir. Ici c'est encore l'historien qui parle, et sa parole est un jugement propre à bannir le doute sur l'effet que nous avons attribué aux festins si chers à ces peuples : « Pour elles point de ces banquets enivrants *qui allument les passions* (1). » Les passions allumées s'éteignaient-elles sans se satisfaire ?

Ce despotisme des hommes s'étendait au point que quelques peuplades interdisaient une seconde alliance à la jeune veuve : « Les filles recevaient un seul mari, comme un seul corps et une seule vie ; » et plus tard, nous voyons les femmes des Hérules, fidèles à ce principe, forcées de s'étrangler sur le tombeau de leurs maris, sous peine de vivre déshonorées et infâmes (2). Une même inspiration de tyrannie jalouse stimulait les barbares de l'Amérique du Sud à imposer à leurs femmes la pratique de la chasteté, et souvent même à punir de mort l'incontinence de ces malheureuses, tandis qu'eux s'abandonnaient sans frein à la polygamie et à la débauche (3).

En cédant aux raisons qui nous portent à juger des Germains par les Indiens, nous observons que cette froideur pour le sexe ne revêt pas non plus un caractère d'universalité, et qu'elle disparaît avec sa cause. Dans les contrées situées sur le bord des grands fleuves, où, grâce à l'adresse des pêcheurs, la nourriture surabonde, les hommes jouissent d'une constitution plus vigoureuse, et les femmes, qui dès lors se voient l'objet de leur recher-

(1) Tac., n° 19, p. 275.

(2) Procope.

(3) *Lettres édif.*, vol. 5, p. 51, 53.

che et n'ont point à gémir sous le poids de travaux incessants, deviennent plus soigneuses et plus prévenantes. Comme aucun lien de religion et de pudeur ne retient ces tribus, une dissolution excessive y étonne l'œil du voyageur (1).

Il est d'ailleurs une autre raison de s'expliquer ces habitudes de débauche : c'est que chez ces derniers sauvages, abondamment pourvus des biens propres à flatter leur sensualité grossière et stimulés par la succulence de leurs aliments, les femmes elles-mêmes croupissent dans une indicible indolence. Or, un laborieux observateur nous rappelle par des faits une vérité qui s'est de tout temps manifestée dans les maximes de tous les peuples ; c'est que, pour les malheureuses qui font métier du vice, et dont la gourmandise et la voracité sont extrêmes, la cause la plus efficace du dérèglement ce fut la paresse (2).

Loin de là, les femmes germaines et celles de la plupart des tribus américaines étaient écrasées du poids des plus pénibles travaux ; la continence devenait donc pour elles un fardeau d'autant moins pesant.

Enfin, si l'histoire des peuples sauvages ne nous donne point la clef de l'histoire des peuples de la Germanie, nous ne saurons plus comprendre une sorte de continence mêlée à l'habitude des orgies, chez une nation dont, après la chasse et la guerre, la passion dominante était celle de manger et de dormir.

(1) Robertson, vol. 2, p. 74.

(2) Parent-Duchâtelet, *Pr. dans la ville de P.*, vol. 1^{er}, p. 91, 138, 139, etc.

A quoi devait se réduire la chasteté chez les tribus germanes dont l'état était parallèle à celui des peuplades de l'Amérique les plus dégradées, sinon, comme chez ces misérables Indiens, à l'impuissance d'un sang appauvri, ou d'un corps dont la vigueur s'énervait rapidement par les brusques alternatives d'apathie et de fatigue extrêmes.

Cependant un autre fait digne de remarque, et qui, chez les plus nobles tribus germanes, prouve une vie moins précaire, moins agitée que parmi la plupart des tribus indiennes, c'est que les Germains ne limitent pas le nombre de leurs enfants (1). Loin de là, chez tous les barbares de l'Amérique et de l'Australie, les femmes, épuisées par les indicibles fatigues de la vie sauvage, comptent avec la nécessité. Elles accordent le jour à deux enfants, presque jamais elles ne dépassent ce nombre. Tantôt elles éteignent dans leurs entrailles l'étincelle de la vie qui s'y allume. Tantôt, sachant quelles luttes terribles le nouveau-né serait appelé à soutenir, elles tranchent le fil de ses jours, à moins que la vigueur de sa constitution ne paraisse devoir lui faire un jeu de ces tristes épreuves (2). La nature frémit des horreurs qui accompagnent ces épouvantables jugements où la paresse et la misère repoussent hors du monde tant d'innocents par les mains que la pauvreté du langage nous force d'appeler maternelles.

Dans cette appréciation de la continence des Germains où nous nous aidons à la fois et des documents de l'his-

(1) Tac., n° 19, p. 276.

(2) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 72, 73.

toire et des ressources de l'analogie, loin de nous toute exagération calculée. Aux yeux de la corruption romaine, cette vertu pouvait bien exister dans les solitudes sévères de la Germanie; car la comparaison accablante pour le peuple policé rehaussait sans effort la nation barbare. L'homme qui savait s'abstenir pour un temps, remporter sur lui-même un commencement de victoire, et rendre hommage, par sa tyrannie même, à la vertu qu'il imposait à la faiblesse du sexe et de l'âge, cet homme différait du Romain, usant ses jours dans la fange de la crapule; cet homme différait encore du sauvage, esclave empressé de ses sens dès que ses organes ont retrouvé la force de répondre à l'appel des passions; mais entre cette continence païenne et la chasteté dont le nom seul offre une si haute idée aux nations chrétiennes, il y a toute la distance qui sépare l'homme de Dieu (1).

(1) Voyez cet arrière-faix des nations barbares qui se ruèrent sur l'empire; ces sauvages connus sous le nom de Danois, de Normands, qui désolèrent la France et l'Angleterre; ces Scandinaves, c'étaient bien là des Germains, les mêmes barbares dont il est ici question; un peu moins étrangers, cependant, aux séductions de la vie policée que leurs prédécesseurs. Quelle idée se faisaient de leur chasteté les peuples qu'ils envahissaient? Les religieuses ne connaissaient d'autre moyen d'échapper à leur brutalité que de se dévisager avec le tranchant du fer. La haine du christianisme poussait-elle les barbares du Nord à ces excès? Non. Le dernier sacrifice de l'homme est celui de la vertu qui l'honore le plus à ses propres yeux! La mort de ces religieuses eût satisfait ces barbares, s'ils eussent connu la chasteté.

Entre mille exemples, voyez Lingard, auteur qui eut l'occasion de les étudier. *Histoire d'Angleterre*, tom. 1^{er}, p. 252-264.

Dans le iv^e et le v^e siècle, plusieurs de ces nations, mais non point toutes, se signalèrent par leur amour pour la chasteté. Ob-

L'historien décrit ensuite, chez les Germains, la fureur du jeu, si mortelle aux instincts d'indépendance du barbare, qu'il n'est pas rare de voir le joueur, après avoir perdu tout ce qu'il possède, risquer sa propre personne sur un coup de dé (1). Puis, à la suite de ces orgies du jeu et des scandales d'une ivresse habituelle, l'ombre de quelque vertu venant à passer, nous l'entendons gravement nous dire que les bonnes mœurs font plus en cette contrée que les bonnes lois ailleurs.

Quant à nous, lorsque nous examinons dans le détail ces peuplades diverses de la Germanie (2), leurs vices, leur grossièreté, l'amour du pillage qui les caractérise, et cette férocité qui leur arrache des larmes sur les ennuis de la paix que leur a faite Drusus, cette paix qui les condamne « à voir la rouille consumer leurs glaives et l'embonpoint appesantir leurs chevaux (3), » tous les éloges décernés à la Germanie s'évanouissent ; ces hommes simples, modestes, équitables, ne sont plus que les barbares connus de nos voyageurs ou des historiens modernes, et qui

servons que cette vertu, et je lui donne ce nom parce que ces barbares la tenaient du christianisme, et commençaient à se croire chrétiens ; observons, dis-je, que cette vertu flattait leur amour-propre en les élevant, à leurs yeux, au-dessus des sujets de l'empire et surtout des Africains, enfoncés dans les plus monstrueuses débauches. Nous traitons ici spécialement des barbares avant leur commerce avec les nations policées.

Parcourez Bérault-Bercastel, *Histoire de l'Eglise*, vol. 3, de la page 45 à 49 ; ou bien remontez aux sources.

(1) Tac., n° 24.

(2) Id., n° 19.

(3) Florus, l. 4, chap. 12.

usent leurs jours dans les débauches, dans les querelles, dans les surprises, le vol et la guerre. Modèles saisissants du sauvage de nos jours, ces enfants des forêts ne semblent pas moins étrangers aux arts qu'au travail, et leur vie se résume pour nous dans ces trois mots : orgies, fainéantise, carnage. Et voilà ce qui reste dans le creuset de ces bonnes mœurs qui font plus que les bonnes lois ailleurs.

Cependant si nous tenons à comprendre le sens et la portée de certains éloges relatifs à ces peuples, et aussi extraordinaires que mérités ; éloges qui, égarés de loin à loin dans les pages de l'histoire, paraissent accuser l'historien d'inconséquence, un léger rapprochement nous éclaire ; un exemple dissipe notre incrédulité et nous enseigne quelle part il est juste d'établir, *dans tous les temps*, entre les hommes d'une même nation.

La race qui comparait momentanément devant nous est celle des sauvages de l'Amérique méridionale ; écoutez. « Lorsque ces peuples sont en guerre, ils s'attachent à faire un nombre considérable de prisonniers, parce qu'au retour de leurs expéditions ils les dévorent. » Ce n'est point tout, « en temps de paix, les *Indiens d'une même peuplade* se poursuivent les uns les autres, et se tendent mutuellement des pièges afin d'assouvir leur appétit féroce. » A coup sûr, les derniers des Germains, les Hiberniens ou les Scythes n'eussent su pousser plus loin le cynisme de la barbarie (1). Eh bien ! s'il nous prenait fantaisie de ne point considérer ces peuples dans leur ensemble, s'il nous

(1) Voy. Strabon, Hérodote, P. Méla, etc.

arrivait, par une raison bonne ou mauvaise, de substituer dans notre appréciation l'individu à la société, qui nous empêcherait d'admirer leur valeur guidée par les lois de l'équité, leur mansuétude, leur amour de la paix? « Car, poursuit le même observateur, il *en est beaucoup* parmi ces misérables qui ont horreur de cette coutume barbare. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible. Ceux-ci vivent tranquillement chez eux; s'ils prennent les armes, ce n'est que *lorsque la nécessité les y contraint*; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats. On peut dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares; les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver chez des hommes sans éducation, et pour ainsi dire sans principes (1).

Voilà bien les hommes de saint Paul qui, n'ayant pas la loi, font naturellement ce que la loi commande et se tiennent à eux-mêmes lieu de loi, faisant voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leur cœur (2).»

Dans cette remarque du bon religieux se trouve la vérité, parce que nous y retrouvons la nature. Les paroles de l'Apôtre, plus générales, y ajoutent une puissante autorité. En effet, chez toutes les nations il y eut toujours deux races d'hommes, parce qu'il y a deux principes qui, depuis la chute d'Adam, se disputent le monde; parce que chacun de ces principes compte ses élus.

(1) *Lett. édif.*, P. Lecat. Buénos-Ayres, 1720, t. 5, p. 472, 473.

(2) Saint Paul aux Romains, chap. 2, v. 14, 15.

Mais, si l'on tient à juger sainement, il importe de se rappeler que, surtout dans les régions ou dans les âges soumis au paganisme, les élus du bon principe ne constituent qu'une faible, qu'une insignifiante exception.

Les races germaines auront une fois encore à se présenter à nos regards dans un parallèle de mœurs plus général.

GAULOIS.

Deux principes opposés se partageaient le gouvernement des Gaules. D'abord le principe de la division, introduit comme règle fondamentale non moins dans l'Etat que dans la famille; puis, sous le manteau de la puissance théocratique, habituée à dominer le mouvement général de la nation, se voilait le principe de l'unité, auquel cette puissance vivait elle-même ostensiblement soumise.

Par la force que lui prêtait cette loi, le corps des pontifes corrigeant sans le détruire le vice de l'institution politique, reliait en un seul faisceau la multitude de factions rivales dont se composaient les Gaules et qui, sans son autorité redoutable, eussent suffi, par leur seule existence, pour anéantir toute société.

La maxime de diviser pour régner paraît admirable aux hommes vides de convictions religieuses, qui, au lieu de guider et de gouverner à l'aide des grands principes sociaux, traitent de rêve la religion d'où ces principes émanent, et croient lui faire beaucoup d'honneur en la reléguant au coin du foyer domestique. Eh bien! il semblait

déjà merveilleux aux Gaulois de savoir se *désunir* pour repousser l'oppression (1), pour neutraliser la tyrannie par ses propres éléments, c'est-à-dire par la force et l'habileté opposées à elles-mêmes jusque dans chaque fraction de parti. Et voilà comment, dans les Gaules, tout était faction ; comment toute faction, soit dans l'Etat, soit dans la famille, reconnaissait un chef. Le but de cette constitution était d'offrir au faible un appui toujours certain contre la tyrannie de la force.

Lors de l'invasion de César deux classes se partageaient le pouvoir. L'une l'influence des richesses et des armes ; celle-ci se composait des chevaliers ou nobles, que nous appellerions de préférence hommes libres. La deuxième, appuyée sur des débris de traditions et puisant ses ressources dans la faiblesse de l'intelligence d'autrui, parlait et agissait au nom du ciel : c'est nommer les druides. Quant au peuple, nous le retrouvons, à quelques nuances près, dans l'ordre des Mayèques au Mexique, ou dans les Yaconas au Pérou, c'est-à-dire sevré du pouvoir et courbé sous le joug (2). La plus grande partie des gens du peuple, pressés par des dettes ou menacés de l'oppression, s'étaient donnés à des nobles qui avaient acquis sur eux tous les droits du maître sur l'esclave (3).

Non-seulement le peuple ne prenait aucune part aux conseils, mais dans les Etats gaulois les plus sagement administrés, toute nouvelle relative aux intérêts publics tombait, à l'instant où elle était éclos, dans le domaine

(1) Cés., *De bell. gall.*, l. 6, p. 3.

(2) Robertson, vol. 3, p. 165, 166, 167.

(3) Cés., *De bell. gall.*, chap. 14.

du gouvernement. Le premier qui la recevait, dépositaire d'un bien étranger, devait la transmettre immédiatement au magistrat, et la multitude savait mesurer sa curiosité au bon plaisir des gouvernants (1). De crainte encore que le peuple ne songeât à s'immiscer dans les affaires de l'Etat, une mesure rigoureuse interdisait à toute bouche profane d'agiter les discussions politiques hors du conseil.

Le pouvoir réel existait dans les Gaules comme l'âme dans le corps ; on ne le voyait point, on le sentait. L'œil n'en était point frappé, mais il donnait aux membres le mouvement et la direction. Ce pouvoir c'était celui des pontifes, devant lequel pâlisait l'étoile des magistrats et des princes. Ainsi le commandaient les mœurs de cette nation que nous rencontrons, à toutes les époques de son histoire, zélée et rigide observatrice des lois de sa religion, dont les prêtres étaient les oracles. Lorsque la corporation des druides avait fait retentir sa voix sacrée dans les forêts des Gaules, une conviction profonde saisissait tous les esprits ; ou du moins nulle puissance n'aurait eu l'audace de la contredire ou de lui résister.

Il suffit de savoir les terreurs (2) dont cette religion toute mystique glaçait l'âme des Gaulois pour se représenter

(1) Cés., *De bell. gall.*, chap. 20.

(2)

Jam fama ferebat

Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas
Et procumbentes iterum consurgere taxos
Et, non ardentis, fulgere incendia silvæ
Roboraque amplexos circumflexisse dracones.

.... Medio cum Phœbus in axe est

Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos

l'empire des druides. Du fond de leurs antres de verdure, dans la profondeur de leurs noires forêts de chênes, leur voix répétait les paroles mêmes que le dieu leur faisait entendre, et révélait l'avenir qui s'épanouissait clairement à leurs yeux dans les entrailles des victimes ou dans les signes de la science desquels le commerce habituel avec le dieu avait initiés. Le dieu, se fût-il lui-même corporellement manifesté, n'eût point frappé plus vivement ses adorateurs, tant était vive la croyance, si formidables étaient les pratiques de ce culte, si propres à graver une impression profonde en ces hommes d'un caractère léger et bouillant, d'une imagination ardente et d'une nature toute sensuelle.

La vénération acquise par le pontife au pied du *beth-el* le suivait dans les lieux profanes. Son caractère d'infailibilité religieuse l'accompagnait, indélébile, dans les actes de la vie politique et sociale. Elevé au-dessus des soupçons de l'erreur dans les spéculations les plus sublimes, les plus impénétrables aux efforts de l'intelligence d'un mortel, comment se fût-il égaré dans des matières purement humaines, dans des sciences toutes secondaires? Quelle illusion eût déçu dans le présent ces yeux familiarisés à la vue de l'avenir?

Accessus, dominumque timet deprendere loci.

.... Simulacra mœsta deorum

Arte carent, cæsisque extant informia truncis.

Pharsale, Lucain.

C'est dans ce passage que le Tasse puise l'idée de sa Forêt enchantée.

(1) Voy. Dissertation sur les *beth-el*, unité de la race humaine, par l'auteur de ce livre, à la fin du volume.

Toute surprise cesse donc lorsque nous voyons les druides régler la plupart des différends publics et des contestations particulières ; fixer les bornes de la propriété, et donner sanction aux lois par le jugement du crime et l'application de la peine.

Les Gaulois ont compris qu'il n'existe, pour les lois humaines, qu'une seule base : la volonté divine. Seulement, égarés, faute d'examen, par d'artificieux imposteurs, ils ont pris les mensonges qui découlent d'une source impure pour des vérités immuables, et chez eux le prêtre et la raison de la loi se confondent. Voilà comment, « lorsque la bouche du prêtre a fulminé ses anathèmes, fût-ce contre le magistrat ou le prince, les Gaulois se figurent que le ciel a dénoncé ses volontés et son courroux (1). » La puissance séculière tombe pulvérisée comme un verre fragile sous les coups de l'excommunication ; on fuit l'impie comme si l'air qu'il respire était infecté.

Si donc une multitude d'Etats, de principautés, de républiques, constituent la nation gauloise ; si chaque gouvernement, chaque famille encore, se décompose en factions ; si le principe destructeur de la division plane et répand sur toute la contrée sa funeste influence, le principe de l'unité se rencontre aussitôt pour le combattre et pour retenir dans les membres la vie qui leur échappe, en se roidissant contre la force qui tend à les séparer. C'est que dans tous les Etats, dans toutes les familles, c'est le même culte qui règne, c'est du même dogme que découlent les leçons quotidiennes de la morale, ce sont les

(1) Cés., l. 6, chap. 14. — Tac., *Germ.*, n° 7-11.

mêmes ministres dont la parole fait pour toutes les robustes consciences des Gaules la vérité et le mensonge.

En un mot, il est difficile de ne point voir dans les druides le centre où viennent aboutir tous les fils du pouvoir ; le pivot sur lequel roule et repose l'Etat ; et ce principe d'unité, si longtemps opposé avec bonheur par les druides au fatal principe de la division, préside à leur propre constitution ; car un pontife unique et suprême règne dans le sacré collège (1). Le souverain de chaque société gauloise ne possède donc, à proprement parler, d'autre puissance que celle d'un administrateur et tous ces souverains cèdent à l'influence d'un pouvoir unique : la monarchie théocratique. Cette force exorbitante vint à fléchir, il est vrai, et malheureusement ce fut alors que les Gaules disparurent de la carte des Etats libres.

Qui avait mieux et plus vivement compris la portée de l'influence druidique que les conquérants de la Gaule ? Pourquoi s'attachèrent-ils avec une si opiniâtre persévérance à briser le réseau dans lequel les druides avaient enveloppé les sociétés gauloises ? Jeter dans le discrédit le culte dont les druides étaient les ministres, c'était leur ravir le sceptre et arracher de leurs mains le pouvoir d'insurger la patrie contre Rome, au nom de la conscience et des dieux. Amener les Gaulois aux croyances romaines, c'était les lier à l'empire dont on leur faisait épouser l'Olympe, convoqué comme l'avaient été les divinités druidiques à tous les actes de la vie sociale et politique. A l'aide de cette propagande artificieuse, ils laissaient tom-

(1) *Omnibus druidibus præest unus.* Cés., l. 6, chap. 15.

ber dans l'impuissance et repoussaient sous le jeu du principe de division tous les petits Etats gaulois privés du lien fédératif de la religion. En un mot, asseoir Jupiter sur l'autel d'Hésus et de Teutatès, réduire aux proportions mesquines des divinités romaines, et encadrer entre des murailles ces dieux des sombres et mystérieuses forêts, présents partout comme les forêts elles-mêmes, et auxquels les Gaulois, avant la conquête, avaient refusé d'élever des temples, parce que c'était une idée sacrilège que de prétendre renfermer l'infini entre les limites d'un édifice, c'était conduire les Gaulois à peser de leurs propres mains sur le sceau de leur esclavage.

Tel fut le secret de la sanglante intolérance des Romains. Le polythéisme, toujours le même sous la prodigieuse variété de ses formes, ne se déclarait pas la guerre à lui-même en attaquant au nom des dieux de Rome les dieux gaulois; mais la politique romaine, s'armant de sa religion comme d'un levier, soulevait et renversait à terre l'omnipotence druidique (1).

C'est ici peut-être qu'il est bon de reconnaître, avec l'auteur de l'Indifférence en matière de religion, que « toute religion, même fausse, a quelque chose de favorable à l'humanité (2). » De ses dogmes erronés découle, il est vrai, une source intarissable de désordres et de crimes; mais aussi une morale quelconque se forme des débris de la vérité qu'elle a recueillis, morale que les familles traduisent en lois, et sur laquelle elles peuvent,

(1) *Massacres des druides dans les contrées celtiques; scènes de Mona (Anglesey).*

(2) *Idem.* — Montesquieu, *Esp.*, vol. 1, l. 4, chap. 16.

au nom d'une puissance supérieure à l'homme, établir une société plus ou moins durable et compacte selon la valeur du dogme (1).

Au contraire, « sans religion nulle société possible (2), » nul gouvernement; et dans l'état de désagrégation de familles complètement sauvages, un tourbillon de crimes et de monstruosité dont s'étonne la foi la plus robuste, quelque irrécusable qu'en soit la vérité. L'absence de religion est la plus forte et la plus fatale de toutes les erreurs; la négation de Dieu est le principe d'anarchie le plus complet qui puisse exister.

Ce fut au patriotisme, aux croyances des druides que les Gaules furent redevables de l'unité nationale qui conserva si longtemps dans leur sein le feu de la vie. A eux seuls la gloire de la longue indépendance de leur patrie. Il y aurait de l'injustice à méconnaître cet immense bienfait, encore que l'ambition de quelques druides ait fourni aux Romains l'occasion, si peu nécessaire à leur convoitise, de se présenter en armes sur le territoire des Gaules.

Lorsque les Gaules eurent, en quelque sorte, cessé d'appartenir aux Romains, désormais incapables de payer l'obéissance par la protection, le souvenir encore récent

(1) Les observateurs les plus impartiaux n'ont pu voir sans un sentiment d'humiliation à quel point l'homme dans l'état sauvage est rapproché de la brute. Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 95. — C'est que plus il touche à l'état sauvage, plus sont incomplètes ses notions religieuses. Voy. *id.*, la Pérouse, lettre à Fleurieu, 7 fév. 1788. — Lisez la description magnifique du sauvage dans J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*.

(2) Rousseau, *Contrat social*, chap. 8.

des bienfaits que la patrie devait aux ministres de son ancienne religion, l'habitude longtemps heureuse de se laisser guider par leur sagesse, ne purent être sans influence sur les Gaulois pour les déterminer à remettre leur sort aux mains des ministres de leur religion nouvelle. Qui dira que le *patriotisme éclairé de ces derniers n'a point reconstitué l'unité territoriale* si puissamment maintenue par les druides ? Le pouvoir de Rome s'écroulait ; nul lien commun ne reliait plus les diverses provinces, les municipalités indépendantes des Gaules. Partout la faiblesse et les cabales offraient un leurre à l'ambition des puissants et à la convoitise de l'étranger. Les populations, divisées, ne reconnaissaient plus, en quelque sorte, que la crosse protectrice de leurs pasteurs. C'est alors que, certains du concours et de la bienveillance de leurs ouailles, et résolus d'assurer à la patrie et à la religion l'unité nécessaire, les premiers pasteurs se portèrent, comme par suite d'un accord général, à inviter et à placer à leur tête Clovis, le guerrier d'origine celtique comme les Gaulois eux-mêmes, et que bientôt les deux peuples s'assimilèrent l'un à l'autre par des négociations pacifiques, bien plutôt que par des luttes désastreuses (1).

Voilà comment, au milieu des torrents dévastateurs des barbares, le bénéfice de la victoire prévalut sans l'escorte hideuse des fléaux de la guerre ; comment se reconstitua, sans tourmente, la nationalité à demi détruite sur la terre des Gaules ; de quelle sorte enfin brille dans

(1) Achaintre père, *Notice sur les Gaulois*. Acad. Ebrof. — Dissert. *Art de vérifier les dates*, vol. 1, p. 725 ; vol. 2, p. 232.

toute sa lucidité cette assertion de l'anticatholique Gibbon : « La France est une monarchie fondée par des évêques. » C'est que, sans parler de l'excellence de la doctrine catholique, le patriotisme des druides avait été dans l'esprit des peuples le garant du patriotisme des évêques (1).

Si des ministres nous passons au culte, et si nous plongeons aussi avant que l'histoire nous le permet dans les antiquités, il nous est difficile de ne point rester frappés d'une multitude de rapports entre les religions celtiques et les croyances du peuple hébreu. Il semble que

(1) Pourquoi la plus noble, la plus forte, la plus puissante monarchie a-t-elle été faite, au pied de la lettre, par des évêques (c'est un aveu de Gibbon), comme une ruche est faite par des abeilles ? *Soirées de Saint-Pétersb.*, vol. 2, p. 252.

Mais un fait qui explique tous les autres, c'est que les Franks, les moins nombreux des barbares, n'ont réussi que parce qu'ils ont été les hommes d'armes, les instruments des chefs de la population catholique. M. Michelet entrevoit et signale ce résultat décisif : « L'Eglise, dit-il, fit la fortune des Franks ; jamais leurs faibles bandes n'auraient détruit les Goths, humilié les Bourguignons, repoussé les Allemands, si partout ils n'eussent trouvé dans le clergé un ardent auxiliaire qui les guida, éclaira leur marche, *leur gagna d'avance les populations.* » *Historiens modernes de la France*. Michelet, par M. Cochut. — *Revue des deux mondes*, numéro du 5 janvier 1842.

Ce que Bossuet a dit de la France avec une espèce de joie, qu'elle était une monarchie fondée par des évêques, serait bien plus vrai de l'Espagne. Mais, chose singulière, cette influence prédominante du corps épiscopal y fondait, non pas la monarchie absolue, comme le voulait Bossuet, *mais une monarchie libre et tempérée*. *Cours de littérature du moyen âge*, quinzième leçon ; vol. 2, p. 77, 78.

Villemain.

Revoy. *Art de vérifier les dates*, vol. 1, p. 725 ; vol. 2, p. 232.

l'identité de foi se révèle et perce par jets de lumière au travers des nuages du mensonge et du temps. Ici c'était un Dieu, unique créateur de l'univers, adoré sous le nom d'Hésus. C'était la croyance d'une vie future, d'une âme immortelle, d'un lieu de délices pour les bons et de peines terribles pour les hommes pervers. C'était la foi, basée sur les plus antiques traditions, qu'un homme devait périr pour racheter l'homme objet du courroux céleste.

Leurs mains dressaient à la Divinité pour autels des pierres brutes, des beth-el (1), si célèbres dans l'Ecriture; et sur ces pierres, symbole primitif du Christ, et peut-être objets primitifs de l'idolâtrie, lorsque des intérêts puissants commandaient de faire violence au ciel, lorsqu'un fléau menaçait l'Etat ou un homme influent, le couteau sacré immolait des *rédempteurs*. C'est ainsi que les druides, après avoir abâtardi le dépôt des croyances, perpétuaient par un crime abominable la croyance au Messie. Un homme, il est vrai, mais *un seul*, un Homme-Dieu, devait payer au ciel la rançon de la terre, tandis que chez ces barbares, à chaque terreur, à chaque calamité nouvelle, le sang humain donnait une nouvelle onction à la pierre beth-el, figure de l'oint du Seigneur (2).

Le fait avéré de ces sacrifices, quoi qu'en aient écrit quelques auteurs trop portés à substituer leurs opinions à l'histoire, démontre que s'il faut attacher à la vérité quelque importance, c'est avant tout en fait de dogmes, puis-

(1) *Dissert. sur les beth-el, unité de la race humaine*, par l'auteur de ce travail.

(2) *Petra autem erat Christus*. (St-Paul.) — Voy. Beth-el, indiqué ci-dessus.

que le dogme est le principe de la croyance, et que le crime, dans les fausses religions, n'est qu'une erreur déduite de ce principe générateur de la morale; erreur nécessaire dans les opérations du jugement humain, lorsque le dogme se mêle aux faussetés du mensonge. Si l'on admet que toutes les erreurs se tiennent et que, de chaînon en chaînon, la plus légère aboutisse à la plus grave, s'étonnera-t-on de voir toutes les religions anciennes finir par enfanter des dieux altérés de sang, et par proposer à l'imitation de l'homme tout ce que l'imagination peut engendrer de plus dégoûtant en débauches ou en crimes.

C'est précisément parce que nous n'apercevons dans la morale qu'une émanation du dogme, qu'il nous semble aisé de saisir la cause de la férocité gauloise. Un des dogmes favoris de cette race, c'était l'immortalité de l'âme, dogme si dangereux lorsqu'il repousse ces vérités sociales : que la vie est un dépôt sacré, que l'amour du prochain doit égaler l'amour de soi. Cette croyance d'une âme immortelle perçait dans tous les actes de leur vie, dans toutes les pratiques de leur culte. Elle avait poussé de si profondes racines dans leurs mœurs, l'idée qu'ils se faisaient d'un autre monde affectait des formes si matérielles et si grossières, qu'on les voyait prêter sous la seule condition que le contrat recevrait son exécution dans la région des esprits (1).

Animées de la même foi, et stimulées par le désir de partager l'existence nouvelle des objets de leur affection que la mort venait de moissonner, d'innocentes victimes

(1) Cés., l. 6. — P. Méla, l. 3.

se précipitaient quelquefois sur le bûcher, et s'offraient en holocauste dans la compagnie du cadavre. Dans des temps un peu plus reculés, les Gaulois avaient forcé les esclaves et les clients à suivre tout vivants la froide dépouille des chefs dans les flammes funéraires. Non moins violente et sanguinaire, la foi qui régnait au Pérou précipita plus de mille victimes dans la tombe du monarque Huana-Capac (1).

La Divinité ne confiait pas l'existence aux Gaulois comme un inviolable dépôt. En frappant les corps, ils ne détruisaient qu'une matière destinée à périr. Prodiges, par le fait de ces croyances, et de leur sang et de la vie des leurs, quel respect pouvaient avoir pour l'existence d'autrui ces hommes qui brisaient la trame de leurs jours avec une si fière insouciance? Leurs dieux se complaisaient dans le sang. Ils imitaient et honoraient, en ravageant le monde, une de leurs divinités favorites, celle qui présidait aux combats, mais qui ne joignait pas à ses noms, comme le Créateur de l'homme et le Dieu des combats de la Bible, le nom de Dieu de paix. Le carnage, l'effusion du sang, devenaient une sorte de profession de foi religieuse, et la férocité naturelle s'exaltait encore de toutes les forces de la superstition.

Dès les premiers temps de l'invasion romaine l'unité divine, attaquée par les vainqueurs, avait cédé au goût croissant de la division; plusieurs des attributs distincts de la toute-puissance obtinrent un culte, un nom. Teutates, Saturne, Cybèle, reçurent les adorations des Gau-

(1) Robertson, *Acosta*, l. 5, chap. 7.

lois. Le dieu Mars devint pour eux comme pour les Scythes la divinité principale, et ils l'adorèrent exactement sous la même forme : celle d'une épée menaçante (1). Lorsqu'ils partaient pour les combats, il leur arrivait souvent de l'instituer pour héritier (2). Quelquefois ils lui consacraient d'avance les prisonniers et le butin. Lorsque soulevés par l'orgueil et l'avarice des Romains, dont la sacrilège audace avait profané les trésors de Toulouse, ils eurent joint leurs armes à celles des Cimbres et assailli les légions, dix Romains seulement s'échappèrent. Tous les captifs tombèrent immolés; puis les chevaux, le butin et l'or roulèrent dans le lit du Rhône, solennellement précipités (3).

Il était rare que les dépouilles humaines n'eussent point leur prix pour le vainqueur. Semblables aux Scythes et aux sauvages modernes, les guerriers attachaient les têtes abattues au poitrail de leurs chevaux, ou les enchâssaient richement pour s'en glorifier aux yeux des étrangers (4).

•Infiltrée dans l'âme des Etats, cette religion flétrissait dans le germe les fruits de la société dont elle était le lien. Loin d'habituer l'homme à chérir, à supporter du moins son semblable, elle le familiarisait, s'il voulait flatter le goût de ses dieux, à verser le sang. Loin de lui enseigner à respecter le premier des biens que la société place sous

(1) Autre rapprochement : *Romæ antiquitus statuum Martishastam, dicit Varro.* — Clément d'Alex., *Orat. adh. ad gentes*, p. 6 verso. Bâle, 1555. — Voy. Denys d'Halicarnasse.

(2) Cés., l. 6, n° 17.

(3) *Art de vérifier les dates*, vol. 1, p. 595, *Hist. rom.*, etc.

(4) Strabon, Diod., Cés.

sa sauvegarde, la vie de l'homme, elle lui faisait un jeu féroce, ou, pour mieux dire, un jeu sacré de la mort. Enfin la destruction de l'homme pour racheter la vie ou simplement les biens de l'homme, c'est-à-dire à tout propos, telle était la conséquence de son dogme capital : le dogme faussé de la rédemption.

Qui ne connaît le mode et la fréquence des sacrifices druidiques? En temps de guerre, le nombre des victimes égalait souvent celui des captifs; nous l'avons pu voir lors de la défaite de Servilius et de Manilius, après le sac de Toulouse. Dans les contrées où régnait une paix éphémère, le crime d'abord, puis l'infortune, marquaient au front ceux que réclamait le couteau sacré (1).

Le mode des sacrifices variait selon les circonstances et les lieux. Tantôt la superstition élevait de vastes idoles d'osier que les prêtres remplissaient de vivants; puis la flamme du bûcher faisait monter aux nues, avec le cri de ces misérables, l'odeur du sang et de la graisse, si chers aux dieux du paganisme. Tantôt, comme à Marseille, civilisatrice des Gaules, des victimes délicatement nourries attendaient l'heure des dieux, et le pontife, avant de les immoler, chargeait de fleurs et de malédictions leur tête dévouée (2). La piété n'eût osé déposer sur l'autel des chairs consumées par la maigreur. Et ce sentiment n'était point particulier aux seuls Gaulois. Nous le voyons dominer au même degré chez les sauvages de Thlascala. Sur le point d'attaquer Cortez, ils fournissaient le camp

(1) Cés., l. 6, n° 15.

(2) Strab., l. 4.

d'abondantes provisions de maïs et de volailles (1), tant leur conscience eût été bourrelée d'immoler à leurs dieux des victimes exténuées par la faim (2).

A Marseille, lorsque les rangs du vulgaire fournissaient la victime engraisée, la main du prêtre la précipitait du haut d'une tour; mais, si le personnage qui s'était offert en holocauste appartenait à une caste distinguée, les ministres de la mort le conduisaient hors des murs et le brisaient sous une grêle de pierres. Quelquefois le sacrificeur clouait à des arbres la proie sacrée destinée à périr sous le fer des flèches; ou bien une meule de foin couverte de monceaux d'animaux s'élevait en guise de bûcher, et après que les hommes dévoués s'y étaient installés, la flamme dévorait cette vaste offrande (3).

L'eau des fleuves et des lacs que la superstition avait animée du souffle de quelque divinité locale, s'ouvrait aussi pour engloutir les victimes; mais les sacrifices les plus fréquents s'accomplissaient dans les ténèbres, au pied des vieux chênes, sur la pierre brute et colossale,

(1) Robertson, *Amér.*, vol. 2, p. 281.

(2) Moins délicats étaient sur ce chapitre les païens du culte italique. « Je tairai les ruses de vos sacrifices où vous n'immolez que des animaux étiques, décharnés et attaqués de pourriture, tandis que, s'il se rencontre quelque victime brillante de santé et d'embonpoint, vous n'en détachez pour vos dieux que le bout de la tête et des pattes, vile pâture que vous jetez chez vous à vos esclaves et à vos chiens. Il n'arrive pas même un tiers de la dîme d'Hercule sur son autel, et j'applaudis à votre sagesse : de tant de biens perdus vous cherchez à arracher quelques débris. » Chap. 13. Traduction inédite de l'auteur de ce livre de l'*Apolog. de Tertul.*

(3) Strab., l. 4.

le beth-el (1), où, tantôt le druide, tantôt la druidesse, interrogeaient le sang et les entrailles fatidiques.

Lorsque le culte druidique fut réduit à ne plus être qu'un des affluents du fleuve impur des superstitions italiques, on le vit perdre sa sauvage virginité sans se dépouiller de sa barbarie. Les lois de Rome le condamnèrent comme sanguinaire (2); comme si Rome, qui, dans ses sacrifices publics et secrets, offrait aussi du sang à ses idoles (3), n'immolait pas plus de victimes humaines à la populace de ses amphithéâtres que les druides à leurs dieux ? Le seul résultat de la fusion des deux cultes fut le mélange de la boue avec le sang. La volupté prit place parmi les pratiques religieuses, et l'on sait que, loin d'attaquer la barbarie comme un dissolvant, elle ne s'acclimate guère dans le cœur sans y stimuler la cruauté. En abrutissant l'homme, elle le pousse à la férocité des brutes.

Quant à la férocité druidique, elle survécut, dans l'ombre, à la puissance des conquérants, et se vit ranimée par la barbarie des peuples celtiques, qui chassèrent les Romains des Gaules, et dont les superstitions rappelaient si vivement celles de leur première patrie (4).

(1) Quel que fût le nom de cette pierre, dolman, etc. Voy. ma *Dissertation sur les beth-el*. — *Omnis et humanis lustrata cruoribus arbor*. Lucain, *Pharsale*. — Comme les chênes de la Scythie. *Hérodote*.

(2) *Edits de Claude*, Suétone.

(3) Tertul., *Apol.*, etc.

(4) La plupart des tribus germanes professaient de la race celte. Les Celtes de la Gaule avaient reflué à plusieurs reprises dans la Germanie, notamment sous Ogmius, l'Hercule gaulois, 1500 et tant d'années avant Jésus-Christ, et beaucoup plus tard sous Sigovèse. Voy. Achaintré père, *Not. sur les Gaules*, etc., etc.

En effet, au ^{vi}^e siècle, Procope, témoin oculaire, rapporte que Théodebert s'étant emparé à la tête de ses troupes du pont de Pavie, ses soldats offrirent en sacrifice les femmes et les enfants des Goths tombés en leur pouvoir et en jetèrent les corps dans le fleuve, comme prémices de cette guerre. Car, dit-il, les Franks, quoique chrétiens, observent encore plusieurs de leurs anciennes superstitions. Ils immolent des victimes humaines et pratiquent dans leurs augures des rites exécrables (1).

Un évêque, de la fin du ^{vii}^e siècle, nous a transmis un catalogue de ces pratiques horribles contre lesquelles il s'efforçait de prémunir son troupeau. Il fallut attendre que l'esprit du christianisme eût ouvert ces farouches intelligences (2) avant de recueillir le fruit de la doctrine dont ces barbares n'avaient encore adopté que le nom.

Nous nous garderons bien, en nous livrant à l'examen des mœurs gauloises, de céder aux entraînements de l'imagination riante et féconde du savant auteur de la Gaule poétique. Les fleurs se pressent sous ses pas, son atmosphère en est embaumée, ses pinceaux en dérobent l'éclatant coloris; mais ces couleurs, avouées par la poésie, ne

(1) Et les mœurs des Franks, au témoignage des historiens les plus équitables, étaient *incomparablement* plus douces que celles des autres barbares. *Art de vérifier les dates*, vol. 2, Hist. de France, p. 552; 3^{me} édit. Paris, 1775.

(2) En 626, le paganisme était encore en vigueur dans l'île de Bretagne peuplée aussi de Celtes. En effet nous lisons le récit de la conversion du grand prêtre Coiffi, qui attaque son temple la lance en main. Le peuple qui attendait la punition du sacrilège par le feu du ciel, frappé de son impunité, livre aux flammes son idole. Dr Lingard, *Hist. d'Ang.*, t. 1, p. 139, 140.

nous paraissent point rendre avec exactitude les tons sévères de l'histoire.

Il faut, en effet, reconnaître d'assez bons restes de barbarie chez ce peuple où le sexe, dont la nature a pétri le cœur de bienveillance et de délicatesse, offre, à une époque si avancée déjà, le caractère des bêtes que le voyageur égaré entend hurler dans les forêts. La description suivante nous semble d'autant plus précieuse, qu'elle peint la nation au moment de sa plus haute civilisation, dans le iv^e siècle de l'ère chrétienne.

« Le regard terrible des Gaulois n'a pas moins d'insolence que d'audace. Plusieurs étrangers réunis ne pourraient soutenir l'effort d'un seul de ces hommes, surtout s'il appelait à son secours sa femme, qui l'emporte encore sur lui par sa vigueur et ses traits hagards. Combien elle est redoutable lorsque, enflant son gosier et grinçant des dents, elle s'apprête, de ses bras forts et aussi blancs que la neige, à jouer des poings et à donner des coups aussi vigoureux que s'ils partaient d'une catapulte (1). » Cependant, grâce à la colonisation, la partie méridionale des Gaules, pour la culture des terres, la population, les mœurs et l'opulence, semblait retracer aux Italiens l'image de leur patrie (2).

Pendant le cours de longs siècles, la garde des troupeaux, la chasse et les exercices du corps furent l'unique occupation des Gaulois. Les Phocéens de Marseille levèrent le flambeau dont les premières clartés se répandirent

(1) Ammien Marcellin.

(2) Pline, *Hist. nat.*, l. 3, ch. 4.

dans les Gaules ; mais d'épaisses ténèbres se condensèrent longtemps pour lutter contre de si faibles rayons (1). Telle était leur barbarie , que ce fut des Grecs qu'ils apprirent l'art de forcer la terre à produire , puis de fermer les villes de murailles et de vivre soumis à des rudiments de lois plutôt qu'au jugement des armes.

L'imperfection de leur industrie se manifeste dès lors par ces nombreux et fréquents essaims de jeunesse qui , du sein de la mère patrie , courent porter la terreur dans toutes les régions de l'Europe , s'y établir ou s'y abîmer. Car nul autre motif à ces expatriations que l'impuissance de subsister sur un sol couvert de forêts et de marécages dont les eaux se riaient des forces et de la science humaines (2).

De la nécessité de vivre et de la pénurie habituelle où les réduit la paresse qui gangrène les peuples barbares procède cet amour des combats , c'est-à-dire du butin , qui réveille et emporte toute nation sauvage. De là ces hommes audacieux qui ne respirent que la guerre (3) , et que leurs fureurs rendent semblables aux bêtes des forêts , marchent précédés de cette maxime : Que toute chose appartient aux hommes qui ont pour eux la vaillance ; de là ce code barbare qui se résume en deux mots : Malheur

(1) Justin , l. 48. — *Précis sur les Gaules* du savant Achaintre père. Pour cette assertion son n° 4 dans l'Acad. Ebroï.

(2) Plus tard encore une partie de ces grands marécages , rebelles à la culture , restèrent inaccessibles aux efforts de César. Voy. le témoignage de Salluste dans Ammien Marcellin , l. 15.

(3) Titc Live , l. 7 , déc. 1^{re} ; l. 5 , ch. 12.

aux vaincus (1). De là cette nécessité, lorsqu'ils ne sont en lutte ni entre eux ni contre leurs voisins, de porter au loin leurs armes, parce qu'il leur est impossible de se passer de guerre (2).

Les sciences et les arts, dépôt sacré confié aux mains des druides, et base de leur omnipotence, ne tombèrent que fort tard et partiellement dans le domaine public; ou plutôt cette science, importée de si loin, s'éteignit entre les mains de ces hommes jaloux. Dans le principe elle ne fut point purement spéculative, car ce n'est point avec des systèmes philosophiques que leurs architectes purent remuer les roches prodigieuses des monuments sauvages que le temps nous a conservés (3); mais petit à petit elle se perdit dans la barbarie commune, dans la nuit qu'épaississent chaque jour les passions humaines chez les nations dégradées; et si « les druides furent dans l'Occident ce que les mages étaient dans la Perse et les gymnosophistes dans l'Inde (4); s'ils furent antérieurs aux philosophes de la Grèce (5), » leur philosophie dégénérée devint aussi vaine et aussi creuse que celle de tous les faux sages du vieux monde.

Il est curieux aujourd'hui d'examiner l'opinion des anciens sur le caractère des Gaulois. Dans toutes les his-

(1) « Væ victis, » paroles du Brenn gaulois au pied du Capitole.

(2) Achaintre père, n° 5.

(3) Stone-Henge, près Salisbury, que j'ai décrit dans ma *Dissert. sur les beth-el; Carnac en Bretagne*, etc., etc.

(4) Achaintre père, n° 5.

(5) Ces plagiaires si bien décrits dans Philon, dans Clément d'Alexandrie, etc.

toires et dans les diverses régions du globe où ce peuple avait jeté ses colonies nous retrouvons sous le même nom, à fort peu de chose près, les mêmes caractères : une physionomie toute semblable, ou qui ne diffère que par des nuances fugitives.

Les Gaulois sont une race indomptable, d'un naturel féroce, de mœurs sauvages. La longueur de leurs armes, l'élévation de leur stature, les ont rendus si terribles, que l'œil décide, en les voyant, que de tels hommes sont créés pour la destruction des villes et l'anéantissement des nations.

Mais, quoique la nature leur ait donné de grands corps et de grands courages, elle leur a refusé la fermeté et la constance ; ils apportent dans les combats plus de terreur que de force (1). Pour les vaincre, une seule chose suffit, c'est de briser la fougue de leur premier effort. Incapables de supporter la fatigue, ils ne tardent pas à fléchir, et s'ils sont d'abord plus que des hommes, vous les voyez bientôt moindres que des femmes (2).

Cependant, s'il est facile de les vaincre, il est impossible de tenir longtemps leur valeur abattue ; et ce sont, avec les Germains et les Bretons, les plus indomptables de tous les peuples (3).

Injustement la renommée les avait-elle accusés de ne savoir, comme la bête de carnage, opposer aux périls

(1) Florus, l. 1^{er}, ch. 13. — Tite Live, l. 5, déc. 1^{re}.

(2) Tite Live, l. 10, déc. 1^{re}. — Florus, l. 2, ch. 5. — Amm. Marcellin, au sujet des Germains, fait peser sur les barbares ce même reproche : « Et comme les barbares, selon leur naturel, ont le cœur bas dans l'adversité. » L. 16.

(3) Florus, l. 3, ch. 10.

qu'un stupide courage. Les ruses et les perfidies de la guerre ne leur étaient point inconnues (1); mais ce qui leur manquait essentiellement, ce qui attira sur leur tête de calamiteux revers, ce fut l'absence totale de discipline et d'empire sur ces brutales passions qui caractérisent l'homme des plus sauvages peuplades. Toute considération cédait pour eux à l'appât du butin; l'intempérance triomphait de toute leur sagesse, et même en présence de l'ennemi, lorsqu'ils s'étaient gorgés de vins et de viandes, ils s'endormaient comme des bêtes à l'endroit où les surprenait la nuit, sans se donner la peine de retrancher un camp, ou seulement de poser des vedettes (2).

Ou bien, après avoir vaincu ou terrifié l'ennemi, ainsi que le fit cette formidable expédition qui vint insulter les Romains jusque dans Rome (3), ils tournaient leurs armes contre eux-mêmes lorsqu'il ne s'agissait plus que de diviser les dépouilles; et comme il ne se trouvait personne dans leurs rangs qui ne prît parti et qui ne se fût égorger plutôt que de céder (4), ces armées terribles s'évanouissaient tout à coup, exterminées par l'épée qui leur avait donné la victoire.

Lorsque les yeux et les oreilles se furent familiarisés à l'aspect et aux cris de ces barbares, le prestige qui les entourait se dissipa. Ces redoutables agresseurs durent à leur tour se défendre. Avant même les conquêtes de César, les Romains, qui, à force de défaites, avaient

(1) Florus, l. 3, ch. 10.

(2) Tite Live, l. 5, déc. 1^{re}.

(3) L'an 448 de sa fondation.

(4) Achaintre père, n° 6.

enfin appris des Gaulois à les battre (1), poursuivaient ceux de la Ligurie dans les rochers, les buissons et les forêts où se dérobaient ces barbares, et trouvaient déjà qu'il était plus difficile de les découvrir que de les vaincre (2).

La férocité gauloise se modifiait selon la nature du climat, du sol ou des peuples avec lesquels cette race entretenait des rapports. On voyait les Gallo-Grecs amollis par les douceurs du sol asiatique, tandis que par leurs cruautés les Sgordisques éclipsaient la barbarie des Thraces (3). Non-seulement ils offraient aux dieux le sang des victimes humaines, mais ils le buvaient eux-mêmes dans des crânes. Ils mêlaient l'ignominie à la mort et aux tortures des captifs : tantôt les tourmentant par l'action cuisante de la fumée, tantôt par l'ardeur des flammes, et c'était un de leurs joyeux passe temps de forcer le sein des captives à donner la mort, avec le jour, au fruit qu'elles avaient conçu (4). Les plus féroces Hurons ne portaient pas plus loin dans leurs tortures le génie des atrocités.

Grands maîtres de la politique du vieux monde, les Romains ne parvinrent à les dompter qu'en se faisant leurs émules en fait de barbarie. Ils leur rendaient avec usure le fer et le feu. La civilisation païenne trouva même, par un raffinement digne de son génie, le moyen de faire connaître la terreur à ces sauvages : ce fut de leur couper les deux mains, et dans cet état, de les condamner

(1) Achaintre père, Acad. Ebroï.

(2) Florus, l. 3, ch. 3.

(3) *Id.*, l. 2, ch. 11.

(4) *Id.*, l. 3, ch. 4.

à vivre (1). Le glaive et la hache, c'était là l'Évangile de la première Rome.

Mais la sauvage insouciance du Gaulois pour le sang versé éclatait surtout au sein des guerres. Si des circonstances critiques s'opposaient à l'enlèvement des malades et des blessés, un expédient leur restait toujours, celui de les massacrer, et cet acte de férocité était un bienfait que les délaissés sollicitaient avec instance; car, dans leur croyance, la mort les arrachait à la servitude pour leur rendre une vie plus glorieuse (2).

Un jour les Gaulois voient le ciel et la terre se liguier contre leurs hordes sacrilèges prêtes à dépouiller de ses trésors l'idole de Delphes dont ils se rient (3). Le fer, le froid, la faim, les pressent et les déciment. Le Brenn leur conseille d'élire à sa place Cichorius et de passer au glaive vingt mille malades ou blessés. Lui-même, arrêté par une blessure, prélude à cet immense carnage en se perçant de son fer.

Sur le point de livrer bataille à Antigone, les Gaulois apprennent de leurs aruspices, devins infailibles, que la volonté suprême a décrété leur destruction totale. La décision de ces hommes bouillants est prompte. Ils vont offrir à leur ciel le plus bel holocauste que jamais la superstition ait préparé. Les femmes, les enfants, les vieillards se rassemblent, et avec la fureur du fanatisme et du désespoir, les époux, les fils, les pères, frappent les gorges qui leur sont tendues, après quoi les guerriers

(1) Florus, l. 3, ch. 4.

(2) *Grande Hist. univ. angl.*, t. 30, p. 472.

(3) Diod. de Sicile, l. 22.

courent à l'ennemi, rire au visage de la mort, et périr en égorgeant (1).

La barbarie gauloise éclatait encore dans ces pratiques superstitieuses qui révélaient l'imbécillité de la justice, et que le christianisme eut tant de peine à mitiger avant de réussir à les extirper entièrement des mœurs lorsqu'elles s'y réfugièrent sous le nom mensonger de jugement de Dieu. Et les ministres de la religion en donnaient eux-mêmes le premier exemple ; car lorsque le chef des druides laissait échapper, avec la vie, son sceptre sacré, il arrivait quelquefois que les mains qui se disputaient l'honneur du sacerdoce croisaient le fer (2) et sommaient la justice d'en haut de se manifester par l'homicide.

Il y a peu d'écrivains modernes qui ne se soient crus obligés, par égard pour un public prévenu ; d'accorder quelque tribut d'hommages à la galanterie des nations celtiques. Séduits par les vains dehors de quelque condescendance passagère, dupes de l'influence que dans des circonstances critiques les mères et les épouses exercent irrésistiblement sur les esprits émus de la multitude ; égarés par les honneurs que la superstition rendait aux prêtresses, aux femmes inspirées, ils ont pris l'exception pour la règle (3), et ont oublié que le christianisme seul a délivré la femme du joug que la première faute commise avait fait peser plus spécialement sur sa tête ; que le christianisme seul l'avait élevée dans la famille, et quelquefois dans la société, au niveau de l'homme. Les plus

(1) Justin, l. 26.

(2) Cés., l. 6, ch. 13.

(3) Ce point sera prouvé au parallèle des mœurs.

féroces cannibales des temps modernes, les Néozélandais, offriraient peut-être aux observateurs superficiels des exemples apparents de galanterie et de déférence comparables à ceux des anciens Celtes, eux qui traitent d'ailleurs ce sexe avec un si farouche mépris (1)!

L'hospitalité était véritablement dans les Gaules une vertu nationale. Parmi les motifs qui la mirent en vigueur, il serait difficile de ne point ranger cette excessive et dévorante curiosité dont César nous a laissé une si originale peinture (2). La foule se pressait sur les pas d'un étranger, et se disputait sa personne pour l'héberger et le servir. Le mépris général et jusqu'à des châtimens frappaient les Gaulois qui manquaient aux devoirs sacrés de l'hospitalité. Nul refuge comparable aux Gaules pour un exilé; toutes les maisons, toutes les tables lui étaient ouvertes (3).

Mais c'était un triste écueil que la table chez ces barbares! car, pendant la durée d'un festin, si les vivres ne manquaient point, la nuit succédait au jour, dont la lumière ne renaissait que pour éclairer des scènes de désolation, des blessures cruelles, des cadavres étendus dans le vin et le sang, tant étaient prompts à s'échauffer par les liqueurs ces têtes familiarisées aux idées de vengeance et de meurtres (4).

Aux plaisirs de la table se joignaient ceux de la musi-

(1) Ce que la suite fera voir. *Journ. des voyag.*, Lesson, vol. 40, p. 41.

(2) Cés., l. 4, ch. 5.

(3) Cés. — P. Méla.

(4) Ammien Marcellin cite Caton et Cicéron sur l'ivrognerie des Gaulois. — *Grande Hist. univ. angl.*, art. *Gaulois*, etc.

que et de la danse pantomime, science honorée chez les peuplades les plus sauvages. En effet, dans les solitudes américaines, c'est en dansant que les ambassadeurs présentent le calumet de paix ; c'est par des danses qu'ils déclarent la guerre et la vengeance, qu'ils apaisent le courroux de leurs dieux, qu'ils charment les dangers de leurs malades, représentés par des devins lorsqu'ils ne peuvent danser eux-mêmes. Et ces danses sont imitatives : elles peignent avec un horrible et épouvantable naturel les pensées ou les actes qu'ils veulent énoncer ou rappeler (1).

Dans les Gaules, les danseurs, armés de pied en cap, battaient la mesure avec une épée sur leurs boucliers, comme ces prêtres de Mars institués à l'origine de Rome (2). Dans certaines pompes religieuses, et surtout à celles de Mithras, ils suivaient les processions vêtus de peaux de bêtes consacrées aux dieux, ou d'habits de mascarade dont la forme choquait souvent toutes les règles de la pudeur. Plus tard, quelques évêques ne parvinrent à déraciner cet usage qu'en convertissant ces jours d'orgie en jours de jeûnes et de prières (3).

Tel, à peu de choses près, nous semble s'offrir aux regards le tableau des mœurs natives de la Gaule, jusqu'à l'époque, bien antérieure à Jules César, des envahissements de Rome, époque où la barbarie et la volupté firent alliance. Riches par le pillage de tant de nations, les

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 99, 100. — Van Quicken Born, *Saint-Ferdinand, Missouri, près Saint-Louis*. — *Ann. de la prop.*, t. 4, n° 23, p. 575.

(2) Les Saliens. Denys d'Halicarnasse, l. 3, ch. 10.

(3) *Relig. des Gaules*, l. 2.

Gaulois commencèrent à augmenter leurs richesses par le commerce et à jouir de leur or autrement qu'en l'étalant sur leurs armures (1). Peu de temps après la conquête ils rivalisèrent d'élégance avec leurs vainqueurs. Dans tous les centres de population, les Gaulois *se métamorphosèrent en Romains*, ou plutôt la licence et la fausse civilisation de la Grèce, importées à Rome par les baladins, les philosophes et les rhéteurs, semblèrent respirer un air plus favorable et plus vif dans les Gaules que sur les plages mêmes de l'Ausonie.

Au contraire dans les régions écartées, dans les bourgades, dans ces vastes étendues de territoire que les forêts, les marécages et les montagnes fermaient aux grandes voies de communication; les idées nouvelles n'avaient point encore circulé; ou plutôt le mépris et l'indignation publiques les avaient repoussées, parce que les hommes amis de la liberté y sentaient le joug de la servitude; parce que des hommes d'une nature farouche et sauvage, comme leur sol et leur climat, ne pouvaient éprouver que du dédain pour le luxe et les mollesses de Rome. La population de la Gaule se présentait donc à la fois, sous ce double aspect, et son territoire offrait les bigarrures les plus tranchées d'ignorance et de science, de raffinement et de grossièreté, d'urbanité et de barbarie. Cet état de choses explique les contradictions et les incohérences apparentes d'un grand nombre d'auteurs, et, pour les trouver vrais, il suffit de se placer à leur point de vue et de ne point généraliser leurs descriptions.

(1) A l'exemple des premiers Romains: *Denys d'Halicarnasse*. Et comme de nos jours les Tartares, etc.

C'était un lamentable spectacle que de voir, dans la même région, l'indicible corruption de l'empire régner côte à côte des orgies bouillantes, des passions indomptées et sanguinaires du vieux Gaulois, qui, assis à la porte de la fausse civilisation sans daigner en franchir le seuil, perdait une à une ses vertus natives sans se dessaisir d'un seul de ses vices. Là ; comme ailleurs, veuve de tous les principes dans lesquels elle avait puisé la vie, la société succombait. Si, pour lui rendre l'existence, il était nécessaire, par les miracles d'une religion divine, de refaire la pureté des vierges dans des cœurs souillés par les immondes superstitions du paganisme gréco-italique, et de régénérer des hommes dont les dissolutions n'avaient pas moins énervé les esprits que les corps ; il n'était pas moins essentiel d'acclimater la bienveillance et la douceur dans le cœur de ces hommes, si féroces, qu'on lisait la destruction dans leurs regards (1) ; de ces sauvages, frères de race et de nom de ceux qui furent appelés à venger sur les ruines de Rome la servitude et les ineffables douleurs du monde. Aussi Dieu voulait que du même coup dont la mort avait été abattue au Calvaire fussent frappés à la fois tous les crimes, qui dans le premier crime, comme dans leur principe, avaient enfanté la mort.

BRETONS.

Prétendre aujourd'hui établir avec netteté et retracer dans ses traits principaux l'état social des anciens Bre-

(1) Florus, l. 1^{er}, ch. 13.

tons, ce serait accorder aux notions recueillies dans leur histoire une consistance que nous ne leur connaissons point. Là, ce qui frappe et saisit l'esprit à l'aspect de l'extrême division de la race qui avait peuplé l'île, c'est le travail d'un principe d'indépendance sauvage aussi efficace que désorganisateur ; et déjà les traces du désordre semblent trop confuses pour conduire, en permettant de remonter vers leur origine, à la connaissance de l'ordre qui n'est plus.

Qu'il nous suffise de jeter sur l'île un coup d'œil d'ensemble, sans nous inquiéter des peuplades éparses sur le littoral méridional, et, qui, composées de Gaulois, de Belges et d'étrangers attirés par l'appât du commerce, formaient une population que l'identité même de race ne permet pas de confondre, du côté des mœurs, avec celle de la Bretagne.

Dans les Gaules les rênes de la religion commises aux mains des druides, sont les rênes de l'Etat : le sacerdoce domine. Ici le pouvoir monarchique semble avoir prévalu sur l'autorité pontificale. Et cependant la Grande-Bretagne, antique foyer des sciences religieuses, avait été le séjour du grand druide, qui, du fond de son sanctuaire, présidait au gouvernement des affaires sacrées. La force d'union particulière à ce culte avait cédé aux efforts croissants de la barbarie, dont l'énergie allait se manifestant par l'action envahissante et destructive du principe de division ; tandis que dans les Gaules, si la scission du territoire en Etats distincts avait affaibli la puissance sacerdotale, l'importance de ces Etats lui conservait encore une base large et solide. Néanmoins l'animosité

des Romains contre les druides et le massacre de Mona (1) dénotent assez les terreurs inspirées par ces pontifes ; les prestiges de leur présence sur l'esprit religieux des peuples ; leur courageuse persévérance à se sacrifier dans une lutte où les mêmes armes militaient en faveur de la patrie terrestre et des dogmes qui assurent la patrie céleste ; enfin l'extrême importance que Rome devait attacher à l'extirpation de ces hommes qui semblaient sortir de terre sous les pas de ses légions pour donner une âme à toutes les entreprises hostiles.

Si l'influence des druides cède le pas dans cette île à l'autorité des princes, celle-ci ne se manifeste cependant que dans son extrême décadence (2). La fourmilière des petits Etats bretons ne constate pas moins évidemment l'étroite délimitation du pouvoir du côté de l'autorité que du côté de l'espace : car on ne les voit se former, pour la plupart, que dans l'absence d'une force coercitive propre à contenir dans le devoir d'audacieux parvenus ou des chefs subalternes. Et toutefois ces tristes lacérations du territoire nous présentent un utile spectacle : c'est celui d'une société qui, mutilée sans cesse, voit tout aussitôt chacun de ses fragments se donner une vie nouvelle, une existence distincte, par la création d'un pouvoir, quelque violent ou chétif qu'on le suppose ; à tel point l'instinct social domine l'homme, contraint comme malgré lui-même de se rapprocher par quelque côté de la seule manière d'être où puissent se développer et se com-

(1) Tac., *Ann.*, l. 14, n° 30.

(2) P. Méla, l. 3, ch. 6. — Tac., *Agric.*, n° 12.

biner harmonieusement les diverses facultés de sa nature.

Galgacus et tous les esprits supérieurs de la Bretagne ont bien aperçu du premier coup d'œil que la liberté des Bretons ne peut subsister que dans leur union ; mais où puiser la force d'unir ? Le plus précieux trésor du barbare, aussi bien que du sauvage, n'est-ce pas sa farouche indépendance ? Par quel art l'induire à la sacrifier ? Si la sagesse trouve une voix pour s'exprimer, rencontre-t-elle des oreilles pour entendre ? Les passions sont là, elles dominent ces tourbes, sinon il y aurait injustice à leur laisser le nom de barbares. Aussi quel spectacle nous est-il donné de contempler au sein de la Bretagne ? Les assemblées générales de la nation, où toutes les volontés pourraient s'harmonier en un vaste concert et imposer silence aux ambitions tumultueuses des roitelets, aux cris d'une sauvage et stupide liberté (1), ces assemblées, violemment produites par les crises, ne sont plus que le symbole des crises ! Et déjà plus de nation pour ainsi dire. Qu'importent la multitude et la vaillance stérile, l'infatigable opiniâtreté d'individus qui ne conservent de commun que le nom de leur race ? Tout se dissout, tout flotte à l'abandon ; le caprice domine, le hasard règne, le jour semble se rire du lendemain qu'il prépare. Ça et là nous entendons encore nommer quelque souverain, quelque principicule ; au besoin même des femmes couronnées qui mettent à profit l'aversion inspirée par l'étranger, pour réunir, par le lien éphémère de la haine, ces peu-

(1) Tac., n^{os} 12, 29. — Cés., l. 5, ch. 11.

plades que séparaient des haines moins vives, et des rivalités moins dangereuses. Mais, en dépit de tous les efforts, l'agression des Romains ne porte qu'un faible nombre de tribus à s'unir. Convaincus qu'il fallait repousser en commun un péril commun, les Bretons avaient, par des députations et par des traités, réuni la force de tous les cantons. Mais ce mouvement critique ne s'accomplit qu'à un moment caractérisé par le mot le plus terrible qui soit au monde : Trop tard ! Et cet effet ne servit qu'à démontrer à quel point une confédération contrariait leurs habitudes et répugnait à leur nature.

Il semble qu'à partir de l'époque de la décadence du pouvoir jusqu'au jour où l'indépendance nationale se vit en présence de menaces sérieuses, imminentes, la mer, en offrant un rempart à ces tribus, leur ait tenu lieu de toutes les institutions qui protègent un peuple contre l'étranger, contre lui-même. Lorsqu'en se laissant franchir elle trahit les Bretons, tout parut leur manquer. Les traditions mêmes de la civilisation, loin de se raviver par les besoins de l'Etat, tombèrent dans une décadence plus rapide. Jadis on avait vu, sous César, quatre roitelets se partager la région la plus policée de la conquête, le pays de Kent, et courber leur puissance sous l'autorité d'un supérieur : de Cassivelaunus. Mais, lorsque apparurent les légions foudroyantes d'Agricola, les Bretons, ayant cessé d'être à un roi, vivaient sous des chefs choisis indifféremment dans l'un ou l'autre sexe, morcelés par factions, dispersés et à l'état de sauvages (1); toujours voisin de

(1) Voy. au long Tacite.

l'état de guerre. Aussi les prodiges d'héroïsme qui étonnèrent les Romains ne produisirent-ils, pour les Bretons, qu'un unique résultat : des défaites plus sanglantes.

Les mœurs de la Bretagne ne l'emportent point en aménité sur les mœurs de la Germanie. La même barbarie y domine et peut-être même chercherait-on vainement, dans cette contrée, la première vertu de la plupart des peuples barbares, cette vertu qui, sur la terre des Gaules, paraît être comme le produit du sol : l'hospitalité. L'étranger ne rencontre dans le Breton qu'un être farouche (1).

Au deuxième siècle, Hérodien appelait les Bretons une nation guerrière, amie du carnage. L'expérience n'a que trop constaté à quel point le sang entre dans les besoins de l'homme dont la vraie religion n'a point redressé les penchants vicieux en faisant de l'amour du prochain la base et le fondement de la loi. Lors de l'invasion romaine « les Bretons vivaient dispersés, à l'état de sauvages (2). » Longtemps après, lorsque les Saxons ravagèrent leur île, ils avaient oublié le peu de politesse et de civilisation qui s'étaient introduites dans les provinces, et étaient retombés dans plusieurs habitudes de la vie sauvage (3). Et cette vie, la raison veut qu'elle soit la même dans tous les temps. Aussi nous verra-t-on plus tard emprunter à l'histoire des Indiens tout un chapitre de mœurs, pour combler les lacunes de l'histoire ancienne et faire connaître dans le détail de leurs vices et de leurs

(1) Britannos hospitibus feros. (*Hor.*, *Od.* 2.)

(2) *Tac.*, *Agric.*, n° 24.

(3) *Lingard*, *Hist. d'Angl.*, t. 1^{er}, p. 118.

misères tant de nations qu'elle ne nous a point décrites par des traits assez prononcés.

Ailleurs que sur le littoral, dont le commerce animait les bords, grâce à l'activité des colonies étrangères plutôt qu'à celle des indigènes, ces mêmes hommes ignoraient les plus simples de tous les arts. Les Bretons septentrionaux ne labouraient point la terre (1). Presque aucun de ceux qui habitaient l'intérieur de l'île ne cultivait le blé. Ils se nourrissaient de lait et de viande ; la dépouille des animaux formait leurs vêtements ; si la parure du guerrier sauvage n'était point pour eux sans attrait, ils se présentaient avec fierté le corps peint d'une couleur d'azur qui leur donnait un aspect terrible dans les combats (2).

Quelles qu'aient été les mœurs de ces farouches insulaires, Diodore nous assure que les richesses étaient pour eux sans séductions. Si l'historien veut entendre ces biens de convention et ces objets de luxe dont ils ignoraient l'usage, cet éloge naïf convient à tous les sauvages, et s'adresse bien moins à la modération qu'à l'ignorance. Autrement leurs guerres perpétuelles prouvent ce qu'il faut penser de la sobriété de leurs désirs. Le même auteur nous les représente comme simples et droits dans leur conduite. Laissons César, par un seul exemple, nous révéler *l'extrême simplicité* de leurs mœurs. « Les Bretons vivaient réunis par sociétés de dix à douze individus qui mettaient leurs femmes en commun. C'était surtout entre

(1) Dion Cassius.

(2) P. Méla, l. 3, ch. 6. — Cés., l. 5.

les frères, les pères et les enfants que l'on voyait cet usage en vigueur. Et afin de déterminer le sort des nouveau-nés, ils avaient arrêté que les droits et les charges de la paternité passeraient chaque fois à celui qui aurait eu les premières intimités avec la mère (1).

(1) Cés., I. 5.

Le docteur Lingard révoque en doute cette assertion de César, confirmée dans sa note par Dion de Nicée. *Hist. d'Angleter.*, t. 1, p. 40, Paris, 1825, trad. du chevalier de Roujoux; 2^e édit.

Le docteur se base 1^o sur la haine qu'inspira aux Brigantes l'adultère de la reine Cartismandua, qui, après avoir épousé Venusius, chef des Jugantes (*Jugantum* est mis probablement pour *Brigantum*. *Encycl. méth.*, géogr. ancienne, art. *Jugantes*), le quitta pour son écuyer Vellocatus. Observons d'abord que les faits mentionnés par César peuvent bien ne pas s'étendre aux Bretons éloignés des contrées envahies; tels étaient les Brigantes situés entre l'Humber et le rempart d'Adrien.

2^o Qu'il existait probablement de nombreuses exceptions à cette promiscuité monstrueuse et surtout du côté des chefs; l'intérêt des sociétés exigeant que l'on puisse constater leur postérité avec quelque degré de certitude.

3^o Que je ne vois point dans la page 40 du douzième livre des Annales, ni dans la page 45 du troisième livre des Histoires, que les malheurs de cette reine aient été provoqués par la haine qu'inspira son adultère, mais par la répugnance naturelle de la tribu des Brigantes contre le joug d'une telle femme « *stimulante infamiæ ne feminæ imperio subderentur*; » par la haine de ces peuples, animés à la défense de leur indépendance, contre celle qui, ayant eu la lâcheté de livrer aux Romains le héros de la Bretagne, Caractacus, et d'abandonner dans son premier mari l'ennemi de leurs odieux conquérants, avait su, par ses artifices, s'emparer du frère et des proches de ce guerrier indomptable. « *Britanni sustulere animos, auctore Venusio, qui super insitam ferociam et romani nominis odium, etc.* » Enfin ce sentiment, si Tacite le prêtait aux Brigantes, détruirait-il l'autorité d'un fait matériel attesté par de graves historiens et d'une telle im-

Les circonstances rendaient quelquefois piquante la naïveté avec laquelle on les voyait défendre cette coutume. L'impératrice Julie, femme de Sévère, s'était un jour avisée de la reprocher à une Bretonne : « Comment, reprend l'insulaire étonnée, les matrones romaines nous reprocheront-elles de pratiquer aux yeux du monde, avec des hommes choisis, ce qu'elles n'osent faire qu'en secret avec leurs affranchis ou leurs esclaves (1) ? »

L'Hibernie offrait le spectacle d'une promiscuité aussi repoussante. Elle était habitée par des hommes sans lois, sans pitié (2), sans vertus ; jugement dont la rigueur accuserait l'exagération, si nous ne savions à quel degré peut descendre la dégradation morale et physique des peuples barbares, chez lesquels l'absence de la religion ou l'oubli des mœurs primitives ont laissé dans les intelligences et dans les cœurs un vide que tous les efforts humains ne pourraient combler. « Mon opinion sur les peuples non civilisés était fixée depuis longtemps, dit un célèbre navigateur, et mon dernier voyage n'a fait que m'y affermir ; j'ai trop, à mes périls, appris à les connaître. Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes, qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes (3). »

portance morale, qu'il eût fallu le nier de la manière la plus positive si l'on en eût découvert la fausseté. En tout cas, je n'oppose qu'avec respect mes conjectures à l'opinion du docteur Lingard.

(1) Diod. de Sicile, l. 76.

(2) Strab. — Saint Jérôme dans Crévier, t. 5, p. 276. — P. Méla, l. 3.

(3) La Pérouse, lettre à Fleurieu, Botany-Bay, 7 février 1788.

Non moins féroces que les Bretons septentrionaux, dont l'horrible appétit, si nous ajoutons foi à saint Jérôme, ne reculait pas devant la chair palpitante de leurs semblables, les Hiberniens savourent ce détestable aliment; ils regardent même comme un devoir de dévorer les cadavres de leurs parents (1). Leurs mœurs ne leur font concevoir aucun scrupule du commerce qu'ils entretiennent non-seulement avec les femmes des autres, mais encore avec leurs mères et leurs sœurs. Cependant l'abominable idée de devoir attachée à l'acte de dévorer les cadavres de leurs morts dément l'assertion de Solin (2), qu'ils voient du même œil le bien et le mal. Moins sévère, Tacite se contente de comparer le sol, le climat et les usages de l'Hibernie à ceux de la Bretagne (3); mais le silence qui succède à cette généralité semble déceler une connaissance imparfaite de ce sujet. Une seule chose, trop facile à prouver, c'est que ces auteurs des siècles écoulés n'ont pas avancé un seul fait dont l'observation ne fournisse, de nos jours encore, des exemples identiques. Multiplier les citations à l'infini, ce serait rappeler toujours sous la même forme que la nature, sevrée de la source unique de la civilisation, reste partout fidèle à la corruption, partout ravalant l'homme au-dessous de la bête, et le ramenant au mal par toutes les voies où son esprit s'engage.

Cependant oserons-nous qualifier de sauvages des contrées éclairées par la sagesse et la science des druides? Oui, sans doute, si c'est encore au fruit que nous devons

(1) Strab.

(2) *Fas ac nefas eodem animo ducunt.*

(3) Tac., *Agric.*, n° 24.

juger l'arbre. Privées d'air, les lumières, de plus en plus jalousement murées par ces pontifes, s'éteignirent entre leurs mains; et dès lors les esprits se laissèrent graduellement glisser d'erreur en erreur. Enfin la barbarie des dogmes, falsifiés par la fourberie et la présomption, réagit du sein des peuples jusque sur les faux docteurs qui les dirigeaient.

Déshérités des traditions primitives que leurs guides avaient métamorphosées une à une, entourés d'une nature aussi rebelle à leur volonté que leur volonté l'était à celle du législateur suprême, nature contre laquelle la nécessité de vivre tournait leurs continuels efforts, ces nations, bientôt insoucieuses des derniers rayons de la vérité, se contentaient de vivre matériellement au jour le jour. Averti par la douleur de veiller à la conservation de ses organes, l'homme fit obéir sa paresse à leur poignante obsession; mais l'âme fut oubliée, parce qu'elle ne hurlait pas la faim. La raison pouvait se passer de toits et de vêtements, on la laissa dépérir dans un cruel abandon. Dès lors les besoins et les passions eurent seuls entrée aux conseils humains; et voilà comment il se fit que, dans la Bretagne non moins que dans les autres lieux de la terre soumis à des circonstances analogues, il exista des sauvages et des barbares.

SCYTHES.

Lorsqu'au milieu des ruines éparses et rares dont se composent nos documents sur l'histoire des Scythes, nous recherchons des vestiges de l'état social de ces peuples, il semble que les traces les plus apparentes qui se révèlent aux regards soient celles de la puissance monarchique; mais le terme est trop noble, la vérité ne peut le souffrir; c'est du nom de despotisme qu'il faudrait qualifier cette puissance. Comment donc, au cœur de tant d'obscurités, découvrir les règles du régime le plus étranger aux règles et le plus insaisissable dans ses formes, puisqu'elles varient au gré des caprices d'un homme ?

A peine l'histoire a-t-elle nommé les Scythes, qu'elle nous retrace un peuple assez entreprenant et assez fort pour faire trembler l'Asie, pour la subjuguier jusqu'aux portes de l'Egypte, qui ne les désarme qu'en s'humiliant (1); pour s'établir enfin dans ses conquêtes, et n'en être expulsé, après l'écoulement d'une génération (2), que par un de ces grands assassinats où le crime se fait l'auxiliaire de la lâcheté, et où c'est tout un peuple qui en égorge un autre.

Le rôle d'agresseur cesse bientôt d'appartenir aux Scythes. Darius les attaque, et leur courage, tout grand qu'il est, se montre moins redoutable que les artifices de leur fuite et que les solitudes où ils s'ensevelissent.

(1) An 635 avant J.-C.

(2) 28 ans.

Sous ce nom générique de Scythes, l'histoire embrasse tous les habitants d'une immense région ; mais il s'en faut bien que les Scythes forment une seule et même nation (1). La jalousie, les rivalités, l'égoïsme rendent les diverses fractions d'une race unique étrangères ou hostiles les unes aux autres. Elles ne savent point se réunir contre Darius, qui s'avance pour les châtier de leur incursion au sein de l'Asie. Seules vous avez triomphé, disent aux tribus suppliantes celles dont on implore le secours, sachez vous défendre toutes seules.

Un tour de plume suffit à retracer ce despotisme qui paraît avoir dominé la pluralité des tribus, et qui, peut-être sans que nous ayons trop à torturer la raison, nous donne la clef de l'état social des Mexicains, peuple qu'il est si naturel de trouver frappant de ressemblance dans ses mœurs, s'il est véritablement issu des races farouches de la Scythie.

Le respect des Scythes pour leur monarque met en évidence la prodigieuse extension de l'autorité souveraine chez ces barbares. Hérodote arrête nos regards sur un fait concluant.

Le prince des Scythes royaux vient de rendre son sceptre à la mort, et ses sujets, empressés de prodiguer les plus hauts honneurs à sa dépouille, la transportent en tous lieux sur un chariot. Dans chaque province où le corps arrive, les habitants suivent l'exemple qu'ils viennent de recevoir ; et, pour témoigner de leur douleur, on les voit se couvrir de plaies, puis conduire lugubrement le char dans une province voisine. On couche enfin le monarque

(1) Hérodote, l. 4.

sur un lit dressé dans son tombeau , et les Scythes , après avoir immolé la concubine favorite et les principaux officiers, voués à la mort par le privilège de leurs fonctions, les étendent auprès du cadavre royal. Ce n'est point tout: aussitôt que l'année a terminé son cours, ils égorgent cinquante pages, les embaument et les empalent sur autant de chevaux préparés avec art. Une main savante range ce cortège lugubre autour de la sépulture, et le couteau sacré leur adjoint un nombre prescrit d'officiers chargés de la mission d'aller rejoindre leur roi.

Voilà par quelles horreurs ces barbares expriment leur profond respect pour leur maître et leur ferme croyance à l'immortalité de l'âme. Quant à ces Scythes royaux , ce sont les plus braves et les plus nombreux ; les autres hommes ne sont à leurs yeux que leurs esclaves, et la haine que leur âme nourrit contre toute coutume étrangère forme un de leurs traits caractéristiques : en introduire une seule, c'est un crime de lèse-nation. De là nul étonnement si le voyageur Anacharsis tombe sous le coup de la main fraternelle au moment où, pour sacrifier aux dieux, il emprunte les rites de nations policées. L'autorité suprême n'exemptait pas les monarques eux-mêmes de payer cet attentat de leur tête ou de leur couronne. Une triste expérience en convainquit le roi Syclès. Le despotisme des usages formait donc le contre-poids du despotisme des princes.

D'ailleurs « la facilité des peuples nomades à se porter d'un pays dans un autre, et par conséquent à changer de maîtres, force ceux-ci à les traiter avec équité, fréquemment même à les flatter : c'est ce qui explique le phéno-

mène, si remarquable chez les nomades, de l'union du despotisme avec une extrême liberté (1). »

Cette simple remarque nous permettra de trouver tout naturel que le despotisme entrât dans le goût violent des Scythes, et qu'il ne pesât que d'une manière insensible sur leur amour et leur besoin d'indépendance. Voilà qui tire son évidence des honneurs excessifs rendus à leurs souverains au moment où la mort de ces despotes eût permis à la haine publique, jusqu'alors comprimée par la terreur, de se manifester avec éclat.

Que leurs mœurs, conformes aux peintures de Justin, rappellent la simplicité naïve des patriarches, ou plutôt qu'Homère ait rendu hommage à la vérité en les nommant les plus justes des hommes, voilà qui peut se tolérer peut-être en se reportant à *l'intention* ou à *la date* des éloges. Mais si l'ingénieux Horace nous les représente comme les hommes de l'âge d'or, il est visible que son ode respire d'un bout à l'autre la critique des vices de Rome, et que sa poésie rencontre une réfutation aussi facile dans le raisonnement que dans l'histoire. Quant à nous, bornons-nous à les juger sur les faits puisés dans ces mêmes historiens louangeurs.

Ce qui s'aperçoit avec clarté c'est que chez ces peuples la loi c'est la force; c'est que le puissant se laissait emporter sans scrupule à la fougue de la violence et de l'orgueil; c'est que les Scythes de la tribu la plus redoutable regardaient en pitié le reste des hommes, et ne savaient

(1) *Abrég. des voyag. modernes*, par Eyriès, t. 14, p. 176. Boukarie, partie de l'ancienne Scythie.

imaginer d'autre règle de justice que leur caprice ; c'est que le glaive régnait dans leur sauvage politique comme sur leurs autels, et que ces barbares n'eussent point adoré leur Dieu sous la forme hideuse de l'instrument de la mort, s'ils n'eussent prétendu diviniser la passion du carnage et de la rapine qui les dominait, c'est-à-dire la plus insociable de toutes les passions.

En somme, point de culture chez les Scythes, point de possessions foncières, point de villes, aucun de ces liens qui attachent l'homme à la terre. Or, ni les sages et puissantes institutions, ni l'exercice des grandes vertus ne devaient s'allier avec la vie nomade des Scythes. Les lois exercent un trop méprisable empire dans les contrées où l'homme, détaché de la terre, peut échapper à leur vindicte en transplantant chaque jour sa demeure sans changer de patrie ; et partout où leur puissance reste douteuse, celle de la malice humaine ne tarde guère à prévaloir. Des steppes de l'Asie aux déserts de l'Afrique, si l'on jette les yeux sur les mœurs de l'Arabe vagabond, les faits rendront cette vérité frappante. Cependant si la religion de l'Arabe pèche par de notables imperfections, le Dieu qu'il invoque sous la tente est celui dont la justice repousse l'offrande présentée par les mains du ravisseur et du meurtrier. Le Dieu du Scythe, au contraire, était le Dieu du carnage. Quelle civilisation sommes-nous donc en droit d'attendre des innombrables tribus placées dans ces conditions fatales d'existence ? Les croyances religieuses des Scythes et les mœurs de ces peuples formeront une réponse satisfaisante à cette question.

Le simple bon sens eût en quelque sorte autorisé les

Scythes à adorer le ciel en leur personne; car le sang des dieux coulait dans leurs veines, et Jupiter avait engendré l'auteur de leur race de la fille du fleuve Borysthène (1). Mais, non moins modestes que tant d'autres idolâtres, ils se contentèrent de s'adorer dans leurs passions. Le plus grand de tous les dieux, chez ces barbares, était de plein droit celui qui représentait la plus^e entraînante de leurs passions, celle du carnage. Point de simulacres, point d'édifices sacrés, point d'autel au commun des divinités; mais pour le dieu de la mort il existe une insigne exception (2). Nous ne décrirons ni les rites du culte scythe, ni la grossière disposition de cet amas de fascines qui forme, à ciel ouvert, le temple de ce fléau divinisé. Il nous suffit de rappeler que, du milieu de cette énorme masse, sous laquelle disparaît un carré de trois stades, s'élève l'image du dieu : et cette image, vive peinture des bienfaits que l'humanité peut attendre du ciel, c'est la lame d'une vieille épée usée par l'homicide (3). Lorsque la fureur qui survit aux combats n'abat point les captifs par hécatombes, on se contente d'immoler un homme sur cent à cette formidable divinité.

Sur le haut du temple, le prêtre frappe la victime à la gorge; et du sang qui jaillit dans un vase il abreuve le glaive. Des sacrificateurs placés au bas de l'estrade saisissent alors le cadavre; ils en détachent l'épaule droite et la lancent en l'air; le corps tombe, et la religion veut

(1) Hérodote, l. 4.

(2) Dieux scythes : Tabiri, Papée, Api, Etosire, Artimpase, Thaimasades, etc. *Mavors, Mors, Mars*.

(3) Hérodote, l. 4.

que ces restes funéraires demeurent à la place même où le hasard les adresse (1).

Les Scythes consacrent encore à ce dieu d'antiques bocages au sein desquels s'élèvent des chênes d'une grosseur monstrueuse. Anathème au profane qui ose détacher une parcelle de leur écorce, recouverte et à la longue incrustée du sang des victimes; une mort immédiate devient le prix de sa témérité (2).

Le ciel pouvait-il se montrer avare de ses faveurs à l'égard de peuples si religieux? Voilà ce qu'il ne pouvait leur être permis de supposer. Aussi les voyons-nous, assurés des révélations d'en haut, se livrer avec fureur à la divination. Non moins révéree que la sentence du jongleur chez le sauvage américain, la parole du devin porte la terreur dans les esprits, en révélant les crimes que le passé avait enveloppés dans ses voiles (3); et comme sa parole est infaillible, il faut que l'accusé succombe. La fausseté de la religion devient celle de la justice. Tout principe veut ses conséquences; voilà ce qu'on ne sait assez voir et ce qui rend le vulgaire si insouciant à l'introduction des fausses idées que le temps traduit en crimes.

Si nous ne recherchions que de stériles exemples de férocité, les Scythes nous serviraient au delà de nos souhaits. Rien n'égale en barbarie cette race considérée dans son ensemble et jugée sur les pièces que nous fournissent les historiens, plutôt que sur les vagues panégyriques

(1) Hérodote, l. 4. — P. Méla, l. 2, ch. 1^{er}.

(2) Kest., *Antiq. sept.*, dissert. 3^e, etc.

(3) *Lett. édif.*, vol. 5, p. 48-51, etc. — Moxes., *Am. du Sud.* — Hérodote, l. 4.

qui de loin à loin s'échappent de leur plume, tantôt à l'aspect de quelque vertu solitaire, tantôt par la manie de vieille date de louer sur conjecture la prétendue simplicité du sauvage.

Commençons par nous former une idée de la manière d'être de ces barbares. Non-seulement les Scythes ignorent l'art de construire des maisons, puisque la plupart vivent dans des chariots, et que d'autres, tels que les Satarches, pour se garantir des rigueurs d'un hiver perpétuel; végètent dans des trous pratiqués sous terre (1); mais ils ne possèdent même point cette science si vulgaire de forcer le sol à produire. Leurs prisonniers, dont ils préviennent la fuite en les privant de l'usage de la vue, bornent leurs soins aux bestiaux, dont le lait et la chair constituent la nourriture de la nation (2).

Une seule tribu de laboureurs, celle des Géorgiens, ensemeince la terre; mais les produits de leurs champs sont moins destinés à leur procurer des aliments qu'à entretenir la chaleur du foyer domestique (3). On serait tenté de ranger une telle assertion parmi les contes dont Hérodote entremêle ses récits, si l'on ne considérait que dans certains districts la rareté du combustible force d'avoir recours aux ossements des victimes pour allumer le feu des sacrifices (4).

Dans un grand nombre de localités il semble que la terre se rende complice de la fainéantise des Scythes en

(1) P. Méla, l. 2, ch. 1^{er}.

(2) Hérodote, l. 4.

(3) Id.

(4) P. Méla, l. 2, ch. 1^{er}. — Hérodote, l. 4.

subvenant d'elle-même à leurs besoins. Car la Scythie présente d'abondants pâturages, grâce aux eaux fécondantes des fleuves qui s'épanchent, hors de leurs lits, sur les campagnes voisines (1). Cependant ne nous hâtons pas de conclure que tous ces peuples promènent de pâture en pâture leurs nombreux troupeaux. De populeuses nations, telles que les Tyssagètes et les Irces, leurs voisins, ne subsistent que de leurs chasses. Les Budins, c'est-à-dire l'une des plus considérables tribus, sont les seuls qui se nourrissent de vermine (2) : semblables à ces dégoûtantes peuplades d'Indiens, qui, enveloppés d'immenses marécages et croupissant au milieu des reptiles, ne reculent devant aucun aliment. Ces Budins, rangés au nombre des nomades, par la raison péremptoire qu'ils étaient d'origine scythique, se distinguaient par une seconde particularité : c'était d'avoir construit une ville de bois ; ou, plus probablement, d'avoir élevé quelques huttes derrière un retranchement de palissades, semblables aux forts silvestres des Bretons (3), utilisant ainsi, dans l'intérêt de leur défense, l'immense quantité d'arbres que produisait leur sol.

A leurs mets habituels, les Taures, impitoyables envers les étrangers, les Mélanchlénien, les andropophages les plus sauvages de tous les hommes, et qui ne connaissent ni foi ni loi, ajoutent encore la chair humaine (4). Il est

(1) P. Méla, l. 2, ch. 1^{er}.

(2) Hérodote, l. 4.

(3) Ou plessis, origine de tant de noms français, πλέκω, πλέξις. — Hérodote, l. 4.

(4) P. Méla, l. 2. — Hérodote, l. 4.

vrai que , par compensation , les Scythes chauves et camus, aux grands mentons, ne vivent que du fruit de l'arbre pontique mêlé au lait. Nul n'oserait les attaquer, parce qu'ils sont tenus pour sacrés, qu'ils ne possèdent aucune arme, qu'ils jugent les disputes de leurs voisins, et offrent leur territoire aux fugitifs comme un asile inviolable (1).

Exposons après ce tableau , dont les traits offrent de si fortes invraisemblances , celui que Quinte Curce nous trace des Abiens , dont les députés vinrent haranguer Alexandre à Marcande : « Ils passaient pour les plus équitables des barbares , ne prenant les armes que pour se défendre, et jouissant de leur liberté avec une modération et une justice qui ne laissait point de différence entre les supérieurs et les subalternes (2). » Il nous sera permis d'observer que ce peuple confine aux plus belles frontières de la Scythie; que, par le fait seul de sa position limitrophe, on peut le regarder comme un peu moins scythe que les autres. Quant à cette différence entre le supérieur et l'inférieur, c'est-à-dire, sans doute, entre le fort et le faible, nous savons combien elle est généralement insaisissable chez les nations barbares ou sauvages, et surtout lorsque la guerre a cessé de rugir. Enfin, tenant en garde notre imagination contre la poésie de l'historien , nous nous demandons en quel coin du monde le témoignage des hommes nous apprend qu'un pareil peuple ait jamais existé, et s'il est probable qu'il dut se rencontrer au sein de cette race à laquelle Quinte Curce lui-même se contente de décerner ce mince éloge : « Quel-

(1) Hérodote, l. 4.

(2) Q. Curce, l. 8, ch. 6.

ques-uns passent pour avoir autant de bon sens que la chose est possible à une nation qui a toujours les armes à la main (1)? »

Dans ce livre par excellence où les Juifs conservent encore de nos jours le dépôt des vérités primitives, une phrase peint à elle seule les mœurs de la Scythie. Il est question des envoyés de Tyr, et le texte sacré, pour nous donner une idée des excès de la brutale tyrannie d'Antiochus Epiphane, porte ces mots : « Il condamna à mort ces pauvres députés, qui auraient été jugés innocents par des Scythes mêmes (2). » Que penser et des Scythes, et de leur humanité, et de leur justice? Etaient-ils ce que nous dit le Tite Live des Hébreux, « si cruels qu'ils n'avaient pas de plus grand plaisir que de répandre le sang humain, et ne différaient presque en rien des bêtes les plus farouches (3)? »

Un exemple ou deux nous les feront apprécier avec un peu plus de justesse encore.

Parmi les Scythes nous rencontrons en première ligne les Issédons, peuple juste et équitable, chez qui les femmes égalent les hommes en vigueur; symptôme assez équivoque d'une humeur douce et traitable. Quoi qu'il en soit, cette tribu se peint par un trait. Les Issédons célèbrent les funérailles de leurs parents avec de grandes démonstrations d'allégresse. Il dépècent le cadavre, le coupent par

(1) Q. Curce, l. 7, ch. 8. Si Tacite nous dit, avec raison, que l'état de sauvage est toujours voisin de l'état de guerre, ajoutons que l'état de guerre ramène promptement l'homme à l'état de sauvage.

(2) *Machabées*, l. 2, ch. 4, v. 47.

(3) *Josèphe, Réponse à Appion*, l. 2, ch. 9.

morceaux , le mêlent aux chairs de leurs festins , et lui donnent pour sépulture leur propre corps (1).

Donnerons-nous à notre dégoût un moment de répit ? La chose est difficile ; car voici venir les Agathirsés , peuple poli et magnifique , dont l'or relève ordinairement le costume. Ce peuple poli a imaginé de mettre les femmes en commun , afin que les hommes , unis par les liens du sang et ne faisant pour ainsi dire qu'une seule et même famille , vécussent exempts de la haine et de la jalousie (2).

Terminons par le spectacle d'une fête nationale l'esquisse de la civilisation des Scythes. Un usage invariable impose , chaque nouvelle année , aux chefs des provinces l'obligation de réunir leurs dépendants , afin de stimuler , dans ces réunions patriotiques , l'amour-propre et la vertu réchauffés au sein des épanchements d'un vaste festin. Nul homme de cœur ne s'exempterait de répondre à la voix qui convoque les braves. La coupe du banquet circule ; le guerrier qui a égorgé un ennemi jouit du droit de l'approcher de ses lèvres , et cette coupe c'est le crâne d'une victime humaine. Mais s'il se rencontre un lâche qui n'ait encore su donner la mort : opprobre à ce lâche , et qu'il se garde bien de souiller de sa bouche le calice d'honneur ! Au contraire , s'il est un héros dont le fer ait étendu sur le champ du carnage plus d'un combattant , il peut saisir une coupe de chaque main , et sa prérogative est de s'y désaltérer à longs traits. Des lois règlent l'ordre de ces festins , pour ne pas dire le désordre de ces orgies !

(1) Hérodote. — P. Méla, l. 2, ch. 1^{er}.

(2) Hérodote, l. 4.

Que parmi les Scythes la bonté divine ait disséminé des hommes vertueux, quelques familles peut-être d'une innocente simplicité, cela est à croire, et cela confirme à la fois et la doctrine de l'Eglise et l'une de nos observations antérieures; mais il n'en est pas moins vrai que la Scythie renferme une race d'hommes qui ne respire que guerre et carnage; que dans ces guerres la palme est au combattant qui abat le plus grand nombre de victimes. Et c'est à la mort elle-même que les guerriers scythes demandent les lugubres trophées dont ils aiment à se parer. Tantôt, comme l'Indien des Amériques, ils détachent la chevelure pour constater par un monument chaque trait de vaillance ou de ruse. Tantôt, précurseurs en férocité du Mexicain qui sortira de leur sang, ils écorchent le cadavre avec leurs ongles, préparent les peaux, s'en décorent, en parent leurs carquois, ou bien les attachent aux brides de leurs chevaux. Tantôt, faisant éclater une fois de plus l'étroite alliance de la superstition et de la férocité, ils décapitent leurs prisonniers et fixent les têtes sur une perche, au sommet de leur hutte, bizarrement persuadés que ce débris d'un ennemi immolé doit veiller à la sûreté du vainqueur.

Dans les combats ils sucent à travers les blessures le sang de leur premier captif. Si des traités arrêtent le carnage, le sang de leurs veines se mêle au vin dans une coupe que les contractants doivent tarir, et cette coupe c'est encore le crâne d'une victime. La gloire d'un homme est dans la répétition de l'homicide; et chez les Sarmates qui, semblables aux tribus cavalières de l'Amérique, ne cessent de balayer de leurs tourbes la rase campagne, et

dont la barbarie est si grande que le nom de la paix est *un mot qu'ils ne peuvent comprendre*; chez les Sarmates, qui, par le sang, la patrie et les mœurs, se distinguent à peine des Scythes, les femmes, pour acquérir le droit de donner la vie, doivent avoir ravi le jour à un homme. Opprobre donc à la virginité (1)! Honte même à la jeune fille dont un meurtre n'a pas rougi la main!

Enfin, ce n'était point seulement contre les étrangers que les Scythes se laissaient aller à leurs pratiques barbares; c'était de tribus à tribus: et loin que leur férocité se bornât à exercer d'atroces vengeances contre leurs agresseurs, l'histoire veut que leurs victimes aient été le plus souvent un ennemi qui ne savait pas l'être, et sur lequel ils se décidaient à fondre à l'improviste.

De pareilles monstruosité ébranlèrent une foi robuste, si les Indiens, que tant de circonstances s'accordent à faire considérer comme les descendants des Scythes, ne nous en offraient de quotidiennes répétitions (2). Qui ne connaît les guerres, les trophées du sauvage? Qui ne sait à quel point est poussée dans leurs mœurs la gloire de l'homicide? Ici, pour qu'un jeune homme soit estimé, il doit avoir tué quelqu'un, n'importe qui! Là, le bonheur suprême est de faire des chevelures, soit en guerre, soit en paix (3). Celui qui rapporte la chevelure d'un homme, d'une femme, d'un enfant, est un brave, *et ils la dansent*,

(1) Florus, l. 4, ch. 12. — Amm. Marcellin, l. 16.

(2) Félix de Beaujour, 175. — Tocqueville, vol. 1^{er}, p. 9, *Démocrat. Annales des voyag.* de Malte - Brun, t. 16, p. 276. — Major Pyke.

(3) Van Quicken Born, *Ann. de la prop.* — Tac., 4, n° 24.

pendant de longues journées, en poussant des cris de mort horribles. Ils s'efforcent de surprendre leurs ennemis et les massacrent impitoyablement (1). Certes, ou mon erreur est grande, ou voilà bien le Scythe de pure race, digne de ses ancêtres. Répétons-le : non-seulement le présent est la justification du passé, il en est le réparateur ; ses témoignages peuvent rigoureusement suppléer à ceux que les siècles nous ont dérobés.

Mais aussi l'expérience a dû nous convaincre que dans les historiens de l'antiquité nous apercevions rarement les barbares sous leur point de vue réel. Rarement au moins cette peinture conserve-t-elle assez ses caractères et ses aspérités, dans nos souvenirs, pour que nous en restions frappés lorsque, sous les noms de peuples modernes, nous retrouvons les mêmes visages. Tantôt notre esprit, habitué, par la redondance des productions modernes, à voir la pensée lui faire toutes les avances, se refuse nonchalamment à plonger, pour la saisir, sous le rapide courant de la diction des anciens. Tantôt aussi le coloris brillant de leur imagination se répand sur la ressemblance ; leur pinceau flatte les traits en les effleurant, et la nature ne nous paraît plus la même lorsque nous la contemplons dans sa rudesse native.

Maintenant une tâche nous reste à remplir : c'est de compléter nos notions et de ne rien laisser dans l'ombre de ce qui peut enrichir les deux termes de notre comparaison ; c'est de tracer un sommaire rapide et parallèle de l'état social, des arts, des connaissances et de quel-

(1) Tac., n° 23, f. v. Bodin.

ques pratiques des principaux peuples barbares ou sauvages du nouveau monde.

Lorsque nous comparons le fort au fort et le faible avec le faible, il nous semble que la plupart des nations et des peuplades du nouveau monde supportent sans trop de désavantage le parallèle avec les barbares dont nous avons observé les habitudes politiques et les mœurs.

Les nations les plus policées de l'Amérique soutenaient, il est vrai, contre le principe du désordre qui les travaillait une lutte infructueuse. Au milieu de leur cécité morale et des ténèbres de la superstition, ces hommes, tourmentés du besoin de se développer, pouvaient bien s'agiter, mais ils n'avançaient point; ils avaient laissé s'éteindre les premières traditions du genre humain, germe de la civilisation, et le commerce de nations éclairées n'avait encore importé dans leur sein aucune idée féconde.

Cependant quelques sociétés reposaient d'une manière assez ferme sur une de leurs bases essentielles. Dans la Floride, l'autorité des Sachems se montre non-seulement permanente, mais héréditaire; leurs sujets les traitent avec le respect que témoignent à leurs maîtres des hommes que l'habitude a courbés sous le joug d'une obéissance aveugle (1). La puissance des Caciques ne paraissait guère moins solidement affermie dans les îles d'Hispaniola et de Cuba (2). Chez les Natchez, tribu jadis puissante, répandue sur les bords du Mississipi, une aristocratie hautaine

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 137, édit. anglaise.

(2) Id., vol. 2, p. 139.

s'offrait à la vénération du peuple sous le nom de respectables, et les hommes de ce peuple avaient pu habituer leur bouche à se qualifier eux-mêmes par la plus dégoûtante des épithètes : ils se nommaient les puants (*stinkards*). Le chef de la nation, frère et représentant du soleil leur Dieu, tant il est contraire à la nature de l'homme de reconnaître dans la volonté de son semblable l'origine du pouvoir (1), ce chef, disons-nous, exerçait un despotisme si absolu et tellement sacré, que si un de ses sujets avait eu le malheur d'encourir sa disgrâce, il suffisait à l'infortuné qu'on vint l'en instruire pour qu'il accourût, avec une humilité profonde apporter à son souverain l'offrande de sa tête (2).

A Bogota, des villes populeuses étonnaient par leur aspect les Européens surpris d'y contempler les apparences d'un gouvernement régulier. Le monarque, exalté au-dessus de la nature humaine par les dogmes et les rites de la religion, ne connaissait d'autre limite à son pouvoir que celles des mœurs et des préjugés, barrière des plus effrénés despotes ; et lorsqu'il daignait se montrer au public, c'était en retranchant sa majesté derrière un cérémonial propre à rappeler, quoique peut-être d'une façon grotesque, la pompe des souverains de l'Orient (3).

Dans les magnifiques régions du Pérou, l'édifice politique se perdait tout entier sous le mysticisme des croyances religieuses. L'Inca, ce n'était pas un monarque ; un lé-

(1) Quelle que soit la forme de ce pouvoir : monarchique, aristocratique, démocratique.

(2) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 136.

(3) Id., p. 145.

gislateur vulgaire; sa personne sacrée manifestait à la terre le délégué du ciel. Sa parole était, sinon comme la parole du Dieu des chrétiens, le verbe créateur, du moins le verbe régulateur. Il semble que là, plus vivement qu'ailleurs, se fût conservée la tradition qu'entre les cieux et la terre un médiateur devait exister, participant des deux natures. Les fils de Manco-Capac, descendant du Soleil et fondateur de la société péruvienne, avait revêtu, aux yeux de leur peuple, un caractère tellement divin, que leur sang devait couler sans mélange dans les veines de l'héritier présomptif. Le trône eût repoussé, comme non moins audacieux que sacrilège, tout prétendant dont l'origine eût permis de contester cette pureté rigoureuse.

Lorsque les fils du Soleil élevaient la voix, nulle voix n'eût osé s'élever pour les contredire; lorsque leur geste donnait le signal du commandement, tout genou fléchissait; car résister aux dieux, c'est le crime de l'impie : crime ignoré chez un peuple qui ne respire que religion. De là ce servilisme tellement complet dans le culte rendu au monarque, que les personnages les plus éminents ne se fussent jamais permis de l'approcher sans courber leurs épaules sous le joug d'un fardeau, signe manifeste de leur esclavage.

D'un bout à l'autre de l'empire le ministre des volontés de l'Inca disposait, au nom du maître, de la vie et de la fortune de ses sujets. Il suffisait au serviteur de montrer une frange détachée du bandeau royal (*borda*), pour que les plus puissants s'empressassent d'obéir. La personne du souverain constituait à la fois l'Etat et le Dieu. Et comme il existe peu de fausses religions qui ne demandent

à l'homme son propre sang, manquer aux Incas, quelque inoffensif que fût leur naturel et toute légère que pût être la faute, c'était manquer à la Divinité, crime que la mort seule pouvait expier ; et le châtement suivait inévitable, comme si la miséricorde ne sévissait dans le présent que pour épargner dans l'avenir. Par suite de cette même croyance à l'avenir, des multitudes d'hommes, lorsque la mort transportait l'Inca dans le monde où règnent les esprits, s'empressaient de l'y suivre, et la tombe qui s'ouvrit pour leur monarque Huana-Capac engloutit plus de mille victimes (1).

Le temps avait rendu leur culte entièrement pacifique, si nous voulons bien ajouter foi à *quelques historiens*. Cependant le sang n'en était pas moins au fond de toutes leurs idées religieuses. En effet, elles étaient le principe de leurs guerres. L'ambition des princes ou l'esprit d'adulation des grands ou des pontifes empruntait pour respirer le souffle embrasé du prosélytisme. « Ils ne combattaient point pour détruire, » mais ils n'en détruisaient pas moins en combattant, et s'il ne fallait pas voir leur but, « comme au Mexique, dans le désir de gorger de la chair des vaincus des divinités féroces, mais dans la volonté de répandre, avec leurs dogmes, leurs arts et leurs lumières (2), » le caractère de leurs guerres en prenait-il une teinte moins cruelle ? « S'ils considéraient comme impie l'adoration de tout autre dieu que le Soleil » est-il probable que les peuples opposés à leurs armes aient éprouvé un sentiment

(1) Robertson, *Am.*, vol. 5, p. 227.

(2) Id., vol. 3, p. 209.

moins vif et moins tenace pour leurs propres divinités? Est-ce donc parce que rien n'égale en fureur les guerres et les persécutions religieuses qu'on se persuadera que, tout à coup, des tribus hostiles, d'autant plus vindicatives qu'elles sont plus rapprochées de l'état sauvage, aient abjuré de bonne foi leurs croyances sans qu'une longue et puissante terreur les y ait contraintes? S'imaginera-t-on qu'elles aient vu d'un coup d'œil insoucieux le Péruvien, fidèle observateur de la foi religieuse, traîner en triomphe les idoles des régions conquises au grand temple de Cusco pour les humilier devant son Dieu?

L'esprit de ce gouvernement qui avait la religion pour âme c'était donc la guerre, c'est-à-dire la destruction, puisque cette religion prenait des guerriers pour apôtres. Oui, « nous ne savons quelle influence énervante règne dans ces climats (1). » nous ne savons quelle nonchalance et quelle mollesse avaient efféminé les peuples du Pérou; mais il faut bien se garder de confondre ces faiblesses de la nature physique avec la bienveillance, avec l'amour de l'humanité et de la paix! La superstition dépouillait l'homme de tous ses droits pour le livrer sans garant au caprice d'un seul de ses semblables, ridiculement élevé au-dessus de la sphère humaine. Elle présentait à un peuple unique tous les autres peuples comme des éléments dont il devait de gré ou de force s'assimiler la substance, au nom des intérêts du ciel. Ce n'est point sous ce jour que la plupart des historiens nous représentent la pacifique nation des Péruviens. De vains dehors ont pu les séduire; mais et les

(1) De Tocqueville, *Démocrat.*, vol. 1^{er}, p. 7.

faits qu'ils rapportent et la raison qui les juge s'accordent à prouver, une fois de plus, que c'est se livrer à de folles recherches que de chercher l'amour mutuel et l'esprit de paix ailleurs que dans la seule religion qui ait fait de cette vertu la lettre et l'esprit de la loi. Cependant, hâtons-nous de le dire, révéler le vice des principes qui dominent cette société, ce n'est pas nier son organisation, ni lui refuser la part d'éloges qui lui est due.

Trois grandes divisions renfermaient en elles toutes les terres de l'Etat. La première, consacrée au Soleil, fournissait à l'entretien du culte; les sueurs du peuple, en fécondant la seconde, produisaient en récolte les revenus du gouvernement; enfin la plus considérable des trois demeurerait réservée pour la subsistance de la nation, et chaque année en voyait opérer un morcellement nouveau. Sous l'intendance d'un officier, le peuple les exploitait en commun, aux mêmes heures, au bruit des instruments, ou au son cadencé de la voix humaine (1).

La société péruvienne se formait de quatre classes ou castes : les Yonoconas, dont la mise et les attributions représentaient celles de l'esclave et du serf; les hommes libres, mais exclus des places et des honneurs, les Orejonez, ou nobles, revêtus en paix comme en guerre de toutes les fonctions sociales; enfin, à la tête, et infiniment au-dessus de tous les rangs, les enfants du Soleil (2).

Les institutions religieuses des Péruviens s'identifiaient tellement à leurs institutions sociales qu'il serait diffi-

(1) Robertson, *Am.*, vol. 3, p. 211.

(2) Id., p. 212.

cile de décrire les unes à la suite des autres sans tomber dans de perpétuelles redites. Le culte du Soleil n'était plus souillé, lors des conquêtes de Pizarre, par autant d'atrocités que celui des autres divinités indiennes. La férocité native des premiers habitants s'était amollie dans les irrésistibles douceurs de leur atmosphère. A mesure que les délices du climat efféminaient le corps, la fermeté de nerfs nécessaire à l'exécution des pratiques barbares semblait défaillir. Il se peut donc, malgré le témoignage d'un assez bon nombre d'auteurs espagnols, que le couteau de l'autel n'ait plus immolé de victimes humaines. Seulement il se rencontrait encore quelques vestiges de cet antique usage; car les Péruviens offraient au temple des gâteaux arrosés du sang qu'un instrument aigu faisait jaillir des sourcils, du nez et des bras de leurs enfants (1).

Enfin, s'il est permis de rappeler un trait de mœurs assez caractéristique, le peuple, malgré la connaissance des usages du feu, conservait l'habitude sauvage de dévorer encore dans toute sa crudité la chair et le poisson (2): ~~un~~ ~~peuple~~ ~~barbare~~, sous ce rapport, que les plus voraces ~~de~~ la Germanie ou de la Scythie (3). A quelle nation ~~peuple~~ n'eussent point répugné des pratiques qui portent à un si haut degré le cachet de la dégradation et de la férocité!

La combinaison de la politique et de la religion se découvrait-elle avec moins d'évidence dans le Mexique? Loin de là; et ce qu'on y observe d'étrange, c'est qu'elle

(1) G. Vega, l. 2, ch. 4. — Robertson, vol. 3, p. 395, note.

(2) Robertson, vol. 3, p. 227.

(3) P. Méla, l. 3. — Florus, l. 3, ch. 3.

se manifestait plus spécialement dans la guerre; car la guerre était, en quelque sorte, l'état constitutionnel du Mexicain. Si la guerre servait à satisfaire le plaisir sauvage de la vengeance, cette vengeance altérée de sang revêtait un caractère sacré. En effet, au plus fort du combat, la main du guerrier haletant de fureur épargnait le captif, tandis que, de sang-froid, le vainqueur redevenait impitoyable. Une telle conduite répugnerait trop aux instincts de notre nature, s'il n'était de cette même nature de fléchir devant la croyance, de reconnaître en elle le régulateur suprême de nos œuvres. Toute improbabilité s'évanouira donc en rappelant que la foi du Mexicain lui faisait un crime de soustraire à l'autel l'ennemi que son dieu ne lui avait livré que pour obtenir sa part de chair humaine; la tête et le cœur étaient *la ration* du dieu (1).

La religion occupait donc une place considérable dans les institutions publiques. La volonté des pontifes ne pesait pas moins sur le monarque que sur la puissance aristocratique. L'intérêt sacerdotal donnait une bouche aux oracles, et dès lors ce peuple horriblement religieux se figurait agir d'après l'impulsion du ciel. Si les longueurs d'une paix toujours précaire fatiguaient les prêtres, ceux-ci signifiaient à l'empereur que les dieux avaient faim : locution terrible par laquelle ils exigeaient le tribut de chair humaine. L'état forcé de déclarer la guerre devenait l'instrument de leur politique et de leurs fureurs (2). Au fond

(1) C'était le refrain du juif de Venise :

I will have my pound of flesh. (*Shakspeare.*)

(2) Raynal, *Hist. phil. de l'étab.*, vol. 3, p. 52.

de tous les pouvoirs se rencontrait donc, bien qu'à un plus faible degré que dans les Gaules, l'influence sensible de la théocratie.

Il y aurait erreur, néanmoins, à se figurer que la puissance monarchique et aristocratique n'ait été là que de vains titres. La seule présence du monarque inspirait une vénération si profonde, que les grands n'osaient l'approcher sans se dépouiller de leur chaussure et sans tenir leurs regards humblement attachés à terre, comme pour confesser leur indignité. A peine subsistait-il une nuance entre leurs respects et l'adoration.

Cependant, jusqu'au règne de l'ambitieux Montézuma, si cruellement châtié par l'impitoyable ambition des Espagnols, la couronne était restée élective et la puissance royale limitée. Dans l'origine le corps entier de la noblesse nommait le roi ; plus tard, ce privilège était passé entre les mains de six électeurs.

Une portion considérable du pouvoir résidait néanmoins entre les mains d'une aristocratie jalouse et dans le sein de laquelle régnait une double hiérarchie ; car, parmi les titres dont elle était revêtue, les uns se perpétuaient avec le sang, les autres s'éteignaient avec la vie. Telle était l'influence de cette classe, que le roi n'eût osé se livrer à aucune entreprise importante sans la consulter. Cette aristocratie, à son tour, s'était habituée à ne point élire ses souverains hors de la lignée royale, de telle sorte néanmoins que le mérite et la vertu guerrière, qui imprimèrent au Mexique un si rapide essor, l'emportassent toujours sur la proximité du sang. C'est ainsi qu'ils réunissaient sur la tête d'un même individu l'application des deux principes du Ger-

main de Tacite : les honneurs du pouvoir à la naissance, la réalité du pouvoir au mérite.

La masse du peuple, divisée en castes fortement tranchées, végétait dans la position la plus humble. Une portion considérable de ce peuple, les Mayèques, eussent envié le sort du paysan des plus tristes époques de la féodalité. La volonté du maître qui aliénait son domaine les transmettait avec la glèbe. Une catégorie d'êtres plus infimes encore croupissait dans un état de servitude domestique tellement abject, que, dans le sanctuaire de la justice nationale, leur sang versé n'avait pas même une voix pour crier vengeance.

Suivant le témoignage des historiens espagnols, la sagesse et l'équité avaient présidé à l'organisation et à l'administration de la justice. Des taxes réglées frappaient avec les produits de la terre ceux de l'industrie et du luxe. Point de signes monétaires, il est vrai ; mais les magasins royaux s'ouvraient aux impôts en nature ; et ces taxes, accumulées dans ce budget national, passaient en guise de solde et de salaire entre les mains du fonctionnaire et du guerrier. Forcé de s'acquitter envers l'Etat, le prolétaire prenait sa part des charges par des corvées (1).

Non-seulement le droit de propriété foncière reposait sur une base solide, mais tout homme libre transmettait à son gré ses biens par héritage. Les uns lui appartenaient en propre ; les autres, attachés aux charges et aux fonctions, arrivaient et se perdaient avec elles (2). Dans

(1) Robertson, *Am.*, vol. 3, p. 165 à 183.

(2) Id., vol. 3, p. 81.

chaque district, une mesure de terres divisées proportionnellement au nombre des familles formait, pour chacune, un fonds commun de culture; et afin que tout homme fût attaché par le sol aux intérêts de l'Etat, ces parts, sorte de majorat plébéen, restaient inaliénables entre les mains usufruitières (1). Cependant *ces barbares* ne savaient point contraindre la terre à leur assurer d'abondantes récoltes. Il restait trop en eux de la paresse et de l'imprévoyance du sauvage, que nous apprendrons bientôt à connaître, pour ne point neutraliser le bénéfice de leurs plus ingénieuses institutions.

Quelque peu séduisant que nous paraisse ce peuple considéré dans sa politique extérieure que domine une superstition féroce, ou dans son état interne, si dégradant par l'esclavage et les misères légales des classes inférieures, cet abrégé de sa constitution n'en signale pas moins une organisation et des combinaisons sociales plus savantes que celles des Scythes, aussi raisonnées que celles du Germain, et d'autant plus étonnantes qu'on voudra tenir compte de son isolement du commerce de toute nation plus éclairée, de toute société dont les institutions telles qu'elles eussent provoqué son attention et stimulé ses progrès. Cependant, et c'est là pour nous le point essentiel, quelle amélioration s'était introduite dans les mœurs par ces institutions si étonnantes chez des barbares? Une description sommaire du culte des Mexicains résout tristement cette question.

Sombre et atroce, la religion du Mexique ne se révè-

(1) Robertson, *Am.*, vol. 3, p. 161-162.

lait à l'esprit que pour le glacer d'épouvante. Ses temples, véritables boucheries humaines, étaient le sanctuaire de la terreur. L'art informe n'y manifestait les dieux que sous des apparences détestables : tantôt c'était l'image du tigre, tantôt celle du serpent, ou d'autres animaux odieux et destructeurs ; et tel était le génie sanguinaire de ce culte, que jamais Mexicain n'eût osé s'approcher des autels sans les arroser de son propre sang (1).

Lors de la défaite de Cortez sous les murs de Mexico, les Espagnols captifs furent immolés par les prêtres, et c'était là le sort de tous ceux qui tombaient entre les mains de ces barbares étrangers à la pitié ; car user de miséricorde, c'était frauder les dieux, à qui appartenaient, de plein droit, la tête et le cœur de tous les prisonniers. Le reste du corps revenait au vainqueur, qui s'unissait à ses amis pour le dévorer au milieu des transports de la plus farouche allégresse. Alors s'offrait une pompe dont l'idée seule donne le frisson : celle des grands guerriers, revêtus de la peau de leurs victimes et courant étaler dans les rues le spectacle de leurs danses triomphales (2).

A la mort des grands, leur tombe restait béante jusqu'à ce qu'une multitude de serviteurs égorgés y fussent descendus pour les servir dans le monde des esprits (3).

La férocité des fondateurs de ce culte, peinte dans le caractère des dieux fabriqués à leur image, opérait sur les générations successives et opposait aux progrès de leurs mœurs un infranchissable obstacle. Appelée fille du ciel,

(1) Robertson, vol. 5, p. 198.

(2) Id., p. 184, 198-199.

(3) Id., p. 185.

et formée de la main de monstres à face humaine, cette religion acquittait sa dette à l'égard de leurs descendants en les façonnant à son tour et en déposant dans leur cœur toute la barbarie que leurs pères avaient déposée dans ses dogmes. Ainsi l'âme de la civilisation n'était pas encore descendue dans ce corps pour l'animer : un souffle impur en avait usurpé la place, et les membres, galvanisés par le fanatisme, usaient leur vigueur dans de hideuses et d'impuissantes convulsions. La voix du temple, au lieu de répéter aux hommes cette maxime qui contient la société tout entière : aimez-vous les uns les autres, ne cessait de leur hurler ces cris de mort : déchirez vos semblables, apportez aux dieux leur tribut de chair humaine. Et telle avait été, jusque sur les classes les plus élevées, la pernicieuse influence de ces enseignements de vengeance et d'homicide, que les quatre principaux officiers de la couronne se faisaient gloire d'afficher la férocité jusque dans leur titre. La fanfaronnade de l'homicide respire dans leurs noms ; on les nommait : le Prince de la lance de mort, le Pourfendeur d'hommes, le Verseur de sang, le Seigneur du noir séjour (1).

Si nous continuons cet examen jusqu'à nos jours, ce sera pour rencontrer, presque d'abord, la tribu des Omahas, dont un des derniers chefs, le fameux Ouachinggosaba (le Merle), régna jusqu'en 1800 et se fit enterrer

- (1) The prince of the deathful lance,
 The divider of men,
 The shedder of blood,
 The lord of the dark house.

Robertson, vol. 3, p. 390, note, *Acosta*.

assis sur son cheval, dans l'attitude des officiers immolés aux funérailles des monarques scythes. Ce chef forçait les marchands voyageurs à lui donner la moitié de leurs marchandises, après quoi il obligeait son peuple à les lui payer au double de leur valeur.

Un jour que la tribu atteignait les bords d'un courant d'eau, tout fier de faire parade de son pouvoir aux yeux d'un blanc, le Merle défendit de boire. Les ardeurs de la soif torturaient les Indiens ; mais, à la parole du chef, ils obéirent.

Maintenant, pour arriver à l'intelligence de cet insultant despotisme sur ce sol d'indépendance farouche, il ne reste guère qu'à expliquer la nature du fils par celle du père. Les indices recueillis sur les lieux semblent démontrer que les calamités de la conquête refoulèrent les Omahas hors de l'empire mexicain, pays d'obéissance passive et dont la religion porte une si noire empreinte de la férocité des Scythes : car ces Omahas sont une tribu de Sioux, ce qui paraît rattacher ces redoutables sauvages à l'antique empire de Montézuma ; et ces Sioux remontent, par leur origine, aux Tartares : autre mot pour signifier les habitants de la Scythie (1). Lors donc que nous comparons les Indiens aux Germains et aux Scythes, frères de ces derniers, il est à croire que nous nous bornons à comparer les descendants à leurs ancêtres, ce qui ajoute énormément aux probabilités du parallèle.

Si nous changeons de contrée, ce sera pour jeter les

(1) *Voyag. en Amérique*, p. 504. — *Annales des voyag.*, t. 16, p. 276. — Major Pyke, *New Mexico*. — Pour la généalogie, Wiseman, *Ethnographie*, t. 1^{er}.

yeux, parmi les sauvages, sur une race que la nature semble avoir tout spécialement organisée pour le carnage et le mépris de ses lois les plus saintes. — Cette race, que nourrit le sol de la Nouvelle-Zélande, est une de celles qui prouvent le plus invinciblement que si le désordre peut devenir l'état habituel d'un peuple barbare, ce peuple se verra réduit, en dépit de sa brutalité, à rendre certains hommages à l'ordre, et ne subsistera dans son anarchie qu'à la condition d'en régulariser le désordre. Nous reverrons ailleurs ces barbares dans leurs mœurs, jetons l'œil sur leurs institutions.

Chaque tribu néo-zélandaise forme une république où tout guerrier conserve son indépendance individuelle. Il existe par district un chef direct, mais dont l'autorité naît et meurt avec la guerre (1). Hors ce cas, les privilèges de ce supérieur consistent dans une indolence absolue et dans la perception d'une dîme sur les provisions des familles. Le tatouage est son blason. Ses frères, et non pas ses enfants, héritent de ce pouvoir dépouillé de faste, mais qui cependant ne s'acquiert qu'au prix d'une prudence consommée, d'une incontestable intrépidité. Les avis du chef décident du mode de l'attaque. Lorsqu'il veut la guerre, il lui suffit d'appeler l'infamie sur la tête des lâches et de demander du sang au nom du Dieu. Dès lors plus de partage dans les opinions, plus d'hésitation dans les cœurs : tous se lèvent, mais à condition que la voix du prêtre n'aura pas rendu d'oracle contraire ; car, chez ce peuple atrocement religieux, comme chez les barbares de

(1) *Journal des voyages*, par une société de géographes, de voyageurs et de littérateurs français et étrangers, t. 40. — Lesson, p. 45.

l'ancienne Europe, le pontife prend place au conseil entre les chefs et les guerriers les plus vaillants. — Si le dieu le veut, l'expédition se met en marche, les étendards se dressent, et ces étendards ce sont les têtes des chefs ennemis dont les corps ont servi d'offrande aux dieux et de pâture aux hommes. Voilà l'état des barbares surnommés les Spartiates de l'Australie (1) !

Terminons en accordant quelques lignes aux véritables Germains de l'Amérique, Germains aussi policés que ceux dont se recrutèrent les légions de Rome après qu'un long contact eut familiarisé l'une avec l'autre les deux nations.

Les Araucauniens forment un peuple limitrophe du Chili, et qui, par son traité de paix de 1773 avec les Espagnols, conquiert le droit de se faire représenter à Saint-Iago par un ministre résident. Le pouvoir repose, chez ces barbares, dans le conseil des chefs, dont les sessions se tiennent dans une vaste prairie, au milieu de l'épanchement des festins (2). L'ombre seule de la souveraineté plane au-dessus de la tête des Tocquis, princes de la nation, dont les dignités se transmettent par héritage (3).

Si l'on était curieux de contempler le système féodal à son berceau, cette région aurait droit à fixer les regards, et l'on y rencontrerait, tout d'abord, les compagnons ou premiers vassaux, tels que dans les pages de Tacite, libres

(1) *Journal des voyages*, p. 44, 45.

(2) Piquet, *Géogr.*, t. 1^{er}, p. 579, 2^e partie.

(3) *Annal. des voyag.* publ. par Malte-Brun, t. 16, p. 75, traduit de l'espagnol du *Viaggero universal*, par M. P.

d'impôts et de services, si ce n'est en temps de guerre, et ne payant à leur suzerain d'autre tribut que celui des honneurs et du sang (1).

Ces peuples, malgré leur ignorance des lettres, cultivent une poésie sauvage, une rhétorique dont la nature est le véritable guide, et que je ne mentionne ici qu'en raison de son but politique. En effet, la passion de l'éloquence possède si complètement l'âme de ces énergiques guerriers, que l'héritage du pouvoir devient, entre les enfants d'un même chef, le prix de l'art de bien dire. Leur poésie, comme douée des fiers instincts de la lyre du barde ou du scalde, ne consacre ses inspirations qu'aux exploits des héros (2). C'est dans l'art de la guerre, qui leur est si familier, qu'éclate surtout la sagesse d'organisation et d'imitation de ces peuples, adonnés d'ailleurs à la faim, au néantisme et aux vices habituels de la vie sauvage. Mais nous ne devons toucher ce point qu'au chapitre où nous mettrons en parallèle les connaissances du barbare avec celles des Indiens.

Après avoir observé des peuples d'une organisation aussi savante que celle des barbares les mieux policés, il nous serait facile, en descendant échelon par échelon, de rencontrer, à chaque degré, les parallèles des tribus anciennes les plus incultes. Malgré l'immense intervalle qui sépare ces races diverses, nous n'apercevrons le plus souvent entre elles d'autre différence que celle du nom, de la patrie et de l'époque. Et tous ces peuples, nous ne

(1) *Annal. des voyag.* de Malte-Brun, t. 16, traduit du *Viaggero universal*, par M. P., p. 75-76.

(2) *Id.*, p. 146-148.

saurions les embrasser d'un coup d'œil général, sans rester frappés d'un fait de la plus haute importance et qui nous donne le mot de l'énigme de leur état social : ce fait, c'est la mort ou le travestissement des grandes vérités religieuses. Et que sont donc ces *vérités primitives* pour attacher une si haute influence à leur existence ? Ce qu'elles sont, un mot le dit : les premières croyances de l'homme, non moins en date qu'en importance ; ses croyances fondamentales, la règle de ses actes, la source unique de cette morale qui domine les familles, et par les familles les lois qu'elles fondent et sous lesquelles elles s'abritent, et assurent leur avenir, dans les sociétés civilisées. Hors de ces vérités, ranimées et placées dans leur plus vif éclat par le Christ, au moment où leurs dernières lueurs allaient s'éteindre, il n'est point de civilisation réelle ; et plus les peuples s'en éloignent et les repoussent, plus s'élargit la carrière ouverte aux désordres. Le cœur cesse d'être fixé ; l'esprit flotte incertain, sans boussole et sans gouvernail. Voilà ce qu'a révélé, dans tous les temps, l'aspect des races barbares ou sauvages.

Chez quelques-unes de ces nations, il est vrai, le pouvoir existe, respire, agit, mais souvent comme s'il s'imposait pour tâche de répandre sur la société une influence pernicieuse égale en quelque sorte à ses bienfaits naturels. C'est que la fausse application d'un principe admirable vicie le pouvoir dans son organisation ; c'est que les institutions politiques jetées au delà de leur orbite et faussées par ce déplacement se confondent avec les institutions religieuses au lieu de s'y unir par une concordance naturelle, car : « La religion et la société ont le

même principe qui est Dieu, et le même terme qui est l'homme (1). » C'est que ces religions se composent d'un tissu d'erreurs, et que toutes ces erreurs se réfléchissent dans les institutions des peuples pour les troubler de leur image. La vérité manque aux institutions sociales, parce qu'elle manque aux croyances religieuses, les premières de toutes dans l'ordre des temps; parce que, si l'homme n'est point condamné par une indéchiffrable fatalité à errer dans les labyrinthes du hasard, elles révèlent nécessairement dès le principe et jalonnent jusqu'à son terme la route précise de l'humanité.

Enfin, parmi la plupart de ces peuplades innombrables qui s'agitaient dans les forêts du nouveau monde, comme dans le plus grand nombre des hordes barbares de l'antiquité, lorsque, suivant le pouvoir dans ses dégradations successives, nous nous efforçons de le saisir, tantôt nous ne découvrons que vaguement les liens qui unissent les hommes; tantôt l'existence passagère de ces liens ne se décide qu'au jour où la guerre éclate, où la faim hurlante commande de s'élancer dans les solitudes et d'y lutter d'agilité, de force et de ruses avec les animaux qui les peuplent. Alors l'urgence d'une commune union domine le sauvage instinct de tous les membres d'un corps qui semble ne connaître l'être que par intermittences. Ils s'agrègent, semblables à ces multitudes de loups que la famine chasse du creux des roches et ramasse en troupes pour porter la terreur dans les vallées. C'est dans ces crises que la nécessité d'un chef habile et expérimenté

(1) Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, etc.

impérieusement sentie par le sauvage fait taire la voix brutale de l'indépendance (1). Vite alors, à défaut des liens inconnus de la société, ce pêle-mêle d'hommes établit les liens d'une association éphémère.

Voilà l'origine des principautés, des puissances, des républiques transitives de tant de peuples sauvages. Mais nous ne saurions mieux faire que de les laisser peindre par un observateur judicieux, dont l'existence s'écoula consacrée à l'étude et au salut des Indiens.

« Les sauvages, et nous exceptons de cette dénomination quelques peuples policés, tels que les habitants du Mexique et du Pérou, les sauvages ne connaissent ni prince ni rois. On dit en Europe qu'ils ont des républiques, mais ces républiques n'ont point de formes stables. Il n'y a ni lois ni règles fixes pour le gouvernement civil, non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant, comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société et à se choisir un chef qu'ils appellent cacique, c'est-à-dire capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur. Les républiques ou peuplades d'Indiens se *dissipent* avec la même facilité qu'elles se forment. Chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre chef (2). »

(1) Robertson, vol. 2, p. 133. — D'Oviedo Vega.

(2) *Lettres édifiantes*, P. le Cat, vol. 5, p. 469-470. — Ray-

En parcourant ces passages on relit César (1). Les chefs qu'ils se donnent sont plutôt des conseillers que des maîtres. Un chef gagne d'ordinaire son grade par sa vertu et son courage, et si, dans quelques tribus, c'est la naissance qui les institue, il faut bien se garder de conclure que l'héritage du pouvoir soit une conséquence rigoureuse et fréquente de ce fait. En un mot, comme toutes ces tribus ignorent la raison et la fin du pouvoir, il ne naît au milieu d'elles, un beau matin, que pour périr au soleil couchant ; et si l'on n'est aussi sauvage que ces hommes, nous ne savons comment on peut se résigner à nommer un tel état social (2).

Quels qu'aient été le travestissement et la dégradation des idées religieuses, principe essentiel de toute société humaine, on doute qu'il soit possible de trouver une seule tribu totalement étrangère aux notions d'un être tout-puissant, auquel la raison de l'homme se reconnaît attachée par des devoirs. Une croyance générale s'élevait surtout au-dessus des ténèbres de leur ignorance comme pour y faire pénétrer quelques rayons : la croyance à l'immortalité de l'être, établie d'un bout à l'autre de l'Amérique, et de cette idée découlaient naturellement les notions d'un

nal, *Histoire philosoph.* vol. 3, p. 318-319. — *Mémoires de Tanner*, etc.

(1) Telles ces agrégations de Germains décrites par César : « Magistratus ac principes (*les caciques*) in annos singulos, gentibus ac cognationibus hominum qui una coierint » (l. 6, ch. 22).

(2) Dumont d'Urville, *Voyag. en Am.-Union*, p. 505. — *Voy. le pouvoir des chefs en Germanie* (César, l. 6, n° 23). — Tacite, *Germ.*, nos 7, 12, 13.

paradis et d'un enfer (1). Il est vrai qu'entraîné par ses passions l'Indien, comme le Saxon et le Scandinave, décerne la place la plus glorieuse dans la région des esprits au chasseur le plus habile, au champion le plus intrépide de la tribu, mais surtout au plus favorisé de la fortune, et malheureusement, il faut le dire, à celui qui a martyrisé le plus grand nombre de victimes et dévoré leur chair palpitante.

Chez ces êtres matérialisés le ciel est l'apanage du corps bien plutôt que de l'esprit. Voilà pourquoi, dans la crainte du froid et de la faim, les amis du mort enterraient à ses côtés l'arc et la flèche, l'étoffe d'écorce et la fourrure, le manioc et le quartier de venaison. Ailleurs ils entassaient dans la tombe du cacique, comme dans celle du monarque scythe, ses femmes, ses favoris et ses esclaves, afin qu'il pût se présenter dans l'autre monde avec une pompe conforme aux exigences de son rang. Voilà pourquoi souvent les ombres de ces tristes chefs ont vu leurs serviteurs se disputer la gloire de grossir leur cortège et la frénésie s'allumer au point qu'il devenait difficile de limiter le nombre des victimes (2).

Une observation bien digne de fixer l'esprit, c'est que le fond de toutes ces idées religieuses, si puissantes par leur influence sur les actes humains, c'est toujours l'expiation par le sang et la mort de l'homme. De nos jours même, cette remarque se confirme par des exemples :

(1) Ainsi que chez les nations celtiques (Amm. Marcellin, l. 15.— César, l. 6).— Et chez les peuples de la Scythie (Hérodote, l. 4).

(2) Robertson, *Am.*, t. 2, p. 192 à 194.— *Lett. édif.*, t. 5, p. 475. *Am. du Sud*, mai 1729.

nous serons sobres de citations. Transportons-nous sur les bords du Mississippi, parmi les lacs, au milieu des débris de plusieurs peuplades américaines.

Un fléau vient-il à sévir, la première idée est de fléchir le pouvoir qui le déchaîne. Vite, à cet effet, un certain nombre de guerriers se prennent à danser la danse du soleil; c'est-à-dire que pendant trois nuits et trois jours consécutifs ils se livrent à cet exercice les yeux toujours fixés sur le ciel. Ils tombent morts de fatigue les uns après les autres. Les spectateurs les emportent sans que leur sort décourage les frénétiques qu'un dernier souffle soutient encore (1).

Nous l'avons dit, sur tous les points de la terre un invincible instinct, à défaut des traditions, pousse l'homme à voir son origine au ciel, et conséquemment à attribuer au ciel l'origine de toutes ses lois et toutes les superstitions que son ignorance leur assimile. Laissons ici la voix des voyageurs nous le redire : « Dans les vastes régions de l'Amérique, les opinions, les traditions, les institutions de la tribu sont, dès l'enfance, inculquées à chaque Indien par l'habitude, le sentiment et l'autorité, et l'on a soin de lui persuader que le Grand Esprit se tiendrait fort offensé de voir une peau rouge commettre la moindre infraction à l'ordre qu'il a établi lui-même (2), » c'est-à-dire à ce bouleversement d'idées dont ils ont fait leur loi.

Ces mêmes Indiens, qui se suicident dans leurs danses, ont-ils rêvé qu'il faut tuer un homme, une femme, un

(1) Sacs. F. Bodin le jeune, *Ann. de la prop.*, t. 4, n° 23.

(2) Dumont d'Urville, *Voyag. en Am.*, p. 504.

enfant? A quelque nation qu'il appartienne, quelle que soit sa qualité, ils réalisent indubitablement leur songe : le ciel a parlé. Voilà l'influence du dogme sur l'homme : comme il croit il agit (1) : sinon comment s'expliquer ses cruautés contre lui-même.

Ecoutons. Une seule perche sert de pont à la large rivière qui conduit au paradis, et le trajet de cette rivière est de huit jours. Pour obtenir du Chichimanitou (Dieu) de passer la fatale perche sans que les mauvais esprits les précipitent dans le fleuve infernal et éternel, d'où ne sort jamais quiconque s'y laisse engloutir, les Sioux, ces descendants des Scythes, s'enfoncent de trente à quarante flèches dans les bras, dans les jambes et les cuisses, en poussant des hurlements effroyables pendant toute la nuit que dure cet horrible martyre. Quant aux enfants morts dans le sein de leur mère, ils demeurent en deçà de l'éternelle rivière, se nourrissant de l'écume que produit la perche vacillante (2).

Ailleurs, la religion ayant pour ministres les devins, c'est-à-dire les plus fourbes de la nation, se borne à des pratiques aussi grotesques qu'odieuses. Ce sont des danses indécentes, lubriques; des orgies nocturnes où l'ivresse porte ses fruits habituels : les fureurs et les assassinats; et les plus dévots, ce sont ceux qui se livrent à ces pratiques avec le plus de persévérance et d'impudeur (3).

Enfin, si à la suite des religions américaines nous voulons connaître les religions des contrées d'un vaste Océan,

(1) Bodin, p. 539.

(2) Id., p. 540-541.

(3) *Lett. édif.*, vol. 5, p. 52-53. — *Am. du Sud*, Moïses.

une seule phrase dissipe notre ignorance : « On ne peut se dissimuler que l'usage de faire des sacrifices humains et de manger les ennemis tués à la guerre ne soit répandu dans toutes les îles de la mer du Sud (1). » Le culte se réduit à ces mots : guerre à l'homme.

Dérouler sans mesure une série de traits semblables, ce serait inutilement fatiguer la patience, mais non pas épuiser l'histoire. Nous avons vu se dessiner assez énergiquement tout ce que renferment de matériel, de grossier et d'atroce ces dégoûtantes parodies de la religion. Chez les plus fiers philosophes, non moins que parmi les simples habitants des forêts, la raison, livrée aux plus folles erreurs pour avoir chassé son guide céleste, n'a pu essayer son pouvoir créateur et travailler à la réédification des lois sociales sans trahir sa présomption, sans manifester son impuissance à se connaître et à se conduire par ses seules lumières, elle qui prétend expliquer et régenter l'univers ! Et voilà la haute leçon qui ressort de tous les écrits et de tous les actes où la morale n'est si cruellement flagellée que parce que la religion est méconnue.

En traçant l'esquisse d'un parallèle entre des nations barbares que sépare un abîme de siècles, il s'agissait pour nous d'acquérir une connaissance moins incomplète des anciens par les notions puisées chez des peuples modernes analogues. Au point où nous voici parvenus, il semble que ce travail exige son principal élément, c'est-à-dire un aperçu de mœurs général. Cependant, cette tâche remplit encore l'œuvre incomplète en livrant accès

(1) *Abrég. des voyag. de la Pérouse*, p. 107.

à une objection utile à prévenir et subversive de tout l'édifice pour les esprits enclins à l'admettre.

Du côté des Indiens, considérés au point de vue des connaissances humaines, nous dira-t-on, l'œil le plus favorablement prévenu ne découvre qu'ignorance et grossièreté. Des circonstances fort différentes écartent la supposition que les barbares aient pu croupir dans un pareil état de dégradation intellectuelle. Nul, d'ailleurs, ne s'avise de nier la liaison de l'esprit au cœur; l'ignorance brutale du barbare moderne repousse donc toute comparaison entre ses habitudes dans la vie sociale et domestique, et celles du barbare de l'antiquité, tempérées par des lumières et plus abondantes et plus vives.

La force principale de cette objection repose sur une supposition, et, pour y répondre avec autorité, nous examinerons au lieu de supposer. Nous commencerons par établir qu'entre ces peuples, si variés par leurs connaissances et leur état social, ceux que l'on doit comparer l'un à l'autre ne sont pas les premiers venus, mais les analogues; ou bien, ce qui doit revenir au même, l'ensemble des peuples d'une époque à l'ensemble des peuples de l'époque opposée.

Nous souhaitons, d'ailleurs, réduire à sa juste valeur cette supposition, qui tend à assujettir la grandeur et la générosité du cœur aux lumières de l'esprit. S'il s'agissait de la science de la vérité, nous serions le premier de tous à l'admettre. Le cœur des peuples bien éclairés sur leurs devoirs s'attache à ces devoirs, les pratique et les chérit. Mais il n'est ici question que des connaissances propres à répandre du lustre sur l'esprit et à le polir, ou plutôt de

celles dont le but est la matière; car nous avons cessé de nous occuper des peuples policés pour ne plus envisager que les seuls barbares.

Si même nous nous laissions emporter plus avant, curieux de soumettre à un seul et même jugement toutes les connaissances purement humaines, une vérité nous frapperait : c'est que ces dons du génie ne s'animent d'aucun mouvement qui leur soit propre; qu'ils sont doués d'une égale aptitude à précipiter les progrès du bien ou du mal, et que la nature de leur action se confond avec la nature du principe qui les domine. Et voilà ce qu'il devient inutile de rappeler après avoir vu le siècle le plus éclairé du paganisme servir d'aurore aux jours les plus épouvantables que le monde ait subis.

Quoi qu'il en soit, et afin de céder au goût général du positif, en accordant la préséance aux faits sur les raisonnements, nous croyons opportun de prolonger de quelques pages ce parallèle. Les faits viendront déposer et nous apprendre si ce que nous appelons le monde sauvage, ou le monde barbare moderne, considéré dans son ensemble, accuse une infériorité notable de connaissances au monde barbare de l'antiquité.

Si après l'examen des connaissances les plus intellectuelles, celles de la religion et de certaines institutions publiques, auxquelles nous nous sommes livré chemin faisant, nous voyons la somme des connaissances plus ou moins vulgaires se balancer, la somme de l'ignorance se faire équilibre de part et d'autre; si des causes partout semblables viennent se présenter à nos regards, les auteurs de l'objection se réuniront d'eux-mêmes à nous

pour établir la nécessité d'une similitude égale dans les effets; c'est-à-dire, au point où nous nous arrêtons, une analogie frappante entre les habitudes extérieures de la vie sociale et privée considérées aux deux époques. Et dès lors nous serons plus près d'obtenir gain de cause lorsque, présentant le tableau des mœurs de nos modernes barbares, nous dirons : Voilà la barbarie du vieux monde.

Avançons sans attacher de part ou d'autre une trop grande importance aux expressions d'historiens qui, souvent, eussent modifié leurs termes s'ils eussent écrit dans le dessein de fonder les bases d'un parallèle.

Nous n'avons eu garde d'oublier que les tribus les moins barbares de la Germanie, grossièrement vêtues, ou plutôt à demi nues, ne savaient construire que des huttes informes, et demandaient aux profondeurs de la terre un asile contre la rigueur des frimas. Si nous jetons les yeux sur les sauvages les plus policés, leur architecture se montre moins impuissante, et quoique des panégyristes aient relevé la splendeur des édifices américains de toutes les richesses de l'hyperbole méridionale, les vestiges que le temps a ménagés dans sa suite font naître en nous un sentiment fort étranger à celui du mépris.

Cordova découvre le Yucatan (1517); cinq canots d'Indiens décemment vêtus de toiles de coton volent à sa rencontre (1). Les Espagnols contemplent avec surprise, sur ce sol inconnu, de vastes cases construites en pierres.

Grivalia vogue au nord de cette contrée, dont la ma-

(1) Robertson, *Am.*, vol. 1^{er}, p. 339-340.

gnificence rappelle si vivement à ses soldats la beauté de leur patrie, qu'ils la saluent du nom de Nouvelle-Espagne. La côte, parsemée de villages, de blanches maisons construites en pierres, flatte et étonne les regards (1).

Le Mexique contenait un nombre considérable de villes étendues et populeuses. La capitale se composait de huttes chétives, il est vrai, mais alignées en rues. Les temples, les palais du roi et des grands offraient un coup d'œil magnifique, relativement à ce que les Espagnols avaient jusqu'alors observé sur ces plages (2). Les évaluations les plus modérées élevaient au moins à 60,000 âmes la population de cette capitale. Chez les Germains, point de villes. Les Scythes erraient dans leurs solitudes, et les huttes gauloises, avant l'importation des arts par la conquête, ne présentaient à l'œil que chaume et mortier. Le pompeux appareil de Montézuma, cherchant à éblouir les yeux des Cortez, nous imprime une haute idée du luxe et de l'industrie des Mexicains; et la raison s'arrête sans effort à cette pensée. En effet, la division du travail qui, tout en perfectionnant l'ouvrage, réduit l'homme à l'état de machine, n'atteignait pas encore son extrême limite; mais du moins une ligne distincte séparait les professions diverses, et, par la concentration des facultés de l'esprit sur un nombre d'objets moins varié, ouvrait aux arts et aux métiers la carrière des succès. Il existait des maçons, des tisserands, des orfèvres, des peintres,

(1) Robertson, *Am.*, vol. 1^{er}, p. 344.

(2) Id., p. 163-164; vol. 2, p. 299-300.

et le même individu confondait rarement dans sa personne l'exercice de professions différentes (1).

Ces progrès industriels paraissaient moins sensibles au Pérou que dans le Mexique, quoique cependant les édifices de cette première contrée l'emportassent beaucoup en solidité sur ceux de l'empire du Nord. Bizarre mélange d'impuissance et de grandeur, d'ignorance et d'industrie, plusieurs de ces ouvrages conservent, par leurs ruines, le privilège de frapper d'étonnement les Européens. Qu'il nous suffise de nommer le temple de Pacha-Camac, le palais et la citadelle de l'Inca, masse compacte dont les proportions gigantesques couvraient une demi-lieue de terrain (2). Les pierres de quelques-uns de ces monuments offrent une longueur de trente pieds, leur épaisseur est de six, et dans le sens de leur largeur elles en mesurent jusqu'à dix-huit. Cependant au Pérou, à l'exception de Cuzco, on ne voyait guère que des habitations isolées, ou tout au plus que des villages (3).

Par suite de cette dissémination des membres du corps social, peu de commerce, dont l'âme réside dans les cités populeuses ; tandis qu'au dehors de ces grandes villes, l'agriculture féconde au loin le sol qui les alimente, y fait affluer les matières brutes et informes que l'industrie façonne, métamorphose et répand ensuite suivant la mesure des besoins, de l'industrie et de la cupidité des hommes.

(1) Robertson, *Am.*, vol. 3, p. 164.

(2) Raynal, *Hist. phil.*, vol. 3, p. 218-219. — Robertson, *Am.*, vol. 3, p. 216.

(3) Robertson, *Am.*, vol. 3, p. 223.

Si le commerce réunit les hommes dans un but d'intérêt matériel, son action ne se montre pas moins favorable à la circulation des idées qu'à celle des denrées et des produits manuels. La civilisation se voit donc entravée dans son cours au sein des peuples barbares, chez lesquels semblent se multiplier les obstacles à la réception et à la transmission de la pensée; c'est-à-dire aux moyens d'en agrandir le cercle et, que l'on nous passe le terme, d'en redresser le rayon. Le commerce, languissant au Mexique, était à peine conçu dans l'intelligence des Péruviens, malgré la ressource de leurs routes, si ridiculement comparées aux voies romaines. Mais si nous tenons compte de ce puissant effet des communications mutuelles entre les peuples sur les opérations de l'esprit, quelle opinion adopterons-nous sur la plupart des tribus germaniques, avant les victoires et le contact des Romains; quelle idée nous formerons-nous des Bretons, des Scythes et de tant de barbares dont les forêts ou les solitudes, vastes sépultures du génie, ne présentaient de toutes parts, comme aujourd'hui celles des Indiens, que d'effroyables obstacles, mais à une cupidité bien moins savante et moins tenace que celle des peuples commerçants de nos jours.

Les Scythes ne labourent point la terre; les Bretons suivent à peu près le même exemple; la fainéantise domine à un degré presque pareil les nations germaniques; rien ne le constate mieux que cette exception en faveur des Astiens, qui cultivent le froment et quelques autres produits « avec plus de soin qu'on ne l'attendrait de la paresse ordinaire à leur race (1). » La prévoyance indienne

(1) Tac., 5.

saurait-elle être plus bornée. Il est difficile d'en convenir, à moins de se rappeler que la richesse d'un grand nombre de peuplades barbares consistait en troupeaux, et qu'à peine le nouveau monde offre-t-il un exemple de quelques misérables animaux domptés par la main de l'homme et soumis à son usage.

Mais aussi vainement chercherait-on peut-être dans l'Amérique entière un peuple chasseur qui subsistât sans quelque rudiment d'agriculture, et dont le sol fut plus rebelle ou plus négligé que celui de cette Germanie, moins propre à nourrir ses habitants « qu'à leur apprendre à supporter le froid et la faim (1). » L'impuissance morale de proportionner leurs ressources à leurs besoins et de réduire à l'obéissance leurs appétits brutaux, expose, il est vrai, les Indiens à de terribles famines; mais lorsque les épi-zooties venaient à sévir dans les climats pourrissants des barbares anciens, cette calamité publique devait-elle produire des effets moins désastreux ?

Au Mexique chaque famille s'adonnait à l'agriculture, quoique sans retirer de ses faibles et inhabiles labeurs une récolte suffisante pour des hommes qui eussent voulu se vouer à de pénibles travaux; et dès lors, affaiblie par l'habitude d'une nourriture chétive, la constitution des indigènes était loin d'égaliser en vigueur celle des Européens (2).

Du sein de son indolence le Germain *des plus nobles tribus* voyait se multiplier dans ses pâtures les animaux

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 117. — Tac., *supra*, *Germ.*

(2) Robertson, vol. 3, p. 185.

domestiques que la nature refusait aux Indiens; mais si cette nourriture succulente développait son corps et prêtait à ses formes une apparence athlétique, ses habitudes de nonchalance lui ôtaient la force de supporter des fatigues dont les nations policées semblaient se faire un jeu. Dans la première fougue des combats sa fureur l'élevait au-dessus de la nature humaine; mais il s'affaiblissait aussitôt, et les historiens s'accordent à reconnaître qu'au bout de quelques efforts le géant devenait moins qu'une femme (1).

Une certaine abondance régnait au Pérou, grâce à la supériorité des indigènes sur les hommes du même continent, dans l'art de féconder le sol. Les enfants du soleil cultivaient un champ de leur main divine et appelaient cette occupation leur victoire sur la terre. Cependant le génie des sauvages de l'Europe était secondé par la connaissance du fer, et si ce métal ne devenait pas plus commun dans leurs régions il ne fallait en accuser que leur insouciance. Point de métaux, au Mexique, qui se prêtassent aux travaux de la terre, aux exigences de l'architecture et des arts utiles. Seulement les Péruviens possédaient le secret d'augmenter la dureté du cuivre; si donc entre ces races diverses la supériorité reste incertaine, l'histoire, impartial témoin, doit déposer que les armes avec lesquelles elles se la disputent offrent une incontestable inégalité.

La nation des Suïons primait toutes les tribus germanes par ses forces et ses connaissances maritimes. On voyait ces barbares (Danois), fameux dans la suite par leurs pi-

(1) Tite Live. — Florus, *ut supra*.

rateries, équiper des flottes de vaisseaux longs et que la rame seule, à défaut de voiles, faisait voler sur la crête des flots. Si nous n'examinons que le canot de l'Indien, nos yeux s'arrêtent avec mépris sur le tronc d'un seul arbre, sur une écorce frêle et menaçante ; mais, lorsque nos regards se portent sur la pirogue, nous reconnaissons des nefs égales aux puissants navires que Philoctète arma pour venger l'injure de Ménélas (1). — Même nombre de guerriers rameurs, même adresse, même intrépidité à braver la mort. Les cinquante combattants qui la gouvernent la plient à leurs désirs avec une telle dextérité, que la promptitude de leurs évolutions a été un sujet d'étonnement pour les Européens.

De tout temps la chasse et la guerre furent les deux affaires capitales du sauvage ; c'est dans ces deux arts qu'il a concentré toute son énergie, toute l'activité de son âme. Le premier lui fournit des aliments, et, dans quelques tribus, l'Indien n'obtient le droit de mariage qu'après avoir prouvé par son adresse à frapper sa proie qu'il est homme à ne point laisser sa famille périr d'inanition. Aussi le sauvage ignore-t-il à peine une seule des ruses inventées par le génie humain pour surprendre des animaux. Lorsque la faim l'appelle à cet exercice favori, il secoue son apathie caractéristique et se réveille comme en sursaut. La fertilité de son invention oppose ruse à ruse (2), et la

(1) Ἐρέται δ' ἐν ἑκάστη πεντήκοντα
Ἐμμεθέασαν, τόξων εὖ εἰδότες ἱφι μάχεσθαι.

Iliade, chant 2, v. 719-720.

(2) *Lett. édif.*, vol. 5, p. 474. — Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 115.
En fait d'ouvrages modernes, les romans de Cooper, les poésies de

délicatesse de ses sens tiendrait du prodige, s'il n'était dans l'ordre de la nature que l'homme qui ne connaît que la vie des sens l'emportât par les sens sur l'homme initié aux mœurs de la vie intellectuelle, et que, participant à la dégradation de la brute, il en partageât les privilèges.

A la guerre, si l'on excepte quelques tribus efféminées et abâtardies, le plus intrépide courage anime l'Indien du continent; et cependant il est rare que cette valeur ne se tempère par une prudence égale. Point de métaux, ou plutôt, trop d'ignorance pour en forger des armes, mais plusieurs nations germaines connaissaient à peine le fer et combattaient avec des massues. Toutefois si les forêts formèrent le seul arsenal des Indiens, la supériorité européenne les surprit sans étonner leur courage, et bientôt des tribus redoutables, à l'imitation des Germains aguerris par leurs défaites, attaquèrent leurs oppresseurs avec les armes dont les flots de leur sang versé leur avaient appris la valeur et l'usage (1).

L'aspect d'hommes de fer vomissant la flamme et la mort, et bondissant sur des monstres d'un aspect terrible ne porta dans leurs masses qu'une terreur momentanée. Les hommes et les coursiers furent assaillis; la discipline seule eut la gloire du triomphe; et, cependant, les Indiens ne combattaient pas toujours en désordre. Quelques

Washington Irving, les *Voyages* du capitaine Bonneville, les *Mémoires* de Tanner. Voilà qui donne une idée des ruses de chasse et de guerre du sauvage.

(1) Au Mexique, au Chili, etc.

nations savaient obéir à des chefs, marcher sous leurs ordres, se rallier sous des étendards (1).

Enfin, si l'on tient à soutenir que les nations indiennes les plus policées n'égalaient pas en tactique les *Cattes*, « seuls Germains qui sussent faire la guerre, » au moins faudra-t-il admettre que leurs dispositions militaires élevaient un certain nombre de tribus au-dessus ou au niveau de tant de peuplades germanes « qui ne savaient que se battre (2). »

L'histoire, après tout, nous offre sous deux aspects bien différents les idées de ces deux races sur le courage guerrier. L'Européen, c'est le lion. Pour lui, périr en combattant c'est la gloire, la félicité éternelle. Une fureur aveugle et brutale le pousse et découvre son sein au milieu des périls (3). Tandis que généralement, pour l'Américain, tout est calcul et ruse. Moins présent à ses yeux, le dogme de l'immortalité de l'âme et des joies futures du guerrier moissonné dans les combats, lui donne un dédain moins vif pour la mort; et comme les croyances sont le principe générateur des actes humains, le tigre et le renard deviennent ses modèles. Un courage téméraire ne caractérise qu'un insensé; et, à ses yeux, succomber par imprudence, ce n'est point se couvrir de gloire, c'est manquer sottement de vaincre et affaiblir la tribu. En conséquence, chez la première de ces deux races, la guerre, à ne la juger que sur les idées dominantes, eût dû ressembler davantage à une passion; chez la deuxième à une science,

(1) Robertson, *Am.*, vol. 1^{er}, p. 359-340; vol. 2, p. 354.

(2) Tac., *Germ.*, n^o 30.

(3) Tite Live. — Florus, etc.

autant que ce mot peut s'accoupler à celui de barbarie.

Cependant nous refuserons-nous à voir dans les nations germaniques, dans les tribus de la Scythie, les races nombreuses et formidables dont les efforts successifs brisèrent l'orgueil de Rome et abattirent ses invincibles légions. Non sans doute. Eh bien donc ! placer en regard la race misérable des Indiens, c'est pousser trop loin les témérités de l'hyperbole.

Il ne s'agit que de s'entendre, car, pour comparer ces sauvages européens à ceux de l'Amérique, la raison demande que nous les considérions antérieurement à l'époque de leur triomphe ; époque où, du côté de la stratégie, il ne leur restait plus de barbare que le nom, et où la barbarie commençait pour ainsi dire à leur être arrachée des mains par leurs vaincus, c'est-à-dire, en grande partie, par ces hommes que venait de subjuguier la croix prenant possession du monde.

Jusqu'au moment où l'empire, épuisé par sa corruption, par son immensité, et lancé sur la pente rapide de sa décadence, n'arma plus que des soldats énervés, et où les empereurs se virent réduits à acheter de leur or le fer de ces barbares, la discipline romaine avait obtenu sur toutes ces nations ignorantes de trop faciles triomphes. Leurs plus formidables armées n'avaient été que des tourbes de femmes, de vieillards, d'enfants mêlés à des guerriers féroces et tellement au-dessous des règles les plus rudimentaires de leur art, que les historiens croyaient digne d'une remarque spéciale toute agression dirigée, de leur part, avec l'apparence de la tactique. Pour ne citer qu'un exemple, lorsque les Asturiens fondirent sur

les troupes d'Auguste, Florus observe qu'ils ne se précipitèrent point avec cette *impétuosité désordonnée* qui caractérise les barbares (1). Car, reprend le même historien au sujet de la Germanie, cette rage invincible, cette impétuosité passe pour la valeur même aux yeux de ces sauvages (2). Enfin il avait suffi à Marius d'accoutumer les regards de ses soldats à la vue de ces hommes d'un aspect et d'un courage terrible pour les rallier à la victoire. Soutenus par la discipline, les Romains ne cessaient plus de tuer que lorsque le carnage avait fatigué leurs bras (3). Le charme alors était rompu ; car, selon la remarque de Tacite au sujet des Astiens, « dans tous les combats les yeux sont la première chose qui se laisse vaincre (4). »

Dans la Germanie même il suffisait aux légions de savoir ne pas s'aventurer dans les inaccessibles retraites où le vainqueur avait à combattre plus encore la nature et les stratagèmes auxquels elle invitait, que la persévérance et la valeur d'un ennemi renaissant, comme Géryon, dès qu'il tombait sur la terre qui lui avait donné le jour.

Sur le continent américain les Européens grossirent aussi leurs troupes de tribus indiennes ; mais entre les auxiliaires de ces deux époques il exista cette différence : les barbares rapprochés par degrés des peuples policés, après les avoir longtemps observés et côtoyés, en avaient adopté peu à peu les principes militaires. Lorsqu'ils se précipitèrent sur leur vieil ennemi, la plupart avaient servi

(1) Florus, l. 4, ch. 12.

(2) Id., l. 3, ch. 3.

(3) Id.

(4) Tac., *Germ.*

sous la même bannière, ou du moins s'étaient prêtés aux enseignements de compatriotes vieilliss eux-mêmes à ce service ; en d'autres termes, la plupart avaient renié sous ce rapport la stupide et vaniteuse ignorance de la barbarie.

En outre, ces peuples, généralement plus compactes, pressés lors de leurs irruptions les uns par les autres, réunis pour ainsi dire en corps d'armées, ce qui est la première condition de tout apprentissage stratégique, s'étaient vus contraints, par la nécessité de se maintenir en corps de nation, de plier leur passion d'indépendance aux exigences de l'instruction et de la discipline.

D'ailleurs, si dans leurs forêts natales ils subsistaient des dépouilles de leurs adversaires et de celles des animaux sauvages, les chances de la guerre devaient leur offrir des attraits autrement irrésistibles que les fatigues de la chasse ; car dans les pâturages de l'ennemi erraient des troupeaux dont la conquête payait plus richement les dangers chéris des combats que n'eussent pu le faire les chasses les plus fructueuses chez les peuplades américaines.

Au contraire, disséminés, moins nombreux, plus isolés de leurs ennemis, les Indiens restèrent toujours plus passionnés pour la vie aventureuse du chasseur que pour les contraintes et les dangers de leurs guerres si souvent stériles. La nécessité ne les sauva point par ses rigueurs en les pressant entre deux ennemis. Le désert s'offrait à eux, ils reculaient. Sinon, peut-être les eût-on vus se liguier, s'instruire et vaincre. Si les Mexicains et les autres grands peuples de l'Amérique, *exterminés par sur-*

prise, eussent eu le loisir d'étudier les Européens, de vivre dans le voisinage de leurs troupes et d'y servir, leurs armes n'eussent probablement point été moins redoutables à la race blanche que ne le furent à Rome celles des nations septentrionales.

Il est facile de rendre palpable ce qu'on avance. Les vaillantes nations du Mexique combattirent avec un courage qui n'était point entièrement dépourvu d'art, et ce n'était plus ici, comme entre Rome et les Gaulois, comme entre Marius et les hordes cimbres ou teutoniques, des races se mesurant de part et d'autre avec des armes de même apparence, dénuées de supériorité réelle ou de ces avantages décisifs que porte avec soi l'imprévu. C'était, du côté de Cortez, un bien faible nombre de guerriers, il est vrai, mais dans chacun de ces guerriers un être surhumain, dieu ou démon; un être invulnérable, armé de la foudre, bondissant sur je ne sais quels monstres terribles dont les naseaux, leur a-t-on dit, vomissent la fumée, parce que le feu les anime; dont le poitrail renverse et brise comme les machines murales, et dont les fers meurtriers pétrissent les hommes, laissant à chaque bond, sur la chair des combattants qu'ils terrassent, la mortelle empreinte de leur rage. Et quant à ces conquérants, ce sont d'autres machines incompréhensibles, gigantesques, paraissant s'élever au souffle des vents et se courroucer ou s'apaiser avec les vagues, qui les ont tout à coup promenés et déposés sur le rivage, précisément à ce terme fatal où les traditions prophétiques de la nation annoncent une race mystérieuse de vainqueurs!

Les terreurs de la superstition décuplent donc l'ef-

froyable supériorité des armes, comme pour abattre du même coup et les esprits et les corps. Et cependant, malgré le désavantage immense de la surprise, malgré tant de trahisons et de perfidies, avec quelle opiniâtreté on se dispute la victoire ! Que d'efforts alternatifs la contraignent à changer de main avant qu'elle ait renoncé à ses caprices, pour se fixer sous les gonfalons de l'Espagne !

Après ce coup d'œil jeté sur les Mexicains, livrons-nous à une facile et laconique revue des connaissances militaires chez quelques-unes des nations américaines.

Au Paraguay, par exemple, don Sébastien de Léon, gouverneur de cette province, constate juridiquement que, pendant l'espace de cent ans, il n'y eut aucune action, et il ne se remporta aucun avantage que les Indiens n'y aient eu la meilleure part, et n'aient donné des preuves de leur valeur et de leur attachement au roi. Ces hommes, si doux, si parfaitement unis entre eux, si attachés à leurs occupations, étaient en même temps les meilleurs soldats du nouveau monde (1). Mais vous refuserez de comparer aux farouches enfants des forêts ceux de leurs frères qui avaient laissé extirper de leur cœur le funeste principe de la vie sauvage, et que le christianisme avait métamorphosés ; quoique plusieurs des hordes belliqueuses qui vengèrent sur Rome le monde outragé eussent aussi commencé d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi.

On pourrait rappeler encore les secours que la France

(1) *Lett. édif.*, vol. 5, p. 386. — Raynal, *Hist. phil.*, t. 3, p. 364.

transatlantique, que les Anglais et les peuples qui forment aujourd'hui l'Union surent tirer de leurs cruels auxiliaires des forêts ; mais il manquerait à la comparaison d'être assez frappante. Trop isolés au sein de leurs solitudes, trop fractionnés, trop divisés par le principe de haine qui dominait et victimait leur existence de nation, ces hommes ne surent ouvrir leur esprit à aucune idée de réforme sérieuse ; l'enfant maudit vivait en eux.

Rapprochons-nous plutôt des montagnes du nouveau Mexique. C'est là que les Apaches, de nos jours encore, tiennent dans un état d'alarmes continuelles les habitants des trois provinces limitrophes. La prudence oblige à tenir sur pied deux mille dragons pour escorter les caravanes, protéger les villages et repousser les fréquentes insultes de ces sauvages. Jamais cette nation n'eut avec les Espagnols que de courtes trêves. Mourir ou triompher, voilà la devise pratique de ces indomptables Indiens, chez lesquels on chercherait en vain un guerrier qui reculât devant la masse compacte d'un régiment. Quelques bandes de ces sauvages ont fait des traités avec les Espagnols, qui achètent d'eux la paix en donnant à chaque homme le quart d'une piastre par jour. Alors ils errent dans le pays, boivent, chassent, et se comportent avec un insupportable orgueil. La guerre éclate-t-elle de nouveau, les Espagnols trouvent en eux les plus formidables ennemis, parce qu'ils ont eu le temps d'étudier le langage, les manières et les habitudes européennes. On les voit alors, sous le déguisement d'Indiens civilisés et amis, commettre tous les crimes et se porter à tous les

actes d'audace. Que ne ferait point la tactique avec de tels hommes (1)?

Mais pour ne point fatiguer par d'interminables exemples, changeons d'hémisphère et arrêtons-nous à la redoutable nation des Araucauniens.

A nombre égal, les peuples germaines inspiraient moins de terreur à Rome que les tribus de ces sauvages aux fils de l'Espagne. Cependant, moins formidablement armés, les conquérants du vieux monde ne maniaient point la foudre. Tel fut l'éclat de la valeur de ces Indiens, que la muse épique ne crut point déroger en célébrant leurs exploits par la bouche même d'un ennemi.

Les barbares qui désolèrent l'empire ont-ils combiné avec un talent égal leurs moyens d'agression, ont-ils pris modèle avec plus de persévérance sur les institutions du peuple dont ils convoitaient l'héritage? Question facile à résoudre.

A peine le cri de guerre a-t-il fait vibrer les échos des contrées araucuniennes, que les guerriers s'empressent et choisissent un général parmi les quatre (tocquis) princes de la nation. Tous aussitôt renoncent, pour se soumettre aux exigences de la discipline, à l'indépendance qui leur est si chère. Au signal donné, les armées sortent de terre, car tout Araucaunien naît guerrier, il naît sauvage. Ils attaquent l'Européen avec ses propres armes, la lance, l'épée, la pique, à laquelle ils joignent la massue. Les ravages des armes à feu exercent sur eux un rapide effet,

(1) Major Pyke. — *Annal. des voyag.* de Malte-Brun, t. 16. — Raynal, *Hist. phil.*, t. 3, p. 69.

celui d'irriter leur ardeur. Si le sort des combats fait tomber entre leurs mains des convois de poudre et des mousquets, vite ils foudroient leur ennemi avec une adresse comparable à leur vaillance; et lorsque le salpêtre épuisé refuse de donner à la mort cette vivacité satanique dont elle s'anime sur nos champs de bataille, l'Araucaunien, qui ne sait point l'art de fabriquer la poudre, retourne avec confiance à l'arme blanche et la réconcilie avec le carnage (1).

Témoins de la supériorité que les Espagnols devaient à leur cavalerie, ils se sont faits cavaliers, et leurs *escadrons* achèvent les victoires préparées par leurs régiments d'infanterie. Chaque corps mesure le pas sous son drapeau; chaque soldat présente aux coups de son adversaire la défense du casque et du bouclier, formés d'un cuir artistement durci. Libre de bagage, le soldat porte ses vivres, fortifie son camp, et dort à la clarté des feux qu'il allume sous l'œil de ses vedettes. La vigilance romaine revit sous les tentes de ce Germain du nouveau monde.

Les rangs, balayés par l'artillerie, se succèdent et se referment, car le courage de ces guerriers n'est plus celui de l'Indien vulgaire, enveloppé des langes de la prudence; c'est la bouillante valeur du Scythe, du Scandinave et du Germain, qui ne succombe dans un combat que pour être couronné par ses dieux. Ils se rient de la mort, parce que la tradition s'est conservée plus vive chez eux, que son empire se borne à la matière du corps (2).

(1) *Annal des voyag.* de Malte-Brun, t. 16, traduit du *Viaggiéro universal*, par M. P., p. 78 à 83.

(2) *Id.*, p. 94.

Les dépouilles conquises par les efforts communs se partagent d'après les strictes lois de l'égalité. On se croirait au milieu des Francs; mais le toqui, nouveau Clovis, se garderait bien de réclamer impérieusement un nouveau vase de Soissons. Longtemps ils persévérèrent dans l'usage de combattre sans épargner un captif, n'accordant jamais la vie qu'aux femmes (1). Aujourd'hui les prisonniers se voient ballottés entre le choix de deux partis, l'esclavage ou la rançon; et rarement d'horribles superstitions, semblables à celles des Scythes, des druides ou des Germains, réclament leur sang pour satisfaire aux mânes du parti vainqueur. Ce vieil usage s'est presque évanoui.

Si donc quelque désavantage se rencontre ici du côté des modernes barbares, il ne nous semble pas que l'on puisse sans reproche de témérité attribuer des notions bien supérieures aux peuples éteints dont on a remué la cendre. Que l'on parcoure d'un œil rapide, comme nous l'avons fait, chez ces peuples comparés l'un à l'autre, les sciences de la marine ou du commerce; que l'on examine dans ses rudiments l'art d'élever des édifices, de vêtir l'homme ou de rendre la terre féconde par des productions étrangères à ses caprices, et l'on voit que, de part et d'autre, des différences presque insensibles ne se manifestent que pour se balancer aussitôt par des compensations. Partout enfin il semble que l'analogie nous rende ces races que depuis tant de siècles le temps a roulées dans son linceul.

Après l'établissement de cette équivalence une dernière

(1) Arauco. Voy. Piquet, *Grand Dict. géogr.*, par une réunion de savants, Humboldt, etc.

parité se présente comme une conséquence naturelle : celle des traits de mœurs généraux et caractéristiques des races. Nous paraîtrons donc excusables de compléter par une brève esquisse tant de physionomies ébauchées. Mais ici, plus que jamais, il importe de ne point forcer ridiculement le parallèle. Aux endroits où des traits pareils se présentent de part et d'autre aux regards, la tâche du lecteur devient facile. Lorsqu'au contraire les documents n'affluent que du côté des modernes, l'analogie reprend ses droits ; mais, nous ne saurions trop le rappeler, seulement à l'égard des peuples analogues. Il sera facile de voir, en effet, qu'une partie des traits que nous nous apprêtons à reproduire ne sauraient s'appliquer à l'histoire des plus nobles nations barbares, assez connues déjà pour que, de ce côté, nos exigences puissent se taire.

Eh bien ! cet être si curieux à étudier, cet analogue de tant de tribus germanes, scythes, bretonnes, quel est-il ? Quel est le spectacle que nous offre la bourgade indienne ? Des hommes nonchalamment courbés sous le poids des heures, dans une invincible apathie, dans une saleté révoltante, dans une misère qui serrerait le cœur si, comme celle de Diogène, elle ne se faisait le principe d'un stupide et brutal orgueil ; si elle n'étalait impudemment sur son front, comme les bijoux d'un diadème, le cynisme de tous les vices qu'enfantent la paresse et la faim, cette violente conseillère. Prévoir, c'est-à-dire préparer et faciliter par le travail de l'esprit le travail du corps ; recueillir après avoir prévu, ce sont là deux mots qui n'ont jamais retenti qu'incomplètement dans l'idiome indien ; car songer au lendemain, c'est déjà n'être plus sauvage ; aussi le

lendemain sous la hutte est-ce la famine. Au loin la pensée que l'expérience la plus cruelle triomphe de l'imprévoyance du sauvage, « Pourvoir à ses besoins immédiats, gratifier ses désirs présents, voilà son irrésistible passion (1). Il oublie facilement le passé et ne s'occupe point de l'avenir. » Pour lui le but unique des labeurs consiste, tout strictement, à soutenir le fil de l'existence; à prendre, si l'on veut me passer le terme, un seul jour d'avance sur la mort. Allez donc lui parler de travail tandis qu'il repose à côté d'une racine ou d'un lambeau de chair !

Au contraire, si la faim crie, pensez-vous crier plus haut, ou croyez-vous la calmer avec des paroles ? Retirez-vous. Cette voix qui part du fond des entrailles de l'Indien emprunte, auprès de sa conscience faussée, les accents de la justice et de la gloire pour réveiller la vengeance assoupie. Malheur alors à ceux qu'il juge coupables de l'avoir insulté ou lésé, car il lui faut un coupable, parce qu'il lui faut une proie ; et parce que, raisonnable par nature et en dépit de lui-même, en sa qualité d'homme, il cherche malgré lui-même un prétexte à ses violences, parce que la raison lui manque.

Dès lors le meurtre, sous ses formes les plus hideuses, ne l'épouvante plus ; le pillage et les assassinats sont des articles de son droit des gens ; la faim n'est pas casuiste, et la paresse, dans ses longs accès, a familiarisé sa logique brutale à l'idée de tous les crimes.

Souvent, il est vrai, c'est lui-même qu'il choisit pour victime, quoique le suicide n'entre point dans ses calculs.

(1) *Rapport au congrès*, Clark and Cass. — De Tocqueville, *Démocrat.*, vol. 2, p. 287.

Cela se voit lorsque, exténué de privations, il erre au milieu des forêts pour frapper de ses flèches les bisons ou les daims. Car alors, si sa proie trompe ses efforts pendant quelques jours et se joue de ses ruses, il tombe et meurt, tandis que sa famille périt en attendant son retour. Naguère encore une voix s'élevait au sein du congrès américain pour rappeler combien était effrayant le nombre des malheureux que chaque année cette mort affreuse moissonnait dans les solitudes (1).

Si dans la Bretagne et la Germanie on voyait parfois éclater les guerres sans *motif plus apparent* que le désir et la gloire de reculer les limites des possessions, la *raison* n'était autre le plus souvent que la passion de la rapine, et ce besoin des peuples essentiellement guerriers et barbares : la vengeance, cette soif inextinguible de vengeance, érigée en vertu et transmise de génération en génération, parce que l'*homme de la nature* ne sait donner l'éternité qu'à sa haine. En Amérique, ni l'empire à demi policé du Mexique, ni les paisibles habitations du Pérou, n'avaient su échapper aux atteintes de cette implacable passion (2), si puissante encore de nos jours chez tout individu qui oublie que la civilisation ne dépasse pas d'une coudée le terrain des principes religieux.

Et comment la nature sauvage se fût-elle départie de cette passion, qui est de son essence ? Elle si tenace ! Vainement les philanthropes ont-ils attaqué cette nature de toute leur puissance. Des autorités sans nombre établissent

(1) Clark and Cass., *Rapport au congrès*, 4 fév. 1829. — Robertson, *Am.*, etc.

(2) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 159.

qu'il existe partout en elle quelque chose d'indomptable et dont les ressources humaines ne peuvent triompher. Il n'y a que de pauvres religieux qui aient dompté ces monstres du nouveau monde, parce qu'eux seuls étaient armés de cette même morale qui avait terrassé leurs aînés en barbarie, lorsqu'ils inondèrent et dévastèrent l'empire; parce que la nature humaine, comme le sphinx de la Grèce, ne se précipite qu'aux pieds de celui qui lui explique l'énigme de son être.

L'expérience humaine compte encore sur ses forces. Eh bien ! recueillons des témoignages impartiaux. Transportons-nous dans les immenses régions de la Nouvelle-Hollande. Les Européens, guidés par l'égoïsme, « ont tout prodigué pour adoucir le caractère des sauvages. Quels sont les résultats de leurs efforts ? Mieux instruits des habitudes européennes, les sauvages mettent plus d'ordre et d'adresse dans leurs attaques, plus de fausseté dans leurs relations. Vindictifs et jaloux, ils n'oublient jamais un mauvais traitement, et ne perdent aucune occasion de se desservir entre eux (1). Tous les essais tentés jusqu'à ce jour pour introduire parmi les naturels de l'Australie les avantages les plus vulgaires de la civilisation sont restés infructueux ; et *ces enfants de la nature*, si peu ressemblants *aux portraits de fantaisie des philosophes*, ne devaient que quelques vices de plus au contact des Européens (2). » Ceux qui font l'éloge des sauvages ne les ont jamais vus, ou les connaissent mal. Ils sont fainéants,

(1) Ernest de Blosseville, p. 304, *Pénalité en Australie*.

(2) Id., p. 380, année 1831. — Péron et Freycinet.

menteurs, ivrognes, cruels, implacables dans leurs haines, atroces dans leurs vengeances, et semblables dans leurs passions aux bêtes féroces. L'homme des bois est le pire de tous (1). Il n'y a rien dans l'histoire des Scythes et d'une multitude d'autres barbares qui ne concorde avec ces coups de pinceau de nos plus modernes descripteurs.

Je crois même qu'après des traditions religieuses relatives aux idées de sacrifice (2), mais corrompues par la dégradation de l'homme et bientôt oubliées, cette soif inextinguible de vengeance contribua plus que les misères de la vie sauvage à porter l'homme au crime de dévorer son semblable, crime si commun chez les barbares, que les preuves en sont gravées jusque dans leur langue : Allons manger cette nation, disait l'Iroquois lorsqu'il voulait déclarer la guerre à un peuple. Or à quelle époque le langage des passions a-t-il changé (3)?

Dé ce besoin de s'entre-détruire, l'importance extrême de s'exercer dans le métier de la guerre, de se familiariser aux souffrances, aux privations, aux blessures et aux tourments : transition vulgaire, chez la plupart de ces barbares, de la captivité à la mort.

Aussi c'est par de violents exercices, c'est par d'affreuses

(1) Félix de Beaujour, membre du tribunal, *Etats-Unis*, 1816.

(2) Le ciel veut une victime pour racheter les péchés de l'homme : un *Rédempteur*. Cette victime représente le pécheur ; puis afin de la rendre, le plus possible, semblable à lui, le coupable la change en sa propre chair, se l'assimile par la manducation. J'avais développé fort au long cette idée dans une note des *Beth-El* qu'un malentendu fit omettre, et qui fut égarée.

(3) *Lett. édif.*, vol. 5, p. 472. — Robertson, vol. 2, p. 159.

épreuves, et sous lesquelles il n'est pas rare de voir succomber les forces vitales, que les sauvages mettent à l'essai le courage de l'homme qui prétend à l'honneur de marcher à leur tête et qui doit ajouter à son impassibilité l'éclat d'une valeur héroïque (1). Dès l'enfance ils se préparent jusque dans leurs danses à ces traits de patience et d'audace.

Pour se familiariser aux périls, les jeunes Germains s'exerçaient à s'élancer et à bondir nus au milieu de mille pointes menaçantes de framées et de glaives (2). César nous apprend qu'ils s'exerçaient avec passion aux fatigues et aux souffrances. Mais ces historiens nous refusent toute particularité, habitués que nous les trouvons à ne s'attacher qu'aux contours et à ne peindre qu'à grands traits.

Chez la même race d'hommes nous observons plus tard des faits d'audace et d'adresse qui révèlent à quel degré étaient poussés les périlleux exercices par lesquels un guerrier élevait sa réputation et sa fortune. Voici les Scandinaves. Nous ne saurions prononcer ce nom terrible sans voir apparaître leurs rois de mer comme une lugubre évocation du passé. Eh bien ! « Le roi de mer, c'était le plus brave entre les braves... Il savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval ; il courait pendant la manœuvre sur les rames en mouvement ; lançait en jouant trois piques au sommet du grand mât, et alternativement les recevait dans sa main ; les lançait

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 162-163. — *Lett. édif.*, t. 5, p. 469, etc.

(2) Tac., n° 24, p. 277. — *Labori ac duritiæ student.* Cés., l. 6, n° 21.

de nouveau et les recevait encore sans les manquer une seule fois. Egaux sous un pareil chef, les pirates danois cheminaient gaiement sur la route où marchent les cygnes (1). »

Trahi par la chance des combats, mais jamais par sa vaillance, le barbare, insultant à ses ennemis par le chant de ses triomphes antérieurs, se riait de ses tortures et prophétisait au nom de la vengeance. Ainsi prouvait-il son grand cœur; et narguant l'impuissance du vainqueur, il se consolait par l'exaltation des forces de son âme de l'imbécillité de ses organes (2).

Ainsi, dans les contrées sauvages, lorsque le moment critique arrive pour un captif, ses formes se raniment. Il sait qu'il n'existe plus qu'un moyen de repousser loin de sa personne et de sa tribu l'infamie par laquelle ses persécuteurs s'efforcent de les flétrir. Et ce moyen, c'est un indomptable courage. S'il déceale un symptôme de timidité, vaincu par la tourbe qui se rue sur lui et se fatigue à ébranler l'énergie de son âme, les bourreaux hurlent le cri de victoire et se hâtent de l'expédier d'un seul coup, comme indigne d'être traité en homme. Tels sans doute ces Hispaniens de Strabon, torturés sur des croix, insensibles aux raffinements de la plus exquise cruauté, souriant à la douleur et saluant la mort de leurs chants. En les entendant on croit entendre les derniers accents du captif indien dont la chair tombe en lambeaux sans que la rage infernale de ses persécuteurs puisse chas-

(1) Augustin Thierry, *Conquête de l'Angl.*, vol. 1^{er}, p. 106-107.

(2) *Pugnativimus ensibus*, trad. lat. Voy. dans *Ossian*, édit. anglaise, in-18, London, 1825; et dans Aug. Thierry.

ser de ses lèvres le sourire du dédain, dernier effort de son patriotisme et de son honneur.

Quelquefois cependant, plus humain ou plus politique que les Germains, que les Bretons, que les Scythes, l'Indien sèvre ses lèvres du sang de son adversaire vaincu. Il ne cherche ni à réduire son corps par les tortures, ni à dégrader son ennemi par l'esclavage; mais, le prenant par la main, il lui dit : Sois mon frère; et le miracle s'accomplit; la haine rentre dans les ténèbres du cœur. La tribu adopte le captif au nombre de ses enfants, et joignant aux chances d'un généreux calcul, les liens de l'amour, elle lui offre une de ses filles pour épouse (1).

S'il est question de la fureur du jeu, nourrie par l'oisiveté, elle est poussée chez le sauvage à un degré qui rappelle et dépasse peut-être les assertions de Tacite sur les Germains. Fourbes, turbulents, querelleurs, les Indiens ne cessent quelquefois de jouer qu'après s'être perdus eux-mêmes. Lorsque tour à tour leurs fourrures, leurs vêtements, leurs ustensiles, leurs armes même leur ont été ravis par les coups du hasard, il leur arrive de consommer leur ruine par le sacrifice de leur indépendance et de placer ainsi l'infamie d'un esclavage volontaire à côté des excès d'une licence effrénée (2).

Cependant parmi les passions despotiques qui bouleversent le cœur de l'Indien, la palme appartient à l'ivresse. En se gorgeant des brûlantes liqueurs que leur prodigue la convoitise européenne, il sait qu'il boit la mort; mais

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 166-167.

(2) La Pérouse, *Abr.*, p. 163. — Charlevoix. — Robertson, vol. 2, p. 203.

qu'elle lui semble douce, cette mort qui prend possession de son être par l'exaltation de la vie, par l'extase des sens ! On le séparerait plutôt de ses membres qu'on ne l'arracherait du baril où son ardeur frénétique n'a point tari la dernière goutte de wiskey. Nulle force d'âme sauvage n'y résiste, et à cet endroit l'intempérance des Nestors de la tribu ne le cède point à celle du plus vulgaire Indien. Non moins sanglantes que les orgies des Gaulois, des Germains et d'une multitude de barbares anciens, les cruelles et dégoûtantes orgies de ces sauvages font reculer d'horreur les Européens qui les y stimulent. Acteurs de ces scènes odieuses, lorsque les frères, les fils, les pères, tous les membres de la même famille ont puisé à longs traits le privilège de ne plus porter les uns sur les autres leurs regards troublés et furieux que pour se méconnaître, leur nature féroce les précipite, on les voit se déchirer impitoyablement autour du foyer, en faire siffler la flamme du sang qui jaillit de leurs veines, se rouler dans les convulsions de la douleur ou les stupides emportements de l'ivresse, et se traîner, encore tout dégoûtants de carnage et de boue, pour aller rendre le dernier souffle auprès des dernières gorgées du fatal baril (1).

Jadis la liqueur préparée par les Indiennes était trop rare pour que l' inexorable égoïsme des hommes leur permit de prendre part à ces libations, et l'occasion de ce vice leur était enlevée comme aux Germanes. Il leur eût été plus facile alors de remplir le devoir que dans certaines

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 206. — *Ann. de la prop.*, t. 3, n° 15, M. Déjean. — *Lett. édif.*, t. 5, p. 48-474-490, etc.

tribus leur impose la tyrannie virile : celui de veiller à la sûreté de leurs époux abattus de cette mort ignoble et éphémère dont l'ivresse frappe les organes ; car, dans ces moments de crise, la vie de la femme répond de celle de son mari (1). Cependant, depuis que les Européens ont rendu si facile l'usage de l'eau de feu, l'ivresse des femmes se mêle fréquemment à celle des hommes, et rien ne manque alors dans ces frénétiques débordements de ce qui peut faire frémir la pudeur et l'humanité.

Nous avons vu l'Indien affamé courir au crime ; l'Indien rassasié se livrer aux emportements des orgies ; entre ces deux états son apathie nous a paru si profonde, lorsqu'une autre passion ne venait point la troubler, que souvent nous étions presque tentés de croire que la vie avait perdu sur lui tous ses droits ; et les admirateurs de ces barbares pourraient souhaiter qu'il en fût ainsi, pour l'honneur de leur clientèle. S'agit-il de s'en convaincre ? Entrons dans la famille et contemplons-y les vertus filiales, maternelles, conjugales.

Il n'est point rare de voir la tendresse des parents se manifester dans toute son énergie près de l'enfant débile ; mais aussitôt que les ans ont fortifié ses muscles, la liberté des forêts, « qui existe dans le reniement de tous les liens sociaux (2), » s'interpose entre sa famille et lui ; et cette liberté, sous son vrai nom, n'est autre chose que la souveraineté sans mélange de la raison individuelle, qui, poussée au bout de ses conséquences, érige en souverain

(1) *Ann. de la prop.*, t. 1^{er}, p. 33, Louisiane, 1822.

(2) De Tocqueville, *Démocrat. aux Etats-Unis*, vol. 2, p. 274-275.

chaque individu, ne lui laisse d'autre sujet que lui-même, d'autre loi que son caprice, et pulvérise ainsi jusqu'au germe de la société. Dès lors l'éducation de l'enfant procède de sa volonté, point de préceptes ou des préceptes illusoires, dépourvus de sanction ; point d'autorité, mais partout et en tout un vrai et rigoureux protestantisme social, auquel la durée de deux générations suffirait pour martyriser et anéantir toutes les sciences, toutes les connaissances humaines, fussent-elles élevées à leur plus haute, à leur plus sublime expression.

Il est peu de tribus où cette première de toutes les magistratures, ce type de tous les pouvoirs humains, la puissance paternelle, ait conservé quelque peu de valeur dans la famille. Si l'enfant qui commence à se sentir condescend à supporter les conseils, c'est pour les laisser mourir aussitôt dans une oreille sourde. Au bout d'un petit nombre d'années la même hutte ne réunit, le plus souvent, dans le père et le fils que deux parfaits étrangers, rivaux de paresse, d'imprévoyance et de besoins. L'indifférence et l'inflexible dureté du fils atteignent fréquemment un degré dont il est impossible à la nature de ne pas frémir (1).

Privé d'entrailles, mort à tout sentiment de tendresse et de bienveillance, le vrai sauvage résume en lui seul le monde entier. Son égoïsme ne s'étend même point jusqu'aux êtres qui, appelés à le chérir, embelliraient sa vie de leur amour, s'il s'attachait à les conserver. Ceux qui le

(1) Charlev., *Tertre*. — Robertson, vol. 2, p. 110. Uncas and Chingachgook, dans *the Last of the Mohicans*, feraient exception si Cooper a conservé l'histoire dans le roman. Les *Mémoires* de Tanner semblent prouver le contraire.

touchent de plus près dans l'ordre de la nature viennent-ils à éprouver l'atteinte de quelque affliction physique, les malheureux sont délaissés, ou tout au plus, pour satisfaire le double penchant de la superstition et de la curiosité, les livrera-t-il à l'empirisme hypocrite de ses jongleurs. Telle est son apathie et l'inconcevable aridité de son cœur, qu'il refuse souvent à ses malades les plus légers services. Tantôt il les fuit comme si la contagion armée de toutes ses menaces était assise à côté de leur couche ; tantôt, impassible, il les laisse réclamer en vain des soins et des objets aussi indispensables que vulgaires :

Pour tout peindre d'un mot, les Espagnols, ces premiers maîtres des immenses contrées du nouveau monde, se virent contraints d'établir des peines légales contre le mari qui abandonnerait sa femme malade ; contre le père ou la mère qui délaisserait ses enfants, ou contre les enfants coupables de cette monstrueuse barbarie envers les auteurs de leurs jours (1). A tel point se flétrissent l'intelligence et le cœur au milieu des vices qui naissent de la brutale oisiveté de la vie sauvage !

C'est encore cette invincible paresse, dont une misère affreuse est le premier fruit, que vient accuser le plus commun et le plus répugnant des crimes qui désolent la plupart des agrégations indiennes : l'infanticide. Chez les tribus les plus barbares c'était une maxime reçue de ne jamais accroître sa famille au-dessus du nombre de deux enfants. Affamée et épuisée par les fatigues et les travaux que fait peser sur elle sa qualité d'épouse, c'est-à-dire de

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 216.

première esclave de son mari, une mère sait qu'il ne se forme pas assez de lait dans ses seins, à demi taris par les jeûnes et les souffrances, pour allaiter coup sur coup ses enfants, et qu'elle ne pourra trouver assez d'aliments pour les soutenir. Elle a présentes à l'esprit les austères et cruelles privations de la vie sauvage; et, dès lors, l'amour maternel raisonne. L'enfant qui vient de lui naître est de trop, il ne vivra point, elle l'étouffe au berceau ! Cette autre femme a conçu, mais elle détruira dans ses entrailles le fruit que la nature y a formé (1).

Enfin, que cela passe ou non la croyance, de la part même des plus féroces Cannibales, on a vu, au dernier degré de l'échelle de la barbarie, lorsque le libertinage ouvrait à l'enfant les portes de la vie, la femelle du sauvage, pour se débarrasser des soins de la maternité, dévorer son nouveau-né. Ce jour était beau pour elle : point de sueur à quêter et à poursuivre sa proie ! On fit voir à M. Wedge, dans l'intérieur de Hobbart-Town, la femme d'un chef nommé Nullumbord, qui, déjà, sur onze enfants qu'elle avait eus en avait dévoré dix (2).

S'il était possible d'atténuer la monstruosité de ces crimes, le moyen serait de tourner les yeux sur la dégradation physique et morale de celle qui les commet. Qu'est-ce donc que la femme chez les Indiens ? Elle est, dans la porportion de la barbarie de ces peuples, ce que nous la voyons dans les temps et dans les régions où le sang du Christ n'a point mitigé cette sentence qui la frappa

(1) Charlev. — Dumont. — Denys. — Techo Maccleur. V. Robertson, vol. 2, p. 107.

(2) *Bull. scientif. Australie.*

dans Eden : Ton mari te dominera (1). Car le christianisme, seul, a libéré de sa condamnation originaire celle qui introduisit le mal et la mort dans le monde. Seul il a levé l'anathème et réintégré dans ses droits la femme, redevenue aux yeux de l'homme un égal sous les rapports important à son bonheur. Exista-t-il chez les peuples anciens un assujettissement plus universel ? Aujourd'hui même quel est le sort de la femme dans toutes les régions soumises aux lois de Mahomet ou à l'adoration des idoles ? Instruments de volupté, elles végètent, privées de tous leurs droits civils, et, pour les ravalier au-dessous de la nature humaine, on leur dispute jusqu'à leur âme. Qu'importe, après tout, que l'amour ou le libertinage se plaisent à dorer leurs chaînes (2) !

Veut-on rejeter sur la barbarie universelle de ces époques ou de ces nations la rigueur de traitements pareils ? Que dire, alors, aujourd'hui, au sein de la civilisation qui enveloppe et presse le peuple dont les mains crucifièrent le Christ, de l'état de dégradation où il retient ce sexe, auquel tout homme dont le cœur n'est point frappé d'endurcissement ne peut oublier qu'il doit sa mère ? De quelle considération morale jouissent les femmes parmi

(1) *Genèse*, ch. 3, v. 16. Quoique toute autorité soit superflue, citons les paroles d'une protestante, de M^{me} Necker de Saussure : « Depuis que les sentiments de justice et d'humanité répandus par le christianisme ont peu à peu relevé les femmes de leur ancien état d'abaissement. » *Education progressive, étude de la vie des femmes*, vol. 3, p. 1^{re}.

(2) En Chine..... la femme n'est pas tout à fait la compagne de l'homme, elle est plutôt l'instrument des plaisirs. Michel Chevalier, *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1840.

les fidèles du seul peuple que la Providence ait dispersé chez tous les peuples pour proclamer par les prophéties qu'il colporte et qu'il achève d'accomplir en les méconnaissant, la vérité de sa parole.

Les femmes sous le régime actuel de la loi de Moïse sont exclues de toutes les cérémonies du culte. Elles *doivent* même ignorer la religion. Celui qui enseigne à sa fille la loi sainte est aussi coupable que s'il lui enseignait des indécences. Ainsi chez ce peuple qui blasphème et renie le Rédempteur, le culte et le dogme déclarent la femme impure, le Rédempteur n'est pas encore né pour elle (1).

En aucun lieu du monde, avant la venue du Christ, l'esclavage de la femme n'avait été racheté; vainement nous opposerait-on cette déférence antidatée, honorée plus tard du nom de galanterie, et que des écrivains qui se répétaient l'un l'autre se plurent à attribuer comme une douce et générale habitude à un certain nombre de tribus barbares; moins encore quelques traits isolés, et liés plutôt à des pratiques religieuses exceptionnelles qu'aux mœurs du foyer domestique. De tels exemples, loin de nous réfuter, nous prêteraient de nouvelles armes et ne serviraient qu'à établir par l'exception l'autorité de la règle.

En effet les traditions religieuses, encore que défigurées, s'étaient répandues dans toutes les régions du monde, et partout existait l'attente de voir sortir du sein d'une vierge un homme divin (2). Cela se lit dans l'histoire d'une

(1) *Talmud*, Maïmonides, *De l'étude de la loi*. — Drach, ancien rabbin, *Lettres*, vol. 1^{er}, p. 86.

(2) *Lettres* de Drach, vol. 3, p. 258 à 270, etc.

multitude de superstitions, ombres de la vérité primitive. De cette croyance presque universelle était née la gloire de la virginité. Dans les Indes, au sein de l'empire chinois, non moins que dans Athènes ou à Rome, la virginité recevait de mystiques hommages, et la vénération des peuples était acquise tantôt à des vestales, tantôt à des filles d'une vie retirée, tantôt enfin à des prophétesses. Telles étaient dans les Gaules et dans la Germanie les druidesses et les vierges inspirées; telle fut cette fameuse Velleda, de la nation des Bructères, dont l'autorité inspirait une vénération si profonde (1). Mais ces exceptions mêmes, puisant leur origine dans les traditions relatives à celle dont la virginité féconde devait produire le Rédempteur, ne servaient qu'à confirmer cette vérité historique que la femme, que l'épouse surtout, était en tous lieux soumise aux humiliations d'un esclavage dont la pesanteur variait selon le génie des peuples.

Combien de fois n'a-t-on point cité l'influence extrême que dans les Gaules et la Germanie les femmes exerçaient jusque sur les affaires de l'Etat? Eh bien! la Nouvelle-Zélande, cette contrée peuplée des hommes les plus féroces, renouvelle à cet égard l'exemple fort peu concluant que nous offraient les nations celtiques. Au sein de ces îles immenses, non-seulement la femme vit humblement courbée sous la dépendance absolue de son mari; mais les mœurs, qui sont la loi, lui commandent de rester impassible aux outrages de ses propres fils, dont les forces et l'audace naissantes s'exercent en la frappant. Cependant,

(1) Tac., *Hist.* — P. Méla, l. 3, ch. 6.

dans les circonstances critiques, le Néo-Zélandais l'honore, la consulte, et si le sort l'a liée à un ariki, c'est-à-dire à un prêtre, le vulgaire voit en elle un être élevé au-dessus de la nature, de toute la hauteur des fonctions sacerdotales (1).

La cérémonie nuptiale annonçait à la femme gauloise la dureté de son sort. Elle disait à son mari : Vous êtes mon maître, et je suis votre servante. Les noces accomplies, celui-ci exerçait sur elle le droit de vie et de mort. « Venait-il à périr, il suffisait des moindres soupçons pour que les proches de l'époux, si intéressés à la trouver coupable, se réunissent et l'appliquassent à la question ; puis, si les souffrances arrachaient l'aveu » souvent mensonger « de son crime, elle périssait dans les tortures et dans les flammes (2). »

Si quelquefois donc, présente aux yeux des combattants, ou assise aux conseils de la tribu, comme aujourd'hui même chez les sauvages, dont la brutalité revêt à son égard les formes les plus repoussantes et les plus odieuses ; si quelquefois, disons-nous, sa sagesse et son énergie procurèrent un résultat salubre et décisif, la rigueur générale de son sort n'en éprouvait aucun adoucissement. De ce qu'une femme, vouée au culte, ou inspirée, s'élevait au-dessus des humiliations de son sexe, il faut

(1) *Journal des voyages*, Lesson, vol. 40, p. 41. L'existence éphémère des tribunaux de femmes fut le prix d'un service signalé... l'exception existe encore dans ces filles de Germains élues pour prédire l'avenir. Achaintre père, *Gaules*, Acad. Ebroïc., 1854.

(2) Cés., l. 6, p. 113. — Voy. sur ces peuples celt. la grande *Hist. univ. angl.*

bien conclure que ce sexe était le sceau de la servitude.

Eh bien ! il en est de même chez les Indiens : la première esclave c'est celle que nos mœurs nous porteraient à nommer sa compagne. Parmi le petit nombre de tribus qui cultivent la terre, la partie la plus pesante du travail retombe sur les femmes. L'homme ne daigne mettre la main qu'à certains ouvrages ; et tandis qu'une partie de la population s'engourdit dans l'oïveté, l'autre plie sous le poids et sous la multitude de ses occupations (1). C'est ainsi que, chez des peuples issus de races germanes, la rigueur inouïe du sort des femmes se prolongea longtemps encore après la prédication du christianisme, jusqu'à ce que les yeux se fussent enfin ouverts aux lumières de cette morale. Les mauvais traitements semblaient chose si naturelle à ces malheureuses, que, fort tard au delà de cette époque, des femmes germanes courbées sous le poids d'énormes fardeaux à côté de leurs maris, libres de toute charge, traversant des régions étrangères, où la voix publique s'élevait contre l'ignoble dureté de ces hommes, elles se faisaient un devoir de défendre, à la fois, et les mœurs de la patrie et les droits de leurs tyrans domestiques (2).

Les hommes passent leur temps à fumer, dit un missionnaire dont la parole avait déterminé une tribu à la construction d'une église, tandis que tout le poids des travaux pénibles est le lot des femmes. Elles ont apporté sur leur dos, dans des sacs d'écorce, toute la glaise nécessaire

(1) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 99.

(2) Grande *Hist. univ. angl.*

aux enduits, quoiqu'elles fussent obligées de l'aller chercher à un mille de distance. La religion néanmoins opère une grande réforme, et, dans peu d'années, nos néophytes ne ressembleront plus à des sauvages. Le christianisme aura rétabli l'équilibre entre l'homme et la femme (1).

La nature plus ou moins bienveillante des différents peuples indiens ne paraît altérer en rien cette loi générale. Sur les bords de la rivière Colombie vivent les Choconis; quoique le caractère de cette tribu soit sociable et doux, l'homme n'y règne pas moins en despote dans la famille. Une seule préoccupation captive son esprit : celle de la nourriture; ~~et les~~ travaux les plus rudes y accablent les femmes. La polygamie est en usage chez les Choconis. Ils peuvent vendre leurs filles et leurs épouses. Ils trafiquent même des faveurs de ces dernières, quoiqu'ils ne mettent point à les offrir aux étrangers l'insistance indécente qui caractérise les Sioux, peuple d'origine scythienne (2).

Les hommes les plus civilisés de toutes les tribus américaines, les Araucauniens, exercent sur la femme le droit de vie et de mort. Instrument de plaisir et servante, elle est condamnée dans la famille aux travaux les plus rebutants (3).

Changez de continent ou d'hémisphère, et ces mœurs

(1) Mêmes exemples, *Pawnee women. Travels in North Am.*, by C.-A. Murray, 1834. London and Paris. *Observer*, Galignani, aug. 18, 1839. — *Ann. de la prop.*, t. 4, p. 495, 1839. — Michigan, *Arbre croche*.

(2) *Union*, Dumont d'Urville. — Lewis and Clark, p. 483-504.

(3) *Annales des voyag.* de M. B., t. 10, p. 77, traduit du *Viaq. univ.*, par P.

ne changeront point. Les indigènes des vastes contrées de la Nouvelle-Hollande dédaignent leurs femmes. A ces malheureuses, les labeurs accablants et le soin de préparer la nourriture dont elles ne reçoivent que les débris rejetés par leurs époux. Elles récoltent et accommodent la racine du dîngua, qui leur sert d'aliment journalier, mais dont les hommes ne mangent que lorsque la famine les y contraint. Les peuplades voyagent-elles, l'homme marche d'un pas léger, appuyé sur une javeline; la femme courbée sous le fardeau deses enfants et des ustensiles de ménage (1).

Un autre trait, parmi ceux qui se disputent notre choix, nous fera sentir à quel état de dégradation le sexe est descendu chez les sauvages. Le capitaine Cook, après avoir décrit l'incontinence des femmes de la Nouvelle-Zélande, observe qu'avant d'outrager la pudeur elles ne manquaient jamais de consulter les hommes, comme leurs maîtres absolus. Mais parmi ces femmes il s'en rencontrait quelques-unes à qui cet ignoble abandon d'elles-mêmes au rebut de l'équipage inspirait une invincible répugnance; et cependant elles devaient la vaincre et triompher de tous leurs dégoûts, contraintes qu'elles étaient par les menaces des hommes de faire taire à la fois et les instincts de la pudeur et les antipathies de la nature (2).

Parmi les indigènes de la terre de Diémen, les malheureuses sont sévèrement châtiées à la moindre faute, à la

(1) Piquet. — Lesson, art. *Nouvelle-Hollande*. — Péron et Freycinet, vol. 1^{er}, p. 250 à 255. — E. Blosseville, *Pénalité en Australie*.

(2) Cook, *Voyag.*, 2^e partie, vol. 1^{er}, p. 419.

plus faible négligence dans les soins exigés par leurs maris. La chasse a-t-elle été improductive, c'est sur la femme que sa fureur retombe. Il la châtie en lui lançant à la tête des tisons enflammés, et telle est son habitude dans ce genre de correction maritale, que jamais on ne le voit manquer son but. A la mort du mari les femmes, qui sont *sa chose*, deviennent la propriété du frère ou du plus proche parent.

Ces sauvages brûlent les corps de ceux qui meurent naturellement ; mais les cadavres des filles et des femmes sont jetés sur des branches pour servir de pâture aux bêtes féroces et aux oiseaux de carnage. A la mort du mari ou du fils, au contraire, les femmes se déchirent la figure (1).

Enfin, grâce aux faits qui précèdent, nous osons en citer un dernier. Un Indien Cavallados des bords de l'Amazonie voyant sa femme devenue fort grasse et incapable de lui rendre aucun service, parce qu'elle ne savait préparer ni les aliments ni la boisson, la tua et en régala ses amis, disant que, puisque pendant sa vie elle n'avait été propre qu'à l'ennuyer, il était juste qu'elle lui servit de régal. Et nous nous gardons bien, dans les faits que nous rapportons, de conclure du particulier au général. Ici donc ce trait frappant de barbarie se rattache aux mœurs de plusieurs tribus. On a vu, sur les bords du même fleuve, chez plus d'une caste d'Indiens, prévaloir l'usage de tuer les femmes à trente ans (2), époque où sans doute les

(1) *Bull. scientif.*, 1837, 10 décembre.

(2) *Lett. édif.*, vol. 5, p. 164.

barbares jugeaient qu'elles avaient perdu le don de plaire et la force de servir (1).

Y a-t-il lieu de s'étonner ensuite si la fainéantise et la tyrannie des hommes rendent l'existence des femmes si douloureuse, la vie tellement humiliante et insupportable, que, dans les régions de cet immense continent, les mères, emportées par l'instinct sauvage de l'amour maternel, détruisent souvent de leurs propres mains les filles qui leur naissent, pour les délivrer de l'intolérable esclavage auquel leur sexe les condamne?

Nous croyons avoir suffisamment esquissé les indicibles misères physiques, intellectuelles et morales de la vie sauvage, et par là même, non-seulement l'état des Indiens de nos jours ; mais l'état des barbares qui, sous des noms divers, ont peuplé dans les temps reculés d'immenses contrées de l'Europe et de l'Asie.

Parmi le déluge d'objections auxquelles il est naturel de s'attendre, une des capitales sera celle-ci : Trop d'ombres se sont accumulées dans votre tableau, et l'on y cherche vainement les traits de lumière qui devraient en tempérer ou en percer l'épaisseur. La grossièreté même de ces barbares veut

(1) Consultez encore sur les misères de la vie sauvage et les crimes qu'elle enfante, les curieux *Mémoires* de Tanner, enlevé dès l'enfance par les sauvages ; recueil unique et authentique, cité par M. de Tocqueville. — Les *Mémoires* du capitaine Bonneville, ouvrage que je n'ai lu qu'après ce travail, mais qui le confirme. Pour changer de genre, lisez Cooper, mais en ayant soin de faire la part du roman et de la poésie. M. Guizot les cite comme des livres où, sous ce rapport, il y a beaucoup à apprendre. Je conseille surtout le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, les *Pionniers* ou *Défricheurs*, etc., etc.

que leur nature se soit prêtée à quelques-unes des vertus opposées aux vices de la civilisation.

Nous ne le nierons point; nous avons même pris soin d'en prévenir. Sans doute un petit nombre d'êtres privilégiés, selon la remarque du judicieux observateur cité au sujet de l'Amérique (1), conservaient bien encore, par une sorte de prodige, le dépôt d'une conscience humaine au milieu de cette inconcevable métamorphose de la nature de l'homme. Loin de nous l'idée de fermer les yeux à ces rares exceptions, qu'une admiration, plus souvent calculée qu'ignare, s'est plu à grossir de tout le boursoufflage de l'hyperbole! Mais qu'importe? Quelles vertus isolées et secrètes capables de balancer de la manière la plus imparfaite ce monstrueux amas de vices et de crimes dont l'habitude constitue l'homme *de la seconde nature*, c'est-à-dire de la nature corrompue, l'homme ivré avec empressement aux conséquences de cette corruption. En un mot, quelles exceptions à la vie sauvage pouvaient en compenser les horreurs? A quel ensemble de faits sera-t-il donné d'anéantir cette conclusion de Robertson : « Les observateurs les plus impartiaux n'ont pu voir sans un sentiment d'humiliation à quel point l'homme, dans l'état sauvage, est rapproché de la brute (2). »

Et cet état sauvage veut-on savoir où il a existé, où il existe encore? Partout où le droit de propriété réelle et

(1) Le P. le Cat.

(2) Robertson, *Am.*, vol. 2, p. 95, édit. angl. J'ai presque toujours extrait plutôt que traduit littéralement, mais avec une exactitude scrupuleuse.

individuelle n'a point fixé les familles au sol et permis de les assujettir à des lois positives et communes; car c'est alors seulement que les principes émanés du christianisme partent de ces lois pour atteindre l'intelligence et le cœur de l'homme.

Aussi, nous dit l'illustre auteur de la *Législation primitive* : « Le perfectionnement de la société politique en Europe a été de faire passer les hommes de l'état domestique, errant et grossier des peuplades scythiques, germaniques ou teutoniques, dont l'état social se retrouve encore chez les Tartares de la haute Asie ou chez les sauvages du nouveau monde, à l'état public et fixe des peuples civilisés qui composent la chrétienté (1). »

Afin d'offrir comme un complément de notre travail et de prévenir, dans l'esprit du lecteur, le plus grand nombre possible d'objections, nous achèverons, par un petit nombre de traits, la figure des peuples anciens, observés au moment où l'histoire nous les représente entamés dans leur barbarie par le contact des nations policées, mais animés par une fureur dont ils ne comprenaient point l'inspiration; car, c'est encore une manière de les connaître que de les juger par comparaison avec eux-mêmes. Cependant il importe de ne point les contempler à l'époque où il ne leur restait plus de ce qu'ils avaient été que leur nom, et où le christianisme, en les pénétrant, leur avait inspiré cette sagesse qui éclata plus tard dans leurs grands hommes et dans leurs lois. Prenons-les donc à ces jours de consternation et de sang, où

(1) De Bonald, *Législ. primit.*, vol. 1^{er}, p. 419, Paris, 1817, 2^e éd.

leurs hordes se répandent comme une mer soulevée sur l'immensité de l'empire.

Parmi ces nations les unes professaient une idolâtrie farouche; les autres, auxquels je ne sais quels insignifiants dehors valaient le nom de chrétiennes, n'appartenaient au Christ que de nom, enrôlées qu'on les voyait d'ailleurs pour la plupart sous les bannières sanglantes de l'hérésie, c'est-à-dire de ce genre d'erreur qui attaque le christianisme, *ce gage d'union des hommes*, dans son principe le plus essentiel : l'universalité, le catholicisme, *l'unité*. Aussi leur haine ne se déchainait-elle nulle part avec autant de violence que lorsqu'elle pouvait sévir contre les peuples catholiques et leurs pasteurs. Les préceptes mêmes de leurs sectes, en ce qu'ils contenaient de salutaire, ces préceptes, tels que le hasard ou la force des circonstances les leur avaient imposés, n'étaient pour eux qu'une lettre morte et cédant toujours à un esprit de terreur et de destruction.

Pour ne citer qu'un exemple, les Vandales étaient chrétiens, mais ariens; leur impiété n'était pas moins féroce que lorsqu'ils étaient idolâtres. Après les gens de guerre et les grands, aucun Romain n'était plus en butte à leur animosité que les personnes consacrées à Dieu (1).

Représentons-nous, s'il se peut, les terreurs de la vieille Europe, lorsque ces hordes barbares s'élancèrent, au signal de la Providence, sur le cadavre de l'empire et trouvèrent le secret d'épouvanter des excès de leur férocité un monde habitué à puiser dans le sang les raffine-

(1) Berault-ber-Castel, *Hist. de l'Egl.*, vol. 5, p. 45 à 49.

ments de la volupté. Répéter les noms de ces mêmes hommes de la Scythie et de la Germanie : les Huns, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Lombards, les Vandales, c'est évoquer les plus lugubres souvenirs qui puissent affliger la mémoire humaine, et faire courir dans les veines les glaces du frisson. Le renom et la terreur des crimes dont le système composait leur code guerrier, paralysant d'épouvante les populations qu'ils envahissaient, gagnaient pour ainsi dire leurs victoires et faisaient tomber à leur aspect les armes forgées pour les combattre. Et cependant, nous l'avons dit, la plupart de ces sauvages du Nord, par un contact plus ou moins prolongé avec les peuples sur lesquels ils se précipitèrent tour à tour, avaient pu tempérer pour ainsi dire la rigueur et la cruauté de leur génie. Quelques-uns même avaient ouvert leur intelligence, sinon leur cœur, aux leçons du christianisme, où plus tard leur férocité s'éteignit avec violence, comme l'acier rougi par le feu s'éteint dans le liquide qu'il tourmente.

Eh bien ! contemplons à l'œuvre ces sauvages, moins barbares que leurs pères et déjà attaqués eux-mêmes par la civilisation qu'ils dépècent, et par la religion qu'ils outragent, ignorant que le ciel les appela du fond de leurs froides contrées pour être les vengeurs des impudicités de Rome et du sang versé de tant de nations et de tant de martyrs !!

Veut-on les suivre ? Ignore-t-on la route qu'ils ont prise ? Il faut interroger les traces du sang, l'odeur des cadavres sans sépulture, la lueur des incendies. Il faut marcher aux lieux où le sol bouleversé n'offre plus qu'une sur-

face aride, où les fruits à naître sont frappés jusque dans la racine, afin que l'humanité ne puisse réparer ses pertes derrière le torrent de leurs hordes, et que les malheureux qui ont demandé un asile aux forêts et aux cavernes des montagnes rencontrent au moins la famine, à défaut du fer et du feu dont ils ont trompé la rage. Tout disparaît devant eux. Rendus téméraires par l'excès de la crainte, les défenseurs d'une place forte osent-ils résister? Désespoir inutile! Les dévastateurs poussent au pied des murailles des amas de prisonniers et les égorgeant; car ils ont fait faire à l'art de la destruction de merveilleux progrès; et humiliant leur orgueil de conquérants ils daignent reconnaître que la peste est plus puissante que leurs bras.

Les flammes sévissent-elles trop mollement au milieu des pierres des cités, des rochers, des citadelles? Les barbares arment leurs bras de leviers, et bientôt le sol est uni. Rien ne doit rester debout derrière eux. Sexe, âge, faiblesse, illustration, dignités, vains titres dont l'unique influence est d'irriter leur furie.

Parmi les régions qu'ils ont dévastées, bornons-nous à nommer l'Afrique. Pour les Africains, dit Salvien, inhumanité, perfidie, avarice et rapacité, ivrognerie, blasphème et parjure, je ne sais quelle est celle de ces taches dont ils ne sont pas souillés.... Autant ils surpassent tous les étrangers par les autres vices que nous venons de marquer, autant ils se surpassent eux-mêmes par leur fureur pour les sales voluptés... Quel phénomène qu'un Africain chaste! C'est un prodige aussi étonnant qu'une vipère sans venin, qu'un tigre sans férocité; c'est un Afri-

cain qui n'est plus un Africain... (1) Et voilà une des plus belles provinces du monde romain ! Eh bien ! dit Procope, elle est si complètement dépeuplée, qu'on y peut voyager plusieurs jours sans rencontrer un homme. On y cherche des villes fameuses sans en découvrir la trace. Cette province, que Victor appelait le joyau de la terre en amour (2), n'offre plus qu'un sol hérissé, repaire de pirates, de bandits et de bêtes féroces.

Tout succombe, tout est abattu, nivelé, rien n'est plus. Immobile entre les flots des courants dévastateurs, seule, la religion, ceinte des ruines du monde, debout, inébranlable, répare et repeuple la terre ; l'œuvre lui est facile ; elle parle, et, d'un mot, voici métamorphosés en hommes ces monstres à visage humain, dont la fureur ne s'est évanouie qu'aux accents de sa voix. Mais avant la métamorphose, qui ne se sentirait entraîné, au récit de ces buveurs de sang, à donner aux sauvages la palme de l'humanité ?

Lorsque le malheur de l'homme l'a jeté dans l'erreur, quels que soient les lieux ou les temps, les mêmes malédictions le poursuivent, parce qu'il subit le joug des mêmes passions désastreuses, et que la vérité le fuit : la vérité, si peu de chose pour les esprits superficiels !

Mais qu'il vienne à la posséder cette vérité que la religion lui rend, son âme en travail enfante un nouvel être.

(1) Tiré de Berault-ber-Castel, *Hist. de l'Egl.*, vol. 3, p. 45 à 49.

(2) « Speciositas totius terræ florentis. » Voy. les *Hist. des emp. invas.* — La préface de Charles-Quint. — Robertson, notes. — Saint Augustin. — Eusèbe. — Victor Vitensis, etc., etc. — Voy. dans Denina quelques traits des barbares huns, goths, etc., vol. 1^{er}.

La religion est le seul antagoniste auquel se rende la nature sauvage. La philosophie, la philanthropie, le commerce, n'ont compté leurs efforts que par des échecs. Il n'y eut, il n'y aura jamais que la religion qui civilise l'homme. Et d'où lui vient cette puissance? L'histoire ici tient lieu du raisonnement, c'est que, seule, elle lui enseigne ses devoirs; elle le rattache au monde des intelligences où elle lui assigne son rang, et rétablissant l'harmonie et l'unité dans les facultés de l'individu d'abord, puis dans la famille, puis ensuite dans les sociétés qui s'en forment, elle l'unit à ses semblables, afin que tous ensemble puissent n'être qu'un avec le Dieu dont le Fils les appelle ses membres !

De nouvelles perspectives se déroulent encore; mais il est temps de songer à la retraite. Près de terminer ces diverses excursions dans le domaine de l'histoire, nous souhaitons avoir conduit le parallèle avec assez de justesse pour qu'un esprit logique ne soit pas en droit de nous adresser de trop vifs reproches.

Dans le cours, trop varié peut-être, de nos investigations, nous nous rappellerons avoir vu, non moins en religion qu'en politique, et dans la vie sociale comme au sein de la famille, les mêmes erreurs engendrer les mêmes crimes. Le travestissement ou la destruction des grands principes sur lesquels roule et pivote le monde moral nous ont surtout affligés par le spectacle d'un résultat semblable, c'est-à-dire d'une absence proportionnelle de stabilité, d'ordre, de paix, de bonheur, en d'autres termes par la vue d'autant de confusion et d'anarchie dans les faits qu'il en existait dans les idées.

Cet aperçu général laisse donc éclater une fois de plus la preuve si souvent répétée de cette vérité : qu'une logique inflexible domine le monde ; or , l'essence de cette logique , c'est la raison , et l'âme de cette raison c'est la vérité , la loi divine , l'esprit de celui qui est tout esprit , soleil de toute intelligence : j'ai nommé le Dieu des chrétiens , le Dieu principe et législateur suprême ; ce Dieu qui , parce qu'il est sage et juste , veut le bien et déteste le mal ; c'est-à-dire veut la vérité qui produit le bien , et déteste l'erreur , source inépuisable du crime. Le Dieu donc qui veut l'unité dans la croyance et dans le culte , puisqu'il veut la vérité en tout et partout , *et que la vérité est une* ; puisqu'il veut que toute intelligence soit unie de cœur et d'esprit avec toute intelligence ; que toutes soient une en lui , et que la vérité seule unit , parce que *seule elle est une*. Donc , le Dieu rémunérateur suprême de l'amour qu'il exige , puisque cet amour n'existe *que dans l'observation de sa loi* ; mais aussi , le Dieu vengeur implacable de ses lois méprisées , parce que le mépris de ses lois c'est la destruction de l'ordre , ou des rapports qui classent et unissent les êtres.

Quelles vengeances terribles et surnaturelles le genre humain n'avait-il donc point provoqué lorsque le monde , livré aux fantaisies de la raison individuelle , si prompt à s'engager au service des passions se partageait entre les épouvantables dissolutions de cette Rome aux voluptés immondes et sanguinaires , et la féroce brutalité des nations barbares !

Les principes religieux sur lesquels la morale et les lois sociales qui en dérivent trouvent leur base , tous ces

principes avaient été engloutis, toute lumière s'était éteinte. Nous l'avons cherchée partout et partout nous n'avons rencontré qu'obscurité, confusion, chaos. La raison humaine n'avait su enfanter que des systèmes, risée et pâture d'autres systèmes. Une invincible anarchie régnait dans les intelligences, dans les croyances, et, par suite, dans les actes humains qui n'en sont que la traduction. Une seule loi restait debout, celle qui les renverse toutes; la loi violente de la force. Et partout les hommes en s'assujettissant, en s'exterminant les uns les autres, vivaient conformément aux règles de leur justice et de leur droit. Le monde entier s'abîmait. La ruine de Rome, à son apogée, était visiblement écrite dans l'état des esprits; et plus tard aux Tibères, aux Caligula, aux Néron, n'eussent pu succéder que des Caligulas, des Tibères, des Nérons à mille têtes; que d'implacables et d'éternelles factions, que des proscriptions aussi sanglantes, mais bien autrement étendues que celles des Marius et des Sylla. En un mot c'en était fait du monde, désolé par la rapide succession de ces fléaux, si le Christ eût oublié de naître, si de sa croix victorieuse il n'eût poussé la corruption pour la précipiter de son trône (1); s'il n'eût donné à ses conquêtes l'aile de feu de l'aigle romaine; enfin si Tertullien eût blasphémé contre la vérité

(1) « Une croix de bois a sauvé le monde! » Ces paroles de M. de Montlosier à la Constituante produisirent sur l'assemblée un effet immense, dit M. de Talleyrand.

Surge, illuminare Jerusalem, quia venit *lumen* tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce *tenebræ operient terram et caligo populos*. Super te, autem, orietur Dominus et gloria ejus in te vide-

lorsque déjà sous le règne de Sévère il s'écriait au nom des chrétiens : Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons l'empire.

De quelles nouvelles plaies encore les barbares qui bouleversèrent cet empire ne l'eussent-ils point frappé, eux vengeurs du monde si longtemps outragé par l'orgueil, les débordements, la scélératesse de Rome, si l'Évangile n'eût enfin changé leurs cœurs et renouvelé par eux-mêmes la face de la terre qui tombait entre leurs mains comme une proie.

Privés de la loi qui civilise l'homme, dépouillés des traditions primitives qui, avant d'être totalement défigurées par le mensonge, avaient permis à quelques peuples de se policer ; sans foi, sans principes, et conséquemment sans lois, barbares et Romains, nations policées et peuples sauvages, se fussent livrés à des guerres implacables ; puis, après des exterminations de races, l'intérêt, les passions aveugles et sans nul contre-poids de morale, eussent encore imposé aux vainqueurs la tâche de se diviser à l'infini, et de s'entre-détruire de plus belle jusqu'à extinction de fureur et de force. De tout ce pêle-mêle de l'humanité délirante il ne fût plus resté qu'une ombre(1). Et bientôt la surface de la terre n'eût présenté de toutes parts que l'aspect des plus sauvages solitudes du nouveau monde, où, croupissant dans la fainéantise et l'abrutissement, quel-

bitur. Et *ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui* ! *Lectio Isaïæ prophetæ, cap. 60, Epiphania.*

(1) Des peuples puissants habitèrent l'Amérique du Nord. Qui nous dira leur histoire ? Ils furent ! des ruines l'attestent ; et les sauvages ne purent même dire si leur race fut la race des destructeurs !

ques peuplades éparses et misérables nourrissent de sang leurs rêves atroces, attendant que la faim les réveille pour aller égorger leurs frères.

NOTE FINALE.

N'est-ce point la superstition, ennemie des vertus douces et simples de l'homme abandonné dans le silence des solitudes aux seules lumières de la raison, qui a calomnié les peuples sauvages et les a si cruellement travestis?

« Nous sommes en droit d'exiger d'autres témoignages que ceux de moines et d'Espagnols ! Abstenons-nous de croire jusqu'à ce que nous puissions nous en reposer sur la parole de Français et d'Anglais, qui auraient toute la liberté et tous les moyens de découvrir la vérité (1). »

Fermement décidé à ne croire que sur un témoignage moins bienveillant qu'hostile, mais tout au moins impartial, j'ai donc accordé la préférence, dans mes recherches, aux hommes les plus élevés au-dessus des reproches de l'école de Raynal et surtout au *philosophe* anglais Robertson, né au sein du protestantisme. Dans le nombre des auteurs que j'ai consultés il en existe à peine un seul qui, dans la peinture des mœurs et des habitudes des sauvages, ne se rapporte à cet historien avec la ponctualité la plus parfaite. Quant à ce qui est de ses systèmes, les dé-

(1) Substance de la sortie de Raynal, *Hist. phil.*, vol. 3, p. 36.

fende qui voudra. Je dois ajouter que si j'ai joint aux récits de tant de voyageurs de toutes croyances les observations de pieux et savants missionnaires, c'est que leur parole, fortifiée de celle de leurs adversaires, me paraît compléter l'évidence.

Quant à ces moines, à ces prêtres, objet d'un courroux réel ou simulé, c'est ici le lieu de relater le témoignage du philosophe anglais; car il s'agit de prévenus cités à la barre de l'histoire et accusés de forfaits odieux dans ces mêmes régions nouvellement découvertes.

C'est avec plus d'injustice encore, s'écrie Robertson, que plusieurs auteurs ont représenté l'esprit intolérant de la religion catholique romaine comme la cause de l'extermination des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques espagnols d'exciter leurs compatriotes au carnage de ces peuplades innocentes, comme idolâtres et ennemies de Dieu. Les premiers missionnaires qui visitèrent l'Amérique, quoique simples et illettrés, étaient des hommes remplis de piété. Ils épousèrent, *dès le principe*, la défense des indigènes, et prouvèrent la fausseté des calomnies de la race conquérante qui, en les décrivant comme inhabiles à s'acquitter des fonctions de la vie civile, ou à comprendre les doctrines de la religion, prétendaient qu'il était impossible de voir dans ces malheureux autre chose qu'une espèce dégradée et marquée au sceau de la servitude. Ce fut à la *puissante* interposition des prêtres que les Américains durent tous les règlements qui tendirent à mitiger la rigueur de leur destin. Le clergé, tant *régulier* que *séculier*, des établissements espagnols est *encore* considéré par les Indiens comme leur défenseur naturel, et c'est à eux

qu'ils ont recours dans toutes les tribulations et les exactions auxquelles ils ne sont que trop en butte (1).

Est-ce que la religion n'est pas le patrimoine le plus précieux du peuple, du faible, elle qui pèse du poids de tous les anathèmes sur le puissant et le riche, chaque fois que leur orgueil ou leur dureté s'insurgent contre ses leçons d'égalité et de charité!

Dans les vastes contrées de l'Amérique rien ne put s'organiser et marcher tant que les institutions religieuses furent enchaînées par une fausse et cruelle politique. La cupidité et l'ambition l'emportèrent dans le cœur des conquérants sur ces leçons admirables qui révèlent l'homme à l'homme et son créateur à toute nature intellectuelle; sur les lois et la morale qui président à la fondation et à la durée des sociétés vraiment dignes de ce nom. La dépopulation devait suivre les vainqueurs qui reniaient ces vérités premières par leurs œuvres, comme elle suivait les légions de Rome dans les contrées sauvages.

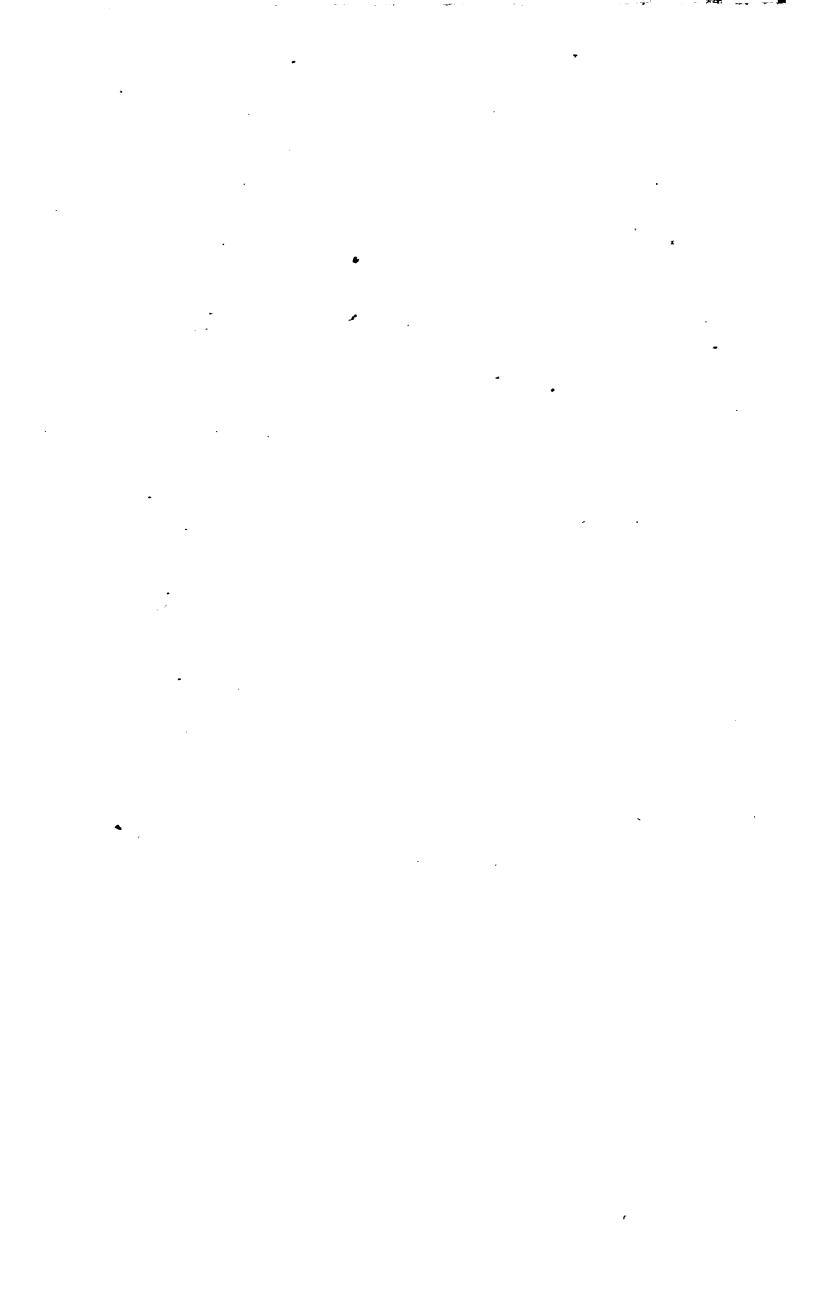
Cependant grâce à son influence pénétrante la religion catholique romaine, exempte des souillures dont la macula l'hérésie, c'est-à-dire le philosophisme (2) enrôlé sous une bannière religieuse, cette religion, dis-je, finit par vaincre, et dès lors les Indiens purent vivre; jusque-là rien, nulle part, pour ces malheureux que la servitude et la mort!

(1) Voy. dans Raynal lui-même les prodiges opérés en Amérique par les missionnaires, par les jésuites, les bienfaits dont ils ont comblé les sauvages. *Hist. phil. de l'étab.*, vol. 3, l. 7, 8. — Robertson, *Hist. d'Am.*, vol. 3, p. 257-258, édit. angl.

(2) Fort distinct de la philosophie.

Ce résultat des principes les plus purs de la religion, qu'il s'abstient de nommer, sans doute, parce qu'ils se montrent trop à découvert, est admirablement décrit et placé face à face de son contraire par l'auteur de la *Démocratie aux Etats-Unis d'Amérique*. « Les Espagnols, à l'aide de monstruosité sans exemples, en se couvrant d'une honte ineffaçable, n'ont pu parvenir à exterminer la race indienne, ni même à l'empêcher de partager leurs droits. » Leur religion et ses ministres, détruisant l'œuvre de leurs passions, rétablissaient par degrés l'ordre qu'elles avaient violemment troublé. Au contraire, « les Américains des Etats-Unis ont atteint ce double résultat avec une merveilleuse facilité; tranquillement, légalement, *philanthropiquement*, sans répandre de sang, sans violer un seul des grands principes de la morale, *aux yeux du monde*. On ne saurait *détruire les hommes* en respectant mieux les lois de l'humanité (1). » Et nous admirons la philanthropie des Américains, ces destructeurs d'hommes ! Nous ne témoignons au contraire qu'indifférence à ceux qui ont la générosité de se sacrifier pour arracher des races entières à la destruction ! Le règne de la vérité n'est point de ce monde. *Regnum meum non est hujus mundi*.

(1) De Tocqueville, *Démocrat. aux Etats-Unis*, vol. 2, p. 312.



QUATRIÈME PARTIE.

LES JUIFS.

Rallumer le flambeau des vérités éteintes, en raviver l'éclat, pénétrer des rayons de sa lumière un monde plongé dans les ténèbres de la mort; cela était-il au pouvoir des tribus, des nations barbares, ou des peuples de l'antiquité dont les arts et les sciences profanes avaient orné l'esprit ou poli les manières? Il faut s'accuser d'avoir bien légèrement réfléchi sur la valeur des vérités que l'intelligence suprême a jetées comme la base fondamentale de toute société d'intelligences, si l'on s'arrête encore à se poser une si rudimentaire question; et trop de feuilles se sont déroulées dans ce mince ouvrage pour ne point offrir au lecteur une énergique et décisive réponse.

L'homme peut recevoir la loi. Il lui est libre de la mépriser et de la perdre; mais toutes les facultés de son esprit sont aussi incapables de la refaire que de la faire. Découvrir, arranger, disposer, voilà son œuvre; puis, cette tâche accomplie, il se trouve aux confins extrêmes de sa

puissance; il a touché les bornes de son empire! Il ne saurait créer une seule idée; le principe de la vie se soustrait à ses efforts. Un vautour sacré rongerait éternellement le foie du présomptueux qui se vanterait d'avoir saisi ce principe; et puisque ranimer un cadavre lui est aussi impossible que d'animer l'argile que formeraient ses mains, comment la raison permettrait-elle qu'ayant anéanti cette loi qui est la source de la vie des intelligences, il pût rendre la vie à ce qui la donne?

Lorsque ses passions ont brisé le corps des vérités saintes; lorsqu'elles ont une fois triomphé de la force de cohésion qui les unit; lorsque ces vérités jetées au vent des orages s'en vont tomber au hasard, dispersées dans des systèmes humains, l'œuvre est détruite. Il n'en subsiste plus que des parcelles. Peut-être, alors, serait-il plus facile au destructeur de rendre sa forme et son éclat à l'urne de cristal dont le pilon a pulvérisé les fragments sur l'airain, que de refaire, par sa propre vertu, le travail divin dont il a violé l'harmonie.

Eh bien! qu'était devenue cette œuvre divine dans le conflit des passions dont le débordement signale les derniers jours du monde avant le Christ?

Peut-être une lueur d'espérance soutiendrait-elle encore celui que nous supposerions capable, à cette époque d'aveuglement, d'embrasser le monde d'un seul regard, et de découvrir, à la fois, la grandeur et l'étendue du mal.

Plutôt isolé que perdu, le principe de l'existence des sociétés ne jouit-il pas encore d'un dernier et silencieux asile, d'un sol fécond où il prospère? Voilà ce qu'un examen superficiel lui permettrait de se demander.

Car au milieu de toutes les nations il était un peuple que Dieu s'était choisi avec un soin tout paternel ; qu'il avait élevé, pour ainsi dire, à la vive et pure clarté de ses rayons ; et du sein de cette race d'élite, la vérité, lente mais assurée dans sa marche, ne pouvait-elle reconquérir par degrés le terrain qu'elle avait perdu dans le monde ?

S'il est un fait incontestable, c'est que, pendant de longs siècles, les Juifs furent les seuls dépositaires, l'arche sainte des vérités qui avaient échappé au naufrage ; c'est que les plus vives lumières, mêlées aux ténèbres des systèmes de tous les chefs d'écoles philosophiques, accusaient pour source les livres sacrés, trésor de la révélation (1). Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'aux jours où naquit le Christ, les lumières de ces divines Ecritures, animées de leur éternel éclat, ne brillaient plus cependant de leur clarté primitive qu'aux yeux d'un nombre d'élus que chaque instant semblait restreindre.

Il importe donc à notre conviction de suivre les vestiges de cette décadence dans les annales de la nation juive. L'œil d'un chrétien s'y exerce utilement, et l'intérêt scientifique s'y mélange au profit moral.

Malachie fut, dans l'ordre des temps, le dernier prophète qu'il plut à Dieu d'envoyer aux Juifs, afin de main-

(1) Voy. Josèphe et Philon sur les Grecs. — Clément d'Alexandrie, *Généalogie morale des philosophes grecs*, *Stromates*, p. 63. — Pythagore. — Thalès. — Platon, p. 71, *Quid Plato nisi Moses qui loquitur attice?* ait Numenius, p. 71. Undenam, Plato, veritatem conjicis? Novi tuos magistros, etsi eos colere velis! *Leges autem quæcumque veræ sunt et de Deo, opime tibi suppeditæ sunt ab Hebræis.* *Oratio adhortatoria*, Bâle, 1556.

tenir, par la force de la parole miraculeuse, ce peuple charnel dans les voies que les Ecritures lui traçaient avec une netteté si parfaite : « Malachie, dans la tombe duquel, dit le savant auteur de *l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue* (1), notre nation enferma le privilège de posséder des hommes de Dieu prédisant les événements futurs! »

De Malachie au Christ, c'est-à-dire pendant un laps de plus de quatre siècles, l'avenir resta muré aux regards. La prescience céleste avait déposé d'assez importants secrets dans ce livre dont le texte était l'étude, et dont l'esprit était la science d'Israël. Dieu, dit Bossuet, devait à la majesté de son Fils de faire taire les prophéties durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui était l'accomplissement de tous les oracles.

Un coup d'œil sur les pages inspirées de Malachie suffit pour nous initier au désordre moral du peuple et nous convaincre du peu de sincérité de la conversion des Juifs depuis leur retour.

L'avarice des prêtres qui se refusent au moindre service gratuit ; le mépris du culte divin par le peuple à qui le prophète adresse le reproche dont Tertullien (2) accablait les gentils : de ne plus offrir sur l'autel que des victimes infirmes et languissantes ; les mariages illicites, les divorces fréquents et sans juste cause, le refus de payer la dime, les

(1) *Ou Perpétuité et Catholicité de la religion chrétienne*, par le chevalier P. Drach (rabbin converti), docteur en, etc., etc., bibliothécaire de la Propagande (Rome), 1844, p. 6 ; à Paris, chez Paul Mellier, libraire éditeur, place Saint-André des Arts, 11.

(2) *Apologétique*.

parjures, les adultères, l'oppression des veuves, des orphelins, des étrangers, les murmures contre la Providence : tels sont déjà les principaux vices que la voix de Malachie reproche à sa nation : la décadence est manifeste.

Mais en même temps qu'il déclare que Dieu rejette les sacrifices qu'on lui offre, nous l'entendons promettre un nouveau sacerdoce plus parfait que le premier, et un sacrifice nouveau, offert au Seigneur, non plus seulement dans le temple unique de la seule ville de Jérusalem, mais sur toute la surface de la terre (1). Purifiée jadis par les eaux du déluge universel, elle appelle, de la voix de tous ses crimes, le sang de l'hostie sacrée.

En un mot, les Juifs apprennent de sa bouche que, dans l'état d'infidélité et de dépravation où ils sont tombés, Dieu ne peut plus les voir sans dégoût ; et que le sang des boucs et des taureaux, c'est-à-dire des victimes, image de la grande victime expiatoire, ne suffit plus pour laver leurs souillures !

La pureté de la croyance et du culte, tel avait été jusqu'à le trait distinctif entre les Juifs et les gentils. Tant de rites minutieux, tant d'usages ridicules aux yeux de ces observateurs qui n'ouvrent les livres sérieux que pour donner carrière à leur verve railleuse ; tant de prescriptions accumulées et fatigantes n'avaient eu pour objet, dans l'esprit du législateur, que de marier le Juif à sa loi par l'obligation d'un commerce dont la fréquence égalait l'intimité. C'était l'isoler du gentil, incapable de s'astreindre

(1) L'unité du lieu des sacrifices ne disparut que pour faire place à l'unité de la victime universelle.

à la gêne et à l'apparente puérilité de ces pratiques, ou seulement de les contempler sans pitié!

De ce commerce intime avec la loi divine étaient nés l'intelligence et l'amour, dons précieux de l'esprit qui l'âme..... Maintenant c'est peine inutile de chercher entre les fils de Jacob et les adorateurs des dieux de bois ou de pierre quelque différence capitale et sérieusement écrite dans le cœur. Il n'existe entre l'idolâtrie païenne et l'état religieux des Juifs d'autres barrières que de vaines cérémonies fréquemment transgressées. Les lois religieuses, bases de la morale et de la société, et imposées à l'homme par l'auteur de la société, sont foulées aux pieds; la malice humaine n'en laisse plus subsister que la lettre morte : froid cadavre que des mains sacrilèges ne viennent remuer encore sur l'autel que pour provoquer le courroux céleste.

Deux siècles environ avant la venue du Christ (175 ans), le commerce des Grecs avait tellement corrompu les Juifs, qu'il se rencontra des bouches assez impies pour proposer de contracter alliance avec les gentils et d'adopter leurs exercices. Et ces Juifs furent lapidés sans doute? On croirait téméraire de ne point l'affirmer..... Oh! qu'il y avait donc eu de force et de vivacité dans les progrès de la nation! Loin que l'excès d'audace de ce conseil étonnât la multitude, Joshua, frère du grand prêtre, changeant son nom en celui de *Jason*, par flatterie pour les Grecs, fut mis à la tête d'une députation chargée de solliciter la sapction d'Antiochus Epiphane. Joshua convoitait avec passion la grande sacrificature. *Il offrit* au roi des sommes immenses pour l'obtenir, et à ces offres il ajouta d'autres

propositions pour engager Antiochus à lui permettre d'établir à Jérusalem *une académie* pour la jeunesse et à rendre les habitants de cette ville *citoyens d'Antioche* (1).

L'éloquence de l'or fit pleuvoir sur Joshua les faveurs d'Antiochus, et ce personnage n'usa de son crédit que pour engager ses compatriotes à s'associer aux mœurs et aux coutumes des idolâtres. Nous reviendrons sur ce phénomène en le rapprochant de ses conséquences.

Cependant ajouter foi à des faits si clairement attestés, c'est ce que le jugement ose à peine se permettre lorsqu'on se rappelle l'horreur des Juifs pour les nations étrangères; lorsqu'il reste évident que chez les Juifs la religion et la loi étaient une seule et même chose, et que seule enfin, nous venons de le dire, la religion et la loi faisaient de ce peuple, au milieu des gentils, un peuple à jamais séparé, essentiellement distinct; lorsqu'on voit, en un mot, que détruire son culte c'était porter une main violente sur sa nationalité.

Quoi qu'il en soit, l'apostasie commença à devenir générale, et un grand nombre de Juifs portèrent l'indignité jusqu'à effacer de leur corps le signe de l'alliance qui les unissait à Dieu : la circoncision fut une honte.

Provoquée par ces forfaits, la vengeance d'en haut est prompte. Epiphane s'est rendu odieux aux Juifs. Tandis qu'il occupe ses armes à la conquête de l'Égypte, le bruit de sa mort circule.

Tout à coup des réjouissances publiques éclatent dans la

(1) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 1^{er}, v. 12 à 16; l. 2, ch. 4, v. 12. — *Art de vérifier les dates.* — Josèphe, *Hist.*, l. 12, ch. 6.

Judée. Oh ! que de larmes peut coûter une fausse nouvelle à l'impatience des opprimés qui l'accueillent ! Le tyran, furieux, accourt, les portes de Jérusalem tombent, le fer égorge quarante mille habitants, un nombre égal quitte le sol de la patrie chargé des chaînes de la servitude. La ville se voit livrée au pillage, le temple dépouillé de ses vases sacrés, de ses trésors ; et le sang immonde des pourceaux ruisselle sur l'autel des holocaustes.

Mais décidément les Juifs sont sourds, et ce coup de foudre ne les avertit point que le Seigneur les abandonne, ou plutôt qu'il les châtie de leur abandon. — Non, — parce qu'une sorte de routine les attache invinciblement aux minuties de pratiques extérieures, ils se figurent enchaîner à leurs destinées le Dieu fort, le Dieu d'Israël.

Aussi ni la mort, ni les terreurs dont sait l'armer le génie des tyrans, ne les arracheraient à ces observances auxquelles tout leur être se cramponne ; observances devenues si puériles, lorsque la pureté du cœur et la soumission de la volonté ne font point concorder l'âme avec le corps.

Deux années à peine écoulées depuis cette leçon sanglante, Epiphane ou l'Illustre, cette racine de péchés, selon le livre saint, choisi de Dieu pour châtier l'idolâtrie même à laquelle sa propre fureur, stimulée par les apostats, asservit Israël, Epiphane répand la désolation dans la Judée (1). Le temple est pillé, profané ; des mains impies en arrachent jusqu'aux derniers ornements. L'épée

(1) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 1^{er}. — *Josèphe, Hist.*, l. 12, ch. 7. — *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. Lament.*, Jérémie, ch. 1^{er}, v. 10. — *Foris interfecit gladius et domi mors similis est. Id.*, v. 20.

des Syriens se fatigue de carnage; un deuil inouï couvre la terre. Plus de cœur chez les guerriers de Juda, plus d'espérance nulle part. Les princes et les anciens s'abandonnent aux gémissements. Les jeunes gens et les vierges tombent dans un abattement mortel; la douleur ravage les âmes, « et la beauté des femmes en est toute changée (1). » Consternés, éperdus, les hommes mariés, les hommes! se laissent aller aux pleurs, tandis que les épouses, assises sur le lit nuptial, le baignent de leurs larmes. Toute la terre est émue de la désolation de ses habitants; toute la maison de Jacob est couverte de confusion. Une *race de péché* (2), mélange d'idolâtres et de renégats, prend racine et se fortifie au cœur de la ville sainte!

Avertis par ces désastres, les Juifs qui ont appris tant de fois comment leur Dieu se courrouce et comment il s'apaise, reviennent-ils à ce Dieu, au Seigneur qui, tantôt avec les trois cents hommes de Gédéon, tantôt avec le bras d'une veuve, brise la force d'une armée ?

« Le Seigneur, dit l'auteur d'un livre saint d'Israël, n'agit pas à notre égard comme à l'égard des autres nations qu'il souffre avec patience, se réservant de les punir dans la plénitude de leurs péchés (3). Il n'attend pas même, pour nous punir, que nos péchés soient montés à leur comble. Il ne retire jamais sa miséricorde de dessus nous, et parmi les maux dont il afflige son peuple pour le châtier, il ne l'abandonne pas. »

(1) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 1^{er}, v. 27-28. — Et egressus est a filia Sion omnis decor ejus. Jérémie, *Lament.*, ch. 1^{er}, v. 6.

(2) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 1^{er}, v. 29.

(3) *Machab.*, l. 2, ch. 6, v. 14 à 16.

Cependant, au lieu de se rendre aux paroles de Jérémie, que lui répètent tant de douleurs et tant de ruines : « Jérusalem, Jérusalem, tourne les yeux vers le Seigneur, reviens à ton Dieu, » Israël semble s'irriter de ces coups, où, selon sa foi, la miséricorde se mêle aux avertissements de la vengeance.

Loin de rendre son cœur à Dieu, la partie la plus considérable du peuple déserte le culte de ses pères, et les fils des patriarches se tournent, l'encensoir en main, vers l'airain et le marbre des dieux sourds et aveugles d'Antiochus.

Quelques fidèles seuls résistent. Il leur appartient de donner un grand spectacle au crime et à la lâcheté : celui de martyrs déchirés à coups de fouet, puis crucifiés tout ruisselants de sang, tandis que sous leurs yeux les bourreaux étranglent leurs femmes et pendent au cou des mères les enfants sur lesquels l'œil a découvert le signe de la circoncision (1).

Plus précieux que le sang des boucs et des génisses, le sacrifice de ces justes apaise le Seigneur. Il se fit donc que les violences de la persécution ranimèrent enfin la foi, dont les étincelles éparses couvaient sous la cendre. Le vrai peuple d'Israël s'enfuit aux lieux déserts, et ce fut surtout dans les solitudes que les justes épargnés se prosternèrent devant le Dieu qui exalte les humbles et qui abat les superbes.

Une race de héros fut suscitée. Le fer qui dans les mains de Saül et de David exterminait les Philistins, sembla passer aux mains des Asmonéens.

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 12, ch. 7.

Le premier de tous, sollicité à l'idolâtrie, pressé par les séductions de l'intérêt et de l'orgueil, Mathathias, en présence des idoles et d'un Juif prévaricateur, s'embrase du zèle de Phinéas, frappe l'apostat et les satellites du tyran. Puis le saint vieillard s'élève sur la montagne. Les braves le suivent. Une armée se forme, et voici que des coups redoublés, rapides comme la foudre, délivrent la loi de l'asservissement des nations et de la puissance des rois. Un juste a vaincu. Le pécheur frémit; « il ne lui est plus donné d'abuser impunément de son pouvoir (1). »

Cependant tout n'est pas achevé; et comme le vieillard fermait les yeux, il dit à ses fils : Le règne de l'orgueil s'est affermi. Voici un temps de châtiment et de ruine, d'indignation et de colère (2)..... Mes enfants, donnez votre vie pour l'alliance de vos pères..

Le testament héroïque fut accepté et ratifié par le sang... Un vif intérêt nous engage à suivre, mais d'un pas pressé, les vicissitudes du peuple élu.

Judas Machabée ramasse l'épée de son père, et cette épée devient la protection d'Israël (3).

Judas, « c'est un lionceau qui rugit à l'aspect de sa proie. » Le lion l'égale, mais ne le surpasse point. Il cherche, poursuit, dissipe ses ennemis. Son nom donne la victoire. Son bras est le salut du peuple. Les ouvriers d'iniquité se troublent (4).

... Cependant, si nous jetons les yeux sur Jérusalem,

(1) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 2, v. 48.

(2) *Id.*, 49-50.

(3) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 3, v. 3-4.

(4) *Josèphe, Hist.*, l. 12, ch. 9, 10.

quelles scènes poignantes de désolation offre l'aspect de cette ville convertie en un lugubre désert! « O vous tous qui passez par le chemin, s'écrie, par la bouche du prophète, cette reine souillée, arrêtez-vous pour voir et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne! car le Seigneur m'a traitée selon sa parole au jour de sa fureur; comme une vigne qu'on a vendangée (1). »

.... Jérusalem!... « On ne voit plus aucun de ses enfants y entrer ou en sortir (2). » « Les voies de Sion sont dans le deuil, car il ne se rencontre plus une âme qui se rende à ses solennités (3). » « Sa forteresse est la demeure de ses ennemis (4), » « qui posent le pied sur sa tête (5), parce que le Seigneur l'a condamnée à cause de la multitude de ses iniquités;... parce que les iniquités de la fille de son peuple sont devenues plus grandes que le péché de Sodome. » « Toute la joie de Jacob en est bannie (6)! » Les arbrisseaux, les ronces et les plantes sauvages croissent dans son enceinte, « devenue l'asile des bêtes fauves. » « Le pied des profanes foule son sanctuaire » « et ses cérémonies saintes ne sont plus qu'un objet de dérision (7)! »

(1) Jérémie, *Lament.*, ch. 1^{er}, v. 12.

(2) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 3, v. 45.

(3) *Vix Sion lugent, eo quod, etc.*, Jérémie, *Lament.*, ch. 1^{er}, v. 4.

(4) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 3, v. 45.

(5) Jérémie, *Lament.*, ch. 1^{er}, v. 5; ch. 4, v. 6: *Facti sunt hostes ejus in capite, etc.*

(6) *Machab.*, ch. 1^{er}, v. 45.

(7) Josèphe, *Hist.*, l. 12, ch. 11.—Jérémie, *Lament.*, ch. 5, v. 18: *Vulpes habitaverunt in ea... Sion.—Viderunt hostes et deriserunt sabbata ejus*, ch. 1^{er}, v. 7.—*Vidit gentes ingressas sanctuarium suum, de*

Enfin le Dieu visible, c'est ainsi que les Samaritains appellent Epiphanes, lorsque, pour le fléchir, ils élèvent sur le sommet du Garizim la statue de Jupiter grec; le Dieu visible vient d'ordonner à ses généraux d'effacer jusqu'aux derniers des restes dont la présence conserverait la mémoire de la ville sainte.

.... Et c'est à ce moment que le Dieu invisible s'est laissé toucher. Sa miséricorde est aussi rapide que ses vengeances. Une fois encore Judas vit l'ennemi et l'extermina. Puis, assisté de ses frères, il dit à ses fidèles : Allons purifier et renouveler le temple.

Le victorieux arracha les ronces qui envahissaient le parvis, et repoussa l'abomination hors du lieu sacré, rendu par l'or de ses conquêtes à ses saintes splendeurs!

Puis enfin, par un de ces coups où il se fait reconnaître, Dieu abattit Antiochus au milieu de ses insolences (1).

Israël est encore une nation! Mais à peine Judas commençait-il à goûter le fruit de ses triomphes, que les vicissitudes de la guerre ramènent une série de désastres. Il succombe.

quibus præceperas ne intrarent in Ecclesiam tuam. Ch. 1^{er}, v. 10. — *Machab*, ch. 1^{er}, v. 45. — Jérémie, *Lament.*, ch. 1^{er}, v. 7.

On mêle, à dessein, le livre sacré des *Machabées*, ou l'*Histoire*, aux *Lamentations* du prophète Jérémie. L'esprit, frappé de cette merveilleuse concordance, saisit, dans les infortunes de Juda, la cause de ces infortunes. Les *Lamentations*, en développant la raison et le spectacle de maux présents, annonçaient la cause et la nature de maux à venir. L'Eglise le croit, et la simple lecture des livres saints rend difficile de ne point s'associer à ses croyances.

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 13, ch. 1^{er}.

Longtemps cachée sous le voile, ou contrainte de montrer un faux visage, l'impiété attendait. Elle est patiente quelquefois ! Judas mort, dit le livre sacré, « les méchants parurent de tous côtés en Israël, et tous les hommes d'iniquité s'élevèrent de toutes parts (1). » Des impies, choisis par le vainqueur, obtinrent le gouvernement de tout le pays subjugué. La nation fléchit encore accablée d'une affliction si grande, qu'il ne s'en était pas vu de semblable depuis les jours où les accents des prophètes avaient cessé de retentir en Israël (2) !

Voilà comment la balance du bien et du mal, des prospérités et des revers, oscillait selon la mesure de l'obéissance à la loi ou des iniquités !

Menacée d'une ruine définitive, la Judée tourna les yeux vers Jonathas, le frère de Judas. Un de ces cris qui émeuvent le ciel venait de retentir au sein du peuple. Dieu bénit de nouveau les armes d'Israël, dont sa miséricorde ne laissa jamais la foi sans récompense. Et bientôt, dans un de ces retours si fréquents et si brusques dans les événements où Dieu se plaît à réveiller les hommes, son peuple, arbitre des rois qui tout à l'heure le foulaient aux pieds, fit pencher à son gré la balance entre les concurrents successifs qui se disputaient le sceptre de la Syrie.

La politique de ces ambitieux devint la paix d'Israël.

Puis, à la suite de ces longues et cruelles vicissitudes, la Judée vit luire le jour tardif où la vaillance de Simon, cet autre rameau des Machabées, l'affranchit du joug des

(1) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 9, v. 23, 27.

(2) *Josèphe, Hist.*, l. 13, ch. 1^{er}.

nations (1). Et ce fut le dernier de ses affranchissements, destiné à durer jusqu'à ce que sonnât l'heure, si prompte à venir, de sa dernière servitude ainsi décrite par le prophète : « Le joug de mes iniquités m'a accablée; Dieu en a fait comme des chaînes dont il a lié mon cou. Le Seigneur m'a soumis à une main sous laquelle je ne pourrai jamais me relever (2). »

Le conseil général de la nation se réunit à Jérusalem, et les Juifs éprouvent la joie de donner un libre cours à leur patriotisme renaissant, en déclarant l'autorité souveraine et la grande sacrificature héréditaires dans la famille de ce grand homme.... Le sceptre de Juda, qui n'était point brisé, se redresse... Une royauté nouvelle, la royauté dont les prophéties assurent la durée jusqu'à celle du Nazaréen couronné d'épines, commence à étaler ses pompes. Simon reçoit enfin dans sa personne le prix de l'héroïsme, de la persévérance et des exploits sans nombre par lesquels et ses frères et lui-même ont reconstitué la nation par le rétablissement du culte et de la loi.

La justice va régner sous le nom du nouveau prince, animé d'un saint zèle pour l'observation de la loi. Car la sagesse du prince a fait disparaître du sein d'Israël les injustes et les méchants (3), toujours prêts à fortifier de leurs iniquités le bras de l'étranger, à attirer l'oppression et la ruine au cœur de la patrie.

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 15, ch. 11. — *Art de vérifier les dates.* — *Hist. sainte.* — *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 13, v. 41.

(2) De qua non potero surgere. Jérémie, *Lament.*, ch. 1^{er}, v. 14.

(3) *Machab.*, l. 1^{er}, ch. 11, v. 11.

Ici nous conjurons les esprits sérieux d'observer la conduite et, si l'on veut, les procédés de Dieu envers son peuple. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur la physionomie de la Judée pour comparer entre cette époque, si fugitive, d'obéissance et de justice, et les temps d'impiété et de désolation qui la précèdent et qui la suivent. Car c'est au jour le jour que Dieu semble juger son peuple ; et l'histoire des infortunes de Juda, ce n'est jamais que l'histoire de ses adultères (1) !

Israël chérit son prince. Des conquêtes ont reculé les limites du royaume naguère asservi. L'abondance de la terre offre un spectacle tellement digne de frapper l'attention, que la bouche des vieillards, réunis sur les places publiques, ne connaît plus d'autre entretien. La paix règne. Les habits de guerre deviennent une parure dont la magnificence le dispute aux plus riches vêtements. Autour d'eux les rois sont abattus. Nul peuple debout dont le nom puisse leur inspirer la crainte. La joie comble tous les cœurs, et c'est assis sous sa vigne et sous son figuier que chacun aime, en cet heureux climat, à repasser dans le calme de l'âme le miracle de ces prospérités.

Paix et gloire aux enfants de bénédiction.... Cependant la trahison d'un gendre enlève Simon à l'amour et à l'admiration de son peuple. Et déjà, voici qu'une guerre malheureuse ébranle l'indépendance des Juifs ; mais elle ne tarde pas à se raffermir sous le règne sage et prospère de son fils Hyrcan, dont le bras victorieux assure à la Judée une série de triomphes.

(1) *Machab.*, l. 1^{re}, ch. 14, v. 4 à 15.

Triomphes funestes ! car ici semble s'ouvrir une ère nouvelle pour nous frapper par le plus affligeant des contrastes.

Le flux des événements heureux accable et subjugué le cœur de l'homme, incapable de lutter contre l'enivrement du bonheur. L'enchaînement de ces prospérités, l'éclat de ces victoires, promettaient aux Juifs de longues et douces années de paix. Quelle bouche profane ne les eût annoncées ?

Ce fut précisément alors que de nouveaux crimes vinrent aiguillonner la vengeance du ciel. L'exemple est parti d'en haut, du trône même ! L'ébranlement donné se communique. Le fils d'Hyrcaan a signalé les premiers jours de son avènement par l'assassinat ; l'adulation et la calomnie se sont emparées de son oreille. Il périt empoisonné par le remords. Mais son frère Alexandre Jannée ne lui succède que pour troubler l'Etat par l'intempérance de ses passions et accoutumer les Juifs à une calamité qui va leur devenir familière : celle de vivre sous une autorité qu'ils abhorrent. Funeste apprentissage auquel commence à les assujettir le précurseur d'Hérode.

Insulté par les habitants de Jérusalem, que les ennemis héréditaires de sa famille, les pharisiens, ont excités contre lui, ce prince, aux passions bouillantes, commet cette faute énorme dont plus tard le grand Théodose se rendit coupable envers les habitants de Thessalonique et que saint Ambroise lui fit expier avec une sévérité si digne de la sainteté épiscopale : six mille de ces malheureux périssent égorgés par ses soldats.

Dès lors ce ne fut plus, entre le prince et ses sujets, le peuple saint, livrés à des guides aveugles, qu'un double

courant de vengeances atroces. La nature frémit de ces crimes horribles exécutés sur une si vaste échelle, mais la raison ne s'en étonne point. Elle sait la mesure de l'audace des mauvais princes, et ce que devait oser une secte impie, à laquelle il en coûtait si peu de passer de l'hypocrisie au cynisme, et de fouler publiquement aux pieds jusqu'à son honneur pour le triomphe de son ambition et de ses intérêts. Cette époque est celle où le pouvoir des pharisiens se développe dans l'histoire; époque de corruption profonde et générale, car le peuple entier, infatué de leurs personnes, s'est laissé infecter de leurs doctrines.

On essaierait vainement de se former une idée de la décadence morale de la nation sans jeter un coup d'œil sur cette secte.

Un peu plus de deux siècles avant Jésus-Christ, déconcertés du silence des prophètes, dont les inspirations et la science avaient cessé de répandre d'utiles, mais non point d'indispensables lumières, les Juifs commencèrent à se laisser entamer par des divisions et à se séparer en sectes différentes. On en compta jusqu'à trois principales : les pharisiens, les saducéens et les esséniens.

L'historien Josèphe nous prête ici le secours des plus importantes notions.

La manière de vivre des pharisiens n'est ni délicieuse ni molle, mais simple. L'opiniâtreté forme le trait saillant de leur caractère dans les doctrines et les pratiques auxquelles ils jugent devoir s'attacher (1). Ils ont foi à

(1) L'opiniâtreté caractérisait les pharisiens parmi les Juifs, comme elle caractérise les Juifs parmi les nations.

l'immortalité des âmes, transportées dans un autre monde, où la justice suprême les punit ou les rémunère éternellement selon leur mérite (1). Cette croyance, hors de laquelle l'homme cesse de se comprendre et de s'estimer, a si fermement établi leur autorité dans le peuple, qu'il adopte leur sentiment les yeux fermés, et les considère comme arbitres souverains dans les questions relatives au culte de Dieu. Des villes entières rendent un témoignage avantageux de leurs vertus, de leur manière de vivre et de leurs discours.

Ce portrait, quelque peu flatteur, a-t-il échappé par instinct d'égoïsme à la main qui le traçait? car Josèphe appartenait à la secte pharisaïque. Ne nous empressons point de juger.

Cette secte professe un respect si profond pour les vieillards, qu'elle considère comme une faute énorme de les contredire. Voilà qui est beau, surtout si l'on honore plus encore que l'âge la vérité qui doit résider sur leurs lèvres. Mais un correctif se présente à cet éloge : c'est qu'en fait de vieillards il ne s'agit, pour les pharisiens, que des têtes blanches de leur école! Et le plus monstrueux des abus est résulté de cette foi à l'infailibilité beaucoup moins

(1) « Les Juifs, adorateurs du Dieu des vivants et non pas du Dieu des morts, croyaient à l'immortalité de l'âme avant la captivité de Babylone. Les jours de mon *pèlerinage* sont de cent trente ans, disait un patriarche au roi d'Egypte..... *Kéber* veut dire tombeau, *schéol* désigne le lieu de rendez-vous des âmes après la mort. Jacob dit qu'il ira rejoindre son fils Joseph au *schéol*; ce ne pouvait être au tombeau, puisqu'il le croyait dévoré par une bête féroce....., etc. » Guenée, *Lettres de quelques Juifs*, t. 2, p. 277, p. 18.

fondée sur le respect pour l'âge que sur l'exaltation de l'orgueil humain. Car ils ont recueilli une multitude de traditions dont la plupart consistent en pratiques minutieuses, et, comme ces traditions leur arrivaient transmises par des vieillards, ils les ont érigées en autant de préceptes divins. Cette apostrophe du Christ nous le rappelle : N'êtes-vous pas bien religieux de détruire le commandement de Dieu pour *votre* tradition (1).

En d'autres termes, les pharisiens, par une suite de pratiques habiles, se sont substitués aux Ecritures et aux prophètes.

Or les pharisiens jouissent d'un tel crédit auprès du peuple, qu'il embrasse leurs opinions sans se préoccuper de savoir si elles concordent ou non avec celles des rois et des grands sacrificateurs. Un exemple se rencontre à point.

Hyrcan, prince des Juifs, leur disciple et chéri de leur secte dans le principe, reçut de l'un d'eux, au milieu des joies contraintes d'un festin qu'il leur avait préparé, un outrage dont il crut voir le motif dans l'orgueil de la caste entière. Dès lors il s'arma de vigueur, et, renonçant à la secte des pharisiens pour embrasser celle des saducéens, il abolit leurs statuts et décerna des peines contre ceux qui continuaient à les observer. Eh bien ! cette démarche hostile, si violemment provoquée, suffit pour le rendre odieux au peuple entier et pour attirer jusque sur ses enfants le fléau de l'exécration générale.

Ces constitutions traditionnelles que les pharisiens pré-

(1) Traditionem vestram, traditionem hominum. S. Marc, ch. 7, v. 7-9, — S. Matth., ch. 15, v. 9, — Josèphe, *Hist.*, I, 13, ch. 18.

tendent avoir reçues de leurs ancêtres, et dont leur enseignement a imbu le peuple, les saducéens persistent à les rejeter, parce qu'elles ne sont point comprises dans les lois données par Moïse, et que ces lois seules, d'après leurs doctrines, constituent la religion tout entière. Ces dissentiments, après avoir excité de terribles contestations, donnèrent naissance aux divers partis; car les personnages de condition ont embrassé la cause des disciples de Sadoc, tandis que le peuple s'est rangé du côté des pharisiens (1).

Mais nul, après le Christ, ne dépeint la secte pharisaïque avec plus de vigueur que Josèphe même, lorsqu'il oublie le personnage de panégyriste pour se rappeler sa mission d'historien. C'est dans les feuillets de ses livres que se développent les curieux conseils d'Alexandre Janée à la reine Alexandra sa femme, conseils où se trouve décrite, avec autant de naïveté que d'énergie, l'exacte appréciation de leur hypocrisie et de leur pouvoir.

Les pharisiens, ennemis de la famille de ce prince dont nous avons déjà signalé le néfaste avènement, s'étaient appliqués à le rendre méprisable. Ils avaient engagé les hostilités en prodiguant à sa personne, au milieu d'une cérémonie sacrée, les plus ignominieuses insultes. Aussi bouillant qu'intrépide, Alexandre avait répondu au défi de ses ennemis. Ses soldats en avaient fait un affreux carnage; il s'était baigné, dans leur sang! Mais les plaisirs fatiguent vite, surtout le plaisir amer de la vengeance dont la trace est un long remords. Résolu de mettre un terme à cette guerre intestine, dont les succès et les re-

(1) Josèphe, l. 13, ch. 18.

vers hâtaient la ruine de son royaume, le prince descendit aux propositions, et finit par leur demander ce qu'il pourrait faire pour leur être agréable.

Pour un victorieux, il faut l'avouer, c'était se montrer assez humble.

Te couper la gorge, reprit fièrement la secte, emportée par sa fureur et désespérant de jamais manier à son gré un homme de cette trempe vigoureuse. On ne pouvait plus vivement provoquer la vengeance, si prompt à s'échapper des mains du guerrier.

En effet, vainqueur à Bethan, Alexandre ramassait à Jérusalem huit cents pharisiens, et tandis que, nonchalamment assis à un festin et entouré de ses courtisans, il contemplait ces malheureux attachés à huit cents croix, les bourreaux égorgeaient les femmes et les enfants de ces suppliciés, sous le gibet où ils expiaient leur défaite.

C'est après le terrible silence qui succède à cette boucherie qu'Alexandre adresse ces paroles à sa femme, destinée à porter après lui le poids de son sceptre. Ce prince vient de sentir le froid de la mort qui le saisit au milieu des excès par lesquels il s'étourdit et s'évertue à repousser les figures sanglantes qui désolent ses veilles et son sommeil.

« Gagnez l'affection des pharisiens en les conviant à participer à l'autorité, afin que, par les honneurs dont vous les comblerez, ils se sentent entraînés à publier vos louanges dans le peuple. Leur ascendant, leur puissance sur son esprit est si magique, qu'ils lui font aimer ou haïr celui qu'ils aiment ou qu'ils abhorrent. On ne s'avise guère de considérer que, lorsqu'ils diffament, l'envie et la haine,

leur unique mobile, inspirent et dictent tous leurs mensonges. Je ne l'éprouvai que trop; et jamais autre cause n'exista de l'aversion du peuple pour ma personne et pour les miens que l'inimitié de ces hommes. Envoyez donc querir les principaux de la secte au moment même où vous arriverez à Jérusalem. Dites-leur alors, comme si cela s'échappait du fond de votre cœur, que vous voulez leur remettre mon cadavre entre les mains pour en user à leur gré, soit en lui refusant simplement l'honneur de la sépulture, pour se venger des maux dont je les ai accablés; soit en y ajoutant encore de plus grands outrages pour rassasier leur vengeance. Assurez-les ensuite que vous ne voulez rien arrêter dans le gouvernement du royaume que par leurs conseils; et je vous réponds que, si vous en usez de la sorte, vous les trouverez si flattés de cette déférence, qu'au lieu de déshonorer ma mémoire ils me feront faire des funérailles plus magnifiques que je ne pourrais les attendre de votre tendresse. Vous régnerez ensuite, et leur autorité ne sera point la ruine de la vôtre. »

Le dernier soupir du guerrier politique s'exhalait avec ces paroles de vérité.

La reine Alexandra suivit le conseil. On l'eût jugé ridicule, mais il émanait d'un profond observateur, et le revirement fut prestigieux. Tout à coup les pharisiens changèrent de front, et les démonstrations du respect et de l'affection succédèrent à la haine dont le venin les avait gonflés. Ils représentèrent au peuple les grandes actions de ce prince, soutinrent qu'ils avaient perdu en lui *un fort bon roi*, et excitèrent un tel regret de sa mort, qu'on

lui fit des funérailles plus splendides qu'à aucun de ses prédécesseurs.

Telles étaient la justice et la loyauté, tel aussi le pouvoir des pharisiens, « ces hommes au genre de vie simple et austère, si recommandables par leur mérite, que des villes entières rendent des témoignages avantageux de leurs vertus, de leur manière de vivre et de leurs discours ! » Que devait être le peuple dont ces misérables possédaient le cœur !

Le règne de l'ambitieuse Alexandra, épouse des deux frères qui s'étaient succédé, et à chacun desquels elle avait fait immoler un frère, ce règne fut le triomphe de la secte pharisaïque, dont toute la puissance de son habileté ne put la dispenser d'accepter la tutelle. C'est assez dire que le crime régna sous des formes légales, et que ces hypocrites tournèrent contre leurs ennemis cette rage de persécutions qui leur avait coûté tant de larmes et de sang sous le règne de Jannée.

Nous croyons devoir les quitter un instant pour ne plus interrompre le cours rapide des événements où se dessine la physionomie morale du peuple abâtardi dont ils se sont faits l'âme. Après le règne d'Hérode les paroles du Christ nous ramèneront à l'étude intéressante des déchirements de la loi et de la nation par les sectes dont l'histoire devient celle des descendants de Jacob.

Et, d'ailleurs, retracer à partir de l'époque actuelle les événements qui se succèdent, c'est redire les infortunes de Juda ; et comme ces infortunes étaient le prix de ses crimes, de ses adultères, selon l'expression de l'Écriture, les rappeler ce n'est faire autre chose que signaler et tra-

duire par ses résultats terribles la corruption des Hébreux ; corruption visible et palpable pour les sens les plus émoussés.

La mort d'Alexandra ouvrit une lice sanglante entre ses deux fils. Hyrcan, l'aîné, nommé par sa mère, s'appuyait sur le parti des pharisiens ; mais, à force de tyrannie et de crimes, ces hypocrites, que le succès avait démasqués, étaient venus à bout de désillusionner le peuple et de fatiguer, pour un moment trop court, son inconcevable longanimité. Aristobule, maître cette fois sans leur concours, contraignit son frère à pactiser et à lui céder le trône.

Mais bientôt, stimulé par Antipater, père de cet Hérode qui, pendant tout un règne sanguinaire, devait faire sentir aux Juifs la pesanteur du bras de Dieu, Hyrcan ne tardait pas à rompre les accords et sollicitait le secours d'Aréas, roi des Arabes, tandis qu'Aristobule, réduit aux extrémités, implorait la puissance du grand Pompée ; c'est-à-dire, observons-le bien, afin de nous rendre compte des voies de Dieu, tandis qu'il attirait sur la Judée l'épée de Rome qui, d'un bout à l'autre de cette contrée, devait faire courir et régner l'extermination. Ainsi, dans leurs querelles impies, les descendants de ces héros qui avaient expulsé l'étranger du sein de la Judée, rendue à sa nationalité par l'ardeur de leur foi et de leur courage, appelaient, chacun de leur côté, le fléau de l'invasion étrangère. Et l'étranger pour les Juifs, ne l'oublions jamais, c'était l'impur, c'était l'impie !

L'issue de ces luttes intestines et sanglantes où deux frères, divisant la nation, déchaînaient l'un contre l'autre les Arabes, les Romains et les Parthes, vainqueurs de

Crassus, cette issue devait être l'exaltation d'Hérode. Mais avant de faire aboutir tant de calamités à cette calamité suprême, et d'élever sur le trône l'*Iduméen* Hérode, la Providence, incompréhensible dans ses moyens, avait semblé l'abattre.

En effet, tandis que, proscrit et solliciteur dans la capitale de l'empire, le rusé politique, vaincu par les armes, eût regardé comme un insigne bonheur d'abaisser la couronne sur le front d'Aristobule, son beau-frère; tandis que ses espérances s'élevaient à peine à l'idée de s'emparer, sous ce monarque, de l'ascendant dont avait joui son père Antipater sous Hyrcan, on vit Octave et Antoine unir leur influence pour le faire proclamer roi de Judée par le sénat; et le sénat, pour la première fois, renonçait à ses invariables habitudes de n'accorder la couronne qu'à des personnages issus de race royale(1). Rome, en s'écartant des voies le plus fermement tracées de sa politique, se conformait aveuglément aux prophéties, prêtes à se réaliser par la naissance du Christ, époque où le sceptre devait tomber des mains de Juda. La force de Dieu renversait le cours habituel des événements.

Le premier acte de ce monarque imposé, ce fut d'unir ses armes à celles des Romains, afin de briser de vive force les portes de sa capitale(2). Baignée de larmes et de sang, sa nouvelle épouse, Jérusalem, tombait ainsi violemment dans ses bras.

Et dès lors, malheur aux amours du peuple juif que

(1) Josèphe, l. 14, ch. 24. — *Art de vérif. les dates.* — *Hist. sainte.*

(2) Josèphe, l. 14, ch. 27, 28. — *Art de vérif. les dates.*

poursuit la verge de la tyrannie, comme pour l'habituer à se sentir désormais flagellé dans toutes ses affections.

Le dernier des Asmonéens qui ait essayé de manier le sceptre de ses ancêtres, Antigone, venait de tomber vif aux mains de son vainqueur. Ce prince, un instant épargné, entend bientôt l'arrêt qui le condamne aux verges d'abord, puis à présenter sa tête à la hache des licteurs d'Antoine. Les indignités de ce traitement que la politique romaine épargna jusqu'à ce jour aux têtes couronnées, pourquoi les faire subir au vaincu, au descendant de rois que Rome honore?... C'est qu'il appartient à une race chérie d'Israël.... Et puis, si nous ignorons un second motif, semblable au premier dans ses effets, et dont la force détermine Antoine, l'historien tient à nous l'apprendre, et nomme la haine des Juifs pour Hérode, le plus infatigable des courtisans de Rome; l'homme dont les circonstances ne prennent jamais le dévouement au dépourvu, et dont le crédit leur obtient cet outrage. Haine si profonde, que la violence des tourments ne peut les contraindre à lui accorder le nom de roi!

Ni les coutumes d'ailleurs, ni les volontés humaines ne sauront barrer le passage aux prophéties. Il faut que la maison royale tout entière disparaisse pour en rendre l'accomplissement plus sensible au peuple, dont l'éclat de leurs lumières semble émousser la vue. Hérode ne reculera jamais devant son rôle providentiel. Un double assassinat le défait des deux derniers rejetons de cette race dont les héros avaient régénéré la Judée, et dont la gloire avait été la gloire d'Israël. La première de ces deux victimes était son beau-frère, et sa politique, qui fut celle du crime,

lui commandait d'éteindre, dans le dernier des Asmonéens, le dernier des prétendants.

Délivré de tout concurrent, il pouvait tyranniser en paix, et, pour lui, c'était là le grand point.

A peine ce succès obtenu, la tête des citoyens opulents roule sous le fer de ses bourreaux. Les exigences de sa politique avaient vidé ses coffres, et sa magnificence vivait d'exactions : magnificence comparable peut-être à celle de Salomon, mais étrangère aux règles de la vraie sagesse, inséparable de la justice. Hérode, sans autre religion que celle de tous les grands ambitieux, afficha d'abord son zèle pour la loi de Moïse, sachant bien que les Juifs attachés aux pratiques extérieures de la religion de leurs pères, ne lui pardonneraient point le crime d'un culte étranger. Cependant son ambition, indocile au frein, l'entraîna dans de périlleux écarts ; et le vrai Dieu, pour lui, ce fut toujours Rome, parce que Rome faisait et défaisait les rois.

Voilà comment l'homme, dont les ingénieuses flatteuries poursuivent les Césars émerveillés, tout Césars qu'ils sont, du luxe de ses prodigalités ; voilà comment cet homme ose insulter à la face du monde aux croyances qu'il professe et qu'il partage avec son peuple ; comment Jérusalem, profanée, voit s'élever dans son enceinte un théâtre, et à ses portes un amphithéâtre ouvert à ces exercices des gentils que proscriit la loi de Moïse, et qui sont redevenus l'abomination des Hébreux ; comment des combats périodiques souillent solennellement la ville sainte du sang mélangé des gladiateurs et des bêtes !

Les Juifs, ardents d'une vengeance dont le feu sourd ne

cesse de les dévorer pendant toute la durée de ce règne jurent, par l'*or du temple*, la perte de l'idolâtre qui les brave. Des complots se trament; *mais Dieu protège ses fléaux!* Le prince sait les déjouer, et répandre sans sourciller des flots de sang. Les plus mutins, ceux qui furent assez audacieux pour prêter leurs conseils ou leur bras à la conjuration, meurent. Le reste du peuple prend patience en mettant en pièces le délateur des suppliciés (1). Mais ce ne fut pas assez pour leur fureur de le déchirer en lambeaux..... Jézabel leur revint à l'esprit, et les chiens furent repus de cette chair trainée dans la fange!

Enhardi par le succès, et ne craignant point de suspendre une fois encore dans leurs cours les eaux miraculeuses du Jourdain, Hérode choisit l'embouchure même de ce fleuve pour y perpétuer par un temple la mémoire d'Auguste (2).

Ce dernier défi, ce sacrilège, parut combler la mesure, et l'indignation des Juifs rompit enfin ses entraves. Moins porté que jadis à l'idolâtrie matérielle, ce peuple compte pour rien le danger en présence des outrages que souffre son culte. Il éclate.....

Ne nous arrêterons-nous pas un instant pour nous réconcilier avec lui; pour accorder de tardifs mais de justes éloges au retour de sa ferveur?

Moins que jamais! aucun événement ne marqua mieux que celui-ci le peu de sincérité de sa croyance, et la grossièreté de son esprit. Non-seulement le courroux du peu-

(1) *Joseph, Hist.*, l. 15, ch. 11.

(2) *Art de vérif. les dates*, — *Hist. sainte*, — An 23 av. J.-C.

ple fut prompt à se calmer en présence du servile tyran qui flattait Rome par les abominations de l'idolâtrie ; non-seulement il resta sourd aux cris de la loi violée, et oublieux du zèle héroïque des Machabées ; mais en un instant sa haine bouillante se convertit en admiration. Et par quel miracle ? Parce que le fils d'Esäü, l'idolâtre s'engageait pour le satisfaire à rebâtir le temple et à y prodiguer les magnificences de l'architecture.

Que l'on juge de Juda par ces temps où il décide dans sa sagesse qu'un monceau de pierres, élevé en l'honneur du Seigneur, doit expier le crime permanent de l'impiété et du sacrilège.

Traité comme les divinités païennes, le Dieu fort n'est plus pour les Hébreux que ce qu'il leur plaît de le faire. Dans l'aveuglement de leur fausse conscience ils pactisent avec sa colère, et pensent l'indemniser des outrages que chaque jour lui prodigue en lui consacrant un édifice où la pierre et l'or auront l'éclat et la pureté que ce Dieu demande à leur âme. Le Dieu *jalous* devra se tenir pour satisfait si on lui accorde une part un peu plus forte que celle de ce monstre qui tout à l'heure se nommait Octave, et que l'on vient d'appeler Auguste !

Il se rencontra sans doute dans l'habileté de ces arrangements de quoi satisfaire la conscience tortueuse des pharisiens ; mais si les Juifs, oublieux des textes les plus formels de leurs Ecritures et aveuglés par leurs passions, n'eussent été, à cette époque, pétris de la main de ces hypocrites docteurs, eussent-ils jamais cru désarmer le courroux de Jéhova comme on apaise la colère d'un enfant !

Cependant, quoi que fit Hérode pour complaire aux Juifs,

leur haine, un instant trompée, pour renaître plus furieuse, le poursuit pendant toute la durée de son règne, et le chef-d'œuvre de son habileté fut de les en distraire quelques instants !

Toutes les calamités semblent un moment se liguier pour l'abatre :

La terre tremble, s'entr'ouvre, engloutit les troupeaux, désole la Judée par la plus épouvantable de ses convulsions ; les cieux, devenus d'airain comme à la voix d'Elie, dessèchent par leur embrasement jusqu'aux profondeurs du sol, et préparent les ravages d'une affreuse famine (1). Derrière cette famine la peste sévit, et toujours les hommes meurent ! La désolation paraît sans mesure.

Cependant tant de fléaux sont un coup de fortune pour Hérode, et le magnifique souverain des Juifs devine le secret d'en profiter pour conquérir en un jour le cœur de ses sujets, pour faire succéder à la justice de leur haine une admiration à laquelle les plus opiniâtres mêmes se fatiguent d'opposer leurs souvenirs. Ses trésors répandus avec profusion, les soins partout prodigués versent le baume sur les plaies du peuple.... Mais, efforts éphémères ! lutte impuissante contre lui-même ! de nouveaux paroxysmes de tyrannie rendent Hérode à la férocité de sa nature !... S'il soulage un instant son peuple, c'est que ce peuple est à la fois le prix et l'instrument de son ambition ; que le perdre c'est tout perdre. Pressurés, épuisés de nouveau de sang et d'or, les Juifs sont prompts à se rappeler que ces libéralités d'un jour, siôt reprises,

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 15, ch. 7, 12.

accusent les extorsions et les supplices dont le système compose toute la politique intérieure de leur roi.

Et ce système intérieur soutient celui du dehors. O douleur ! cette pensée est ce qu'il y a de poignant pour le peuple de Dieu : car non-seulement la violence le condamne à payer chaque jour de son sang et de son pain les prodigalités du roi qu'il abhorre, mais chacune de ces prodigalités devient un sacrilège odieux, outrage son culte dans tout ce qui reste debout de ce culte : nous voulons dire dans ce qui parle aux yeux , dans l'extérieur.

Aujourd'hui le denier de la veuve d'Israël s'unit avec le tribut du scribe et du pharisien dans les coffres du trésorier royal , et part pour Rhodes solder les architectes du temple d'Apollon Pythien , relevé de ses ruines ? Hérode extorque : on se tait , on attend , on espère ; ce peuple ne se fatigue point de souffrir, parce qu'il ne se fatigue point d'attendre.... aujourd'hui même il attend encore !

Les jeux Olympiques et les sacrifices dont la Grèce incrédule et avare accompagne ces solennités ont cessé de répondre à leur antique renom par une splendeur digne des dieux. Avidé d'une popularité universelle, Hérode feint de s'en affliger, et veut que les trésors de Juda forment un tribut annuel consacré à prévenir la décadence de l'idolâtrie (1).

Enfin , pour engraisser les victimes de Jupiter et de la bonne déesse , la tombe du roi-prophète va s'ouvrir, et la main du prince d'Israël en violera les saintes richesses !

Voilà ce souverain dont la justice même est un crime

(1) *Joseph, Hist.*, I, 16, ch 9-11.

contre la nation , et qui n'a su châtier le brigandage qu'en se constituant législateur après Moïse(1) : c'est-à-dire qu'en insultant , par ses lois , aux lois que la religion des Juifs leur rend sacrées !

La nation maudit ses propres succès , car ils ont cessé d'être sa gloire ; elle maudit jusqu'à sa splendeur et sa paix , car elles deviennent la gloire et la force de son oppresseur.

Hérode le sait , et que lui importe ? Plus il verse de libéralités dans le sein des nations étrangères , plus ses injustices et ses cruautés accumulent de haines dans le cœur de ses sujets. Cette vérité le frappe , mais pour lui sourire ; car il spéculé sur cette haine ; ses calculs sont faits , elle est un de ses profits ! Il gagne plus à l'irriter qu'à l'adoucir , parce qu'il abat sans pitié les mécontents (2) ; non point seulement les mutins dont la voix gronde ou dont le poignard s'aiguise , mais encore ceux qui ne savent point flatter leur prince par l'expansion de leur joie ; ceux dont l'austère physionomie est un reproche et peut-être une conspiration. Epargner est un mot qui répugne aux besoins de sa nature ; son amitié n'est pas un danger de plus , parce que sa tyrannie rapproche du trône tous les rangs propres à le fournir de victimes ; mais elle n'exempte ni de périls , ni de terreurs , et ses meilleurs amis succombent aussi promptement que des rebelles , si quelque caprice , si quelque incident lui donne lieu d'arrêter sur eux un soupçon.

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 16, ch. 1^{er}.

(2) Josèphe, *Hist.*, l. 16, ch. 9.

Il ne sait même pas consommer avec sobriété le sang de ses proches. La femme qu'il adorait, Marianne, et toute la famille de cette femme ont été frappées tour à tour. Un jour enfin, à la suite d'un jugement où les Juifs subissent l'ignominie de voir passer les enfants de leur monarque sous l'insolente justice des Romains, Hérode peut respirer librement en donnant l'ordre d'étrangler ses deux fils. Et César de s'écrier, par allusion à la religion putative du roi des Juifs, qui lui défend l'usage du porc : « Mieux vaut être le porceau que le fils d'Hérode ! »

On se figure à quel point le caractère violent et ombrageux de ce prince développa chez les Juifs les habitudes de la haine et de la dissimulation. On se représente quelles sourdes passions excita dans les cœurs, comprimés par toutes les forces de l'empire romain qui le couvrait de sa protection, ce monarque ennemi de tout ce qu'ils aiment, persécuteur de tout ce qu'ils honorent (1). Comment les Juifs pardonneraient-ils à celui devant qui tremblent ces hommes que nous allons revoir tout à l'heure, et dont les doctrines ont empoisonné dans leur esprit l'esprit de la loi, tandis que leurs lèvres en baisent la lettre ? Nous voulons parler des pharisiens, chéris d'Israël, et dont le levain, selon le terme du Christ, a soulevé cette abondance de fléaux que le ciel commence à répandre par le bras du despote.

Cependant, en ces jours de douleur et d'amertume, une seule démarche semblait manquer pour compléter l'humiliation de Juda et rendre son anéantissement politique en quelque sorte volontaire. Hérode se garda bien de

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 17, c. 3.

l'omettre. Ce fut lui qui ouvrit la bouche des Juifs pour leur faire prêter serment à Auguste, et déclarer qu'ils entendaient être sujets de l'empire.

Lors donc que Jésus leur dit : « Rendez à César ce qui est à César, » il ne leur commande point de se soumettre à un souverain *de fait*, simplement *imposé* par la conquête. Non. C'était en pleine paix, et monarque en tête, que les Juifs étaient allés tomber agenouillés aux pieds d'un souverain étranger, idolâtre ! Bien plus, et comme s'ils eussent tenu à prouver au monde la popularité d'un acte accompli par le prince qu'ils avaient abhorré, c'est que d'eux-mêmes, à peine Hérode eut-il clos les paupières, les Juifs envoyaient des ambassadeurs à Auguste pour le conjurer de *changer* la forme de leur gouvernement. Ils demandaient en grâce qu'au lieu de les soumettre à des rois on les unit à la Syrie, pour ne plus dépendre que des fonctionnaires auxquels il en commettrait le gouvernement. Hérode leur avait rendu trop lourd ce sceptre des rois, et si les Romains daignaient les accepter pour sujets immédiats, on devait voir s'ils étaient des séditeux, et s'ils ne sauraient pas bien obéir à ceux qui auraient un légitime pouvoir de leur commander ! L'histoire ne tardera pas à nous dire s'ils ont tenu parole.

Puni déjà, de son vivant, par les crimes et les calamités qui se succédaient dans sa famille ; livré au souvenir des crimes qu'il appela sa gloire, sanglantes évocations du passé qui se dressent à son chevet ; dévoré par les ardeurs d'un feu qui consume ses entrailles rongées de vers ; en proie à toutes les angoisses de l'âme, le bourreau des saints innocents expire enfin, et peut en-

tendre, au moment où son dernier regard entrevoit la tombe béante, l'explosion de la joie et des applaudissements de la Judée.

Mais il ne se manqua pas à lui-même. La dernière pensée de ce fléau vivant avait été une de ces volontés atroces dont peu de monuments se rencontrent, même dans les fastes de la tyrannie. Sentant la vie lui échapper, il avait réuni et renfermé les principaux du peuple juif dans l'hippodrome de Jéricho ; puis il s'était fait donner parole par ses plus sûrs agents de rester sourds à la pitié et de les mettre à mort dès qu'il aurait fermé les yeux. Il voulait rendre ses funérailles plus magnifiques et plus agréables à ses cendres que celles d'aucun autre roi, car alors il n'y aurait personne dans son royaume qui ne répandit des larmes sincères.

Par un dernier acte d'idolâtrie et d'adulation le tyran avait consacré, sur le portail du temple, une aigle d'or d'une grandeur extraordinaire. Et cette idolâtrie d'indigner les Juifs, parce qu'elle violait la lettre de la loi ! Mais s'ils prenaient si vivement parti pour la loi contre l'aigle d'or, nous avons vu comment ils traitaient cette loi lorsqu'elle entraînait en concurrence avec leurs traditions ! Ce qu'ils abhorrent surtout dans Hérode, c'est un impie, ce qu'ils sont eux-mêmes, mais un homme dont l'impiété diffère de la leur par les formes et par les nuances.

En terminant ce règne, si fertile en enseignements, si nous jugeons les Juifs ainsi que Dieu nous apprend lui-même à les juger dans les livres saints (1), il nous sera

(1) *Machab.*, l. 2, ch. 6, v. 12 à 16, etc.

permis de nommer Hérode le fléau des derniers jours du peuple que le Seigneur abandonne; l'homme de malédiction d'une nation déjà maudite, comme le fut Ninive par la bouche du prophète Jonas. Et ce peuple semble ignorer que la pénitence l'arracherait encore aux jours de deuil et d'affliction dont une main, que le crime ne lassa jamais, s'applique pendant toute la longueur d'un règne à lui faire pressentir l'amertume !

L'intelligence de ce règne nous paraît donc se résumer tout entière dans l'idée d'un avertissement définitif, et peut-être suffirait-il, pour le décrire avec vérité, d'opposer aux prospérités de l'époque de Simon les désastres et les calamités contraires. Ce peuple s'est opiniâtré à changer les dispositions du ciel à son égard ; il les subit !

Hérode règne ; est-il chéri ?

Les injustes et les méchants ont-ils disparu du sein du peuple ?

Les vieillards assis dans les places publiques n'ont-ils de plus sérieuse affaire que de s'entretenir des biens de la terre ?

Tout Israël est-il comblé de joie ?

La douceur des loisirs s'écoule-t-elle en paix, pour tout Israélite, sous sa vigne et sous son figuier (1) ? ...

Nous le savons maintenant.

Mais si nous voulons connaître ce peuple en lui-même, c'est à l'heure seulement où la tyrannie succombe, que, délivré de sa contrainte, il respire et reprend à nos yeux sa physionomie ; c'est là qu'il faut le juger : car ce qu'il se

(1) *Machab.*, I. 1^{er}, ch. 14.

montre, ce qu'il est aujourd'hui, c'est ce qu'il était hier.

Eh bien ! à ne considérer que les figures saillantes de la nation, image et type de la foule, l'aspect des Juifs n'est plus en quelque sorte que celui d'une horde d'hallucinés qui, d'une main élevant le flambeau de la vérité, de l'autre se couvrent les yeux pour ne point découvrir la clarté qui les inonde.

La loi divine formait d'Israël un peuple distinct et unique au milieu des gentils. Elle n'existe plus que sur la pierre. Bien au-dessus de cette loi règnent des traditions humaines, et dès lors de religion point ! Partant, plus de vérités, plus de morale. Les hommes font taire Dieu, et puisent dans la bizarrerie, dans l'obscurité, dans la diversité de leur esprit, des préceptes auxquels ils ne peuvent donner pour fondement que le caprice et l'arbitraire, et qui n'ont pour résultat que la division, les dissensions et le crime.

Voilà la Judée peuplée non plus par les fidèles, non plus par le peuple élu pour conserver la vérité, mais par des idolâtres d'un nouveau genre. Le germe de la civilisation, si longtemps, si jalousement conservé par leurs mains et entretenu dans leur cœur, était donc à peu près détruit lorsque le Christ vint à naître. La secte des esséniens, la moins imparfaite de celles qui prospéraient chez les Juifs, paraît elle-même suscitée pour nous prouver par l'aveuglement qu'elle partage la vanité de tout espoir fondé, pour la régénération du monde, sur les fausses lumières et les stériles vertus de ce peuple. Repoussée hors de cette terre, la vérité, à peine soutenue par quelques

maines débiles de la synagogue, n'avait plus qu'un moyen de s'y maintenir, ou si l'on veut, nous le dirions presque, elle n'avait plus qu'une seule voie pour y rentrer, et de là envahir le monde : l'étable de Bethléem.

Récapitulons. Les fréquentes infidélités des Juifs subissent d'inutiles corrections dans une suite humiliante de servitudes. Vainement leurs dernières idolâtries reçoivent le plus terrible châtimement par la verge des tyrans de Syrie. Nous les voyons, il est vrai, se reposer un moment de leurs adultères, mais le repos les fatigue; et à la suite du triomphe des Asmonéens, cet invincible penchant pour l'idolâtrie se métamorphose, pour ainsi dire, et nous donne le spectacle étrange d'une nation religieuse retournant à l'impiété et au crime, par sa religion même et sa loi. C'est-à-dire que, travestissant la loi par le mélange de traditions impures, les Juifs en font une idole d'un nouveau genre, comme pour adorer leur délire dans leur ouvrage. Voilà ce que nous allons toucher du doigt dans l'histoire des sectes juives frappées, en face de la lumière, de la plus inconcevable cécité. Voilà ce que nous révèlent, d'une façon toute spéciale, les doctrines pharisaïques, le tableau de l'hypocrisie, de l'ambition, des vices ardents et opiniâtres de ses sages, dont la sagesse était devenue celle de la nation tout entière, stigmatisée jusqu'à la chair vive dans les chefs de sa morale et de sa religion, presque à chaque feuillet de l'Evangile. Et à ce sujet, nous avons pu le voir, l'historien Josèphe semble avoir pris à tâche de justifier le Fils de Dieu, dont la parole, toujours si douce, s'anime à la vue des pharisiens, devient terrible, les presse et les brûle au front comme un fer rouge, au milieu du

peuple qui les admire et qui les suit. Ne semble-t-il pas que l'intention du Christ ait été de nous contraindre à juger la nation tout entière par ses justes et par ses sages.

« Malheur à vous (scribes et pharisiens), leur dit Jésus, conducteurs hypocrites, qui dites : Si un homme jure par le temple, ce n'est rien ; mais quiconque jure par l'or du temple est obligé à son serment. Malheur à vous, scribes et pharisiens, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux, car vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous vous opposez encore à ceux qui désirent y entrer... Malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes saisis de la clef de la science, et qui, n'y étant pas entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer ! » Mais c'était en vain que le Christ criait à ce peuple : « Gardez-vous du levain des pharisiens et des saducéens, car le pain quotidien de leurs âmes était pétri de ce levain (1). »

Lorsque le précurseur, s'adressant à ses compatriotes accourus en foule pour recevoir son baptême, leur disait : « *Race de vipères*, qui vous a avertis de fuir la colère prête à tomber sur vous (2) ? » la masse de cette nation, flétrie par ces paroles, se montrait donc digne de ses docteurs, les scribes et les pharisiens, à qui le Christ adressait cette brûlante apostrophe : « *Race de vipères, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, vous qui êtes méchants* ; car c'est de la plénitude du cœur que la bouche parle (3). »

Oui, ce peuple était digne de ses docteurs, dont les paroles insidieuses pressent le Fils de Dieu, ou qui rendent

(1) *S. Matth.*, ch. 15, v. 23 ; ch. 16, v. 13.

(2) *S. Luc*, ch. 3, v. 7.

(3) *S. Matth.*, ch. 12, v. 34.

un hommage apparent à la force de sa doctrine et de ses enseignements lorsque la vérité, éclairant la multitude, s'échappe de sa bouche pour les confondre (1); mais qui lui jurent haine et mort au fond du cœur, arrêtés dans la déicide exécution de leurs projets par la crainte des violences du peuple (2).

Princes des prêtres, scribes, sénateurs, saducéens, ne réussissent, en dépit des souplesses de leur hypocrisie et des louanges que le respect humain leur arrache pour la sagesse du Christ, qu'à le contraindre à déchirer violemment de ses mains le masque dont ils se couvrent (3). La justice du Christ les flagelle en face de ce peuple mobile qui l'honore, que les pharisiens redoutent aujourd'hui, et que bientôt ils vont mener au Golgotha, prodiguer l'insulte et l'ignominie à celui sous les pieds duquel ils étendaient leurs vêtements.

« Gardez-vous des scribes qui affectent de se promener avec de grandes robes; qui aiment à être salués dans les places publiques, à occuper les premières chaires dans les synagogues et les premières places dans les festins; qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves. La condamnation de ces hommes sera terrible (4). »

Etudions-les donc un instant, dans l'ostentation de leurs mœurs et de leurs pratiques religieuses, avant de les livrer derechef aux paroles dévorantes du Christ.

(1) *S. Luc*, ch. 20, v. 1^{er}.

(2) *Id.*, v. 6-19.

(3) *Id.*, v. 1^{er}, 27, 39; v. 20, 30.

(4) *Id.*, v. 46, 47. Περισσότερον κρίμα, 47. — *S. Matth.*, 14.

Les pharisiens se livrent à des veilles prolongées et refusent à la nature le sommeil qu'elle réclame; souvent leur lit n'est qu'une planche étroite semée de cailloux et d'épines (1). Ils se flagellent et se déchirent à ce point, que le nom de tire-sang équivalait au nom de pharisien. C'est ainsi que le peuple les distingue, et c'est une haute récompense pour eux que d'être distingués des hommes! Voilà pourquoi vous les voyez se heurter la tête contre les murs, comme si la méditation les absorbait; marcher en traînant les pieds, comme des gens dont l'esprit est trop tendu vers les choses du ciel pour soutenir l'idée de veiller aux soins du corps; ou bien, s'ils y songent, c'est afin de le mortifier, et des épines frangent le bas de leur robe pour la colorer de leur sang! Cela se voit, cela les paye... S'ils prient, c'est debout, en évidence, au coin des rues, dans les synagogues, au temple, partout où l'œil du public ne peut manquer de les découvrir et de s'émerveiller de leur contenance humble, de cette immobilité, pareille à celle de la pierre, qu'ils savent donner à leurs regards et à leurs membres durant ces interminables formules oratoires dont ils fatiguent l'oreille du Seigneur. C'est alors qu'exténués des jeûnes fastueux qu'ils ont publiés d'avance, le visage pâle et défiguré, ils s'écrient du ton pénétré de la reconnaissance: Nous vous remercions, Seigneur, de ce que nous ne sommes point comme le reste des hommes. Ils le disent, et, pour montrer la sincérité de leurs paroles, ils s'en séparent, comme si l'attouchement d'une personne

(1) Voir l'*Hist. des Juifs*, pour servir de suppl. à Josèphe, Paris, 1710. — Cité désormais *Suppl. J.*, I. 3, ch. 2, p. 351 à 387.

étrangère à leur secte était pour eux une souillure. Le Fils de Dieu les scandalise surtout lorsqu'il permet à des pécheurs de l'approcher (1). Mais leurs dédains sont compensés par les bienfaits; car cette trompette que vous entendez dans les places publiques et les synagogues annonce la charité des pharisiens. — Ils vont distribuer leurs aumônes..... Quoi de plus? L'un d'eux vous le demande: Que faut-il que je fasse? je le ferai; qu'y a-t-il que je n'aie pas fait?... Puisqu'ils ont tout accompli sur la terre, ne trouvez pas mauvais que le ciel s'impatiente, en quelque sorte, de leur long séjour ici-bas, et qu'ils se proclament assurés de le posséder un jour comme le prix infaillible de leurs vertus.

Il est vrai de dire que s'ils ajoutent au fardeau, déjà si pesant, des pratiques légales, ils allègent la loi par les excessives facilités de leurs interprétations. Tout ce que leur corps perd en souplesse, leur esprit le gagne. Ils abondent en mortifications affectées, mais ils flattent les passions. C'est là leur manière d'entendre et de pratiquer la tolérance. Il n'en faut accuser que leur philosophie, selon laquelle l'homme intérieur n'est rien; car il échappe à l'œil, et la clairvoyance de Dieu s'abstient même de le sonder.

Le zèle égaré de ces docteurs, de ces sages par excellence, ainsi que leurs disciples les appellent, les a rendus vénérables au peuple, dont ils manient l'esprit comme le nautonier la voile de sa barque; aussi la multitude qu'ils ont excitée contre eux quelquefois, ne soulève un instant ses flots que pour les apaiser, et changer ses grondements

(1) *S. Luc*, ch. 15, v. 1^{er}.

en un murmure flatteur à leur oreille. Et comment ne pas honorer ces hommes que Dieu chérit, ils consentent à l'avouer, au point de s'ouvrir à eux de ses mystères ; au point de rendre l'avenir présent à leurs yeux et de réserver pour leurs docteurs la science exclusive des vérités religieuses.

La jeunesse les révère et le respect lui scelle les lèvres (1). Jamais une réplique, une parole ne répondent aux réprimandes des pharisiens. Ils gouvernent les femmes, autre mot pour signifier les familles. Comment d'ailleurs échapperaient-ils à la nécessité de subir la tracassière confiance des filles d'Israël, si portées à se laisser prendre aux choses du dehors, et dont les volontés et les désirs aiment à se sentir pliés entre leurs mains comme la plus souple des étoffes dont elles se drapent. Les rois les redoutent, parce que leur droit et leur devoir sont de régner, et que cette secte ne leur offre qu'une tutelle.

Maintenant, et pour juger comme le fait l'histoire, que dire de ces hommes en qui se personnifie le peuple ? Ce qu'en dit le Christ, indigné de leurs œuvres : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous pourriez connaître mon Père, parce que je suis la voie, la vérité et la vie (2). »

Et quelle vie peuvent renfermer « des sépulcres blanchis (3) ? »

Les foudres du Christ, cela est digne de remarque, ne tombent point seulement sur les pharisiens et les sadu-

(1) Josèphe, *Hist.*, l. 17, ch. 3.

(2) *S. Jean*, ch. 8, v. 19.

(3) *Id.*, ch. 14, v. 6.

céens, mais sur les scribes : c'est ainsi que l'on qualifie les docteurs de la nation, à quelque secte que les rattachent leurs opinions ou leurs croyances.

« Cependant, reprend le Christ, les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent, mais n'imitiez pas leurs œuvres, car ils disent ce qu'il faut faire et ne le font pas. » Ils lient des fardeaux pesants et insupportables, les mettent sur les épaules des hommes et ne veulent pas les remuer du bout des doigts.

Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes (1) ; c'est pourquoi ils portent les paroles de la loi écrites sur des bandes de parchemin plus larges que les autres, et ont aussi des franges plus longues à leurs robes. Ils aiment que les hommes les appellent rabbis, c'est-à-dire docteurs ou seigneurs. Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et, après qu'il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous (2) !

Malheur à vous qui payez la dime de l'*aneth* et du *cumin* et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi (3) : la justice, la miséricorde et la foi ! C'était là les choses qu'il fallait pratiquer, sans néanmoins omettre les autres. Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat (4) et que vous êtes au dedans pleins de rapine et

(1) *S. Matth.*, ch. 23, v. 2, 3, 4, 5, 7..

(2) *Id.*, v. 15.

(3) *Id.*, v. 23.

(4) *Id.*, v. 25.

d'impureté (1)! Vous paraissez justes aux yeux des hommes, au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquités (2). Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes (3), et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions point joints avec eux pour répandre le sang des prophètes (4)! Ainsi vous vous rendez témoignage à vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes (5); achevez donc aussi de combler la mesure de vos pères (6). Serpents, race de vipères, comment pourrez-vous éviter d'être condamnés au feu de l'enfer (7)? C'est pourquoi je vais vous envoyer des prophètes, des sages, des scribes (8); et vous tuerez les uns, et vous crucifierez les autres; vous en fouetterez d'autres dans les synagogues et vous les persécuterez de ville en ville; afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis

(1) Arracher, le jour du sabbat, un épi, ou le broyer, etc., manger sans se laver les mains préalablement, sont encore regardés par les rabbins comme de graves péchés dignes de mort... Mais le concubinage est chose licite, même pour les hommes mariés, même dans le domicile conjugal. *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, p. 249, 208.

(2) *S. Matth.*, ch. 23, v. 28.

(3) *Id.*, v. 29.

(4) *Id.*, v. 30.

(5) *Id.*, v. 31.

(6) *Id.*, v. 32.

(7) *Id.*, v. 33.

(8) *Id.*, v. 34.

le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie que vous avez tué entre le temple et l'autel (1).

Quel étonnement lorsque de si foudroyantes sorties suivent, dans la bouche du Christ, ces paroles d'approbation et de soumission.

Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent ! — Il faut l'avouer, cela étonne ; mais d'un étonnement qui se convertit en admiration. D'un côté ce sont la doctrine, son caractère divin, l'autorité légitime, l'autorité de l'Eglise ou de la synagogue ; car ici les deux mots peuvent se confondre. C'est pour les pharisiens le devoir et le droit d'interpréter la loi écrite selon la tradition, cette autre loi que la bouche enseigne ; puis encore, selon l'inspiration de l'esprit que Dieu répand sur ceux qu'il a choisis pour élever le flambeau des sciences sacrées, et pour dissiper les ténèbres.

C'est la doctrine expliquée par ceux qui sont assis « sur la chaire de Moïse (2) » que remplacera la chaire de Pierre, cette chaire que supportent les pasteurs, les docteurs de la synagogue chrétienne ou de l'Eglise, et qui ferme l'intelligence à l'erreur et la bouche au mensonge ; cette chaire qui nous transmet par la langue des hommes les leçons de l'Esprit-Saint, lié jusqu'à la consommation des siècles, et depuis Moïse, aux enseignements et aux doctrines de l'Eglise. Les fidèles la définissent d'une manière profonde et rigoureusement exacte lorsqu'ils la saluent du nom de chaire de vérité ; la vérité seule en peut sortir.

(1) *S. Matth.*, ch. 23, v. 35.

(2) *Id.*, v. 2.

Mais si d'un côté se trouvent les doctrines, de l'autre se rencontrent les hommes. Et que nous importe le scandale de leur perversité? Que disons-nous? — Ce scandale fut et serait une des forces de la loi; car son premier effet est de mettre en relief la grandeur divine et la beauté d'une loi qui, loin de rien emprunter à l'homme de sa majesté et de son éclat, peut se soutenir inébranlable et inaltérable au milieu de la corruption du siècle et de la dépravation de ses interprètes et de ses gardiens!

Voilà bien au sujet de l'antique et légitime synagogue, continuée par l'Eglise, les sentiments du grand évêque d'Hippone, lorsqu'à l'aspect des pharisiens il nous dit : « Les méchants même assis dans la chaire de Moïse étaient contraints d'enseigner de bonnes doctrines. » Plus fort qu'eux, l'esprit dominait leur méchanceté, l'asservissait; et le Christ, aux accents de cette doctrine inspirée dont ils restaient les organes, devait dire, en les accablant : « Observez donc, et faites tout ce qu'ils vous disent, mais n'imitiez pas leurs œuvres. »

Cette chaire, qui était celle de Moïse, et non pas la leur, les violentait, non point en bouleversant leurs sens comme l'esprit du trépied de la pythonisse, mais en forçant les paroles de la justice à sortir de leurs bouches, lors même qu'ils se souillaient d'iniquités.

Eh bien! quelque spectacle hideux que nous présentent ces hypocrites, il faut ajouter, pour rendre complet le tableau que nous offre la nation dans ses docteurs, que ces pharisiens sont les pharisiens d'élite, les bons pharisiens, ceux au moins dont la science est sûre parce que leur autorité est légitime. — Ces hommes ne doivent donc en

aucune sorte rester confondus « avec la tourbe de ces pharisiens dont le Sauveur a flétri les fausses traditions et les doctrines dangereuses (1). » Ces pharisiens auxquels il répond : Pourquoi violez-vous le commandement de Dieu pour suivre *votre* tradition (2)? Conducteurs aveugles qui avez grand soin de passer ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron (3), et qui avalez un chameau. — Aveugles qui conduisez d'autres aveugles; — ces pharisiens, c'était déjà l'école rabbinique, formée de « ces audacieux falsificateurs de la véritable tradition qui exagèrent tout de la manière la plus extravagante, et qui prétendent que Dieu révéla à Moïse non-seulement tout l'Ancien Testament, mais voire même tout ce qui devait passer par le cerveau fiévreux du moindre rabbin, jusqu'à la fin du monde (4). »

C'est de la sorte, c'est-à-dire comme dépositaires des confidences du Seigneur, que les a considérés Josèphe; et les savants auteurs de sa nation s'abstiennent de les envisager comme les docteurs d'une science erronée. Au contraire, ils observent la loi dans toute sa pureté, car la tradition c'est aussi la loi, et les leurs sont dignes de toute vénération. Elles descendent de Moïse, qui les tient de Dieu. Quiconque les rejette se rend suspect.

Les maîtres et les disciples peuvent donc aisément se

(1) *Illa ergo cathedra non illorum, sed Moësis... eos cogebat bona dicere, etiam bona non facientes, etc. Voy. l'Harmonie, p. 132.*

(2) *S. Matth., ch. 15, v. 3. Traditionem vestram, traditionem hominum.*

(3) *S. Matth., ch. 23, v. 24; ch. 15, v. 14.*

(4) *L'Harmonie, p. 126.*

juger les uns par les autres. La décadence, les chutes de leur science, tombée dans l'abîme de la dégradation et du ridicule où ses efforts n'ont de puissance que pour l'enfoncer plus profondément; l'adultération de la sagesse par ceux qui se proclament sages et docteurs, voilà, pour qui sait lire, une haute et terrible leçon où se révèlent les conséquences de l'erreur. Contentons-nous de les résumer !

Déjà antérieurement au Christ, effaçant le caractère distinctif de leurs mœurs, auxquelles les ramènent invinciblement *leurs* prophéties, et se livrant, à diverses reprises, aux exercices et aux habitudes des gentils, les descendants d'Israël avaient affecté de se mêler avec les idolâtres. On se le rappelle clairement, les habitants de Jérusalem payaient à deniers comptants le droit de se dire citoyens de la ville d'Antioche. Des lieux d'exercices profanes audacieusement construits; les jeunes hommes les plus accomplis exposés dans des lieux infâmes; tant de faits énormes n'accusaient pas seulement « un commencement, mais un énorme progrès de la vie païenne et étrangère (1). » La vérité n'était même plus présente aux yeux des prêtres, qui, méprisant le temple et l'autel, loin de chercher à détourner le courroux céleste par le sang des victimes, se passionnaient pour ces spectacles impies. Les lois, les mœurs de la patrie, ne leur inspiraient plus qu'un froid dédain. Rien n'était plus grand pour eux, si ce n'est d'exceller dans ces sciences et ces pratiques qui

(1) Lisez Josèphe, *Hist.*, l. 12, ch. 6. — *Art de vérif. les dates.* — *Hist. sainte.* — *Machab.*, l. 2, ch. 4, v. 8, 13, etc.

méritoient l'estime des Grecs. Devenus jaloux des coutumes des païens, émules en ce point les uns des autres, ils affectaient d'être semblables en tout à ceux qui avaient été les mortels ennemis de leur patrie (1).

Ou bien plus tard, empressés qu'ils étaient d'accomplir littéralement les paroles incomprises de leurs prophètes, au moment où le sceptre devait sortir de Juda, parce que l'incarnation du Messie s'était accomplie, les Juifs sollicitaient Auguste par leurs ambassadeurs de changer la forme de leur gouvernement en cessant de les soumettre à des rois (2). Ils le conjuraient de les unir à la Syrie, pour ne dépendre plus que des fonctionnaires auxquels il en confierait le gouvernement. On devait voir s'ils se montreraient ou non sujets fidèles d'une nation étrangère !

Plus tard enfin, car nous craignons de fatiguer par l'inutile récapitulation des exemples et des preuves, Josèphe lui-même, cet historien célèbre, initié aux antiquités, aux mœurs, aux vérités de la loi et à l'attente de sa nation, Josèphe se livrait à la plus antinationale idolâtrie en feignant de voir, dans la personne de Vespasien, le Rédempteur du monde, le Fils de Dieu, *la gloire d'Israël* !

Mais « on ne viole pas la loi de Dieu impunément (3). »

En effet, ces infidélités successives ont conduit les

(1) *Machab.*, l. 2, ch. 4, v. 8, 13. — Jusqu'au règne de Simon : il y eut alors retour dans les esprits, et haine des pratiques extérieures de l'idolâtrie.

(2) Josèphe, *Hist.*, l. 17, ch. 13.

(3) *Machab.*, l. 2, ch. 4, v. 17.

Juifs à la dernière de toutes les dégradations, celle qui prévient tout retour à la vérité, la dégradation de l'intelligence. Déjà partiellement unis avec les étrangers, qu'ils admirent ou qu'ils méprisent selon les intérêts de leur sensualité ou de leur orgueil, ils viennent se confondre avec les idolâtres. Et ce n'est plus seulement par le mélange des mœurs extérieures, par des associations de jeux ou d'intérêts politiques ; mais par les liens de croyances analogues, de ces croyances mobiles qui, loin d'avoir Dieu pour auteur, naissent des honteuses passions de l'homme, et changent avec les caprices de ces passions.

Une partie de la sagesse des livres saints s'était introduite, sous des noms humains, dans la philosophie du paganisme. Voici que maintenant, par un déplorable retour, le génie des absurdités et des turpitudes, après s'être joué dans les doctrines propres aux sectes philosophiques de la gentilité, vient inspirer les docteurs d'Israël ! Leurs mains sacrilèges mêlent ces tristes inventions aux vérités saintes qui s'y défigurent, et dont l'étrange corruption ne peut plus exciter d'autres sentiments que la pitié et le dégoût (1).

Mais ajouter des paroles à d'autres sans enchaîner la conviction à des faits positifs, ce serait déclamer peut-

(1) L'homme androgyne de Platon, décrit dans la première partie de cet ouvrage, vous pouvez le revoir tout vif dans les *Lettres d'un rabbin converti* (M. Drach) .. Adam fut créé avec deux figures ou deux formes, l'une mâle, l'autre femelle... et puis en sus : la statue de glaise que Dieu forma d'abord pour souffler dans ses narines l'esprit de vie, égalait en hauteur la distance qui est entre les deux bouts de la terre, que les rabbins croyaient plate, etc., etc.

être. Mieux que nous ne saurions le faire, le Talmud s'assignera, de lui-même, dans les intelligences et dans les cœurs, la place à laquelle ses récits lui donnent un juste titre.

Le Talmud, ou la loi orale, c'est le code de ces traditions que les pharisiens prétendent avoir été données à Moïse sur le sommet du Sinaï (1), et dont Notre-Seigneur se plaint si fortement comme dénaturant les préceptes divins. Il les appelle *traditionem vestram, traditionem hominum*.

Hahbazaka énumère tous les docteurs qui les transmièrent de bouche en bouche depuis Moïse jusqu'à R. Juda le Naci. Celui-ci, témoin des maux qui accablaient Israël et lui ôtaient la faculté de s'adonner à l'étude de la loi orale, comme autrefois, prit la résolution tardive de l'écrire, ce qui avait été regardé jusqu'alors comme un péché capital.

Cette volumineuse compilation (2), corps de droit canon, religieux et civil à la fois, règle jusqu'à ce moment la conduite des Juifs attachés à leur foi erronée. Elle renferme une foule d'histoires et d'assertions si extravagantes et parfois si licencieuses qu'on a lieu de s'étonner que l'esprit humain puisse s'égarer à ce point et l'imagination se laisser aller à des turpitudes pareilles. Quelques savants ont voulu les assimiler aux allégories des anciens. Il suffit d'observer que les rabbins les accueillent à la lettre; et, de nos jours encore, les pharisiens modernes

(1) Drach, *Lettres d'un rabbin converti*, vol. 1^{er}, p. 72, note 32. — Voir *Suppl.*, Josèphe, l. 3, ch. 2, p. 359.

(2) Moreri, *Talmud, Talmudistes*. — *L'Harmonie*, p. 164.

suivent avec persévérance la ligne que leur avaient tracée leurs pères (1).

En effet, « s'occuper de la Bible, dit leur loi actuelle, c'est ou ce n'est pas un mérite; s'occuper de la Mischna, texte du Talmud, c'est un mérite, et l'on en est récompensé; de la Ghemara, ou commentaire de ce recueil, il n'y a pas de mérite plus grand (2). »

En d'autres termes, le plus grand de tous les mérites, c'est d'appliquer son esprit aux études qui s'écartent le plus de la loi divine, et grossissent le nombre des plus insignes folies qu'engendra l'esprit humain.

Maintenant, pour ne rapporter qu'une des absurdités du Talmud, apprenons que l'œuf gâté de l'oiseau bar-jouhhui submergea, en se cassant, soixante villes ou villages et renversa trois cents cèdres. Le rabbin, témoin oculaire de ces faits, annonce que seize voitures passaient sur le côté le moins large de l'un de ces arbres (3). Et pour ne mentionner qu'une de ses abominations, Adam tourmenté par les vagues désirs de la chair : *Compressit omnes feminas jument... et fer...; sed, cum ejus libido effervere pergeret, petivit a Deo sociam similem sibi*, etc., etc. (4). Ce fut alors que Dieu, tirant une des côtes d'Adam, créa Eve âgée de vingt ans..... Que l'on juge, par la pureté de la source, des eaux qui en découlent.

(1) Tout ce que contient la Ghemara de B. est obligatoire... Le corps entier de la Ghemara a été approuvé par tout Israël... Et les sages... *L'Harmonie*, p. 164.

(2) *Lettres d'un rabbin*.

(3) Voir, id., *Histoire de Lilith, du Schamir*, etc., etc.

(4) *Lettres d'un rabbin converti*, Drach.

Ce commentaire, le seul enseigné dans les écoles, renferme une foule d'horreurs pareilles que les maîtres ne peuvent se dispenser d'expliquer aux élèves. Voilà la loi telle qu'on l'enseigne aujourd'hui aux plus jeunes enfants, et c'est blasphémer, non point de répéter, mais de supprimer un seul de ces révoltants passages !

Je ne me permets pas, écrit saint Jérôme à Algasie, de rapporter ici combien les pharisiens ont inventé de traditions, qu'ils appellent aujourd'hui deutéroses (Mischna), et de combien de fables et de chimères ils les ont remplies. La plupart même sont tellement infâmes, que je ne puis en parler sans rougir. Je vais néanmoins en rapporter un exemple : Les principaux et les plus sages de leur synagogue sont *obligés* par les devoirs de leur charge..... Mais puisque le livre du savant chevalier Drach nous donne le texte latin, nous le substituons à la traduction française (1) que nous avons sous la main. « *Habent fœdo operi delegatos, ut sanguinem menstruatæ, mundum vel immundum, si oculis discernere non potuerint, gustu probent...* »

Il s'agit de régler, en conséquence la conduite intime de la femme. « Et ces expressions, ajoute le terrible Drach, sont encore de nos jours de la plus dégoûtante exactitude (2) ! »

Nous comprenons que le Talmud ajoute, comme pour nous apprendre à le juger : « Celui qui enseigne à sa fille la loi sainte est aussi coupable que s'il lui enseignait des indécences. » Nous comprenons que depuis si longtemps, « sous le régime de la loi de Moïse, les femmes soient ex-

(1) Lettre 87 de saint Jérôme, t. 3, p. 221, Paris, 1707, trad. de dom Guil. Roussel, bénédictin.

(2) *L'Harmonie*, p. 110, vol. 1^{er}.

clues de toutes les cérémonies du culte, et qu'elles doivent même ignorer la religion(1). » Sevrer leur âme de Dieu, c'est lui donner la mort; mais mieux vaut tuer l'âme, sans doute, que de la livrer à un Dieu dont la religion mêle le délire aux impudicités. Voilà ce que les doctrines antichrétiennes ont fait de la femme.

Déjà sous le règne d'Hyrkan la folie des traditions formait toute l'essence de la doctrine des pharisiens. A peine redevenus maîtres des affaires, sous Alexandra, leur premier soin fut de casser le décret d'Hyrkan, coupable insigne qui avait aboli leurs constitutions traditionnelles. Puis, au lieu de se corriger, au lieu de se rendre aux clartés rayonnant dans la loi de Moïse, et plus tard dans la loi du Christ, ces pharisiens, imperturbables dans leur démente, n'eurent plus qu'un unique souci, ce fut d'en forger de nouvelles! Ils les exploitèrent et les soutinrent avec leur habituelle inflexibilité. Etouffée sous ce fatras, la lettre morte de la loi subit toutes les insultes de l'orgueil et de l'hypocrisie.

Si l'esprit d'incrédulité veut faire descendre les évangélistes et les écrivains sacrés de leur rang et les rabaisser au niveau de Josèphe, à la simple qualité d'historiens vulgaires, cela nous suffit encore; et le témoignage de ces contemporains nous semble assez clair, assez évident pour faire connaître du même trait et la nation et ses docteurs. Dans ces paroles où la nature douce et bienveillante du Fils de Dieu se montre pour ainsi dire bouleversée, tout l'état religieux et moral des Juifs se révèle. Plus de justice,

(1) *Lettres d'un rabbin*, note 50.

plus de miséricorde, plus de foi : c'est-à-dire plus de loi (1); et ce n'était que par la loi, source de la morale, qu'entre le peuple élu et les gentils, il y avait une séparation aussi profonde que divine!

Il nous reste à dire un mot sur les saducéens. Leur croyance dominante, c'est que lorsque le corps se dissout l'âme s'éteint. Antigonus, qui partagea avec Sadoc le triste honneur de jeter les bases de cette secte, avait pour maxime qu'il est du devoir de l'homme de servir Dieu par amour et non par intérêt. Croirait-on que ses disciples ne soient partis d'un principe si épuré que pour arriver à nier les récompenses d'une vie future et l'immortalité de l'âme (2). Le mot de l'énigme se trouve dans la date de l'origine de cette secte, enfantée à l'époque où les Juifs entretenaient un commerce suivi avec les Grecs et s'initiaient aux subtilités de leur philosophie; c'est-à-dire où, pour ces misérables savants, l'étoile de Moïse pâlisait devant celle de Démocrite et d'Epicure (3).

Il est inutile de rappeler à des gens qui savent raisonner quelles conséquences forcées entraîne la négation de l'immortalité de l'âme. Quel amour ou quelle crainte bride-ront nos passions en cette vie, si la vie future n'est qu'une chimère? Il n'est point de sentiment capable de triompher de cette considération du néant donné comme terme final. L'homme qui refuse de croire à un avenir impérissable, nous savons ce qu'il est, sous quelque masque qu'il se présente, car nous savons ce qu'il doit être.

(1) *S. Matth.*, ch. 23, v. 23.

(2) Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. 2, p. 18.

(3) *Analyse*, p. 270.

Quelque loi qu'il se forge, quelque rigidité qu'il affiche, chacune des nombreuses passions qui fermentent dans notre être et soulèvent jusqu'au dernier atome de notre nature, rencontrera-t-elle dans sa nature périssable une croyance qui la refoule, ou seulement qui lui fasse équilibre? Qu'a-t-il donc à redouter s'il viole ce que nous appelons sa conscience? Les chagrins, les calamités, les larmes? Familiers au spectacle des prospérités du méchant, ses yeux lui diront plutôt tout le contraire.

Les saducéens devaient donc, au fond de leur âme, trouver injuste le Dieu dont ils adoraient les volontés écrites; car sa justice, qui est vérité, n'est point de ce monde! Souvent il accable l'homme de bien sous des épreuves trop cruelles pour se contenter de l'en récompenser ici-bas; la fin du mal lui ouvre le ciel..... c'est-à-dire, pour le saducéen, qu'elle le conduit au néant. C'est là le gouffre où toute sa philosophie s'abîme, où la logique la ramène de tous points et la précipite; et le néant de la justice, c'est le néant de Dieu.

Uniquement attachés au texte des Ecritures saintes, les saducéens rejettent les enseignements de la loi orale. Tout ce qui est traditionnel leur répugne. Les attaquer par cet endroit, c'est frapper à une porte murée. Aussi, lorsque le Christ leur prouve la résurrection, se borne-t-il à leur citer Moïse, évitant de produire une autorité qu'ils méconnaissent.

Les saducéens attendent avec empressement le Messie : cela se conçoit; mais un Messie de gloire, un libérateur, un conquérant, le dompteur des souverains d'ici-bas. Les jours de félicité, lorsque le ciel en a mêlé quelqu'un

au cours de nos années, s'écoulent rapidement sur la terre; et puis c'en est fait pour toujours : ils cessent d'être pour celui dont l'être entier redevient poussière. Le saducéen soupire donc après ce Roi dont la puissance et la bonté rassasieront enfin ses plus fougueux appétits de bonheur.

Toutefois le Messie, médiateur entre l'homme et Dieu, entre l'homme et le ciel, c'est pour lui la possession de la terre, et rien que de la terre; mais non point envisagée comme un lieu d'exil et de larmes, comme une habitation de quelques jours, dont l'envoyé de Dieu adoucit les misères et les rigueurs par le bienfait de sa présence. C'est pour lui une contrée dont les richesses le captivent; un bien qui le possède tout entier; le terme unique de sa pensée, son désir et sa fin. Son cœur n'est que chair. Antipathique à la notion d'une intelligence déchue que l'incarnation du Christ régénère, ses idées de perfection le ravalent au niveau du cheval et du mulet, auxquels le principe de l'intelligence est refusé (1). Son monde ne s'élève pas au-dessus de cette basse région. En un mot, le saducéen défend à ses facultés la pensée d'une âme créée pour le ciel. Oh ! combien l'éloigne du Christ, qu'il poursuit de toutes les ardeurs de ses vœux, cette idée grossière qu'il s'est forgée du Messie.

Après tout, le principal souci des saducéens, c'est moins de propager leurs doctrines et de dompter leurs ennemis par la discussion que de s'étudier à capter la faveur des puissants et des riches. On ne saurait trop les

(1) Sicut equus et mulus quibus non est intellectus.

approuver au point de vue de leurs dogmes ! Ce qui fait que leur secte, peu considérable par le nombre, se compose des personnes de la plus haute distinction, c'est que des gens qui joignent à l'orgueil du sang l'affluence de tous les biens terrestres se laissent persuader, sans trop de peine, d'entrer dans une secte dont les doctrines les délivrent de tous les soucis de l'avenir.

L'espoir du juste, cet avenir dont les récompenses, disaient les fondateurs de leur secte, blesseraient les délicatesses suprêmes de leur désintéressement, l'avenir est tout simplement leur terreur. Ils s'en détournent.

Autant les pharisiens sont sociables entre eux et unis les uns aux autres par les liens d'une mutuelle bienveillance, autant se montre sombre et farouche l'humeur des disciples dégénérés de Sadoc. Un autre saducéen, c'est pour eux un étranger, pour lequel ils ne savent adoucir leur rudesse. Cependant, tels sont les ménagements qu'inspire la hauteur de leur position, que peu de choses se résolvent contrairement aux avis que leur bouche formule.

Mais il en est une curieuse raison : c'est que lorsqu'ils obtiennent, *contre leurs désirs*, les charges et les honneurs, ils sont contraints de se conformer à la conduite des pharisiens, parce que le peuple ne souffrirait pas qu'ils y résistassent. On ne les consulte donc que pour flatter en eux les misères de l'orgueil, et par l'intime conviction de leur impuissance !

Pour s'assurer la possession des places et des honneurs, objet de leur sourde convoitise, ces personnages éminents doivent et ont dû ne reculer devant aucune bassesse, fouler aux pieds leur conscience, et commencer par se re-

nier eux-mêmes. Alors, sous l'égide de la secte pharisaïque, il leur est permis de se dire saducéens, et d'établir leur domination nominale. L'Écriture a-t-elle tort de ranger ces hypocrites au niveau des pharisiens?

Reprocherons-nous au Christ un excès de sévérité dans cette apostrophe aux pharisiens et aux saducéens dont le peuple partage les doctrines : « Cette nation est adultère et corrompue (1). »

Les esséniens, Juifs de nation, vivent dans une union tout exemplaire et fraternelle. Ils forment une vaste communauté répandue au sein des villes et des campagnes, mais dont les préférences sont acquises aux retraites solitaires qu'ils fécondent de leur travail manuel (2).

Si la solitude les captive, ce n'est ni par l'attrait des plaisirs champêtres, ni par les douceurs du repos; car leurs pensées austères les portent à vivre d'une vie agreste et laborieuse. Un travail réglé les assujettit à ses lois, et ce travail alterne, dans leurs communautés, avec des habitudes studieuses. Leurs patientes investigations se dirigent surtout du côté des monuments de la science des anciens; et, comme leurs croyances laissent debout les deux substances dont l'harmonie constitue notre nature, ils recherchent avidement dans ces écrits les notions relatives aux soins de l'âme et du corps. En un mot, la retraite est pour eux le port du salut; ils la chérissent; et on les entend répéter d'une voix sententieuse que l'accumulation des hommes engendre la corruption, dont l'impureté se com-

(1) *S. Matth.*, ch. 16, v. 4.

(2) *Josèphe, Guerres*, l. 2, ch. 12. *Suppl.*, *Josèphe*, l. 3, ch. 6.

muniquée à la façon des miasmes putrides de l'atmosphère.

Ces rigoureux cénobites goûtent pendant de longues années le calme d'une vie exempte d'infirmités et de douleurs physiques. Les bienfaits de cette heureuse longévité sont le fruit de la sobriété et de la continence. La mort ne les frappe qu'à regret. Alors même ils se refusent à réparer par la fécondité des mariages les pertes dont elle afflige leurs rangs. Les esséniens qui se marient forment une caste à part. Leur chasteté dans le mariage est plus étonnante que celle du célibat.

Ce serait toutefois une grossière erreur d'attribuer aux premiers le dessein d'arriver à l'extinction de la race humaine par l'exemple fort peu contagieux de leur virginité ou de leur continence. Seulement ils émettent cette opinion que la fragilité de la femme menace incessamment le repos de l'homme, et que la foi conjugale est un fardeau trop pesant pour sa vertu.

Eux, au contraire, ne manquent aucune occasion de professer un ferme et inébranlable respect pour la foi jurée. Ils aiment la paix. Ils prennent un soin extrême de réprimer non-seulement leur colère, mais jusqu'aux simples écarts de leur humeur. Si l'on disait que le silence a quitté ce monde, il faudrait le chercher dans leurs maisons, son dernier et inviolable asile. Le bruit le moins incommode n'en trouble jamais le repos. Jamais non plus soupçon d'intrigue n'y laisse poindre, sous prétexte de bienveillance ou de service, le trouble ou le désordre. C'est le calme de Sybaris transporté dans le sanctuaire de la vie ascétique. Le don qu'ils acquièrent de se posséder et leur penchant aux lois d'une déférence mutuelle

établissent au sein de leurs assemblées de si tranquilles habitudes, que nul d'entre eux ne s'aviserait seulement de parler hors de son rang. Si dix de leurs membres venaient, par exemple, à se rencontrer et à former une réunion fortuite, on ne verrait pas une bouche s'ouvrir avant un signe approbateur des neuf personnes qui désirent entendre.

Voilà leurs goûts, leurs mœurs; ils rejettent donc le mariage.

C'est par le noviciat que la communauté conserve ou accroit son nombre. La première condition pour obtenir de se voir admis au nombre des esséniens, c'est de se dépouiller de ses richesses : la pauvreté est la porte par laquelle on entre dans cette secte.

Tous les biens forment une propriété commune, administrée par des économes irréprochables du côté de la probité.

L'essénien qui voyage rencontre dans chaque ville un essénien qui l'accueille, qui l'héberge et subvient à tous les besoins d'un homme sobre. Entre eux rien ne se vend, rien ne s'achète, tout se communique.

Etrangers aux douceurs et aux soucis de la famille, ils se livrent avec zèle à l'éducation de l'enfant qui leur est confié; et l'obéissance qu'ils enseignent ils la pratiquent rigoureusement à l'égard de leurs supérieurs. L'exemple est leur principale leçon.

D'accord avec les saducéens pour rejeter les doctrines traditionnelles, ils se rangent d'ailleurs contre eux avec la secte pharisaïque, et soutiennent la croyance de l'immortalité des âmes.

Mais cette âme immortelle que le juste exhale fatiguée, nous dirions presque flétrie des épreuves de ce monde, ils la condamnent aux jouissances d'un lieu de délices tout charnel. N'est-ce donc plus parce qu'en tous lieux la chair asservissait l'esprit que le Christ, le régénérateur de l'homme, est descendu dans cette chair pour la subjuguier, et rendre l'homme à lui-même.

Un de leurs serments, c'est de haïr tous les méchants, et le Christ encore a tué la haine. Que de méchants, en effet, dans l'étroite appréciation de nos passions, dès qu'il nous est permis de haïr un seul homme!

Parmi les erreurs superstitieuses que l'histoire leur reproche, elle emprunte le langage des plus pudiques bien-séances pour en décrire quelques-unes d'une puérilité désespérante.

... Oserons-nous dire que les exagérations, le puritanisme de leur respect pour le repos du sabbat allaient au point de se refuser à ces fonctions auxquelles d'humiliantes nécessités assujettissent les corps, au point de ne se rendre qu'aux dernières instances de la nature, lorsqu'elle exigeait un soulagement?

Aux autres jours de la semaine, lorsque la nature les sollicitait, ils s'armaient d'une pioche, creusaient en terre un trou d'un pied de profondeur, se couvraient hermétiquement de leurs vêtements, ... et s'empressaient, avec la sainte ardeur d'un zèle religieux, de refermer ce trou, dans la crainte que des émanations impures ne vinssent à souiller la lumière de Dieu (1)!...

(1) *Rapport avec les pythagoriciens, voir ci-après.*

Contents d'envoyer leurs oblations au temple, ces dévots réformés s'abstenaient d'y mettre le pied, répétant, ce qui est juste, qu'il vaut mieux mortifier son cœur que répandre le sang des victimes. Mais la loi religieuse des Juifs exigeait rigoureusement l'un et l'autre.... Ou bien, si le sang des sacrifices coulait sous leurs mains, ce n'était point dans l'enceinte du temple, conformément au texte des prescriptions légales du Dieu qu'ils prétendaient servir.

Entichés des inspirations de leur piété, ces hommes donnaient le pas à la religion philosophique qu'ils s'étaient faite sur celle que leur avaient enseignée Moïse et les prophètes, pour lesquels cependant leur bouche ne cessait de professer un respect extrême.

L'opinion que leur amour-propre se formait de l'excellence de leur discernement et de leurs mœurs les élevait au-dessus de la loi, comme au-dessus du commun des hommes, dont ils fuyaient dédaigneusement le contact.

L'orgueil isole, et malheur à celui qui est seul (1) ! Le propre de la vraie religion, seul port de salut, c'est d'unir. Voilà pourquoi le Sauveur la résume dans ce mot unique : Aimer.

Mais aimer seulement son semblable, ou s'idolâtrer dans son semblable, c'est s'aimer dans un autre soi-même, c'est confondre l'amour avec l'orgueil de l'égoïsme, c'est restreindre ou profaner le précepte.

Gardons-nous cependant de contester aux esséniens les mérites dont l'histoire, écrite par des hommes peu difficiles en fait de vertu, s'applique à décorer leur secte.

(1) *Væ soli* !

Peu nous importerait même, si la vérité le permettait, d'établir une exception sérieuse en faveur d'une partie si minime de la nation. Ce que nous croyons devoir établir, c'est que la généalogie de ces cénobites se bifurque, et c'est de la sorte qu'elle s'abâtardit. Car si, d'une part, des superstitions et des pratiques identiques affilient les esséniens à Pythagore, de l'autre ils semblent se confondre avec les prophètes par l'idée qui les engendre et les règles austères de leur discipline. Il est aisé de s'en convaincre.

D'antiques communautés de prophètes florissaient jadis en Israël; et ces hommes, les aînés de Pythagore, dignes de l'estime profonde et de la vénération du peuple de Dieu, saint Augustin les appelle les philosophes, les sages, les théologiens, les croyants, les docteurs de la justice et de la piété.

Les prophètes menaient une vie laborieuse et pauvre. Ils se tenaient ordinairement à l'écart du peuple, dans la retraite, aux champs, ou dans les communautés de leurs disciples, adonnés au travail, à la prière, à l'instruction et à l'étude. Leurs travaux n'étaient point d'une nature incompatible avec la liberté d'esprit nécessaire aux habitudes d'une vie contemplative.

Ces prophètes et leurs disciples étaient connus sous le même nom, parce qu'ils vivaient sous le même toit et s'astreignaient au joug des mêmes règles, quoique le Seigneur ne communiquât point indistinctement à tous ces solitaires le don tout exceptionnel de prédire l'avenir. Ils formaient, dans des écoles, l'esprit des enfants confiés à leur zèle. Puis, non contents de rendre leurs

soins à l'enfance, lorsque des doutes venaient à naître dans l'esprit du peuple, ou les ténèbres de quelques difficultés religieuses à s'y répandre, ils se prêtaient à la foi de ce peuple, empressé d'accourir dans leur retraite, de consulter leur sagesse, de s'instruire de ses devoirs et de s'édifier de leur exemple. Les esséniens durent se proposer l'imitation de modèles aussi chers à la piété que présents aux souvenirs de la nation, inquiète et troublée du silence inusité et de la disparition des prophètes.

Il reste avéré d'ailleurs que les sectes ne prirent naissance au sein du judaïsme qu'à dater de cette époque, et suscitées par l'idée de remplacer ces hommes de Dieu. Mais la chaire de Moïse restait debout, et l'aveuglement de ces nouveaux guides d'Israël, ce fut de puiser en eux-mêmes leurs droits et leur mission; ce fut de tirer de leur propre fonds, sinon du chaos de la philosophie païenne, les doctrines et les dogmes dont ils inoculèrent le venin à leurs prosélytes.

Quant aux rapports d'origine que des croyances, tantôt sublimes, tantôt bizarres et grossières, ou que des habitudes disciplinaires et morales, laissent saisir entre les esséniens et l'école du maître de la secte italique, il se trouvait là des singularités trop frappantes pour n'avoir pas arrêté l'attention des historiens, et la plume de Josèphe les a signalées.

Communauté de biens, largesses aux pauvres que l'absence même ne permettait pas d'oublier, abstinence, sobriété, épreuves contraires à la sensualité, horreur pour les onctions si familières aux nations anciennes,

long et respectueux silence en présence des vieillards, enfin jusqu'à la crainte de souiller la lumière du jour en cédant, sous ses rayons, aux besoins de la nature ; voilà des traits par où l'école du philosophe idolâtre semble refleurir dans la secte juive des esséniens.

Chez le docteur de la Grande-Grèce, nous retrouvons, mélangés aux tristes produits de l'imagination humaine, des doctrines directement émanées de la foi aux traditions universelles et primordiales ; des enseignements déduits des vérités augustes dont l'avaient enrichi ses pérégrinations dans les contrées de l'Orient ; c'est de ce côté que nous l'admirons.

Mais pour des enfants d'Israël, pour des serviteurs du Dieu jaloux, dépositaires de sa loi, vivre d'emprunts, emprunter aux pauvres à qui l'on a prêté ; mêler le plomb à l'or ; placer sous le même niveau la sagesse inspirée de Moïse et les rêveries des philosophes du paganisme, voilà ce qui flétrit, ce qui caractérise une fatale et honteuse époque de décadence !

Enfin, s'il nous était permis d'envisager les esséniens sous un jour plus favorable, quelle nécessité de jeter dans la balance une secte dont le nombre dépassait à peine le chiffre modique de cinq mille âmes.

D'ailleurs encore ces sages, si magnifiquement décrits dans les pages de Josèphe et de Philon, ont-ils eu la sagesse de comprendre leur loi, objet sans doute de leurs méditations ? L'intelligence de leurs Ecritures leur fut-elle accordée ? Ont-ils su reconnaître le Messie ? Non. Pendant le silence d'attente de Malachie au Christ, la loi tout entière périt à l'exception de la lettre. Sculs, les

derniers sages de la synagogue agonisante en conservèrent l'esprit pour le transmettre : dernières et précieuses lueurs d'un flambeau qui se consume, et dont la lumière, transmise à ce moment suprême, devient l'âme d'un phare resplendissant.

Si les vérités saintes eussent pu trouver un dernier asile dans ces démembrements que formaient les sectes, toute la nation se fût-elle trompée si grossièrement, si opiniâtrément et avec un si déplorable ensemble sur le sens des Ecritures, *qui avaient prophétisé ce phénomène*, et dont la clarté frappa la multitude des gentils, c'est-à-dire à la fois les peuplades les plus barbares et les peuples les plus policés du monde ? Les Juifs eussent-ils enfoncé avec une si brutale impatience la couronne d'épines sur le chef du Messie, attendu de génération en génération, si tous les yeux, ainsi que l'annonçaient les prophéties, n'eussent été frappés d'aveuglement ? Jérusalem, abreuvée tant de fois du sang des prophètes, eût-elle comblé la mesure en offrant pour trône un gibet au Fils de Dieu et de l'homme, au fils et au seigneur de David ? Quelle voix a réclamé contre ce crime ?

Ici pourrait se terminer notre tâche ; nous la croyons remplie pour ce qui concerne les Juifs.

Cependant nous ne pensons point devoir nous arrêter avant d'avoir tracé une récapitulation des désastres sanglants et coup sur coup subis par les Juifs depuis l'acte fatal qui mit le sceau à leurs infidélités ; et c'est là, en quelque sorte, le corollaire vivant de ce sujet. Les hommes impartiaux, habitués à étudier et à réfléchir, liront dans la grandeur et l'opiniâtreté du châtement la gran-

deur et l'opiniâtreté de l'aveuglement et du crime. Que le lecteur fatigué s'arrête, cela est juste; mais trop d'intérêt s'attache aux rapides événements qui vont suivre pour les omettre.

A partir de ce moment, l'histoire, écrite non plus avec les larmes du peuple juif, ce peuple n'en savait plus répandre, mais avec son sang, semble se répéter à chaque page, à chaque ligne. On égorge, puis on égorge encore. Ce ne sont que soulèvements des Juifs contre les nations, et des nations contre les Juifs; et, dans chacune de ces catastrophes, l'accomplissement immédiat et littéral des menaces formelles des Ecritures.

En retrouvant sur tous les membres du corps hébraïque le sceau indélébile de la vengeance divine; à l'aspect des crimes et des fureurs indicibles de ces débris d'Israël, qui, au fond même de l'abîme, persiste à méconnaître l'abandon et la colère de Dieu, on se demande s'il exista jamais peuple d'une opiniâtreté plus indomptable et plus aveugle.

Un article capital de la croyance des Hébreux, isolés au sein des nations par leurs pratiques religieuses, c'est que, fidèles à leur loi et ombragés sous l'aile de leur Dieu, ils pouvaient se rire de la vaine fureur des autres peuples. O Sion, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre, avait dit Isaïe; mais, si tu es indocile et rebelle, mon glaive te dévorera. Chacune des défaites du peuple juif lui est donc un avertissement, un signe de ses infidélités. Jugeons-le maintenant, comme Dieu juge les hommes, d'après ses croyances.

Nul de nous n'a pu l'oublier, chaque fois que la force

des circonstances contraignit les Juifs de prêter à des princes idolâtres le secours de leurs bras, une inébranlable fidélité prouva l'existence, dans leur foi, de ce premier de tous les principes politiques : l'obéissance rigoureuse au pouvoir. Qui ne sait point obéir au pouvoir légitime se montre indocile au joug de Dieu. Voilà donc bien un des premiers articles de la foi politique et religieuse des Juifs ; et l'on se rappelle le maître que les Juifs se sont *eux-mêmes* choisi : *c'est Rome*. Lui désobéir, c'est violer leur loi.

C'est pour cette raison que lorsque Jésus dit aux pharisiens : « Rendez à César ce qui est à César, » ces docteurs décontenancés se trouvent réduits au silence et le peuple admire sa sagesse. Eh bien ! la violation de cette maxime fondamentale, qui doit les rendre si coupables à leurs propres yeux, devient l'occasion de leurs calamités, et Dieu charge Rome de châtier dans la rébellion dont ils se rendent coupables envers elle leur révolte opiniâtre contre sa loi.

Hâtons-nous de nous arracher au spectacle de ces calamités rapides et dévorantes comme la foudre et qui, naissant du crime pour le châtier, ne semblent, par une malédiction toute spéciale, que provoquer de nouveaux crimes.

Néron règne, et Félix, gouverneur de la plus grande partie de la Palestine, signale son avènement par la destruction de bandits, qui depuis vingt ans déjà exploitent la Judée déicide (1).

(1) Josèphe, *Guerres*, l. 2, ch. 22.

A peine le pays commence-t-il à respirer, qu'une vaste et redoutable organisation d'assassins succède à ces bandes de voleurs. On les nomme sicaires. La capitale même, Jérusalem, se voit frappée d'une si forte terreur, qu'on ne s'y croit pas en moindre péril qu'au milieu de la guerre la plus sanglante. Chacun attend la mort à toute heure; et pourquoi tarde-t-elle? Toute idée de justice et de vertu s'est enfuie de cette terre maudite. « On n'ose plus même se fier à ses amis (1). »

Les fléaux se succèdent, se pressent. Comme les Juifs et les Grecs se disputent la possession de Césarée, les Romains adjugent cette ville aux idolâtres par la raison qu'Hérode, le roi des Juifs, y a construit des temples et élevé des statues. Les Juifs se voient insultés, jusque devant les murs de leur synagogue, par l'étalage des sacrifices païens; le sang coule. L'injustice et la tyrannie de Florus, gouverneur romain, pousse les Juifs à la révolte. Le roi Agrippa, effrayé du péril qu'ose braver sa nation, harangue le peuple de Jérusalem pour l'en détourner. « Si la servitude vous paraît insupportable, à quoi bon vous plaindre de vos gouverneurs, puisque, fussent-ils les plus modérés du monde, vous réputeriez à honte de leur obéir? Combien faible est le sujet qui vous engage dans une si grande guerre? Rien de plus juste que de combattre pour éviter d'être assujetti; mais après que l'on a reçu le joug, » et vous l'avez demandé, « prendre les armes pour s'en délivrer, cela ne peut plus passer pour amour de la liberté; » puisqu'on l'a sacrifiée de gaieté

(1) Josèphe, *Guerres*, l. 2, ch. 25.

de cœur; « ce n'est plus là que de la révolte (1). »

Et la parole d'Agrippa, concluant à l'obéissance provisoire, fit pleuvoir sur sa personne une grêle de pierres.

Les séditeux surprennent la garnison romaine de Massada et lui coupent la gorge; tandis qu'au même jour, à la même heure, les habitants de Césarée égorgent les Juifs, sans que, de vingt mille qui demeurent dans cette ville, il s'en échappe un seul (2).

Une guerre d'extermination éclate entre les Syriens et les Juifs. Vainement les Juifs de Scythopolis, poussés par un intérêt de conservation, se déclarent contre leurs compatriotes. L'ardeur avec laquelle ils les combattent, leur empressement à capter par cette défection la bienveillance des Syriens, n'obtient pour récompense qu'un massacre général. Treize mille Hébreux y succombent.

Et puis il arrive que, dans l'enceinte d'Alexandrie, la haine invétérée des Grecs et des enfants d'Israël se signale par d'invincibles fureurs. Vainement la voix du gouverneur romain s'efforce-t-elle de calmer les Juifs. Les paroles de conciliation, la voix de la raison retentit dans des oreilles sourdes. Le seul arbitre des Juifs maintenant, c'est le fer parce que le fer, c'est leur mort. Les plus incroyables efforts de vaillance arrachent à peine les faibles restes de leur colonie à une destruction totale après que cinquante mille de leurs cadavres ont obstrué les rues d'Alexandrie (3).

(1) Josèphe, *Guerres*, l. 2, ch. 28.

(2) Id., l. 2, ch. 29 à 33.

(3) Id., ch. 26.

..... Cependant voici que Rome se trouve en présence de Jérusalem. Un cercle de fer et d'airain étreint la cité déicide. Les armes romaines éprouvent un échec. Eh bien ! c'est là le moment choisi par la population de Damas pour se précipiter sur les Juifs, rassemblés dans le lieu des exercices publics, et les massacrer au nombre de dix mille (1).

Dans la capitale de la Judée les événements ont pris un nouveau cours. Titus triomphe, et, après le plus effroyable de tous les sièges connus, Jérusalem voit tomber ses remparts à la lueur de son temple embrasé. Dans cette ville, livrée à une terreur profonde et au débordement de tous les crimes, onze cent mille morts expient la mort du Nazaréen ! quatre-vingt-dix-sept mille malheureux n'échappent au fer ou à la famine que pour aller traîner dans l'esclavage l'ignominie du nom juif, ou bien de leur sang versé dans les amphithéâtres charmer le désœuvrement des citoyens de l'empire. Quant au nombre des victimes de cette guerre implacable, dans les différents lieux de la Judée, il est difficile de s'en faire une idée, dès qu'on perd le souvenir des horreurs et de l'acharnement qui la signalèrent (2).

Un glaive de feu poursuit les Juifs pour les dévorer. La terre les rejette. En butte aux soupçons et à la fureur populaire dans cette ville d'Antioche où Epiphane leur avait accordé le même droit de bourgeoisie qu'aux Grecs, les voici réduits à opter entre le fer du bourreau levé

(1) Josèphe, *Guerres*, l. 2, ch. 41.

(2) Id., ch. 44, 45.

pour les égorger ou la nécessité de sacrifier aux idoles. Leur sabbat est aboli et leur sang coule par torrents ; car un petit nombre se résignent à changer l'idolâtrie judaïque pour les pratiques idolâtres du paganisme (1).

En ce temps-là des maux, sans exemple dans les siècles précédents, vinrent à fondre sur ceux de leurs compatriotes qui s'étaient fixés dans la Mésopotamie, mais surtout à Babylone. Après s'être rendus redoutables aux Parthes, maîtres de la Babylonie, ils vinrent à perdre les aventuriers, artisans de leur puissance éphémère. Et tout à coup, repoussés par ceux qui naguère ne les contemplaient qu'avec le respect de la crainte, ils quittèrent Babylone pour chercher un refuge dans la ville de Séleucie. Une opposition violente entre les Grecs et les Syriens agita cette cité. Dociles aux conseils de la politique, les Juifs crurent se rendre agréables aux Syriens en faisant pencher la balance de leur côté par le poids de leurs armes ; car du côté des Syriens était la faiblesse. Mais la Providence déjouait tous leurs plans. L'incroyable effet de cette démarche fut de réconcilier ces ennemis implacables qui, d'accord et à l'improviste, fondirent sur les Juifs et en exterminèrent plus de cinquante mille, sans que presque un seul s'échappât de cette boucherie (2).

Les derniers jours de Trajan s'accomplissaient lorsque les Juifs, sous la conduite d'un certain Andrias, poussés hors d'eux tout à coup par un esprit de sédition et de frénésie, firent main basse dans Alexandrie et dans les con-

(1) Josèphe, *Guerres*, l. 7, ch. 9.

(2) Sous Caligula. Josèphe, *Hist.*, l. 18, ch. 18.

trées voisines sur tout ce qu'ils purent surprendre de Grecs et de Romains. Manger la chair de leurs ennemis après le massacre, se couvrir de leurs peaux, se ceindre de leurs entrailles encore fumantes, et se frotter de leur sang comme se frotte d'huile l'athlète prêt à descendre dans l'arène, voilà ce que des hommes ne pourraient faire sans renier jusqu'aux instincts de leur nature, et c'est là ce que l'histoire accuse les Juifs d'avoir fait. Plus de deux cent mille personnes périrent de leurs mains dans la seule Egypte. Dans l'île de Cypre, ils en immolèrent à peu près un pareil nombre; c'est-à-dire que, sous la conduite d'Artémon, ils en exterminèrent presque tous les habitants et détruisirent Salamine, capitale de l'île (1).

Là les Juifs se rendent tellement odieux, qu'une loi subséquente punit de mort toute personne de leur nation qui ose y aborder, sans que le naufrage même puisse servir d'excuse à leur présence. Si la mer les rejette, la terre les dévore!

En Afrique, vers la dernière année de Trajan, il se fait que les Juifs triomphent dans une bataille rangée; mais en revanche les vaincus, maîtres d'Alexandrie, y égorgent tous les individus de cette nation. Les Hébreux soulevés dans le territoire de Cyrène avaient compté sur leurs frères d'Alexandrie. Furieux de ce massacre, ils ceignent du diadème le front d'un certain Lucua, puis à sa voix mettent tout à feu et à sang. Leur résistance opiniâtre contre les troupes de terre et les forces navales de Martius Turbo leur coûte une multitude infinie de victimes et devient fa-

(1) Eusèbe, *Chronique*, p. 89.—Berault-Bercastel, p. 190 à 200, etc.

tales aux Hébreux de toute l'Égypte accourus au secours de Lucua (1).

Redoutant que de pareils troubles ne vinssent à agiter la Mésopotamie, où foisonne la nation des Juifs, Trajan ordonne à Lucius Quietus de les prévenir. Celui-ci les trouve en défense. Cependant il les attaque et en détruit un nombre qui paraît échapper aux hardiesses de l'appréciation (2).

Enfin Adrien se résout à rebâtir Jérusalem, dont il a ruiné les ruines (3), et pour quelques années le nom de la nouvelle ville est le nom de l'empereur : elle s'appelle *Ælia*. Un temple de Jupiter s'élève sur l'emplacement de l'ancien temple; et dès lors les Juifs, incapables de se contenir, appellent des auxiliaires. Un déluge de peuples avides, tant voisins que barbares éloignés, fond avec eux sur les Romains. La convoitise vient en aide au fanatisme religieux, et la face de l'Orient est bouleversée. Dans cette lutte Tinnius Rufus moissonne un nombre incalculable non-seulement d'hommes, mais de femmes et d'enfants. Ni le sexe ni l'âge ne sont un titre à la pitié, et c'est là un caractère spécial des calamités de cette nation, depuis que les Juifs ont appelé sur eux la malédiction attachée au déicide.

Et maintenant voici que Rome confisque à son profit toutes les terres du peuple descendu d'Abraham. O Sion, si

(1) Eusèbe, *Chronique*, p. 89. — Historiens ecclésiast. — Bérault, p. 197, t. 1^{er} et autres.

(2) *Infinita millia interfecit*. *Chronique* d'Eusèbe, p. 89. — Bérault, p. 197. — Lisez le récit dans Crevier.

(3) *L'Harmonie*, p. 102.

tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre; si tu es indocile et rebelle, mon glaive te dévorera. Telles étaient les paroles d'Isaïe. Et, suivant l'expression littéraire des divins oracles, le jour allait luire où Israël se trouverait sans vignes et sans moissons, comme sans temple et sans pontife. Dieu dit vrai.

Cependant les Juifs viennent encore de placer à leur tête un brigand, un misérable digne du dernier mépris et sorti de la plus vile populace. Mais comme son nom, Barcoqueba, signifie en syriaque fils de l'étoile, cet homme se dit fils de cette étoile de Jacob, mentionnée dans la prophétie de Balaam, qui devait faire triompher les enfants d'Israël. En d'autres termes il se donne pour le Messie Messie fulminant, tel que l'attendent les Juifs.

Il s'agit pour Adrien de leur porter un dernier coup. De nouvelles troupes marchent sous la conduite de Jules Sévère. Cet habile général fait tomber sous ses armes cinquante forteresses considérables, enlève près de mille places de moindre importance, et, chemin faisant, abat cinq cent quatre-vingt mille têtes d'Israélites. On n'ose évaluer ceux que la faim, le feu, les accidents et les misères ajoutèrent au nombre des victimes. On enchaîna et l'on vendit, *en qualité de bêtes de somme*, une multitude de ces malheureux que les marchands dédaignaient d'acheter sur un autre pied : car la haine et le mépris, rivés par l'opinion à ces tristes restes d'Israël, ne permettaient même point de les accepter pour esclaves. Les ravalier à l'état de bêtes, c'est tout ce que daignait faire pour eux la pitié.

Une autre douleur poignante aggravait encore les ignominies de cette vente, c'est qu'elle s'accomplissait dans la vallée de Mambrée, près du Thérébinthe d'Abraham, au lieu même qu'avait habité ce père du peuple élu. Il se trouva des Juifs qui ne purent être vendus, ceux-là furent transportés dans cette terre de servitude d'où les prodiges de Moïse avaient tiré leurs pères, et la solitude du désert régna dans la Judée presque tout entière. Mettre le pied dans Jérusalem ce fut pour tout Israélite un crime capital et puni sans rémission (1). Les Romains placèrent un pourceau de marbre sur une des portes de cette ville, du côté de Bethléem; une statue de Vénus sur le Calvaire, à l'endroit où Jésus était mort pour purifier la terre; et l'idole de Jupiter s'éleva au-dessus du saint sépulcre (2); car pour l'empereur païen le culte de Jésus-Christ, ce n'était que le culte d'un Juif.

Enfin, comme sous le règne de Septime Sévère quelques Juifs, profitant des embarras de l'empire, essayèrent de susciter des troubles dans la Palestine. L'empereur, en traversant cette province, châtia ces derniers suppôts de la révolte et leur défendit, sous les plus terribles peines, de chercher à faire des prosélytes.

Il se fit alors un de ces profonds silences que, selon les paroles d'un grand historien, les tyrans appellent la paix.

Et voilà, depuis, livré au jugement des hommes, ce

(1) L'Eglise de Jérusalem se trouva ainsi purgée de ce levain de discorde qui l'avait tant de fois troublée pendant la vie et depuis la mort des apôtres, c'est-à-dire de cette jalouse *obstination* des chrétiens judaïsants.

(2) Eusèbe, *Chronique*, p. 90, etc., etc.

peuple à qui le *Dieu jaloux* avait confié le dépôt des vérités religieuses, source de toutes les vérités sociales.

Entre les mains de ce peuple le sel s'affadit et perd toute saveur. La lumière à la fin ne lui est présentée que pour l'éblouir. Ses yeux ne savent plus lire que pour tuer l'esprit de la lettre, et s'il touche à l'or c'est en un vil plomb que l'or se change.

Qui l'a dit? Les prophètes avant que cela fût, le Christ au moment où cela était, enfin l'histoire depuis que cela s'est accompli. Et maintenant, si le phénomène dure, nos yeux nous le disent.

Voyez ce peuple, élu pour l'amour et pour la colère, méconnaître à la fois la puissance de Dieu et les puissances de la terre. Fidèle, on le trouvait invincible, le Dieu fort était son bras; et voici que tout à coup, à la suite d'un crime qu'il n'a pas compris, les nations appelées à recueillir son héritage se soulèvent à la fois de toutes parts, le frappent, le déchirent en lambeaux. Son corps, comme le corps du Nazaréen, n'est plus qu'une plaie. La malédiction a passé de la tête du Cananéen sur sa tête, non plus paisible comme celle du joug que l'on subit, mais animée d'un esprit de fureur et semblable à ces feux intelligents de l'abîme qui dévorent sans détruire.

Mais ce damné de la terre ne périra point. S'il vient à perdre sa patrie, c'est pour que toute la terre lui soit ouverte. Elle est à lui; mais seulement pour y errer, pour y promener en tous lieux sur son front un signe, terrible signe qui, de tous les fléaux capables d'assaillir un peuple, n'éloigne et ne repousse que la mort.

Et ce signe, indélébile jusqu'à nos jours, malgré les

efforts de la science hostile aux Ecritures, le temps l'effacera-t-il avant que ce peuple ait reconnu la couronne d'un Dieu dans cette couronne d'épine dont il a déchiré le front du Rédempteur?

Ainsi donc, déjà longtemps avant le Christ, plus de science morale ou religieuse chez les Juifs, devenus un peuple de furieux et d'aveugles et, par là même, incapables de régénérer le monde et de lui apprendre à voir.

Plus de Judée bientôt après, plus de nation juive nulle part, cela est évident pour tous; mais des Juifs partout, afin que partout une voix sacrée ne cesse de crier aux nations, dans toutes les langues : Il est un Dieu, et les rayons de ce Dieu dévorent ou aveuglent les téméraires qui osent en nier ou en maudire l'éclat.

NOTES FINALES.

LE JUIF ERRANT.

Je ne sache point qu'il existe une plus frappante personnification de la race juive que celle du personnage, éternellement populaire, connu sous le nom de Juif errant.

Voyez ce malheureux sans patrie, sans asile fixe, toujours inquiet, toujours agité, changeant toujours et survivant à tous les changements ! Toutes les ruines lui semblent d'hier, tant il est vieux, et cependant comme il est vert ! L'argent qu'il aime ne tarit point sous sa main ; mais il possède sans jouir, et son avoir ne tient pas au sol. Le temps lui pèse et le fatigue sans l'user. Toute nation lui est étrangère, et il les

connaît toutes ! Il ne s'attache à aucun homme, aucun ne l'aime ; aucun lieu ne lui est demeure. On le reconnaît partout, et partout, en le rudoyant, on l'épargne ; car un signe le marque et le préserve ! Enfin, marchant sans cesse, il se retrouve sans cesse poursuivi par cette parole qu'il a bravée et qui date de la scène sanglante du Calvaire. Il est maudit !

Lorsqu'il m'arrive de faire allusion aux juifs modernes, je n'entends nullement qualifier ceux qui ne sont juifs que de naissance ; je me restreins à ceux qui, l'étant de religion, mettent en pratique leur croyance, ou plutôt je me restreins aux préceptes de leur code religieux. Sans rappeler les absurdités et les impudicités monstrueuses dont le Talmud abonde, et dont nous n'avons offert qu'un échantillon, bornons-nous à l'énonciation de quelques faits, après lesquels nous acceptons le jugement des peuples.

L'auteur de l'*Harmonie* donne les symboles ou Credo des Juifs d'après sa propre traduction, approuvée par les grands rabbins de Paris.

Le rabbin Moïse Maïmonides, après avoir énuméré ces treize articles de foi dont on peut consulter la traduction, ajoute : « Mais si quelqu'un est assez pervers pour nier un de ces articles de foi, il est hors de la communion d'Israël, et c'est un précepte de le détester et de l'exterminer (*Harm.*, vol. 1, p. 106). Presque tous ces articles, que rabbi Joseph Albo réduit à trois, sont dirigés contre la croyance chrétienne (*id.*, p. 104).

Les Juifs regardaient ceux d'entre eux qui se convertissaient au catholicisme « comme d'horribles apostats qu'il est méritoire, devant Dieu, de persécuter à mort, et ils n'y manquaient pas dans l'occasion. C'est en faveur de ceux-ci que fut insérée dans l'ordinaire de l'office de la synagogue la fameuse imprécation *Tirhat Hamminim* » (*id.*, p. 166).

La Ghemara et la Mischna déclarent expressément que « les préceptes de justice, d'équité, de charité, envers le prochain, non-seulement ne sont pas applicables à l'égard du chrétien, mais sont un crime à celui qui agirait autrement. » Je transcris littéralement (*id.*, p. 167). Le Talmud défend expressément de sauver de la mort un non-Juif,

de lui rendre les effets perdus, d'en avoir pitié (*Traité Aboda Zara, id., p. 167*). Les rabbins disent encore : Puisque l'idolâtre est à la discrétion du Juif, à plus forte raison son bien (*id., p. 167*). Ces passages attaqués par des hébraïsants chrétiens furent supprimés. « Une encyclique hébraïque, dont nous transcrivons le passage suivant, dit : » ...Nous vous enjoignons, en conséquence, de laisser en blanc dans » ces éditions les endroits qui ont trait à Jésus le Nazaréen et de mettre » à la place un trait comme celui-ci O, qui avertira les rabbins et les » maîtres d'école d'enseigner à la jeunesse ces endroits de vive voix » seulement. Au moyen de cette précaution, les savants d'entre les » Nazaréens, n'auront plus de prétexte de nous attaquer à ce sujet » (*id., p. 168*).

D'après le Talmud, les préceptes affirmatifs de la loi 185 et 198 « ordonnent : celui-ci de faire l'usure aux non-Juifs ; et celui-là d'exterminer sans ménagement et sans pitié les idoles et les idolâtres » (*id., p. 170*). Enfin « le Juif qui sent sa conscience trop chargée de promesses et de serments fait asseoir trois de ses frères qui se constituent aussitôt en tribunal. Devant cette cour il expose qu'il se repent de toutes les promesses et de tous les serments qu'il a jamais articulés et qu'il les rétracte. « Ils sont si nombreux, dit-il, que je ne saurais le » spécifier. Qu'ils soient donc à vos yeux, ô rabbis, comme si je les avais » énumérés en détail. » Le tribunal, sans autre forme de procès, déclare lesdits serments et promesses nuls, de nul effet et non avenue. »

« Avant que le chantre entonne à la synagogue la première prière de la fête des Expiations, trois hommes réunis en tribunal et placés en tête de l'assistance, annulent de leur pleine autorité tous les vœux, les engagements et les serments de chacun de l'assemblée, tant ceux de l'année qui vient de s'écouler que ceux de l'année où l'on est entré. On appelle cela *Col nidrai*. Quelques rabbins ont voulu soutenir que cette dernière annulation n'est valable que pour l'avenir. L'effet en dernier résultat serait toujours le même, puisque cette dernière cérémonie se répète tous les ans. Mais ils ont été victorieusement réfutés par d'autres docteurs qui prétendent que l'on en profite aussi bien pour le passé que pour l'avenir » (*Lettres d'un rabbin converti. Drach. Note, p. 304, 305*). A quelle société humaine de telles doctrines pourraient-elles s'appliquer sans en rompre tous les liens ? C'est en pen-

sant à des êtres capables de tels préceptes que Rousseau dut s'écrier : « L'homme qui pense est un animal dépravé ! » Viennent ensuite des rêveurs nous prêcher l'indifférence des religions, leur égale bonté ; comme si ces paroles n'équivalaient pas à dire : L'indifférence des morales, leur égale bonté, car la morale dérive du dogme, comme la conséquence des prémisses. Le savent-ils ? Ils sont, pour la plupart, trop honnêtes pour s'en douter. Aussi les voyez-vous, intrépides qu'ils sont, se faire une forteresse inexpugnable de leur ignorance ! Ignorance religieuse ou des principes fondamentaux de la science sociale, voilà tout ce que nous voulons dire. La science profane de ces hommes est quelquefois merveilleuse, et ce contraste émeut la compassion.

Si les Juifs sont ou non redoutables, consultez l'*Harmonie*, p. 79, etc. Mais il faut le répéter avec notre loi : signalons l'erreur, attaquons l'erreur ; et, bien plus encore, aimons les hommes ! Attaquer l'erreur, c'est les aimer vivement.

SUITE.

CINQUIÈME PARTIE.

INFLUENCE

DE

LA RELIGION DANS LES ÉTATS.

SÉPARATION ET HARMONIE

ENTRE LES

INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET LES INSTITUTIONS POLITIQUES.

ART. I^{er}. — Théorie.

Un homme a rempli la première et la plus noble destination de l'être intelligent et raisonnable, lorsqu'il a appliqué son esprit à connaître la vérité et à la faire connaître aux autres; c'est aussi une fonction publique et une sorte de ministère qu'il ne paye pas trop cher de sa fortune, de son repos et même de sa vie.

DE BONALD, *Législation primitive*, t. 1er, p. 247-248.

Les doctrines des philosophes de la Grèce, et les monstruosités pratiques qui en découlèrent, viennent de frapper nos esprits. Effrayés de ces orgies de l'intelligence, de cette dégradation de l'homme raisonnant, mais sans pouvoir appuyer sa raison sur des principes immuables, universels, nous avons hâté le pas. — Nous avons traversé, comme on traverse des contrées peuplées de monstres, les pages où s'étalent, dans leur cynisme, les incroyables dissolutions de cette Rome qui s'était emparée de tous les vices connus avec une ardeur et une fougue égales à celles de sa soif d'or et de pouvoir. Nous l'avons vue, emportée dans la carrière du crime du même bond dont

elle s'élançait aux conquêtes, s'animer dans la fureur de ses débordements, à mesure qu'elle perdait, avec les traditions primitives, quelque une des vertus morales que ces premières et divines leçons avaient pour mission d'enfanter.

Bientôt après, l'homicide férocité des barbares de l'antiquité, leurs vices, leurs misères répugnantes, sont venus contrister, nous pourrions dire dégoûter nos regards, saisis des rapports qui assimilent ces êtres dégradés aux barbares du nouveau monde. Si, dans quelque moment fugitif, nous avons cru voir ces peuples entraînés vers les habitudes d'une vie plus policée par l'exemple et le contact des nations initiées aux arts et aux sciences qui embellissent les jours de l'homme, un léger examen nous désabusait et ne laissait plus devant nos regards attentifs, qu'un nouveau mélange de vices sans compensation de vertus.

Incapables de se dépouiller de leur humeur féroce et sanguinaire, les barbares se contentaient d'emprunter graduellement aux habitudes extérieures des nations voisines une physionomie moins repoussante, moins atroce peut-être, mais sans rien changer au fond de leur nature. Nulle métamorphose réelle ne pénétrait au-dessous de l'épiderme; nulle amélioration sérieuse ne s'était signalée. L'homme, partout bouleversé dans son être, n'offrait plus que des traits méconnaissables de sa divine empreinte; une rapide décadence du monde social manifestait la destruction des fondements sur lesquels Dieu l'avait assis : nous voulons dire la destruction de toutes les vérités morales.

Quant à ces vérités, développées, épanouies sur la religion primitive comme une fleur sur sa tige, lorsque la

tige s'était flétrie entre les mains des hommes, elles s'étaient à leur tour desséchées, tombant une à une, mais longtemps encore exhalant leur parfum au milieu de l'atmosphère, que de jour en jour les passions embrasaient de leur souffle.

Jusque chez les descendants d'Abraham, la loi, toujours gravée sur la pierre, n'avait pu rester gravée dans les cœurs. La vérité, ce vin trop généreux pour ne pas briser des vases si grossiers à la fois et si fragiles, la vérité, à peine conservée au sein de la synagogue expirante, s'était échappée, sans retour, de leur esprit ; et pour les Juifs, comme pour le monde romain et les barbares, l'ombre de la mort commençait à couvrir toute cette vallée de larmes.

Au sein des ténèbres visibles et palpables, une tourmente, qui n'aurait eu pour fin que celle de l'espèce humaine, allait anéantir le monde social, si le Christ, dans la plénitude de sa sagesse, ne se fût incarné pour refaire l'homme dans sa personne ; si le Christ, guérissant les sourds et les aveugles, n'eût, en quelque sorte, rappelé du néant et développé ces principes méconnus, sans lesquels toute société perd son nom, pour ne plus offrir qu'un pêle-mêle de corps soumis à la tyrannie des faits ; qu'un chaos ténébreux où toutes les intelligences ne se rencontrent que pour se heurter et se maudire.

Mais il fallut un Dieu pour accomplir cette œuvre. La religion seule put donc sauver le monde !

La religion ! Sur ce mot il convient de s'exprimer en termes assez clairs pour rester à la portée des plus simples ; et cela nous paraît d'une assez facile exécution pour ne point redouter qu'un fâcheux écart nous jette dans

les difficultés de la métaphysique ou de la théologie.

Par le mot religion, le vulgaire ne paraît plus entendre qu'un système de je ne sais quelles pratiques extérieures et minutieuses, sans liaison raisonnée avec l'esprit et le cœur : pratiques devenues ridicules à ses yeux par la faiblesse intellectuelle des uns, et odieuses par l'hypocrisie des autres. A ce point de vue, *choisi par l'ignorance*, son jugement est bon.

Il est regrettable, il est juste toutefois de ranger, dans ce vulgaire disposé à confondre la religion avec des momeries, un nombre considérable de *savants*, trop empressés de se glorifier *de leur ignorance* sur ce point capital, et assez peu philosophes pour oublier combien il est déraisonnable de se prononcer sur ce qu'on sait bien ne pas savoir.

C'est qu'il n'existe, il faut en convenir, que des relations fort indirectes entre les sciences *présentement* en faveur, dont la plupart n'ont pour moyens et pour but que les lois de la matière, que les rapports cherchés ou découverts entre les êtres corporels, et la science de la religion. Cette science qui, tout immatérielle, toute métaphysique et morale, s'élève à l'expression des rapports établis par l'auteur de la nature entre les êtres intelligents, et ne redescend vers les corps que pour les assujettir à l'esprit.

Avant que, par les merveilles de leurs progrès, les connaissances physiques eussent étincelé à nos yeux sous leur magique auréole, l'*esprit* de la science, moins puissamment entraîné vers les lois qui président à l'étendue, aux combinaisons et à l'organisation des corps, s'attachait sérieusement à la contemplation des grands principes qui régissent le monde moral, c'est-à-dire à l'étude de la phi-

losophie. De là, plus philosophes que leurs successeurs, la plupart des savants d'autrefois, moins éloignés de nous par le nombre des ans que par l'étendue et la grandeur des révolutions qui nous en séparent, pratiquaient ou honoraient la religion. Ils se fussent bien gardés au moins de l'attaquer sans autres armes que le mépris et la haine, et de la condamner sans la connaître.

Mais, puisque tant de savants partagent aujourd'hui l'ignorance du vulgaire sur la religion, pourquoi ne point chercher, par quelques mots sur sa nature et son *utilité sociale*, à lui concilier le respect des esprits les plus futiles ou les plus prévenus ?

..... Les plus futiles ! C'est beaucoup exiger de ceux-ci. Trop exiger du pauvre, c'est injustice, inhumanité. Il faut, simplement, lui faciliter les moyens de déposer sa modique offrande, sans la solliciter. — Quant aux esprits prévenus, mais solides, un retour sur eux-mêmes, la réflexion, l'étude, les écarteront un jour de la routine de leurs préventions pour les amener, peut-être, à la défendre et à lui préparer des triomphes.

Nous allons donc le répéter, sans la moindre prétention de définir mieux que l'on n'a défini.

La religion est l'expression des rapports nécessaires entre le Créateur et ses créatures intelligentes, puis entre ces créatures elles-mêmes.

De là l'importance extrême pour la société de cette loi par laquelle le Créateur, enseignant à ses créatures et leur origine et leur but, leur impose le devoir de marcher concurremment vers ce but par une route clairement tracée.

La règle ou la loi de tout être intelligent, la loi suprême de toute société composée d'êtres intelligents, réunis dans un même intérêt et dans un même esprit, c'est donc la religion ; et sans cette loi d'une indispensable nécessité rien au monde n'est plus, si ce n'est la désolation du doute et de l'anarchie : tout flotte au hasard, l'arbitraire devient le tyran du monde et la violence est raison. Rendant toute autre sauve garde illusoire, elle seule produit, protège et conserve. La volonté de l'homme social ne lutte contre cette vérité que pour finir par l'embrasser à la suite de convulsions désastreuses. Jamais, enfin, cette vérité ne s'est relevée plus glorieuse et plus forte qu'après les combats qu'elle a soutenus ; comme si nul autre but plus spécial n'était assigné aux révolutions des empires que d'en pénétrer les hommes en les y rappelant par les preuves multipliées de sa puissance.

Si donc nulle bouche humaine ne saurait nommer une société possible sans religion, rien n'amène mieux à concevoir les assauts que la religion dut subir de la part de ces esprits entraînés au renversement de l'ordre social, tantôt par un inexplicable aveuglement, tantôt par une dépravation qui les pousse aux profits et aux voluptés du désordre.

Ce fut donc par une ligue formée de ces deux sortes d'hommes que la religion, raison du pouvoir(1), se vit généralement accusée de tous les actes de déraison, c'est-à-dire de tous les abus commis par le représentant du pouvoir.

(1) Nous croyons que la suite de cet écrit explique et appuie des vérités que peut-être certaines personnes regardent comme douteuses et hasardées.

Identifier deux choses distinctes : la cause et l'effet, Dieu et le pouvoir social ; puis, par la haine et le mépris de l'être humain, armé d'un pouvoir quelquefois exorbitant et insensé, inspirer contre le pouvoir même les sentiments que méritent l'abus et l'usurpation ; rejeter ensuite cette haine et ce mépris sur Dieu, pris en défaut dans sa sagesse, où le plus mince philosophe aimait à le poursuivre, voilà ce qui fut fait. — Une fois Dieu détruit, que devenait le pouvoir ? Par quelle *raison* le justifier ? Et, le pouvoir abattu, la société tombait aux mains des sophistes.

Sous les auspices de telles haines, apparut en ce monde, parmi les fausses doctrines où se cachaient des pièges si perfidement tendus à la société, une des plus désastreuses dans ses effets : la doctrine du droit divin, attribuée par les novateurs qui l'avaient forgée à deux sortes d'hommes ardents à s'en emparer comme de leur œuvre : les uns passionnés et violents, les autres droits et simples.

Ces derniers la défendirent avec une aussi naïve intrépidité que s'il se fût agi, dans cette maxime erronée, du principe même de leur existence.

Quoi de plus absurde, cependant, aux yeux de la raison religieuse, que cette idée de placer Dieu tout vif, en quelque sorte, sous les apparences de l'homme, et, par une suite inévitable du raisonnement, de rendre infinie comme la Divinité cette autorité qui doit être bornée comme l'homme.

Institué dans les intérêts de l'homme, le pouvoir ne doit-il pas s'approprier à la nature humaine, *forte, grande, majestueuse*, mais enfin *limitée* par son essence ?

Ce qu'il y a de divin dans le pouvoir, ce n'est rien de

plus que ce qu'il y a de divin dans la nature de l'homme : son origine. — Et la destination du premier est de prêter ses forces à cette nature, essentiellement sociale et *perfectible*, mais *non point parfaite*, ni par conséquent soumise à une *forme invariable* de société.

Pénétrés de ces vérités, ce fut en vain que les amis clairvoyants et sincères de la religion et de l'ordre social renièrent, dans ses écarts, la doctrine du droit divin. Ici l'on refusa de les croire ; là-bas, même de les écouter, et, pour la masse compacte des ignorants, tant en religion qu'en politique, la haine des vérités religieuses se convertit en aversion de l'ordre politique, et toute aversion de l'ordre politique s'accrut et se fortifia de la haine de la religion.

Et voilà comment les institutions religieuses et les institutions politiques, indispensables l'une à l'autre dans l'ordre naturel de leurs rapports, pour être et pour durer, se trouvèrent, *par une suite de funestes malentendus*, violemment opposées dans les esprits.

Plus de religion, puisqu'au sein de tant d'abus elle constitue le plus illimité des despotismes, voilà quel fut le cri ; et plus de *pouvoir réel*, ou indépendant des volontés du *nombre*, puisque, en dépit de sa mansuétude d'apparat, ce pouvoir conserve et réchauffe, sous le feu sacré de l'autel, le germe de la plus abjecte servitude, toujours prêt à poindre et à se développer.

Quelle distance affligeante entre ces erreurs si perfidement accréditées et la vérité si facile à reconnaître dans sa simplicité : examinons.

Le premier objet du pouvoir étant de constituer par sa

propre existence, puis ensuite de conserver la société, composée de ces deux principaux éléments : pouvoir et sujets, on conçoit, de la part des vérités génératrices des institutions politiques, une invincible tendance à s'accorder avec les principes des institutions religieuses. En effet, la religion et la politique ayant toutes deux l'homme pour terme, il serait difficile de ne point admettre entre l'une et l'autre de fréquentes nécessités de rapports.

Une réflexion rend évidente à l'esprit cette nécessité : c'est que si l'ordre, la force, l'union ont leur essence dans l'unité, la politique, de qui la société exige ces biens, se voit obligée de les emprunter à la religion, qui seule possède l'unité.

La religion seule la possède, parce que, seule, elle fonde l'autorité et que l'autorité qu'elle fonde brave toutes les attaques du raisonnement, étant celle de la raison même, ou de la vérité connue (1).

Les nations infidèles de l'antiquité nous ont appris par leur exemple qu'il suffit d'effacer de ce monde la vraie religion, pour que toutes les intelligences se sentent libres du frein qui, en les assujettissant, les modère, les coordonne et les unit.

C'est assez de la bannir pour que la vérité, qui est la règle sur laquelle toute déviation se redresse, disparaisse,

(1) Une vérité connue n'est point pour cela parfaitement comprise. Exemple : ce marbre que je touche est dur : voilà une vérité ; j'y crois. — Mais pourquoi est-il dur ? Parce que ce marbre est un solide. — Mais pourquoi un solide est-il dur ? Mystère ! ou , *Dieu l'a voulu*. — Cela empêche-t-il cette proposition d'être une vérité connue : ce marbre est un corps dur ?

brisée en éclats; pour que, cependant, tout homme qui se bornerait à la simple prétention de raisonner, prétende, sous l'inspiration de son orgueil, la posséder tout entière (1).

Nous avons su des philosophes du paganisme combien la raison diffère d'elle-même, lorsque c'est de l'esprit humain qu'elle reçoit ses titres et son nom!

C'est la mort des grandes vérités religieuses et sociales qui a jeté cette confusion babélique dans le langage de la sagesse païenne; qui a maculé des plus étranges folies la raison des sages les plus éminents. — Poursuivez, au contraire, la philosophie des chrétiens dans les sciences physiques, morales, politiques, religieuses (2) : elle *est une partout*; partout d'accord avec elle-même dans chaque sage, partout d'accord avec la sagesse d'autrui chez les différents sages; elle part de l'être qui a formé les intelligences pour aboutir à cet être.

Détruisez d'erechef le faisceau de vérités que la religion relie, et le premier résultat des *opinions*, offertes en guise de croyances par les docteurs qui les conçoivent et les professent, c'est de donner naissance, *chacune*, à un *principe d'action différent*. Cette proposition demeure incontestable, s'il me prend fantaisie de soutenir qu'il entre dans les

(1) Se rappeler les folies des philosophes païens; les folles et monstrueuses croyances des sectes juives; les dissidences, toujours croissantes, des sectes protestantes; leurs extravagances quelquefois incroyables! telles que les *revivals* (voir les *Descriptions modernes de l'Amérique du Nord*), *Camp-meetings*. M. Chevalier, vol. 2, p. 174, etc., etc.

(2) Cuvier, Wiseman, etc., etc., etc.

habitudes humaines d'agir en raison inverse de la croyance : d'admettre, par exemple, la nécessité de se mouvoir pour se porter d'un lieu vers un autre, tandis qu'on s'opiniâtre à se tenir dans une immobilité complète, malgré le désir d'avancer.

Enfin, comme l'histoire de la constitution et des révolutions des Etats nous enseigne que les formes politiques et civiles affectées par les réunions d'hommes ne sont que la conséquence et la traduction plus ou moins parfaites de leurs croyances, il résulte de l'absence ou de la diversité systématique des croyances, une impossibilité radicale de réunir en corps les individus autrement que pour les opposer l'un à l'autre, soit par les intérêts, soit par le raisonnement (1).

Toute forme de gouvernement arrive dès lors à ne plus présenter qu'une forme légale de combat, où les forces d'un Etat se neutralisent l'une par l'autre, et où *la constitution même du gouvernement détruit la constitution de la société*. En effet la constitution de la société ne subsiste que dans l'union, tandis que celle du gouvernement provoque l'opposition des hommes par l'opposition des principes, qui devient mode ou règle en politique dès qu'elle le devient en religion.

Une conséquence extrême et aussi facile à comprendre aujourd'hui par la vue que par le raisonnement, c'est que l'opposition admise, recherchée même comme principe dans l'Etat, aussi bien que dans la religion, descend pe-

(1) Voyez à ce sujet M. de Bonald, *Mélanges*, vol. 1^{er}, *Œuvres*, vol. 10. Paris, 1849, chap. de la philosophie morale et politique au XVIII^e siècle. 6 octobre 1805, p. 107.

tit à petit jusque sous le toit domestique, parce que les mœurs publiques, pressant de tout leur poids sur les mœurs de la famille, les étouffent et les anéantissent pour s'y substituer.

C'est alors que tout royaume tend à finir, comme ont fini les Gaules, sous l'empire de ce principe de division universelle accusé par César, et sur lequel, dans notre revue des nations barbares, nous avons si fortement insisté, parce qu'aucun historien ne nous a paru s'en frapper assez vivement. C'est à-dire que, les choses une fois poussées à ce point, la langue de Babel devient le langage du pays; l'individualisme succède à la famille; les partis ne connaissent plus qu'eux seuls dans l'Etat; l'individu ne connaît plus que lui sous le toit commun; et toujours, au sein de cette anarchie croissante, l'égoïsme va se fondant sur la raison du principe admis: *la raison individuelle*, base du protestantisme politique non moins que du protestantisme religieux.

Et que l'on veuille y réfléchir un instant : par quel subtil et risible sophisme, si l'on impose silence à la parole d'un Dieu qui *commande l'obéissance pour créer la liberté* par la règle, légitimera-t-on l'existence et l'action du pouvoir, dont *la mort est celle de la liberté au profit de la licence*? De quel droit sérieux tous les hommes réunis exigeraient-ils de moi le sacrifice d'une goutte de sang, d'une obole? En fait de droit et d'autorité, un égal et un égal forment deux égaux; mais des millions d'égaux peuvent-ils former un supérieur?

Si le lien qui m'unit à Dieu d'une part, à mes semblables de l'autre, vient à se rompre, tranché par le glaive du

raisonnement humain, inexpugnable dans mon égoïsme, je commence à défier la raison des hommes de m'y atteindre ; j'y reste seul, unique objet de moi-même, mon principe et ma fin. — Tout être qui raisonne suit mon exemple, et la société n'est plus qu'un pêle-mêle de monstres.

Comment l'homme cédera-t-il donc à l'obligation de fléchir et d'accepter la qualité de sujet, sinon par la volonté de celui qui, l'ayant créé social, a dû jeter les bases de la société, et nécessairement introduire dans l'organisation sociale la règle des hiérarchies, donnant au pouvoir, quelle qu'en soit la forme, sa sanction et sa force ? Comment fléchira-t-il sinon devant la sagesse de l'être qui, ayant créé le pouvoir et le sujet, a forcément tracé dans sa loi les vérités propres à diriger leurs actes ?

Il faut que la loi de Dieu nous soit rendue pour que nous voyions naître d'une croyance commune, et vivre dans leurs rapports naturels, les deux êtres dont l'union constitue la société.

La religion ! voilà donc notre maître dans la vie civile et politique ; voilà donc le générateur, la source des institutions sociales ; mais dans les sociétés sagement organisées elle crée ces institutions sans s'y confondre et se garde bien de les produire pour les absorber.

Tout subordonner, dans l'Etat, aux institutions religieuses, ce serait trop oublier la nature, les passions de l'homme. Ce serait confondre deux choses essentiellement distinctes : le temporel et le spirituel, attenter à la liberté humaine, transformer le pouvoir en califat, tuer le monde dans son esprit. Mais aussi, reléguer les institutions religieuses dans la classe des inutilités, ou les repousser au dernier rang,

n'est-ce point intervertir l'ordre des choses, placer la cause après l'effet, amoindrir, avilir, répudier le principe même de la civilisation? Or, dans cette trinité d'institutions religieuses, politiques et civiles, humainement considérées, l'égalité nous paraît être le seul état qui convienne à chacune, parce qu'il en assure la liberté, la valeur et la durée. Nous entendons une de ces égalités qui n'excluent point la préséance.

En s'efforçant de briser, lorsqu'elles se rencontrent, les institutions qui servent de rempart aux vérités religieuses et de détruire le principe qui les coordonne avec les institutions civiles et politiques, on ne réussirait qu'à créer dans l'Etat deux catégories distinctes et hostiles; et dès lors quel spectacle affligerait les regards? — L'homme *véritablement* religieux, c'est-à-dire, la plupart du temps, l'homme de l'intelligence la plus nette, et, sans exception, de la volonté la plus ferme et des affections les plus pures, ne pourra rester à la fois homme de convictions pratiques et citoyen. — Expliquons-nous : cela signifie que les lois antireligieuses, à mesure qu'elles parviennent à s'établir, le condamnent à se sentir frappé dans ses droits, apanage de sa liberté méconnue; car, sous l'empire des idées qui s'introduisent, les droits disparaissent, absorbés par le despotisme, et ne sont plus bientôt qu'un salaire infamant offert à la servilité de sa conscience. Entraîné, tantôt par ses devoirs et tantôt par ses droits, à parcourir les phases de la vie politique et civile, il voit sa route bordée d'abîmes et semée de pièges. — Que va-t-il faire? Les ordres dictés par sa conscience combattent les devoirs que lui impose, nous allions dire sa qualité, disons plutôt sa charge

de citoyen, sous le joug d'un pouvoir vivant d'usurpations; ou bien sa conscience répugne au mode de jouissance des prérogatives attachées à l'accomplissement de ces devoirs. — Inébranlable, cet homme de bien se maintient droit et ferme au milieu des chutes honteuses de tout ce qui l'entoure, et la société telle qu'elle nous est faite n'accorde qu'une récompense à sa vertu, c'est de le déclarer indigne! Son intelligence devient l'asile où se conserve, inviolable, le dépôt des principes sociaux; et, pour lui rendre grâce de cette courageuse fidélité, la société dont il conserve intact le principe vital lui crie anathème. — Droits, honneurs, puissance, tout le trahit; tout passe d'un seul côté, du côté de la force matérielle, qui sans cesse tourne, change, se modifie; du côté de la volonté humaine ou de l'arbitraire, ce qui signifie hors des règles essentiellement stables ou divines. — Rien alors semble n'être laissé à ces principes qui du haut de leur majesté se rient des révolutions du temps; rien à ces vérités immuables auxquelles le cercle plus ou moins agrandi des déceptions humaines finit cependant tôt ou tard par ramener les peuples.

Le gouvernement doit être, par essence, clairvoyant, pur, probe, fixe; comment le voyons-nous travailler à l'accomplissement de ce devoir? C'est en tenant à l'écart l'intelligence si elle se soumet à la conscience comme à son guide suprême et unique; c'est en dépouillant de leur nom, pour le prostituer à la parodie des vertus, la probité, le désintéressement, les volontés à l'épreuve; c'est en offrant, avec toute l'impudeur d'une corruption systématique, les biens dont il dispose au doute, à l'incrédulité, à la perversité rendue redoutable par le talent ou l'in-

fluence, à l'apostasie surtout, qui frappe dans leurs clefs de voûte les citadelles de ses antagonistes. En un mot, sous un tel régime, toute la puissance avilie ne semble plus qu'un prix offert à l'imbécillité ou à l'infamie.

Ainsi donc, premier résultat : deux peuples en un. L'un qui mérite et qui souffre ; le deuxième qui, dans les vertus par lui reniées ou mal comprises, ne veut voir ou ne voit qu'un hypocrite étalage, insultant à sa pauvreté morale, et qui, possédant la jouissance exclusive des biens et des droits communs, s'attache avec une jalouse vigilance à la défense des profits de son usurpation.

Deux peuples en un : le premier s'étudiant à féconder le sol de ses sueurs et à faire germer dans le champ du public les vérités génératrices du droit commun et de la prospérité sociale ; l'autre, ennemi des personnes du peuple rival et s'industriant à rendre à ces personnes tout le mal qu'elles font à ses doctrines, en les éclairant au foyer de leurs lumières.

Est-ce au sein d'une nation si profondément divisée que régnera le calme ? Non ; les peuples ne se mettent au repos que dans les conditions de leur perfectionnement ; la première de ces conditions, c'est l'ordre, et l'essence de l'ordre, l'unité. Point d'unité, point de paix, et point de franche unité d'action sans unité de croyance. Voilà ce peuple à l'intérieur. Voyez-le maintenant au dehors. — Sa vie est dans sa force. Eh bien ! la force des volontés, comme celle des corps, réside encore dans l'union. — Où donc, et par quelle voie saisir l'union au milieu des déchirements et des luttes dans lesquelles ce peuple s'abîme ? Vous appelleriez donc la violence pour suppléer à la force ; et la fin

de la violence, c'est un rapide et douloureux épuisement !

Il existe une incontestable gravité dans les déchirements produits par le mépris ou par la haine de la religion, soit que ces sentiments partent de l'âme des sujets, qui ne peuvent y donner cours sans s'attaquer aux forces vives du gouvernement ; soit qu'ils procèdent du pouvoir dont les mauvaises passions ne trouvent à se satisfaire qu'en anéantissant dans la vertu le nerf et les richesses de l'Etat. S'il arrive que plusieurs religions, que des sectes rivales se partagent *les citoyens épars* sur la surface du territoire, ce sont encore des dangers sérieux et toujours à la veille d'éclater, qui menacent le royaume jusque dans son existence. Notre histoire a rendu cette vérité trop frappante pour que nous résistions à l'utilité d'y puiser un exemple. Si nous différons, c'est afin de le faire servir encore à justifier plus d'une assertion et plus d'un principe. Mais, quoique plus facile à résoudre par le *remède héroïque d'une séparation*, est-ce avec une intensité moins forte que ces désordres se manifestent lorsque quelque fatale combinaison accouple sous un même sceptre des *provinces* ou des *peuples* de confessions différentes ? Il nous semble qu'alors, entre les calamités imminentes, l'alternative est terrible ; — la voici :

Tantôt une funeste indifférence, plus rare en ce cas, il est vrai, et plus contraire à la nature humaine que dans les Etats de croyance à peu près homogène, s'étend des vérités religieuses aux devoirs qu'elles imposent, et de ce moment il ne subsiste plus de la religion que le nom, que de vains dehors. — Elle n'apparaît plus que comme ces monuments vides et sans usage, comme ces ruines dont les peuples modernes laissent debout les pans déla-

brés pour relever par de pittoresques oppositions la jeunesse de leurs édifices, pour jalonner leur marche et leurs révolutions dans le cours des siècles, pour offrir un irrécusable témoin à l'histoire, un cénotaphe au génie des vieux âges. C'est alors que le rôle antérieurement rempli par la religion laisse éclater toute la puissance des contrastes dans les affreux ravages qu'exerce sa mort, nous voulons dire dans les ravages que, sous des termes moins alarmants, l'indifférence en matière religieuse exerce dans les sociétés qu'elle infeste. Il faut voir le peuple dont elle désole l'intelligence par le vide qu'elle y orée, condamné à la faiblesse, à l'agitation, se fatiguer d'un repos où la paix n'est plus, chercher pourtant un point d'appui qui se dérobe à ses idées, et versatile et passionné pour tous les systèmes les courir, les poursuivre tour à tour, et à en perdre haleine; les remplacer coup sur coup, l'un par l'autre, parce qu'à défaut des lois immuables il ne reste à l'homme que l'arbitraire, et que l'arbitraire renverse ces règles nouvelles aussi facilement qu'il les élève. Ouvert dès lors à toutes les révolutions, ce peuple en devient le jouet et roule sans cesse de chute en chute, comme un homme vide de convictions et de croyances consume ses jours à varier, et ne retire son esprit d'un abîme que pour le laisser choir dans un autre abîme.

Tantôt si, maudissant l'indifférence dont il sait les dangers, ce peuple à double corps apprécie la valeur d'une croyance, chaque dissident milite pour le triomphe de la sienne; car, soit conviction, soit routine, soit intérêt ou orgueil, chacun place la vérité dans sa foi. Et cette vérité, c'est celle de *principes contraires*, dont les conséquences

s'étendent et se ramifient dans la vie politique et civile.

Dès lors, entre les deux peuples juxtaposés, planent de perpétuels ombrages. Des soupçons éternels de prosélytisme, des craintes d'empiétement et de tyrannie préoccupent leurs veilles et fatiguent leur repos. Deux camps ennemis forment l'Etat; vérité d'autant plus sensible qu'on a rarement vu, sans le secours de la force ou de la ruse, s'agglomérer les parties diverses d'un empire composé de peuples dissidents.

Un arbitre, il est vrai, le gouvernement, le prince, s'élève pour modérer les prétentions exorbitantes, pour imposer un frein aux ardeurs téméraires. Mais le plus souvent, entraîné par les vices de sa position, par les infirmités du pouvoir humain, lors même que ses véritables intérêts et ses devoirs lui crient de calmer les irritations du mal, il ne se trouve propre qu'à l'aigrir.

Osons, pour un instant, nous constituer son juge. Son impartialité, à l'égard de ses sujets, brillera-t-elle des pures clartés de l'évidence? Vantera-t-on sa neutralité stricte et rigoureuse? Vraiment, c'est à peine si l'on ose offrir cette proposition sous la forme d'une simple hypothèse, pour peu que l'on se rappelle combien les faux intérêts et l'ambition l'emportent sur la vérité et la justice! ou bien, au contraire, si l'on songe que ces deux religions se présenteront presque nécessairement à ses yeux, l'une comme la vérité même, l'autre comme une source d'erreurs, et qu'entre l'erreur et la vérité l'impartialité semble tenir du crime (1)!... Sinon, il faudra supposer un

(1) Le moyen, bien rarement compris, de ne point tomber dans

esprit vicié de ce mépris pour le vrai, de cette fatale indifférence qui, dans les deux cas, ne peut manquer d'inspirer un si violent dégoût à des hommes d'une foi zélée.

Et comment se figurer que, si le prince résiste par la vigueur de son intelligence, il ne se laisse pas emporter aux mouvements de son cœur ? Comment admettre une neutralité parfaite, se conciliant avec les mille passions bonnes ou mauvaises qui fermentent dans son âme ? Comment s'imaginer que cet homme parvienne à se placer dans un jour qui ne le rende pas également suspect aux deux partis, et par là même odieux ?

Eh bien ! si nous déclarons impraticable le rôle de l'impartialité, voici le modérateur frappé de mort dans nos esprits. Plus d'arbitre, soit qu'il se laisse guider par la voix de sa conscience, s'il n'est un homme du discernement le plus exquis, de la force d'esprit la plus rare, soit qu'il se livre aux perfides exigences de ce que la politique humaine appelle intérêts, raison d'Etat. Loin de là, tout, jusqu'aux actes les plus innocents, transforme le conciliateur en prosélyte, en partie jalouse et intéressée, en persécuteur, en bourreau. L'esprit de parti qu'il a froissé s'érige en juge et le poursuit jusqu'au fond de sa conscience pour y saisir et y maculer ses intentions, pour les dénaturer avec toute l'âpreté et l'amertume qui caractérisent sa chagrine humeur ; disons plus, pour qualifier ses pensées et leur donner un nom, quelquefois même avant que son intelligence les ait conçues.

une coupable impartialité, c'est de laisser l'erreur et la vérité lutter dans une *sage liberté*, parce que les armes métaphysiques de l'erreur ne sont point égales à celles de la vérité.

N'importe, après tout, le caractère que revêtent les hostilités dans les deux camps, nul événement ne saurait allumer dans l'Etat les torches de la discorde religieuse, sans que le parti vers lequel a penché le prince réponde à ses avances par la manifestation de toutes ses sympathies et l'action de toutes ses forces ; sans qu'il entraîne le prince de toute la violence d'impulsion naturelle aux masses. Ce sont là les temps où la société sent éclater dans ses entrailles une guerre dont elle paye de ses prospérités les succès comme les revers. Que les avantages se balancent, que la lutte se prolonge, un mal inévitable la mine et la consume ; et s'il arrive qu'une incontestable supériorité se déclare de l'un des côtés rivaux, c'est alors, comme cela se vit pendant des siècles dans la Grande-Bretagne, tout un peuple qui se fait l'instrument de l'oppression d'un autre peuple.

Mais l'imprévu vient nous saisir ; un événement fortuit déplace le pouvoir et le change de parti. A quoi bon s'applaudir ? Nous trouvons les rôles intervertis, et voilà tout. L'opprimé va perdre son nom, nous l'entendrons appeler oppresseur. Telle sera la dénomination du plus fort, tel sera son caractère inévitable, sinon dans la réalité des faits, au moins dans l'opinion du plus faible. Toute la révolution se borne à un mot ! Puissante consolation pour la société, dont l'existence régulière ne peut se concevoir hors de l'union parfaite de ces deux moitiés hostiles !

Entre deux partis qui n'ont de commun que leur défiance ou leur haine mutuelle, les seuls liens sont des fers ; et lorsque des peuples éclairés et forts portent des fers, une secousse les brise. Voilà l'histoire écrite ou fa-

ture de ces Etats que deux religions divisent, et que deux peuples antipathiques se sont vus contraints de former.

Avez-vous vu jamais le prince forfaire aux lois de la peur ou de la tyrannie, laisser quelque liberté d'esprit, quelque lumière aux intelligences, lorsque l'un des peuples, ou seulement l'une des provinces qu'il gouverne ont excité ses ombrages par leurs dissidences et lui ont fait redouter, fût-ce dans les lointains de l'avenir, une de ces brusques et vigoureuses secousses par lesquelles les jougs volent en éclats.

Que l'on ne se figure pas échapper à ces arguments en nous alléguant l'exemple des Etats-Unis d'Amérique : de trop faibles rapports existent entre les gouvernements du vieux monde et cette nation naissante. Là, nul voisin puissant et jaloux, prêt à profiter de toutes les divisions, à les susciter, ne pousse le pouvoir aux abus, par des craintes inspirées ou par des secours offerts. Vainement le faible tournerait-il ses regards vers l'étranger pour lui ouvrir les portes d'un Etat et s'assimiler à lui, s'il le trouvait conforme à sa nature. D'ailleurs, en cette contrée lointaine, la multitude même et la pitoyable confusion des sectes leur est un gage d'indépendance. Nulle ne possède assez de force pour s'imposer à ses rivales, comme cela se vit dans le principe, où les sectes qui dominaient par le nombre portèrent des lois atroces et dominèrent aussi par la terreur (1). Le prince enfin, dans ces régions,

(1) Voyez M. de Tocqueville. — Michel Chevalier, etc., etc., *Persécutions essayées aux Etats-Unis par le catholicisme*, vol. 2, p. 533. — Les deux longs volumes de miss Martineau, *Tableau de la société américaine*, etc., etc.

ou plutôt le tyran , c'est tout le monde : nous voulons dire les majorités, ou ce qu'il y a de plus changeant au monde ; et comme cette tyrannie s'éparpille et se morcelle, le plus fort dans cette commune, dans cet Etat, se trouve être le plus faible dans la commune voisine, dans l'Etat limitrophe. En un mot, celui à qui la force se dérobe prend patience, parce qu'il connaît ses allures vagabondes, et qu'il lui suffit de s'asseoir pour la voir revenir à lui.

Dans cette anarchie des intelligences, dans cet empire de la versatilité, sous ce règne du principe universel des majorités, c'est-à-dire du mode de gouvernement qui incarne la *raison* et le *droit* dans le *nombre*, et rend éternellement variable et flottant ce que l'esprit peut concevoir de plus fixe, de plus immuable; dans cette tyrannie perpétuelle, mais perpétuellement mobile des masses, loin de nous l'idée de voir le signe ou les éléments de la perfection; nous n'y découvrons qu'un soulagement pour les opprimés, fondé sur l'espoir de changements inévitables et prochains; nous n'y saisissons qu'une consolation légère, celle de voir manquer à l'oppression l'ordre et la fixité qui en constituent la durée et la force.

Que les regards se portent donc de préférence du côté de la vieille Europe.

Côte à côte de l'Irlande, livrée à ses inexprimables angoisses, abîmée dans ses mortelles infortunes, opposez l'impitoyable Angleterre! — Murez sous une même domination le Belge, Français de religion, de langue et de souvenir, avec l'opiniâtre, l'industriel et froid Batave. Dites aux catholiques de la ligne du Rhin : Votre souverain, c'est celui de la réformation dont la couronne de

Prusse décore le front soucieux ; et qui, s'efforçant de tuer dans vos cœurs la foi de vos pères, prétend élever sur votre sol, contre la France, le mur d'airain du protestantisme (1). Bénissez donc la main, qui, des pierres vivantes de votre Eglise, s'apprête à construire le rempart de l'Eglise qui vous dévore !

Répétez aux fidèles de la religion romaine, répandus dans les vastes plaines de la Pologne, qu'ils doivent amour et obéissance au fils du schisme grec, armé d'implacables rigueurs contre la foi catholique, et que le Russe, esclave ambitieux, salue du nom d'autocrate. Repoussant le chrétien de la Grèce sous le joug néfaste du croissant, faites-lui savoir de votre bouche qu'à l'aspect du signe du prophète il doit se courber devant le signe de son maître ! Que devons-nous augurer de ces amalgames ? Que dit l'histoire ? Que répètent les prévisions si courtes, mais si sûres du vulgaire, au sujet de ces monstrueuses et infortunées alliances ? N'est-ce point à la suite de ces mariages forcés que les grandes crises éclatent, et que s'écroulent les Etats en apparence les plus inébranlables ? A chaque fracas de ces ruines croulantes, un écho prophétique roule dans les airs ; mais quels gouvernements daignent se soucier de ces leçons si terriblement répétées ? Assez présomptueusement aveugles, pour se figurer que leur sagesse et leur fermeté sauront allier l'incompatible à l'incompatible, ils s'enracinent dans leur folle opiniâtreté, jusqu'à l'instant où les rouages qu'ils ont si laborieuse-

(1) Paroles de M. Ancillon à Guillaume III. — Cazalès, brochures ci-après citées. Le dernier roi vivait lorsque ces lignes furent écrites.

ment montés et lancés dans le mouvement, les saisissent eux-mêmes et les broient.

Non, rien ne nous semble plus forcément vrai que cette parole de l'Évangile : Tout royaume divisé périra ; et nous n'imaginons pas de divisions plus profondes et plus fatales que celles que les religions creusent entre les hommes, si ce n'est les divisions que la religion laisse éclater par son absence. D'un côté, peut-être, c'est le fanatisme religieux avec ses crimes, mais aussi avec ses vertus pour correctif ; de l'autre, le fanatisme du vice et du crime, avec la fatale doctrine du néant pour stimulant et pour avenir.

Principe de l'action, maîtresse et souveraine de l'intelligence, la croyance guide et détermine tout être pensant. Je suis musulman, le dogme de la fatalité me domine ; je me garderai bien de me fatiguer à lutter contre les inévitables arrêts du ciel.

L'empire s'écroule et la terre d'Europe va lui manquer ! Un patriotisme fiévreux ébranlerait vos nerfs ; le désespoir exciterait vos plus héroïques efforts... Insensé ! que sert de s'épuiser à repousser ce qui doit être ? Tout cela devait être ! cela était écrit là-haut !... Alla ! Alla ! béni soit ton nom... Mes dernières volontés dirigeront ma dépouille mortelle de l'autre côté des flots du Bosphore, vers la terre d'Asie, séjour assuré des fils du prophète. Je me suis mis d'accord avec la nécessité. Maintenant donc, impassible au sein des crises, je me retourne sur le duvet de mes tapis, je laisse tourbillonner, sous les plis de mon turban, la fumée de mes parfums ; je m'étends, je m'endors dans mon apathie, je déteste d'une haine cordiale tout chien à

visage d'homme, incrédule aux doctrines du prophète. Avidé des félicités célestes, je tue saintement mon semblable selon la chair, parce qu'il n'est point mon semblable selon l'esprit. Enfin, plein de mépris pour l'indignité d'un sexe créé sans âme, je me livre avec ardeur au torrent des voluptés sensuelles, qui ne peuvent être un mal sur la terre, puisqu'elles sont un si grand bien dans les cieux, où les houris me préparent des noces éternelles.

Scythe, Saxon, Scandinave, j'adorais Odin en rassasiant mon fer de carnage, et le céleste Walhall ne s'ouvrait devant mon ombre, qu'autant que le sang humain avait largement ruisselé sous mes coups. Scandinave donc, je voyais dans l'homme ma proie, dans la bienveillance mon ignominie.

Je ne suis né Juif, ou plutôt, car la naissance ne fait pas la foi, je ne professe les saintes et inviolables doctrines du Talmud que pour haïr au delà de toute mesure commune de haine, le Nazaréen, persécuteur des tribus dispersées. Mon visage trompe le gentil qui m'appelle son frère (1), j'attends le Messie, dont il prétend que mes pères ont cloué les membres au gibet. Quelque langue que je parle, ma patrie ne peut être où fut mon berceau; je ne m'attache à aucun climat, je n'aime aucune terre, toute résidence ne m'est qu'une étape, le musulman sème encore sur le sol où je récolterai sans labeur, Jérusalem captive gémit sous le sabre. Mais j'attendrai. Ma race est patiente. — Il tonne! Le Messie va descendre des nues pour me conduire à la sainte montagne de Sion; et, dans

(1) Voyez les savantes et curieuses lettres de l'ancien rabbin Drach.

sa marche triomphale, il écrasera la tête des nations qui me maudissent, et auxquelles je rends avec usure haine pour haine.

Si j'embrasse avec ardeur les maximes du protestantisme, c'est que ma raison, trop hautaine pour avouer son insuffisance et sa dépendance, ne se contente point d'agir, elle prétend dominer; c'est que se déclarant souveraine, juge suprême de ses pensées, de ses actes, de toutes les croyances humaines, et docile seulement à mon orgueil, ce qu'il voulait elle l'a voulu. C'est que ma raison, isolée, fière de la souveraineté dont elle s'est à elle-même révélé les titres, traite de blasphème contre le Dieu qui l'a créée et d'insulte contre elle-même, la loi qui prétend lui imposer, au nom du Christ, *la raison universelle* manifestée par les représentants de l'antique Eglise. C'est que tout pouvoir lui pèse, lui répugne, si elle ne s'accorde, en le reconnaissant, le droit de le discuter, de se constituer *le juge et le régulateur de son souverain*. A quiconque veut m'imposer un joug au nom de la religion, de la raison ou du pouvoir, je réponds par cette parole que mon semblable oppose à la mienne pour se dispenser de s'unir à moi : *Je proteste!* Car je veux qu'on le sache, ma devise dans l'ordre religieux, moral et politique, se résume en ces deux mots : indépendance suprême (1).

(1) A quel degré d'absurdité, d'extravagance et d'immoralité peut et doit conduire, dans les sectes protestantes, ce principe de la souveraineté de la raison individuelle, ou de l'indépendance suprême, qui est le principe *essentiel* du protestantisme. Voyez, par exemple, dans le fatigant ouvrage de miss Martineau (Société américaine) les rapistes, les trembleurs, qui ne sont point les quakers, vol. 1^{er},

Qui sait si, fatigué des vaines agitations de mon esprit, je ne finirai point par demander un refuge et un port de salut à la religion catholique ? Car, ballotté dans le vide de mes opinions, je cherche avidement un guide certain, infaillible, qui pose mes pieds sur le roc ; il n'est nulle part où il est là. Antipathiques les unes aux autres, toutes les écoles philosophiques, toutes les religions, toutes les sectes, se sont attaquées l'une l'autre ; elles se sont l'une à l'autre porté des coups mortels, ou le temps en a fait justice, toutes ont succombé. Elle seule, aînée de toutes les doctrines, ennemie de toutes celles qui refusent de la reconnaître pour principe et pour source, liée à l'origine du monde par un lien qu'aucun siècle n'a pu rompre, parce

p. 333-4-5-6-7, les unitairiens, etc. Dans ce pays livré aux sectes, qui par cela seul qu'elles sont sectes cessent nécessairement d'appartenir au catholicisme, et appartiennent nécessairement au protestantisme ; dans ce pays de secte, ce qui frappe, surtout, c'est ce qui manque au clergé : la foi — Le sel s'est affadi ! — Je renonce à décrire ces orgies, ces bacchanales religieuses qui deviennent si fréquentes sous le nom de *revivals*, la plume spirituelle de mistress Trollop en a tracé quelque ébauche. « Des *camp-meetings*, dit M. Chevalier, enlevez le banc d'anxiété (dont les scènes ont un caractère convulsionnaire et hystérique, p. 169), faites disparaître ces femmes qui palpitent, crient et se roulent à terre, s'accrochent pâles et échevelées, l'œil hagard, aux ministres qui leur soufflent l'esprit saint ; ou celles qui saisissent au passage, à la porte des tentes, le pécheur endurci, afin de l'attendrir, vainement la scène se passera au milieu d'une forêt..... tandis que les *camp-meetings*, tels qu'ils sont, ont le don de retenir les populations de l'Ouest pendant de longues semaines. On en a vu qui dureraient un mois entier (vol. 2, p. 175), etc., etc... » Les bons esprits de toutes les communions voient qu'il n'est plus que le catholicisme pour réformer la réforme !

que la vérité, *qui est une*, doit dater du jour où le premier esprit fut créé pour en recevoir la lumière; elle seule conserve, au sein de ses immuables vérités et de sa merveilleuse histoire, la fixité hors de laquelle un éternel orage tourmente mon esprit et mon cœur.

Au jour où le catholicisme s'empare de mon intelligence, tout change au dedans de moi : j'apprends à respecter, à chérir le pouvoir, à comprendre l'absolue nécessité de la soumission, parce que, dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre religieux, je vois que, sans pouvoir et sans sujets, il n'y a plus de société; je vois que, du moment où la société devient impossible, la nature essentiellement sociable de l'homme accuse le plus lourd contre-sens qui ait pu échapper à l'intelligence du Créateur.

Tout s'enchaîne donc, là où la raison domine; et les mœurs, ou, pour dire la chose plus clairement, toutes les habitudes de la vie intellectuelle, de la vie morale, de la vie physique, tirent leur source de nos croyances. Ces croyances nous forment et nous modifient à notre insu; elles créent l'homme que nous sommes; elles nous gouvernent en passant dans nos lois par nos volontés, dont elles se sont emparées, tantôt par une vue subite de l'esprit, tantôt par ces lentes et sûres opérations que l'expérience prépare et accomplit. Bien plus, lorsque nous nous efforçons de les assoupir, lorsque l'âme paresseuse et amollie s'en détache pour se bercer dans un doute flatteur; ou lorsque, dans ses emportements, elle repousse les doctrines qui imposent le frein aux passions et aux sens, nos croyances sont encore là pour dominer nos consciences. Tantôt on les voit

semblables à l'éperon attaché aux flancs du coursier rebelle pour le poursuivre, le frapper et le fatiguer dans ses écarts ; tantôt semblables au mors qui l'arrête et le maîtrise par la douleur.

Autre effet, trop incompris, des croyances, et qui nous en révèle le pouvoir. — Lorsque , les yeux fixés sur un corps que frappent les rayons obliques de la lumière, nous le voyons disparaître, l'ombre se prolonge aux regards et en accuse au loin la présence. C'est ainsi que les croyances ne cessent de guider, par l'ombre qui les suit, les peuples irréligieux et pervertis qui les ont prosrites ; c'est par là qu'il nous est donné de comprendre des vertus réelles, unies chez le même individu à des principes funestes. Heureuse inconséquence de ces hommes entraînés encore par les habitudes d'une éducation morale, ou poussés vers les sentiers battus par cet instinct d'imitation qui réduit les natures les plus réfractaires ! Sinon, comment saisir l'énigme de ces actes chaque jour répétés dans le sens le plus contraire aux maximes désordonnées qu'ils préconisent ?

Si, partout où l'homme raisonne, les croyances obtiennent cet irrésistible empire sur ses actes ; si, porte à porte, elles créent des hommes si différents les uns des autres, hâtons-nous de nous répéter : proclamons, une fois de plus, l'urgence de la plus étroite harmonie entre les institutions religieuses et les institutions de la vie politique et civile, à moins que l'on ne veuille importer la guerre dans les idées pour qu'elle éclate aussitôt après dans les faits.

Il nous semblerait inadmissible qu'il pût se rencontrer,

parmi les honnêtes gens , des esprits assez prévenus , des personnes assez peu patriotes , pour nier l'importance extrême de populariser cette vérité , de la répandre dans les masses , à une époque et dans des contrées où le législateur et la souveraineté sortent des masses.

Etudier les points où ces institutions doivent s'accorder , c'est le devoir de toute intelligence élevée ; la science du législateur , c'est de les savoir. La nécessité de cette science une fois sentie et goûtée par le peuple , il se garderait bien de choisir , pour exprimer sa volonté , les hommes étrangers aux moyens de concilier ces principes , non plus que ceux qui les méprisent.

Quoi qu'il en soit , le moment nous semble opportun d'emprunter à l'histoire moderne les aperçus ou les faits les plus concluants en faveur des vérités dont nous souhaitons si vivement le triomphe. En présence du cours des événements que cette histoire complète au jour le jour , sous nos propres yeux , notre esprit , frappé des clartés que ces faits répandent , se délivre de la fatigue de chercher l'évidence dans des théories ou des systèmes.

ART. II. — *Exemples. — Histoire moderne. — Histoire contemporaine.*

Depuis les jours néfastes de Henri VIII , l'Angleterre s'est constituée le bourreau de l'Irlande et des catholiques. On nommerait à peine une sorte d'injustice patente ou ténébreuse , un genre de torture morale ou physique , que son génie sombre et froidement cruel n'ait inventé , n'ait vainement épuisé pour anéantir , au sein de ses îles ,

le catholicisme, dont la prospérité, si rapidement croissante, étonne aujourd'hui les regards du monde. Et pour quoi donc, on se le demande, cette invincible ténacité de persécutions ? C'est qu'aux yeux de ces hommes, si sages de la sagesse humaine, deux religions sont deux soleils qui ne croisent les feux de leurs rayons que pour embraser le monde. C'est qu'à l'existence des institutions religieuses s'est mariée la fortune des institutions politiques. C'est que l'Etat c'est l'Eglise, et l'Eglise l'Etat. Voilà ce que bégaye en Angleterre la langue toute novice de l'enfance : *Church and State*. Alliance tellement étroite et essentielle aux yeux des membres de la *république aristocratique* de la Grande-Bretagne, que s'aviser de la nier ou de la combattre *sur le sol anglais*, c'est tomber sous l'anathème.

L'histoire de ces persécutions revêtues d'un caractère dont les siècles, à peine, ont vaincu l'opiniâtreté, cette histoire, inséparable de son principe, offre des faits trop incroyables et trop peu connus pour que nous résistions au désir d'en rapporter quelques exemples.

L'Angleterre est le pays de la liberté ; cela se dit, et nous le voulons s'il s'agit des libertés civiles, vers lesquelles nous portent encore de si faibles tendances ; s'il s'agit, surtout, de l'Angleterre anglaise, et non du royaume entier de la Grande-Bretagne. Nous le voulons s'il ne s'agit point non plus de ces hommes qu'elle réprouve, que ses lois flétrissent, que naguère encore elles rejetaient de leur sein, et dont à peine, aujourd'hui, les craintes sérieuses, inspirées par tout un peuple qui se réveille, ont amolli la férocité.

L'Angleterre est la patrie de la liberté !... Il nous appartient de nous en convaincre de nos yeux en les portant au sein de l'Irlande ! De cette île nous transporterons nos regards vers d'autres contrées ; car ce sujet appelle par ses richesses les hommes avides d'exploiter l'histoire.

Si l'Angleterre, malgré le génie indépendant de ses régnicoles, trompe notre attente et persécute ; si la religion réformée oublie, forcément, dans ses actes, la tolérance dont elle réclame les bienfaits à son profit, les principes violés nous en diront la cause.

Empressons-nous d'aborder l'Irlande : l'ère des persécutions s'ouvre, pour cette contrée, avec l'ère de la réforme. Henri VIII a donné le signal, ses successeurs ne laisseront point périr son œuvre.

Ne nous attendons pas à l'histoire sanglante de quelques milliers de victimes isolées ; ce serait trop peu. Une *religion politique* demande le sacrifice d'un peuple entier, on le lui abandonne.

L'Angleterre lance des armées de bourreaux. Le fer et le feu tuent, dévorent hommes, femmes et enfants ! Epargner est un mot impie ! La guerre brûle les maisons et les moissons, rase les villes, désole les campagnes. La famine sévit, la peste survient ; ces trois fléaux s'enracinent dans l'île, se la partagent, ou se succèdent ; et bientôt, en Irlande, le crime capital d'un homme, son plus grand malheur, c'est qu'on puisse le dire Irlandais !

L'arme au bras, des colonies protestantes enlèvent aux naturels les champs que fécondaient leurs pères, et les for-

cent à demander un asile aux antres de leurs montagnes, à ces immenses et froids marais (bogs) qui couvrent des régions entières de l'Irlande; aux bruyères, aux forêts les plus sauvages de cette terre brumeuse. Les confiscations en masse frappent des provinces; les habitants en sont chassés; ou bien on les ramasse, on les cantonne, on les parque comme on parque les grands troupeaux. L'Ecosse puritaine fournit à l'Angleterre ses colons protestants.

Ce n'est point jouer sur les mots de dire que le protestantisme anglais devint une protestation permanente contre la propriété, les droits religieux, politiques et civils, contre la vie même de tout catholique irlandais. Les sectes les plus dissidentes de la réforme s'accordèrent dans l'idée et dans la pratique de ces persécutions !

S'il eût été possible de réaliser le vœu du tyran de Rome et de ne donner à tous les Irlandais réunis qu'une seule tête, l'Angleterre en eût tressailli de joie, et la tête papiste eût bondi d'un seul coup sous son coutelas.

.... Pour Juda, le texte des livres saints nous a dit que les calamités étaient un châtiment et l'avertissaient de tourner les yeux vers son Seigneur. Pour les chrétiens, les infortunes sont ou la peine des prévarications, ou l'épreuve d'une vertu qu'elles fortifient ! Nous ne prenons acte de cette différence, écrite dans la foi des peuples, que pour écarter une injuste accusation et signaler une similitude : c'est qu'au sein des persécutions la multiplication de la race irlandaise fut comparable, en quelque sorte, à celle d'Israël dans la terre de servitude, sur les bords de ce fleuve dont les eaux dévoraient tous ses enfants mâles.

Après une série de désastres et de massacres dont la répétition fatigue le lecteur ; après le règne sanguinaire d'Elisabeth, le roi Jacques I^{er} vint à régner. Ce souverain avait entrepris la tâche ardue de rassasier la convoitise de ses protégés. Obtenir cet avantage, et le faire aux dépens du catholicisme, c'était servir, à la fois, la religion et la politique de l'Angleterre. Car la religion de l'Angleterre était devenue sa politique.

Mais la difficulté paraissait être d'inventer de nouveaux moyens d'extorsion. On y songea ; et, de compte fait, un fléau se trouva manquer à l'Irlande : l'un des plus terribles que la langue humaine puisse nommer, parce qu'il est l'un des plus traîtres et des plus durables..... Elle ne tarda pas à le connaître : ce fut une nuée d'hommes de loi qui vinrent s'abattre sur ce royaume (1). Et bientôt, grâce aux audacieuses, aux sophistiques subtilités de ces légistes, survenus à la suite de si longues années de confusion et d'anarchie, un seul titre de propriété ne se trouva plus qui fût capable de résister à la perfidie de leurs interprétations et à la félonie des juges !

La justice de l'Angleterre déposséda l'Irlande !

Cependant, il restait encore à cette île une province vierge : le Connaught.

Ici nous baissons la voix pour nous exprimer, car nous voudrions épargner un prince que son peuple n'a point épargné.... Les plus sanglants et tyranniques abus de pou-

(1) Il ne s'agit nullement de ces hommes honorables qui utilisent la loi dans l'intérêt de l'opprimé ; il est uniquement question de ces faux fils de la justice pour lesquels la lettre de la loi est un instrument servant à en fausser l'esprit.

voir de Strafford, ministre de Charles 1^{er}, assurèrent à ce souverain la propriété tout entière de Connaught.... De cuisants remords durent poursuivre le prince sur l'échafaud de Whitehall !

Les réactions provoquées par ces systèmes de violence couvrirent de sang et de deuil toute cette terre, vouée au carnage et à la désolation. Les vainqueurs eurent à trembler, leur férocité en redoubla.... L'Angleterre voulut en finir !

Cinquante mille Anglais et Ecossais presbytériens et indépendants furent envoyés avec cet ordre net et précis : « Tuer, massacrer, anéantir tous les rebelles (c'était tout le monde), leurs adhérents et leurs complices ; brûler, détruire, dévaster, piller, consumer, démolir toutes places, villes, maisons où les rebelles ont été secourus et reçus ; toutes les moissons, blé ou foin, qui s'y trouvent ; tuer et anéantir tous les individus mâles et en état de porter les armes, trouvés dans les mêmes lieux (1). »

Aux guerres, aux légistes, aux tribunaux, succédèrent les déportations. Une fois, par exemple, mille jeunes filles irlandaises furent enlevées et vendues à la Jamaïque en qualité d'esclaves (2).

Enfin tout Irlandais rencontré hors de la province de Connaught fut décrété hors la loi ; franchir cette limite, c'était la mort sans jugement.

A la vue d'un catholique, les saints du puritanisme eu-

(1) G. de Beaumont, vol. 1^{er}, p. 53. Voir Lingard, vol. 2, p. 45 ; vol. 10, p. 144. La preuve de ces faits se trouve aux actes du parlement.

(2) Lingard, vol. 2, p. 503. G. de Beaumont, vol. 1^{er}, p. 60.

rent un cri ; ce fut : L'enfer ou Connaught ! Ils en donnaient le choix ; quelle devait être cette province ?

Charles II lui-même, malgré ses promesses aux catholiques, se voyait forcé de céder aux cavaliers et aux presbytériens, également ligués contre la religion romaine. « Tolérer le catholicisme, c'était faire acte d'hostilité contre l'esprit public ; c'était violer les lois qui prescrivaient l'uniformité du culte selon le rit anglican, et portaient des peines contre quiconque adorait Dieu sous une autre forme (1). » Si, nous arrêtant à l'Irlande, nous nous taisons encore sur le sort des catholiques anglais, c'est qu'entre des exemples semblables nous préférons les plus éclatants !

Onze millions d'acres de terrain, selon les évaluations de cette époque, formaient la superficie de l'Irlande. Sur ce total deux millions encore appartenaient à des catholiques. Guillaume d'Orange confisqua la moitié de ce reste ; et cependant l'Irlande n'offrait dans sa population qu'un neuvième de protestants.

Bientôt toute pratique extérieure de culte fut interdite, tout séminaire détruit, tout évêque banni ; car le séminaire et l'évêque eussent alimenté le sacerdoce par la science religieuse et la consécration.

Il est décrété que désormais nul instituteur n'exercera plus s'il ne professe la foi de l'Eglise anglicane ; et de la sorte l'Irlandais aura le choix ou de laisser son fils croupir dans l'ignorance qui le dégrade, ou de lui donner la religion de ses persécuteurs : cette religion que sa foi lui représente comme la mort de l'âme.

(1) G. de Beaumont, vol. 1^{er}, p. 69.

La loi défend au catholique d'acheter une parcelle de terre. S'il possède un cheval de plus de cinq ans d'âge et *valant* au delà de cinq livres sterling, tout protestant peut s'en emparer en lui comptant cette somme. S'il épouse une femme protestante, le prêtre qui l'a marié périra. Hériter, recevoir une donation du protestant, c'est violer la loi, qui le frappe jusque dans les sentiments de la pternité et lui enlève la tutelle même de ses enfants. Mieux encore : il suffit à l'un de ses enfants d'apostasier pour hériter contre sa volonté formelle et lui enlever la plus forte et la plus solide portion de ses biens !

La politique religieuse de l'Angleterre manifeste assez dans ces quelques lignes l'implacabilité de son caractère. C'est que, pour l'Eglise nationale, toute la question se réduit à l'un de ces termes : être ou n'être pas. C'est que toute existence lui semble précaire en face d'une rivale dont les prétentions sont de régner (1) où elle règne, de posséder les esprits qu'elle possède. C'est que l'Eglise, c'était et c'est encore l'Etat (2) ; parce que tous les biens de cette

(1) Spirituellement.

(2) Cependant cette Eglise, si féconde en violences contre le catholicisme, ne peut rien contre l'action délétère de son propre principe. Protestante, elle est réduite à l'impuissance par le protestantisme. Quelle autre lumière que celle des faits jetterait un jour plus vif sur l'influence pernicieuse de religions dissidentes dans un même Etat ! Ecoutez : « Je sais que les préjugés religieux n'ont pas permis qu'un système national d'éducation s'établît en Angleterre, et que le gouvernement a dû retirer, devant l'opposition de dissidents dont le zèle avait réuni *deux millions* de signatures, le bill de 1845, qui avait pour objet d'instituer des écoles publiques dans les districts manufacturiers. » Or, dans ces districts rien n'égale l'excès de la misère, si ce

Eglise, spoliation du catholicisme, forment une réserve inaliénable dont les fleurons sont consacrés aux fils puînés de l'aristocratie gouvernante. Voilà ce qui ajoute à sa volonté, nécessairement intraitable, la puissance de tyranniser.

L'Etat, ou l'aristocratie, en protégeant l'Eglise, protège donc son domaine.

Et l'Eglise, en veillant au salut de l'Etat, telle que la réforme l'a constitué, veille à la prospérité de ses protec-

n'est l'excès de la dépravation et de l'ignorance. L'Âme et Dieu y sont deux inconnus (Voir dans ma brochure déjà citée, *Colonies françaises*, le chap. Comparaison entre diverses sortes d'esclavages, pages 161-172). « Je sais qu'il faudrait un rare courage pour entreprendre, dans un pays si profondément remué par l'esprit de secte, de *séculariser* l'instruction et de l'enlever aux représentants du clergé. *Mais le succès est à ce prix !* » (Léon Faucher, *Ville de Leeds*, 1844.) Résumons. Il s'agit d'enseigner aux enfants leur origine, leurs devoirs, leur destination. Les sectes s'assemblent, se regardent et se disent : Ce ne sera ni vous..... ni celle-ci..... ni celle-là..... personne donc ; sinon ce serait une secte, une Eglise rivale des autres. Point d'interprètes d'une loi religieuse pour former l'esprit et le cœur. Plus de principes religieux, plus de morale, ou une morale imposée au nom de l'homme, dépourvue de droit et de sanction. Car des laïques, s'ils appartenaient à une secte, à une Eglise, donneraient aux dissidents le même ombrage que les ministres mêmes de cette secte... Il restera pour ressource d'aller remuer dans sa tombe Laréveillère-Lepaux, pour y ranimer, à côté de son argile, la poussière de sa religion théophilanthrope, moins vivace que son fondateur !... Mais une religion *naturelle*, dans le sens que l'usage moderne donne à ce mot, offense toutes les religions, car elle les nie toutes, elle n'est que négation ; et l'on voit que la négation de la raison religieuse conduit, en théorie comme en pratique, à l'ignorance, l'ignorance à la dépravation... Voilà qui s'adresse au public.

teurs, au salut du bras de chair sans lequel sa chute ébranlerait l'empire.

En d'autres termes, les frères aînés forment l'Etat, les frères cadets l'Eglise : l'Eglise et l'Etat ne sont qu'une famille.

Tolérer une Eglise dont la foi reste étrangère aux croyances de celle qui domine et qui fait peser sa tyrannie religieuse sur la nation, c'est donc, au point de vue de la politique, souffrir se développer à côté de l'Etat un Etat rival.

Cependant, et comme les passions humaines dépassent toujours la limite de leurs calculs, un fait remarquable frappa les esprits observateurs : c'est que, lors de ces temps néfastes, à l'époque des plus atroces persécutions, « l'objet religieux était perdu de vue, tandis que les avantages matériels qu'on en tirait ne cessaient d'être vivement sentis (1). »

Si nous nous arrêtons à la date actuelle, il nous serait permis de dire qu'un siècle entier de faveurs et de privilèges concédés à ce peuple n'effacerait point la trace de ses longues et ineffables tortures ! On en jugera par le spectacle que l'Irlande offre au monde !

C'est un spectacle unique : celui d'un peuple entier dont l'idée ne se présente à l'esprit que par l'idée de Lazare et de Job ; et c'est pour l'avoir vu que nous en portons témoignage.

Demandez à M. G. de Beaumont de vous prêter son livre, et vous y verrez dans toutes les horreurs de sa dé-

(1) G. de Beaumont, p. 119.

tresse cette population chrétienne chez laquelle la misère s'affiche par la nudité du cynisme ! La pudeur en est outragée ; mais que dire, en apprenant que des haillons jetés avec dégoût par nos misérables dans la hotte du chiffonnier trouvent ici des vendeurs et des acheteurs, et se transmettent par héritage ! Que dire en présence d'une pauvreté auprès de laquelle notre pauvreté vulgaire est de l'aisance et du bien-être. Par quelles paroles blâmer un peuple que la famine décime sur le sol dont les lois de la violence ont dépossédé ses pères ! La sévérité prendrait-elle pied dans un royaume où mourir de faim, ce mot qui se répète de bouche en bouche, ce n'est pas souffrir de la disette des aliments et dépérir ; (l'Irlandais ne se plaint pas de si peu !) mais où mourir de faim, c'est, littéralement, cesser de vivre faute de manger !

Venez, et si vous êtes calculateurs, vous compterez par centaines de milliers les Irlandais s'estimant heureux lorsqu'il leur est donné de se nourrir deux fois par jour du tubercule dont se repaissent nos pourceaux. D'autres, plus nombreux peut-être, ne jouissent de cette ressource que deux fois par journée. Le nombre est grand de ceux qui ne peuvent qu'une fois en deux jours apaiser par cet aliment la faim poignante.

Et puis restez, vous verrez enfin une famine périodique dont les derniers jours d'avril ouvrent le cours, et dont les ravages s'étendent jusque vers la fin du mois d'août, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la maturité des pommes de terre. Cette famine moissonne annuellement, par ses effets directs et par les maladies qu'elle engendre, un si

grand nombre de malheureux, que l'imagination s'en épouvante (1).

C'est par cette plaie vive, qu'elle ne songe à fomentier et ne s'efforce de calmer qu'aux jours de ses alarmes, c'est par cette plaie surtout, qu'elle sait mal cacher sous l'or et la pourpre de sa puissance, que l'Angleterre est vulnérable. Cette plaie, la plus cruelle peut-être que jamais l'humanité ait eu à souffrir, naquit donc, il importe de le constater, du contact irritant de deux religions discordantes renfermées dans l'enceinte d'un même royaume. L'un des deux cultes, pour assurer à l'autre la paix, devait se retirer et céder l'empire. Mais les religions, telles que l'expérience nous les montre, ce sont ou des intérêts, ou des préjugés, ou la vérité dans la conscience ! et ces choses-là ne cèdent jamais ! La plus violente se fit bourreau ; la plus forte par la doctrine et par le nombre se résigna au rôle de victime.

Quelques lignes encore, et la conviction sera complète ! Enumérons d'une plume rapide les persécutions de l'Angleterre contre les catholiques qu'elle renfermait dans son sein. Sinon, tant de lecteurs qui ne savent guère de l'histoire du protestantisme que ce qu'il plut aux historiens protestants de nous en exposer, tant de lecteurs pourraient

(1) Les commissaires de la grande enquête faite en 1835 estiment à trois millions le nombre d'individus sujets à tomber chaque année dans un dénûment absolu.... Des millions qui ne meurent pas de faim ne sont pas comptés. En 1817, les fièvres causées par l'indigence et la faim atteignaient 1,500,000 individus, dont 75,000 périrent (G. de Beaumont).

douter encore de l'esprit qui anima les champions de la réforme.

Réforme, liberté, tolérance, droits de l'homme, fraternité...., et puis en face, de l'autre bord, catholicisme, c'est-à-dire inquisition, auto-da-fé, intolérance, persécutions atroces, universelles : voilà de grands mots inséparables les uns des autres. C'est que des hommes de partis, qui s'appelèrent historiens, réussirent à les grouper et à les unir, comme de nos jours on sait grouper et façonner les chiffres d'un budget.

Nous demandons aux personnes qui se proposent la vérité pour objet, et dont le but n'est point de se fortifier dans leurs préventions bonnes ou mauvaises, de juger, à l'imitation du juge, sur pièces authentiques et irrécusables. Se préoccuper des rumeurs et des passions du vulgaire, c'est se plonger de gaieté de cœur dans les ténèbres.

Mais bornons-nous à leur indiquer la voie (1). Après nous être assez longtemps maintenu dans le domaine des généralités dès le principe, nous ajoutons sans crainte à des particularités d'autres particularités d'un ordre également important.

Au sein de la vieille Angleterre, *old England*, la réforme s'attaque au catholicisme. Voici le cortège des lois dont elle s'entoure.

La peine de mort est décrétée contre le prêtre ou l'évêque

(1) Quelques protestants rendirent à l'histoire d'éminents services par leur loyauté. Lisez, entre autres, le minime et important ouvrage de W. Cobbet. C'est le code des iniquités de l'anglicanisme ! — Consultez les actes du parlement qui s'y trouvent sans cesse cités, les lois anglaises, etc.

qui remplira quelque une des fonctions de son ministère. Mort au prêtre qui dit la messe ou qui confesse ! Mort au laïque qui se confesse ou qui ose entendre une messe !... Mort à quiconque introduit ou reçoit dans le royaume un chapelet, une image, une croix bénite par l'autorité catholique !

Nier la suprématie religieuse du trône, c'est la mort. Une loi débonnaire chasse de l'île le catholique pauvre ; la mort n'aura de droits sur sa personne que s'il rentre dans sa patrie. Les riches resteront, parce que le trésor public s'engraisse des amendes arbitraires dont le juge les épuise.

Quelque heure du jour ou de la nuit que le catholique entende sonner peut être celle où le magistrat et ses aides-bourreaux brisent les clôtures de son domicile, y bouleversent tous les meubles, y violent jusqu'à la couche conjugale, dans le but patriotique de sauver la patrie en découvrant un prêtre, un ornement d'église, un objet de culte ! D'effroyables amendes atteignent le catholique qui refuse de fréquenter le temple protestant ; et le magistrat qui s'abstient de le contraindre à l'abjuration et de le dépouiller de son domaine laisse dormir une loi religieuse.

Embrasser le catholicisme, y attirer une âme, c'est appeler sur soi une sentence qui se résume en ces mots : être pendu, écartelé, avoir les entrailles arrachées.

Les prisons deviennent des gouffres où la putridité de l'air et la faim dévorent les populations catholiques, qui s'y trouvent à l'étroit.

Enfin les aveux extorqués et les dénonciations suscitées par d'horribles tortures grossissent à volonté le nombre des prévenus et des supplices, selon les besoins de sang ou d'or éprouvés par *les saints*.

.... Nous avons hâte de nous arrêter. Laissons, si peu qu'on le désire, et nous y consentons de grand cœur, laissons tout ce passé à des hommes de sang, à des siècles de fer ; gardons-nous de l'attribuer impitoyablement au protestantisme. Plus généreux que les critiques qui ont jugé le catholicisme sur les abus et les crimes commis dans quelques Etats catholiques, abus et crimes qui ne furent jamais et nulle part commis avec cette verve et cette opiniâtreté de barbarie ; plus généreux que ces hommes, ne demandons compte au protestantisme que de son principe et des conséquences antisociales qui en découlent. Nous aimons mieux accuser un principe que nos semblables.

Cependant ce serait erreur de se figurer que chez ce peuple, si cruellement religieux, les intérêts de la politique le cèdent à ceux de la religion. Jugez à l'œuvre.

L'Angleterre proclama la liberté de ses nègres aux Indes occidentales, dans le but trop évident d'entraîner la ruine des colonies espagnoles et françaises (1) par la force de l'exemple jointe à la dextérité des paroles. Puis, cet exemple donné du côté de l'ouest, l'Angleterre permit à sa politique de river, aux Indes orientales, les fers du plus odieux esclavage, de l'esclavage soumis à la loi du paganisme. C'est que, de ce côté, des esclaves lui parurent un instrument indispensable à l'œuvre vers l'exécution de laquelle elle s'achemine en silence, c'est-à-dire le monopole de toutes les productions coloniales. Voilà pourquoi, sur cette terre qui sert de base à son avenir commercial, les licences de sa philanthropie égalent celles de sa reli-

(1) Et la dissolution de l'Union Américaine.

gion. C'est que sa religion est politique, c'est-à-dire soumise à sa politique, qui par là même se soustrait à l'invariable empire des principes religieux. Libre dans ses allures, sa politique peut donc tantôt flatter et pratiquer, tantôt flétrir l'idolâtrie, selon le vent qui souffle et les intérêts qui dominent (1).

Lorsqu'une indissoluble union entre les principes religieux et les principes politiques ne sert point les intérêts de sa cupidité ou de sa puissance, son humeur se montre quelquefois facile, accommodante, on voit l'Angleterre s'humaniser jusqu'aux prévenances. Nul étonnement donc si de temps en temps ses journaux des grandes Indes développent en style élevé à la dignité du sujet l'histoire des agaceries et des coquetteries de ses hauts fonctionnaires aux dieux des peuples qu'elle assujettit ! Que disons-nous ? ces feuilles nous tracent l'histoire des pieuses offrandes de ces personnages aux monstres de métal devant la majesté desquels l'Hindou se prosterne, et dont les formes et la marque rappellent à l'Anglais l'idole de pacotille jetée en fonte dans les fournaises de Birmingham.

Bénéficier par le sacrilège sur les païens des grandes Indes, ce n'est pas moins bénéficier ; et d'ailleurs les intérêts de son despotisme mercantile se lient, en ce point, de la manière la plus heureuse aux idées de la plus extrême tolérance. La religion des idoles n'est-elle point un culte de ténèbres, qui dérobe à l'homme la connaissance des principes sociaux, et, lui refusant la notion de ses

(1) Voir tous ces faits établis dans l'*Emancipation aux Antilles françaises*, 1844, par l'auteur de cet ouvrage.

devoirs et de ses droits, l'asservit à la fois par l'esprit et par les sens? Quel ombrage lui porterait un paganisme dont les fausses lumières aveuglent les esclaves qu'elle veut conduire en laisse et maîtriser? un paganisme dont la chute ne peut s'accomplir que dans les bras de ses pontifes?

Là-bas donc, l'idolâtrie favorise l'établissement de sa politique : elle la tolère. Au sein de l'antique patrie, le catholicisme, en se relevant, renverserait les institutions politiques qui l'ont renversé lui-même : elle l'a voué au martyre.

En un mot, et pour tout résumer, le protestantisme substitue au principe d'autorité la suprématie de la raison individuelle (1).

La logique du protestantisme permet donc de remplacer les principes les plus positifs de l'indestructibilité du pouvoir, ou de la stabilité des sociétés, par le principe le plus fécond de division ou de dissolution qui soit au monde, celui de la prédominance de l'opinion individuelle.

La raison y investit le sujet du droit de juger le pouvoir, et que ce pouvoir se trouve être celui d'un seul, de plusieurs, ou de tous, cela n'importe nullement à la question.

Or, qui juge absout quelquefois, condamne souvent, et prime toujours. Il y a donc urgence, pour ces hommes qui veulent être et durer, en dépit des faux principes où se complait leur orgueil, il y a donc urgence, disons-nous, à donner un soutien à l'édifice social.

(1) Voir ci-dessus, p. 6, alinéa dernier ; p. 7, alinéa premier ; p. 8, alinéa premier.

Mais, incapables de créer le droit ou de le remplacer, les hommes se voient réduits à le suppléer par la force ou la ruse.

Voilà comment nous arrivons à contempler sans surprise, comme en Angleterre, une nation soumise au principe brutal de l'omnipotence parlementaire ! comment nous pouvons voir un peuple qui se glorifie de sa liberté se glorifier de ce qu'il la tue, c'est-à-dire se vanter de laisser saisir à son parlement le pouvoir de tout faire, si ce n'est, restriction modeste ! qu'une fille soit un garçon. En d'autres termes, il n'est plus d'énigme pour nous dans une nation fanfaronne de liberté et sacrifiant les principes dont la stabilité repousse tout arbitraire, pour se confier au bon plaisir législatif d'un corps privilégié.

Mais combien sont déplorables les conséquences de l'erreur ! Cette omnipotence mensongère n'est qu'un pouvoir violent et vivant au jour le jour, car elle ne repose pas même sur la volonté mobile d'une nation : ce serait trop dire ! Elle n'emprunte sa force qu'à la prédominance d'une partie de la nation, qui la confère aux dépens de l'autre ! Ainsi, l'omnipotence parlementaire ne fut, de l'autre côté du détroit, que la prédominance ou la tyrannie de l'église anglicane. Ou bien, ce qui revient à peu près au même, puisque l'Eglise et l'Etat ne sont qu'un, elle ne fut que l'instrument des crimes de l'Etat, de son effrayante grandeur et de ses plaies incurables (1).

Et dans cet état contraire à la nature des êtres intelli-

(1) Voir ma brochure : *Colonies françaises. — Comparaison entre diverses sortes d'esclavage ; l'Esclavage en Angleterre, Slavery in England*, 1844, chez Dauvin et Fontaine, passage des Panoramas, n° 35.

gents, les rapports de pouvoir à sujets ou de sujets entre eux, aussi étrangement faussés que le principe même du pouvoir, cèdent et entraînent dans leur retraite le droit commun, ne laissant plus aux intelligences d'autres notions que celles des habitudes! Rien ne tient plus à rien. L'homme ne peut plus raisonner sans se confondre, parce que le monde qu'il voit répugne à celui que sa raison découvre. La raison, sans cesse irritée, se dessèche; tout devient routine; la logique, à chaque pas désarmée, se fatigue et cède le haut du pavé *aux précédents*, dont le nom se donne comme un passe-port honorable aux injustices et aux absurdités les plus choquantes!

Et s'il nous plaît de changer d'hémisphère, il appartient aux mêmes principes de nous offrir, dans le nouveau monde, un spectacle parfaitement analogue.

Sur le sol de cette Amérique bien réellement indépendante, mais où la liberté n'a d'autre temple encore que la bouche retentissante des hommes qui la méconnaissent (1), le peuple « n'a reculé devant aucune des conséquences du principe de la souveraineté populaire, du moins tant que ces conséquences le flattaient (2). » Ce qui nous paraît très-conséquent; car lorsque le souverain est tout le monde, qui doit-il chercher à flatter si ce n'est lui-même?

Mais nous sommes loin de reconnaître, ainsi que notre autorité se plaît à l'avancer, qu'il n'existe point « un

(1) Voir ma critique de la *Démocratie aux Etats-Unis*, de M. de Tocqueville. *Revue des Provinces et de Paris*, numéros de déc. 1842, janv. 1843, vol. 4.

(2) Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, vol. 2, p. 515.

principe, un seul, même celui de la charité chrétienne, qui fût susceptible d'être indéfiniment passé au laminoir, sans produire, en dernier résultat, l'absurde pur et simple (1). » Car pousser un principe au degré où l'absurde en dérive, c'est le pousser au delà de ses conséquences logiques; c'est le voir où il n'est plus; c'est empiéter en son nom, ou en fausser un autre, ce qu'un principe vrai ne pourrait faire. En effet, il est de leur essence, à tous, de s'accorder et de se fortifier dans une paix mutuelle; et les plus opposés, en apparence, concordent aussi naturellement que la douceur et la dureté dans le poli du marbre. Enfin, le pousser à l'absurde, c'est en sortir pour raisonner contre les lois de la raison qui sont celles des principes.

Mais, en raisonnant d'après un principe vicieux, et c'est là le moyen le plus direct d'en découvrir la fausseté, on arrive naturellement, et sans rien fausser, au riche domaine de l'absurde.

Ici donc on en est « à nier qu'il y ait aucun principe de justice *vrai* en lui-même et par lui-même, et à admettre que la volonté actuelle du peuple est *nécessairement* et *toujours* la justice. On y a posé en fait l'infailibilité du peuple à chaque instant et en toute chose, et par là on a ouvert la porte à la tyrannie d'une minorité turbulente qui se dit le peuple (2). » Telle est la forme démocratique de l'omnipotence parlementaire!...

Mais revenons à notre Europe, et changeons d'Etat.

L'Espagne, la terre de ces héros aux dévouements ter-

(1) Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, vol. 2, p. 315.

(2) Id., *ib.*

ribles, a-t-elle su tenir son glaive dans le fourreau tant que le croissant de Mahomet, brillant dans la patrie de Pélage, réveilla les alarmes des fidèles par ses menaces et ses souvenirs? Elle n'a pu naître à la vie de peuple, à l'unité politique, que par l'unité de sa foi. L'enfantement de cette unité lui fut pénible, douloureux, déchira ses entrailles et la priva d'un sang précieux. C'est que la grandeur et l'utilité du but légitima souvent l'injustice et l'inopportunité des mesures dans l'esprit étroit ou violent de quelques-uns des souverains de l'Espagne. C'est que la turbulence naturelle et quelquefois provoquée des dissidents grossissait, dans l'esprit ombrageux des Espagnols, l'idée du danger toujours apparente à la vue de races isolées par le fond de leurs croyances, sur un sol où la conquête leur avait donné des royaumes!

Mais cette imperfection, inhérente à la nature de l'homme dans tous les temps et dans tous les lieux, c'est la plus forte raison que la sagesse puisse alléguer de le rallier à des principes dont la nature, toute bienveillante, est immuable, et dont *l'accord* se trouve écrit dans la raison des choses; car ces principes, qui représentent des idées de perfection, aboutissent nécessairement à *l'unité*, dans laquelle toute perfection se résume. Et l'unité, gardez-vous de croire que ce soit la confusion! Si toutefois vous en doutez, considérez les diverses facultés de l'homme. Elles forment un seul être; l'une soutient l'autre, la fortifie, et chacune cependant reste distincte!

Nous avons rappelé que la nature de plusieurs souverains espagnols fut violente et bornée. Voilà comment, au lieu de coordonner sans les confondre les institutions

religieuses et politiques par les voies de la douceur et de l'Évangile, l'Espagne, plus guerrière encore que chrétienne par ses habitudes, eut recours, pour opérer cette combinaison, aux expédients de la force : les décrets, les armes, l'échafaud !

Voilà comment s'établit, dans un royaume catholique, « le tribunal redoutable de l'inquisition, à la sollicitation formelle du roi Ferdinand et d'Isabelle, stimulés par le zèle inconsidéré du dominicain Torquemada (1). » Fatal exemple de la confusion des principes que leur nature sépare, et ne doit réunir que par alliances. Ou plutôt, exemple, reproduit par l'histoire de plusieurs nations, de l'absorption du principe religieux par le principe d'une politique erronée !

Nous manquerions à notre sujet en omettant de faire observer quelle faute commit l'ignorance en faisant honneur à la religion catholique d'une institution politique si étrangère à son esprit et à son nom : car son esprit est celui de la douceur et de la persuasion ; son nom, qui définit son être, veut dire universelle ; et le pouvoir de cette institution redoutable, loin d'être universel comme celui des vérités saintes et fondamentales de la foi, fut, grâce à Dieu, aussi borné dans le temps que dans l'espace. Il faut laisser aux hommes ce qui n'appartient qu'aux hommes (2) !

(1) *Art de vérifier les dates* des bénédictins. C'est à des religieux catholiques que je veux emprunter ces justes et sévères jugements (Espagne) !

(2) « Pourquoi dom Jaime Balmes consacre-t-il une partie de son livre à démontrer qu'à l'exception d'un très-petit nombre de moines fanatiques, auxiliaires de l'autorité absolue, le clergé d'Espagne a, de

Institution religieuse, l'inquisition eût servi la religion, en se conformant à son esprit. Elle se fût bien gardée d'emprunter à la religion, comme pour la faire maudire, et ses ministres et son nom, afin de les mettre au service, non point même des intérêts, mais des passions de la politique (1)!

Si quelques pontifes ont pu céder, en ce point délicat, à des considérations étrangères aux véritables intérêts de l'humanité, il ne faut en accuser que leurs passions aveugles ou les imprudences de leur zèle; et il importe de distinguer ce zèle de la foi, dont les doctrines ne perdirent jamais leur pureté sous leur vigilante sauvegarde.

Et puis, dans ces temps de luttes et de guerres interminables où les ténèbres de l'ignorance envahissaient l'esprit de l'homme et le disputaïent aux lumières du christianisme, ou bien à des époques où les ténèbres n'avaient point une seconde fois cédé tout leur empire aux clartés

*tout temps, réprouvé les persécutions du saint office ? Qu'avons-nous à faire des dispositions de telle classe ou de telle autre au xiv^e ou xvi^e siècle ? Et qui songe à demander compte au clergé actuel des institutions violentes suscitées au moyen âge par les luttes des races ou des castes !... Il serait digne de M. Balmes d'établir que, pour fonder le despotisme en Espagne, la maison d'Autriche a eu précisément à combattre les idées et les instincts catholiques. M. Balmes donnerait là un nouveau et très-curieux développement de la thèse qu'il a soutenue contre le protestantisme ; sur ce terrain, nous le croyons, il ne serait pas le moins du monde contredit par l'histoire de son pays....» (Mouvement intellectuel de l'Espagne, par Xavier Durrieu. *Revue des deux Mondes*, 15 juin 1844).*

(1) Nous ne parlons ici que de l'inquisition considérée dans la Péninsule. Appliquée aux écrits, aux erreurs, trouvera-t-on mauvais qu'elle les signale comme un phare signale un port ou des écueils ?

de l'Evangile, on ne doit pas s'attendre à trouver irréprochables les hommes les meilleurs et les plus saints. Si ces hommes appartiennent à la religion par les doctrines qu'ils répandent et dont l'intelligence *finit par dissiper* jusqu'aux plus faibles erreurs, ils sont aussi de leur siècle, qui exige d'eux son tribut; ils ne sauraient se soustraire tout entiers à l'entraînement des préjugés et des mœurs. L'individu ne lutte jamais contre le public sans perdre quelque chose de son terrain.

Si la civilisation chrétienne a fait justice de ces erreurs, observons que les persécutions *modernes* subies en Europe par le catholicisme, au sein des lumières qui nous inondent, démontrent l'impuissance des sectes dissidentes à se corriger à leur tour, *elles qui naquirent pour réformer le monde!* Les règles de charité et de morale émanées de l'Evangile paraissent se soustraire à leurs efforts. Où les puiseraient-elles, ces règles? Est-ce dans l'intolérance de leur fondateur?... Est-ce dans les désordres de leur origine? Où donc, enfin? Dans l'esprit de leurs religions? Mais l'esprit de ces religions c'est précisément de n'en point avoir! ou, ce que d'autres termes peuvent expliquer avec une clarté plus saisissante, c'est de varier avec chaque secte et avec chacun des individus qui les composent. L'arbitraire, ou la négation de toute fixité, s'y trouve poussé à son point le plus extrême!

..... Hâtons-nous maintenant, et laissons passer sous nos yeux, comme un éclair, le souvenir de ces fautes auxquelles l'absorption des institutions religieuses par les institutions de la politique a condamné l'Espagne.

Ferdinand vient de frapper un coup terrible sur le

parti des Maures. L'Espagne se voit affranchie de leur joug ; le royaume de Grenade est dompté..... Toutefois le monarque espagnol redoute encore une puissance : les juifs. Il profite de la terreur inspirée par la victoire pour se délivrer de ses alarmes.

Ferdinand et Isabelle expriment et liguent leur volonté dans un édit. « Tous les juifs auront à recevoir le baptême ou à sortir dans quatre mois de leurs Etats. Cent soixante-dix mille familles, ou cent vingt mille, suivant d'autres auteurs, et, selon les calculs les plus vraisemblables, trente mille seulement, sortirent de l'Espagne, emportant avec elles des richesses immenses ; car les juifs s'étaient saisis de toutes les branches du commerce, que l'indolence des Espagnols leur abandonnait. Plusieurs de ces malheureux feignirent de se convertir plutôt que de quitter leur patrie ; mais les cachots, les bûchers mêmes de l'inquisition retentirent bientôt de leurs plaintes. On continua de punir dans leur postérité, jusqu'au règne heureux de Charles III, le malheur et l'imposture des pères (1).... »

Vers l'année 1610 les Provinces-Unies ont mis le sceau d'un traité à la conquête de leur indépendance. Elles ont contraint le monarque catholique à laisser vivre, sous la tutelle de leurs propres lois, ses anciens sujets, qui renoncent à son obéissance pour ne pas renoncer à leur foi. C'est alors que Philippe III prétend se dégager de ses entraves par un édit, et respirer librement au sein de l'Espagne. Cet édit, « contraire à toute idée de gouvernement, » condamne au

(1) *Art de vérifier les dates des bénédictins. Ann. 1492. Espagne.*

dernier supplice tous les Maures qui ne sortiront pas de ses Etats..... « Plus d'un million de sujets laborieux, commerçants et industriels, quittèrent l'Espagne à cette occasion, laissant des provinces entières dépeuplées (1). »

« On faisait état qu'il y en avait plus de douze cent mille têtes de l'un et de l'autre sexe. Le roi Philippe était informé que, depuis plusieurs années, ils avaient recherché la protection du roi de France, des *Provinces-Unies*, du roi d'Angleterre, même du Turc et du roi de Maroc. Il s'était laissé persuader qu'un jour de vendredi saint ils devaient égorger tous les vieux chrétiens des pays où ils se trouveraient les plus forts (2). »

« On exécuta cet édit avec la dernière rigueur, même sur ceux qui étaient prêtres, religieux, officiers du roi et alliés dans les maisons des anciens chrétiens. On les arracha des autels, des cloîtres, des tribunaux de justice..... L'Espagne se sentira longtemps de cette inhumanité plus que barbare; car la cruelle expulsion de tant de milliers d'hommes, jointe au continuel passage de ses habitants dans les Indes et à leur fainéantise naturelle, a fait de ce pays-là, autrefois le plus peuplé et le plus cultivé de l'Europe, une vaste et stérile solitude (2). »

Cependant, à la suite de ces rigueurs, dictées non point par la religion, mais par une politique fausse et cruelle, parce qu'elle s'inspire d'un esprit contraire à celui du christianisme; à la suite de ces rigueurs, rappelons deux faits dans lesquels éclate l'ascendant invincible des prin-

(1) *Art de vérifier les dates des bénédictins*. Esp. Ann. 1609, 1610.

(2) Mezeray. Henri IV. Ann. 1609.

cipes du catholicisme étranger aux lâches maximes de la prudence humaine. Il s'agit encore des juifs et de l'Espagne. Nous surprendrons bien des lecteurs, mais beaucoup aussi nous avoueront ne connaître le catholicisme que par les portraits qu'en ont tracés l'imagination et la calomnie! « Les Juifs, nous apprend un savant de cette nation, savent très-bien qu'ils trouvent plus de sympathie auprès des catholiques qu'auprès des protestants. Respectez le juif, disent ceux-ci, *mais ne le nourrissez pas!*... Au contraire, le *clergé catholique*, à l'exemple des *souverains pontifes*, s'est toujours comporté avec une *bienveillante tolérance* envers les israélites. Pendant les plus épaisses ténèbres du moyen âge il s'est déclaré le protecteur des juifs persécutés (1). »

Pénétrés de gratitude pour cette incessante protection, les juifs, ces implacables ennemis des peuples chrétiens, ont profité de leur première assemblée officielle, à l'ombre du trône impérial (5 janvier 1807), pour rendre *aux souverains pontifes et au clergé catholique* les plus solennelles actions de grâce. Nous renvoyons au texte de cet acte peu connu, et déposé aux archives du ministère des cultes. L'Harmonie entre l'Eglise et la synagogue reproduit ce document précieux, mais trop étendu pour trouver place dans nos pages. L'esprit du catholicisme ne pouvait souhaiter un monument plus fort et plus glorieux. Pourquoi donc l'avoir laissé si longtemps, comme les arcs de triomphe de l'ancienne Rome, enfoncé dans les décombres!

En second lieu, nous adressons le lecteur au philoso-

(1) *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, p. 255.

phe protestant Robertson ; ou bien nous résumons en un mot ce qu'il se plaît à développer dans sa longue histoire : c'est que, dans toutes les régions de l'Amérique soumises au royaume où florissait, selon le mot des bénédictins, la *redoutable* puissance de l'inquisition, les tribus sauvages ne cessèrent de considérer le clergé espagnol comme *leur plus intrépide et constant* protecteur. Les prêtres seuls purent et osèrent disputer et arracher la vie des Indiens à la cupidité et à la barbarie des aventuriers de l'Espagne. Ces tribus encore existantes perpétuent le témoignage, et leur sang même s'est mêlé au sang de la race conquérante pour former des races nouvelles.

Mais à côté se trouvait un Etat de protestants rigides, d'hommes dont les pères, inspirés par le puritanisme, avaient fui le sol natal afin de dérober aux persécutions de l'Eglise anglicane leur indépendance et leur foi. Eh bien ! auprès de ces hommes, la race indienne a disparu, exterminée, anéantie dans l'immensité de ces régions où des solitudes qui n'ont point de bornes semblaient devoir lui assurer un asile et la paix. « Ce résultat fut atteint avec une merveilleuse facilité, tranquillement, légalement, *philanthropiquement*, sans répandre le sang, sans violer un seul des grands principes de la morale *aux yeux du monde*. On ne saurait détruire les hommes en respectant mieux les droits de l'humanité (1). »

(1) De Tocqueville, *Démocratie en Amérique*, vol. 1^{er}, p. 312. — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, vol. 2, p. 376. « Le joug de la race anglaise est plus dur que celui de la race espagnole, etc...., p. 106. Comme il détruit le loup et l'ours (l'Anglo-Américain), comme il *extermine* l'Indien, qui pour lui n'est qu'une

L'influence de la religion et *du choix* d'une religion dans les Etats, la nécessité d'accorder les institutions de la religion et celles de la politique, libres chacune dans leur sphère et dans leurs allures, se soutenant toujours sans pouvoir se blesser jamais; le malaise et les dangers que ne cessent de produire des religions différentes sous l'empire d'une même politique, voilà ce que les faits qui précèdent et ceux dont nous les ferons suivre établissent avec une autorité contre laquelle ne se heurtent que pour se briser les déclamations les plus spécieuses. L'indifférence n'est que l'ignorance sous un nom qui flatte l'amour-propre au lieu de le choquer. Il est dans la nature de l'homme de croire et de vouloir ce qu'il croit. De là l'extrême nécessité de connaître la valeur relative des croyances.

Mais, après avoir vu qu'en Espagne encore un peuple ne crut pouvoir trouver sa paix que par la destruction de populations dissidentes; après nous être convaincus que, jusqu'aux jours de la consommation de cet acte barbare, de perpétuels ombrages avaient existé entre les adhérents de cultes opposés, sortons de cette terre ardente, et tournons nos regards vers nous-mêmes. Les mêmes principes faussés ou violés y amènent des conséquences de la plus frappante analogie.

Il en fut de la France comme de l'Espagne, avec cette différence que les fautes, plus imprévues, plus rapides, conformes en ce point au goût et au caractère de la nation,

autre bête fauve! — Voir p. 374, vol. 1^{er}, les persécutions contre les horumes mêmes qui eussent pu civiliser et organiser les Indiens, ce qui eût empêché de *s'approprier* leur territoire.

n'y portèrent point le sceau de ces longs et froids calculs qui leur imposent des conséquences durables.

En France on se livre, comme en Espagne, d'héroïques batailles, on s'égorge vaillamment, on se massacre avec fureur quelquefois ; mais le lendemain tout est oublié, on se retrouve frères. Il est une seule chose qu'on se rappelle alors : c'est un spectacle où l'on fut acteur ; encore a-t-on fréquemment perdu le souvenir du rôle que les circonstances vous y ont dévolu. Ce défaut de mémoire produit des situations bizarres, et le plus souvent on en rit. La bienveillance nous revient au cœur comme à son gîte.

Grâce au ciel, de telles habitudes persistèrent au sein même des discordes religieuses, tant que l'étranger n'inspira pas de son génie nos turbulentes et mobiles passions...

Les soupçons, les alarmes, la peur excitèrent tour à tour les partis, et dictèrent au jour le jour les intrigues, les assassinats et les massacres dont les guerres étaient la suite et la vengeance.

Ailleurs les événements répondent à des combinaisons ; ici les événements sont des surprises. Telle fut même la plus épouvantable des catastrophes, celle qui couvrit d'un crêpe éternel le jour de la Saint-Barthélemy. Inspiré, médité par l'Italienne dans l'intérêt de son ambition, ce crime énorme fut pour le roi son fils le résultat d'une résolution subite.

..... Déjà la reine s'est appliquée à disposer l'esprit du monarque à quelqu'un de ces actes où l'entraîne sa fougueuse et violente jeunesse. Un incident critique vient à naître. Coup sur coup on répète aux oreilles fiévreuses

du roi, qu'une vaste conspiration, prête à éclater, menace la royauté et la France dans sa personne. Le temps presse; il n'est de salut que dans un parti aussi prompt que violent; sinon, que l'Etat périclite, que la religion soit abattue (1)!

La sentence du massacre s'échappa donc de la bouche du monarque. Des flots de sang coulèrent; mais, les lecteurs français nous sauront gré de l'observer chemin faisant, tout ce sang, si l'on veut même le réunir à celui que versa la reine Marie Tudor, fut loin, bien loin d'égaliser la mesure du sang que la seule reine Elisabeth fit répandre aux catholiques de ses Etats, elle dont la cour porta si pieusement le deuil de nos victimes (2)!

Quoi qu'il en soit, le premier moment de stupeur une fois passé, le sang des huguenots cria vengeance, et la nation qu'ils effrayaient fut debout...

Si forte déjà par l'unité presque formée de son territoire, de sa langue, de sa population, la France tenait à conserver le *principal élément* de sa force dans l'unité de sa religion... La clef des événements est dans ce mot!

Son principe religieux réside dans cette unité; et le

(1) Car le roy ayant eu peur (de la saillie de Pile au Louvre), la reine-mère lui fit croire plus aisément qu'il était perdu s'il ne les prévenait (les protestants). Mézeray, *Hist. de France*, ann. 1572.— Bientôt la cour dépêcha des courriers pour faire cesser cette boucherie, laquelle, après avoir été considérée de sang-froid, fut blâmée et détestée de tout le monde. *Art de vérifier les dates*. Ann. 1572, France.— Pour traiter l'ennemi de notre foi en Amalécite, nous ne sommes point des juifs; nous sommes les hommes du Nouveau Testament!

(2) Lisez les lettres si curieuses et si pleines de révélations piquantes du protestant Cobbet, membre du parlement britannique.

principe fondamental, la clef de voûte des institutions de sa politique, c'est l'unité monarchique. Ces deux principes doivent s'accorder, dans leur indépendance, pour que les intérêts et la volonté de la France obtiennent la satisfaction qui leur est due.

Si nous admettons cette vérité, quels événements semblent donc menacer la France?

Quelques années se sont écoulées; le souverain qui la gouverne appartient au catholicisme; celui que les lois de la monarchie appellent à lui succéder professe la religion dont les adhérents troublent la paix et l'avenir du royaume. De part et d'autre la méfiance, la colère, la haine arment les bras de bonnes épées françaises, mais quelquefois aussi de ces fers qui frappent dans l'ombre.

Le principe du catholicisme et le principe monarchique vont donc se rencontrer en présence dans deux camps opposés; lequel des deux l'emportera?

Ni l'un ni l'autre; car alors, en France, et par la raison que nous avons émise, ces deux principes, impuissants à s'exclure, ne se recherchaient que pour s'accorder (1)... Et peut-être en serait-il ainsi de nos jours encore!... Mais il importe à des Français de s'en convaincre; et pour arrêter une bonne fois ses idées sur les vérités de premier ordre qui découlent de ces fortes leçons de l'histoire, on nous permettra bien de reprendre les faits d'un peu haut! Notre histoire c'est notre expérience; profitons-en, et gardons-nous bien de cette indifférence antinationale qui, sous le nom niaisement philosophique d'éclec-

(1) Qui le comprit mieux que le protestant Sully, duc de Rosny?

tisme (1), nous porte à dédaigner dans la pureté du catholicisme les avantages politiques que tant de luttes désastreuses ont assurés à la France. Nous nous efforçons, en exposant nos idées, de prendre les hommes dans l'histoire, et non pas dans le roman; ou tels qu'ils sont, et non pas tels que nous voudrions qu'ils fussent. Des rêveries n'aboutissent à rien de sérieux... Les faits ne languiront pas sous notre plume.

Au moment où les droits de Henri de Béarn, prêts à s'ouvrir, attirent les regards sur ce prince et le rapprochent de la couronne, hommes et choses, tout se confond dans le désordre. Le chaos se refait pour la France!

Des hommes dont le jugement sans justesse confond avec l'esprit de conciliation et de tolérance l'impartialité entre le bien et le mal, de tels hommes se sont pris à rêver la paix des partis dans le désordre, c'est-à-dire la régularisation du désordre. Mais le désordre et la règle se repoussent; entre les deux il faut choisir. Les événements les débordent, et les événements sont en marche.

Jetez les yeux sur ces figures frappantes par leurs difformités et leur éclat! Quelles fureurs les emportent! Une main ferme et savante se trouvera-t-elle pour redresser les détours de l'inextricable dédale où tous ces personnages se sont égarés avec la fortune de la France... Pourquoi désespérer? Lorsque tout est perdu, la Providence ne l'est

(1) Puisque j'ai prononcé le mot *éclectisme*, je veux nommer : *l'Ecole éclectique et l'Ecole française*, par M. Saphary, professeur de philosophie au collège Bourbon. Paris, 1844. — Cet écrit d'un partisan de l'Université n'est point flatteur pour l'éclectisme. Je ne partage point d'ailleurs toutes les idées du savant et loyal professeur, de même que je distingue entre l'éclectisme et quelques-uns des hommes éminents qui le professent.

point. C'est elle qui fait marcher le monde par les ressorts cachés de ses principes.

Un fantôme de roi languissait sur un trône croulant ; et lorsque les dangers de l'Etat exigeaient un tel accord de sagesse et de vigueur, la seule chose qui pût se dire avec justesse c'est que, du côté du caractère, il n'existait pas un souverain que la nature eût plus complètement manqué pour son rôle. C'était un assez beau triomphe pour ce malheureux prince d'entremêler le scandale de ses désordres au triomphe de ses superstitions.

Inquiète, éperdue, agitée par ses alarmes et exploitée par d'habiles ambitieux, la foule, avide d'assurer à sa foi des garanties vainement cherchées au sein de la famille régnante, la foule ne pouvait voir sans dégoût le sceptre en quenouille aux mains de la reine mère, funeste présent de la patrie de Machiavel ! Les femmes stylées par sa science à l'artifice et à l'intrigue avaient envahi la cour et la possédaient pour elle jusqu'en son absence.

En armes sous les bannières du catholicisme, la sainte Ligue, réprouvée du pape, obéissait à la voix d'un puissant ambitieux qui rêvait le trône et à qui les discordes religieuses offraient une armée. Destinée bizarre, la couronne allait être brisée sous les coups de la croix !

L'imminence d'une catastrophe était pressentie. Elle arriva, mais le public y fut trompé. Tout l'éclat du diadème avait passé sur le front de l'astucieux ligueur, lorsqu'un coup qui retentit au loin abat Henri de Guise aux pieds de Henri de Valois.

Le drame fit un pas. Mayenne, le frère de la victime, fut appelé à l'œuvre de la vengeance ; et comme le dernier des

Valois, réuni par l'intérêt monarchique au Navarrais, s'appêtait à frapper la Ligue, un coup de poignard lui fit expier son assassinat.

Henri de Bourbon, héritier du roi de France, s'appête à franchir les degrés du trône, mais le trône ne reconnaît pas son maître. La voix de la France repousse un prince huguenot!

En vain la loi salique, en vain les statuts fondamentaux de la monarchie lui décernent la couronne. Plutôt sera-t-elle brisée sur son front que d'y briller. La Ligue toute-puissante le jure en face de la sanglante apparition de Henri VIII! Le principe du catholicisme le dispute, au fond des consciences, au principe de la monarchie. Le cas est nouveau, mais le cri de la nation c'est : La messe, ou point de couronne! La nation veut assurer la paix de son avenir.

Le chef suprême du catholicisme, souverain temporel des Etats romains, vassal faible et jaloux de Philippe d'Espagne, ne connaît d'autre contre-poids à l'ambition du fils de Charles-Quint que la bonne épée de la France; et pour animer cette intelligente épée il n'est au monde meilleur bras que celui du Béarnais. Mais lorsque Henri réclame la couronne à la tête de ses huguenots, le tyran de l'Italie disparaît aux yeux du pontife, et Philippe d'Espagne c'est la clef de voûte du catholicisme.

Il n'y avait rien du ligueur, pourtant, dans le vicaire de Jésus-Christ, si ce n'est la croyance que professait la Ligue, ce qui, à vrai dire, pour la multitude, était la Ligue tout entière.

L'effroi du clergé français, au milieu de cette lutte qui

le plaçait et le maintenait en première ligne, ne le cédait en rien à celui du chef de l'Eglise. La ferme et riche nature du roi de Navarre, loin de promettre à la milice spirituelle du catholicisme un avenir de paix et de stabilité, augmentait les terreurs que devait inspirer un prince placé par ses croyances à la tête des sectaires. Et comment refuser de se rendre à la justice de ces appréhensions en présence des déchirements de l'Europe ! Il faut le redire : la ruine des établissements séculaires du catholicisme, les spoliations, les insatiables rapines des ministres du nouveau culte, l'Allemagne fumante de sang, l'Angleterre jonchée de victimes, et, pour nous faire entendre par un seul mot, Henri VIII tout entier, voilà ce qui s'offrait à leurs regards sous les traits du souverain dont le grand cœur leur était inconnu.

Henri de France, vous êtes vaillant ; mais quelle prise offre l'opinion au tranchant de l'acier..... Cédez..... Cédez à la France, et vous triompherez peut-être !

En effet, pour résister aux vengeances et à l'ambition des chefs de la Ligue, au peuple rendu furieux par ses alarmes et par les menées des intrigants qui l'exploitent, aux magistrats armés du glaive de la justice dont la balance était brisée, au chef de l'Eglise, au clergé du royaume tremblant pour les intérêts religieux qui cimentent l'unité de la nation, à Philippe d'Espagne à la tête de ses phalanges aguerries..... pour résister à cette conjuration de puissances que restait-il à Henri de Navarre ?.. Son droit... qu'il était en son pouvoir de compléter..... sa prudence, sa vaillance, quelques soldats intrépides, quelques auxiliaires étrangers que l'Allemagne arrachait de ses ruines

fumantes pour soutenir en France les intérêts de la réformation. Ce qu'il restait enfin c'était quelques sectaires, que des brûlots anglais avaient lancés sur nos rivages, moins encore pour secourir un prince protestant que pour combattre dans la Ligue la nièce des Guise, la rivale *catholique* d'Elisabeth, Marie Stuart... Les générosités de l'Angleterre ne pouvaient être qu'un calcul!

Avec ces moyens faibles et précaires un prétendant renonce au trône ou attend; mais en rêver la conquête, ce serait folie!

Un principe, un seul principe assemble et accumule tous les obstacles qui en interceptent les voies. Il est le nœud de l'alliance de toutes les puissances qui en défendent les abords. Que faire?... Le nier? La mort de nos yeux ne tue point le soleil. Le détruire? Lorsque les hommes s'attaquent à des principes, ce sont les hommes qui succombent, les principes demeurent!

Tout le problème se concentre dans ce point : réunir deux forces qui se neutralisent par leur opposition et qui se doubleraient par leur alliance.

Unir au principe politique que l'on possède le principe religieux que l'on ne possède pas, se l'approprier!

Il est un moyen légitime de s'approprier une femme : c'est de se donner à elle. Eh bien ! la conquête et la gloire du beau royaume de France seront tout entières au prix d'une union de ce genre.

La conscience de Henri le lui permet, si même elle ne l'y engage! car les docteurs huguenots admettent le salut du catholique : ceux de la religion romaine, exclusifs comme la vérité, qui ne se trouve pas à la fois ici et

ailleurs, répètent : Hors de l'Eglise point de salut !

Enfin la raison religieuse et la raison d'Etat viennent de se concilier dans son âme ! le Béarnais abjure !

Maintenant les Seize peuvent redoubler de fureurs, quelques énergumènes insulter à Dieu au nom du Seigneur, dans la chaire de vérité, les parlements s'épuiser en arrêts, et la potence peut se courber sous ses victimes. Vainement la Sorbonne fulminera ses décrets ; vainement Mayenne déploiera ses efforts, vainement l'Espagnol prodiguera l'intrigue et le *catholicon*.

..... Sa Majesté *très-chrétienne* se présente à la porte de sa capitale..... Et tandis que les ligueurs calmaient leurs inquiétudes par des violences bien propres à convaincre le vulgaire du ridicule outré des prétentions de Henri.... le lendemain d'une de ces orgies de pouvoir révolutionnaire familières à la cité des Parisiens, à quatre heures après minuit, dit Voltaire :

« Un bruit de mousqueterie et les cris de Vive le roi ! réveillèrent les chefs de la Ligue : les troupes du roi entraient par trois côtés ; il n'en coûta la vie qu'à soixante soldats de troupes étrangères. »

Voilà ce que put faire une messe ! Ce qui était impossible aux forces humaines devint facile à un principe. Ce n'était plus une tête hérétique qui s'imposait à un corps tout animé de l'esprit du catholicisme ; et rien, dans la personne du monarque, ne faisait plus violence à la nature de la France.

Telle est donc l'influence d'une religion dans les Etats ! Les hommes qui savent que l'esprit humain se mêle toujours à l'esprit de toutes les croyances, redoutent, quoi

qu'il en soit, la terre commune pour les croyances opposées. L'histoire ne cesse et n'a cessé de nous apprendre que la politique des religions dissidentes, assises côte à côte dans une même patrie, fut la politique des ombrages, des soupçons et de la peur qui conduisent ~~au crime~~. Et pour guérir les hommes de ce mal il faudrait tout simplement les guérir de leur nature.

Ici nous voyons, dans un exemple éclatant, le résultat de l'accord de ces principes si fréquemment hostiles pour le malheur de l'humanité! Leur accord est la paix du monde. Sinon, et lorsque cette concorde éprouve de sérieuses résistances à s'établir dans l'esprit d'une portion notable de la population, il peut se faire que les dangers imminents disparaissent; mais les hommes sensés nous diront-ils que la tranquillité de l'Etat cesse de rester exposée aux insultes fortuites des événements! Les ambitieux ne rencontrent-ils pas sous leur main, tout à coup, l'on ne sait quand ni comment, des coreligionnaires faciles à émouvoir, à exciter par la ruse et le mensonge? L'étranger, *cet ennemi quand même*, compte-t-il en vain sur des auxiliaires toujours prêts à le saluer du nom de protecteur (1)? Le pouvoir le plus louable dans ses intentions cesse-t-il de se trouver à toute heure exposé à la tentation de violences dans lesquelles un seul instant d'imprudence peut le précipiter sans retour? Et comme le cri d'un factieux suffit pour liguier les dissidents, pour les entraîner, tout bouillants de passions, aux champs de bataille

(1) Les dissidents de Pologne, sous Catherine, cités à l'article *Russie*, etc., etc.

de l'épée ou de la parole, pour remuer l'Etat dans ses intimes profondeurs, il ne faut aussi quelquefois au prince qu'un trait de plume pour jeter le trouble au milieu des industries et des prospérités d'un royaume ; pour briser l'existence de quelques milliers de familles et les navrer de douleurs !

Susciter ces divisions par des faveurs impolitiques ; ne point s'étudier à les prévenir par la crainte qu'inspireraient de niaises accusations d'intolérance, se refuser à les détruire par les lumières de la science toujours offerte et jamais imposée ; ne point s'évertuer à en effacer les vestiges par la douceur inaltérable des procédés évangéliques... voilà ce que les hommes amis de leur espèce nous permettront de caractériser du nom de crime, chez tout être qui possède ou qui peut se donner un moyen quelconque d'action sur l'intelligence de ses semblables.

Bornons-nous désormais à emprunter nos exemples aux pages les plus modernes de l'histoire.

A nos côtés il se rencontre deux régions que des regards superficiels voyaient liées de la vie de sœurs. Les sages, nous voulons dire les puissants et les habiles de l'Europe, contemplaient leur ouvrage dans cette union. Nécessaires l'une à l'autre, d'un côté par l'exubérance des produits du sol et de l'industrie, de l'autre, par l'importance des débouchés, la beauté des colonies, la science commerciale, l'esprit d'aventure et la protection d'une forte marine, la Belgique et la Hollande, n'étaient hostiles que par leur foi. Cependant elles n'ont cessé de voir s'amonceler leurs méfiances et leurs haines qu'au moment où une effroyable tourmente est venue rompre de ses foudres une

union formée sans ce lien qui, seul, résiste aux ébranlements d'ici-bas.

« Quand la Belgique s'insurgeait contre son roi, ce roi le plus libéral, après tout, qui fût alors en Europe ; quand elle le combattait avec les armes de la religion au moment où la religion se rendait odieuse à la France nouvelle (opinion de l'auteur que nous citons), ce n'était point, *il faut en convenir*, à l'influence des idées françaises qu'elle obéissait. »

« Seul, le libéralisme ne serait *jamais parvenu à creuser un abîme entre la Belgique et la Hollande*. Il avait même commencé par se caser dans la nouvelle patrie que les traités lui avaient faite. Les *seuls dissolvants* vraiment actifs de la combinaison néerlandaise de 1815, ce furent l'*incompatibilité des croyances religieuses* et la recrudescence des anciennes rancunes populaires, » fondées sur ces mêmes oppositions de croyances.

Quel crime ou quel aveuglement chez les puissances lorsqu'elles accouplent ces incurables antipathies !

Attaqué surtout dans sa partie vitale, « le parti religieux en Belgique a lutté pendant quinze ans contre le régime néerlandais pour l'honneur du principe de la liberté de l'enseignement, » c'est-à-dire pour la liberté, que l'on ne saurait contester aux hommes, de se reproduire dans leur postérité tels que l'expérience et la raison les ont faits !

« Toutes les sectes chrétiennes ont fait dépendre la perpétuité de leur influence sociale de l'instruction, en d'autres termes, *de la moralisation* de la jeunesse.... » Voilà ce que la Belgique prétendit obtenir ; et, sans discuter la légitimité du moyen, voilà ce que les armes lui donnèrent.

Indépendant de l'Etat, le parti religieux, fidèle au principe même de son existence et de sa durée, « l'inscrivit, aussitôt après sa victoire, dans la loi du pays comme la plus précieuse de ses conquêtes; et, pressé d'en recueillir les fruits, il a fondé par tout le royaume, en peu d'années, des écoles primaires et moyennes, avec lesquelles les établissements similaires, que soutient l'Etat, *ont peine à rivaliser* (1). »

Vainement des siècles entiers ont-ils accumulé leurs jours, rien n'a pu étouffer la voix de la raison; rien n'a pu fondre en un seul peuple les chrétiens de la Grèce et les sectateurs de Mahomet, hommes d'une nature autrement bonne et généreuse que ne le sont les Grecs, mais farouches et implacables *par religion*. Nos yeux ont vu le fer des vaincus commencer l'œuvre de la séparation. Mais à côté de ce spectacle il en est un autre plus terrible; il nous est offert par la Russie. Courons aux leçons les plus fortes.

Vraiment digne par ses rares et fortes qualités de régner sur un grand empire, et cependant fort au-dessous, par les misères de sa nature, des glorieuses destinées auxquelles tant de puissance le conviait, l'empereur Nicolas s'est humblement résigné aux fonctions de persécuteur. Les grandeurs de l'esprit n'ont pu relever de ses faiblesses cette âme impériale; elles n'ont pu réprimer les condescendances de son ambition à l'ambition de son peuple. Celui qui pouvait être le régénérateur de nations nombreuses resserre et fortifie le lien de leur esclavage intel

(1) *La Belgique, sa nationalité, etc.*, par Eugène Robin.

lectuel. Bien plus, il étend la chaîne et la rive aux membres de populations fidèles qui, soumises à sa loi, respiraient encore l'air d'une sainte liberté dans la foi de leurs pères.

La liberté des esprits, la force de résistance et d'action qu'ils puisent et conservent dans les croyances gênent et dérangent les plans du despotisme impérial : nous voulons dire de cette ambition aussi savante qu'infatigable qui est et fut, depuis Pierre le Grand, la politique de la Russie.

Aussi sage et habile qu'il est donné de l'être à l'homme qui s'abandonne à l'empire d'une passion, ce puissant souverain laisse éclater dans tous ses actes une conviction profonde : c'est que la main qui veut effacer une nationalité doit effacer surtout les croyances qui la forment et qui la soutiennent ! C'est que, pour incorporer à tout jamais un peuple à la substance d'un autre peuple, pour que l'assimilation de l'un à l'autre devienne complète et durable, il s'agit, avant tout, de les rendre semblables du côté où les esprits s'attirent ou se repoussent le plus vivement, du côté de la foi religieuse. Ainsi, que fallait-il pour rayer la Pologne de la liste des nations et l'identifier au peuple russe ? Le plus simple bon sens nous le concède : il fallait aller au vif et attaquer chez le premier peuple ce qui le distingue et l'écarte le plus fortement de l'autre. Il était donc dans les nécessités d'une politique machiavélique d'abattre aux pieds du schisme grec la foi de la Pologne catholique. Triste et terrible hommage rendu à la valeur des croyances !

Mais qu'il nous soit permis, à nous ami de toute souveraineté légitime, et par conséquent de la souveraineté

des principes et de la vérité, d'exposer les plaies dont un zèle aveugle et criminel a frappé ses Etats. Heureux que nous serions si la vérité pouvait un jour ouvrir notre bouche et nous imposer la loi de détruire le souvenir des assertions les plus précises par des assertions contraires. L'amour de la vérité surmonte seul nos répugnances à sortir de notre humilité devant le pouvoir, cette sauvegarde des peuples !

« Les persécutions contre le clergé ruthénien ont commencé sous le règne de Nicolas, non point, comme on l'a prétendu, après la révolution de Pologne, mais dès l'année 1830, et cette révolution n'a fait que donner au czar un nouveau prétexte pour continuer ses rigueurs. Tout ce qui avait été déjà essayé avec tant de succès par Catherine : astuces, menaces, système de séduction et d'intimidation, harangues des missionnaires, ordonnances des gouverneurs, arrêts d'exil, d'emprisonnement, tout a été renouvelé maintes fois dans les derniers temps (1). »

Dans cette région où les esprits, nivelés comme l'espace et comme lui sans échos, reflètent la monotonie de la nature, dans cet empire où rien ne retentit, où tout se tait, l'infatigable et silencieuse violence de Nicolas frappe et abat sans relâche. Mais, entraîné dans les voies ouvertes par sa noble aïeule, l'empereur, s'il a le don d'une opiniâtreté vraiment impériale par sa grandeur, n'a pas eu le coupable mérite de l'invention. La justice de l'histoire doit l'en absoudre.

(1) *La Russie en 1852*, par X. Marmier, 1843. Lisez « *Revelations of Russia, or the Emperor Nicolas and his empire in 1844, by one who has seen.* » London.

En 1833 il a remis en vigueur une ordonnance de Catherine promulguée en 1795. Cette ordonnance prescrit « de punir comme rebelle tout catholique, prêtre ou laïque, de condition obscure ou élevée, toutes les fois qu'on le verra s'opposer, soit en paroles, soit en actions, au progrès du culte dominant, ou empêcher, de quelque manière que ce soit, la réunion à l'Eglise russe de familles ou de villages séparés. »

« Appuyés sur le texte de cet édit, les gouverneurs ont envoyé dans les villes, dans les campagnes, des missionnaires schismatiques. Quiconque essaye de résister aux exhortations de ces satellites du pouvoir, est aussitôt dénoncé et traité comme sujet rebelle. » « Les prêtres du schisme arrivent dans un village escortés d'une troupe de soldats. Les paysans se révoltent, la lutte s'engage, et les pauvres ruthéniens qui n'ont pu être gagnés par la persuasion sont subjugués par la terreur et vaincus par la force. Il y a quelques années, une commission ecclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, rassembla les habitants et leur déclara, par ordre suprême de l'empereur, de se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent. Les soldats fondirent sur eux le sabre à la main ; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère ; les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux. » Hélas ! il n'y a point à dire en Russie ce qui se disait en France : Si le roi savait ! Comment un souverain, si grand par son pouvoir et ses lumières, peut-il fermer opiniâtrément l'oreille aux conseils de la raison, à

la voix de l'humanité, et vouloir ces ignobles et atroces excès de la violence ? Voilà ce que se demandent les hommes qui ne veulent point savoir tout ce qu'il y a d'exigences dans une religion politique !

« Quelquefois les autorités russes, pour éviter de tels conflits, ont recours à la fourberie. On séduit, par des offres d'argent, par quelques misérables denrées, souvent pour un peu d'eau-de-vie, un certain nombre de paysans ; on leur fait signer une pétition pour demander la réunion de leur communauté à l'*Eglise impériale* ; puis, un beau jour, arrive le délégué du gouverneur, qui réunit les habitants de la paroisse, et leur dit que l'empereur, dans sa sollicitude paternelle, n'a pu résister à leurs touchantes prières, et qu'il les admet dans le sein de l'Eglise grecque. Le fameux acte d'union de Polock, chanté en termes si pompeux par les journaux russes, est dû à une de ces honteuses manœuvres. Les évêques du rit ruthénien, éblouis par les présents, par les promesses de toute sorte du gouvernement, déclarèrent en 1838 qu'ils se ralliaient, eux et les fidèles de leurs diocèses, à l'Eglise russe ; mais leur métropolitain ne voulut jamais adhérer à ce pacte menteur, et la moitié des membres du clergé ruthénien le rejeta avec la même opiniâtreté. »

« Le gouvernement poursuit son œuvre d'oppression par tous les moyens qui sont en son pouvoir ; rien ne lui coûte pour parvenir à son but : ni les mesures les plus rigoureuses, ni la violation de tous les principes de la justice et de la raison. La guerre qu'il a livrée à l'Eglise ruthénienne, il la dirige actuellement contre l'Eglise catholique de Pologne avec la même audace et la même vio-

lence. En 1839 , il a publié une ordonnance en vertu de laquelle tout catholique condamné *pour quelque crime* au knout , au travail des mines , à l'exil , est libéré de tout châtiment s'il se fait schismatique. » Le mérite de l'apostasie le lave du crime !

« En 1842, l'empereur s'est approprié , par un simple ukase , tous les biens de l'Eglise catholique situés dans l'empire. Par un autre édit , il ordonne que tout enfant né d'un mariage mixte , c'est-à-dire grec et catholique , sera de droit élevé dans la religion grecque , etc. , etc... »

« Tous ces actes d'illégalité , tous ces abus de pouvoir s'accomplissent silencieusement sous le manteau de la censure et du despotisme. Nul journal n'ose signaler un seul de ces faits scandaleux. La police russe suit *de près* les opprimés ; leurs lettres sont ouvertes , leurs relations épiées , et leurs plaintes n'arrivent pas au delà des frontières. Le pape lui-même a longtemps ignoré les souffrances , les angoisses du clergé catholique de Russie et de Pologne. Le gouvernement russe , habile à profiter de toutes les circonstances , déclarait que , puisque le souverain pontife n'intervenait point dans cette lutte de l'*Eglise impériale* contre l'Eglise ruthénienne , c'est qu'il lui importait peu que le clergé catholique se ralliât au rit grec. — Le souverain pontife a SU ENFIN , etc. »

« L'empereur de Russie veut avoir l'omnipotence absolue ; il a déjà celle des nobles , de l'armée , du peuple , il lui faut celle de l'Eglise : la crainte qu'inspirent ses agents dans les provinces , les rigueurs qu'il emploie , la *coupable indifférence* des autres nations , tout le sert dans ses projets. Il veut user du despotisme dans toute l'étendue du

mot; il en usera, et nous, qui avons déjà assisté quatre fois aux tortures, au morcellement de la Pologne, si Dieu ne vient en aide à ce malheureux pays, nous pourrions bientôt voir la destruction d'un de ses derniers *éléments d'indépendance et de vitalité* : la chute radicale de ses *Eglises catholiques* (1). »

Le moment est venu de nous demander ce que c'est que cette religion politique ou impériale, à laquelle l'inflexible volonté d'un seul homme, attache, sous peine de tortures physiques ou morales, tout homme vivant dans ses Etats!

Sanctuaire du despotisme, cette religion a pour règle unique la volonté du maître, homme ou femme! Cette volonté change, tantôt par l'inconséquence du souverain, pontife ou Dieu visible; tantôt par la mobilité des intérêts politiques, dont les divers accidents toutefois ramènent à cette invariable formule : Obéissance aveugle au dedans, conquête au dehors. Et lorsque, professant ce culte, vous avez à répondre à cette indiscrète question : Que croyez-vous? il ne vous reste, pour être sincère et conséquent, que cette réponse à faire à l'étranger de pays et de mœurs capable de vous réduire à cette extrémité : Je crois ce que l'empereur veut, ce qu'il voudra!... C'est à ce très-peu de paroles que se réduisent l'esprit et les enseignements de cette religion qui résume tous les rapports possibles entre l'esclavage et le despotisme... Tout à l'heure il faudra bien nous croire!

Au contraire le catholicisme, dont nous allons aussi ré-

(1) Marmier, *Russie en 1852*, Paris, 1843.

sumer l'esprit afin de saisir les intelligences par le contraste de ses effets, est une loi de liberté parfaite(1). C'est à l'apôtre saint Jacques que nous empruntons cette définition parfaitement philosophique. Soumis à la foi, l'homme n'y dépend en effet que de sa raison. Car sa foi n'est pas une croyance aveugle ; nous laissons ce malheur à l'ignorance et au fanatisme. Elle est cette croyance à laquelle ne peut se refuser la raison, mais dont aussi les faiblesses de la raison ne peuvent toujours pénétrer la cause. Le soleil y est pour nous une évidence, mais sa formation un mystère, ou l'équivalent de ces mots : Dieu l'a voulu.

Le mérite suprême de cette foi ne consiste nullement dans une croyance inintelligente, mais dans la régénération de notre âme, corrompue par l'orgueil de la raison isolée. Dans le catholicisme, notre âme retrouve en effet, près des sources d'eau vive de l'Écriture et de la tradition, ce qu'elle a le sentiment et la connaissance d'avoir perdu : la voie et la vie dans la vérité. Immuable, inébranlable au-dessus des passions, des intérêts et des puissances, cette religion n'attache la croyance qu'à ce qui est le devoir, qu'à ce qui doit être. La fixité est son essence ; l'*arbitraire en est donc banni*, et c'est là ce qui constitue sa *liberté et sa force* ! Comment la force et la liberté, antipathiques seulement à l'arbitraire, et non pas à la règle, se déroberaient-elles à des doctrines frappées au sceau du catholicisme, c'est-à-dire universelles ou fondées pour tous les temps, pour tous les lieux, pour toutes les intelligences ?

Aussi indépendantes du despotisme d'un seul homme

(1) Legem perfectam libertatis. Saint Jacques, chap. 1^{er}, v. 25.

que des violences du nombre, ces doctrines égalent, par leur caractère d'universalité, les vérités mathématiques. Lorsque cette proposition nous est énoncée : D'un point de l'espace à l'autre, la ligne la plus droite est la plus courte... qu'importerait à l'existence de cette vérité qu'il ne se trouvât pas un seul homme au monde pour la connaître? En serait-elle moins catholique ou universelle, c'est-à-dire moins vraie dans tous les temps, dans tous les lieux et pour toutes les intelligences? Telles sont les vérités du catholicisme, et c'est là son triomphe : car de telles doctrines sont celles d'une liberté parfaite. Quelle route pourrait s'y frayer l'arbitraire, dont toutes les puissances n'en sauraient déranger une lettre?

Toutes les vérités du catholicisme, toujours les mêmes et intimement liées, aboutissent toutes à l'unité et y ramènent de tous les bouts de l'horizon toutes les intelligences dont elles s'emparent. Reliant en un corps unique tous les particuliers, ou, pour nous faire comprendre, toutes les particules animées dont se compose l'Eglise, elles laissent à chacune toute sa valeur, parce que, liée sans confusion au corps dont elle dépend, chacune y reste indivise ou à l'état d'individu, c'est-à-dire à l'état d'être constituant un soi-même.

Les hérésies et les schismes divisent, parce qu'ils laissent ou imposent à chacun, sous prétexte de liberté, son arbitraire ou l'arbitraire d'autrui pour loi, c'est-à-dire le contraire de la règle sans laquelle toute liberté n'est plus que licence. Voilà le secret de leur faiblesse; voilà comment le temps les a tuées toutes et les tue sans aucun effort, sans autre travail que d'amener leurs conséquences :

la division dans la division ou la faiblesse dans la faiblesse. Voilà comment il a tué ou miné les nations qui les épousèrent : c'est en détruisant dans leur sein ces croyances communes qui, étant l'âme de leurs actes, faisaient de toutes les volontés une volonté commune (1).

Et voilà comment il nous arrive de périr à côté des sources de la vie. C'est que ces croyances qui règlent nos volontés et nos mœurs dans la vie sociale ou publique, non moins qu'au cœur de l'individu ou de la famille, ces croyances ont cessé de nous prêter leur force d'union, parce que notre intelligence s'en est écartée. Nous les avons méconnues, ignorant que leur départ est l'arrivée du despotisme. Lorsque les croyances ont cessé de constituer les hommes en corps libre, il n'est plus que la verge de la tyrannie pour les frapper et les contraindre de marcher, non plus en frères et en nations, mais en troupeaux !

Tout ce que les hommes y perdent le despotisme le gagne ; c'est là son triomphe et sa croix, sa félicité et sa torture : car cette union des hommes sous sa verge est une union de contrainte, fruit de violences et de crimes. Et si l'on étouffe le cri de l'humanité étouffe-t-on le cri et le ver rongeur de la conscience ? Etouffe-t-on les alarmes qu'inspire l'idée de la vengeance des opprimés ?

Toute l'histoire de la Russie et de la religion impériale se trouve écrite dans ces quelques lignes ; et, pour nous résumer d'un mot, les principes de notre liberté sont au cœur de notre religion, parce qu'elle règle *invariablement*

(1) *Comme une*. Il est souvent utile de se rappeler l'étymologie, la formation des mots.

nos rapports d'homme à homme et de souverain à sujets. Pour les Russes, au contraire, leur foi c'est leur joug, car leur empereur en est l'interprète et l'arbitre !

« Le peuple de Russie est de nos jours le plus croyant des peuples chrétiens (1) ; » mais sa foi, mélange de superstition et de fanatisme, se dépouille au jour le jour de toute efficacité. *Sa foi consiste à ne plus croire*, c'est-à-dire à refuser de toutes les forces de l'âme d'admettre ce que l'empereur défend de croire. Ou bien elle impose la loi d'adopter avec une inébranlable fermeté tout ce que l'empereur a décrété point de dogme, article de doctrine. Cette foi ne peut être que celle des lèvres ; l'esprit et le cœur n'y sont plus pour rien. Tout son clergé s'y est soumis cependant, et la conséquence est directe : « Esclave, l'Eglise n'enfante que l'esclavage (2). »

Enfin cet abaissement du schisme grec dans la servitude en est arrivé à ce degré que l'Eglise rebelle au Christ, pour obéir à l'empereur, ferme l'âme à ces paroles par lesquelles le Fils de Dieu lui a donné la vie pour la communiquer : « ... Allez, instruisez toutes les nations ! » L'empereur lui a défendu tout enseignement public.

Non-seulement « les temples grecs ne servent plus de toit à la chaire de la vérité, » mais « les Grecs moscovites retranchent la parole de leur culte, tandis que les protestants réduisent le leur à la parole (3), » semence de division, hors de l'autorité et des doctrines invariables du catholicisme !

(1) M. de Custine, vol. 3, p. 115.

(2) *Ibid.*

(3) *Id.*, 3, p. 303 ; *id.*, vol. 2, p. 215.

Non-seulement le prêtre n'oserait parler, mais il lui est interdit d'écrire, fût-ce même des chroniques. Cela se conçoit dans un pays où la logique trouve bon que le prince détruise aujourd'hui la *vérité de passage* qu'il a fondée la veille; où elle lui permet d'établir à Tobolsk un dogme qui serait hérésie à Moscou, et qui ne serait ni l'un ni l'autre à Sébastopol. Cela ne choque aucune intelligence dans un empire où des ukasses peuvent faire, défaire et refaire l'histoire; où le prince, en disgraciant un sujet, déclare que ses fils n'ont point de père....., que ni les uns ni les autres n'auront d'enfants....., que leurs enfants ne sont et ne seront que des chiffres, parce que les chiffres restent sans famille! Enfin l'esprit s'accommode de pareilles mesures dans une région où des faits dont le bruit a fatigué tous les échos de l'histoire sont tout à coup déclarés anéantis (1); dans une région où, sans rompre le silence de l'assentiment, une parole qui fait loi, les intervertit et les métamorphose de toutes pièces, parce que leur existence froisserait l'orgueil ou l'intérêt du prince, parce que les plus faibles traces de l'évidence seraient un outrage aux sentiments du souverain ou de ses peuples!

Les erreurs religieuses de ce peuple lui défendent donc d'avoir même une histoire! L'intérêt du despotisme qui proscriit de la religion la vérité, la laisserait-il en paix dans les annales comme on laisse un banni sur les limites de sa terre natale, attendant dans les consolations de l'espérance le terme de son exil? La vérité n'a plus d'asile, parce que, n'importe sa vétusté, n'importe sa date, elle devient

(1) Voir M. de Cust., vol. 1^{er}, p. 187; vol. 4, p. 256, 257.

un crime du moment qu'elle encourt le déplaisir du maître, dont l'œil, le bras et la pensée sont à la fois présents sur tous les points de l'empire. La vérité devient un crime parce que, dans l'esprit superstitieux de ce peuple à religion politique, offenser l'empereur, c'est attaquer la religion dans son chef et son interprète suprême. Que faire donc de la vérité lorsqu'elle blesse la religion nationale, et que dire d'une religion qui redoute la vérité comme une offense?

Cependant, à quelques violences que cette absence de vérité condamne la religion impériale, des événements qui eurent tout l'éclat du grand jour n'ont que trop clairement prouvé combien cette intolérance avait sa source dans les besoins de la politique, plutôt que dans l'inspiration religieuse. Toutes les hypocrisies de cette intolérance peuvent décevoir un moment les regards, mais elle n'a d'autre ressort et d'autre mobile que les intérêts temporels de l'empire. Elle n'a pour âme que l'ambition d'un peuple qui pardonne à ses souverains son esclavage, pourvu que cet esclavage s'étende; pourvu que les souverains dans lesquels il se mire avancent, au bénéfice de son orgueil, les jours de domination universelle qu'il a rêvés!

Bornons-nous à quelques mots, sans permettre à notre jugement de s'écarter de la ligne des faits. Sous le règne de Catherine II, une heure, amenée par les discordes de la Pologne, vint à sonner où les intrigues et les armées de la Russie imposèrent un roi à ce royaume. Il fallut le subir. Et tandis que l'ambassadeur de Catherine, le brutal et rusé Repnine, réduisait ce fantôme royal à lui céder jusqu'au droit de conférer les grâces, un phénomène étrange

vint surprendre les esprits : ce fut la Russie, redoublant de violences et de crimes au moment où elle s'érigeait , à la face de l'Europe, en patronne de la tolérance.

Six cents gentilshommes de la religion dissidente, grossissant leur voix et dissimulant leur nombre dans le tumulte et les désordres de l'anarchie, imploraient contre les lois de la Pologne la protection de l'étranger, principal instigateur des agitations de leur patrie. La faiblesse, l'insignifiance de ce nombre, preuve trop frappante de l'influence de religions contraires dans un même Etat, c'eût été pour une nation religieuse un juste motif de s'abstenir ou de parler autrement que le fer et la torche en main ; car la foi de ces dissidents reposait sous l'égide de la liberté légale. Mais, en les abandonnant à leur nullité, la Russie se fût trouvée dérouter dans ses calculs ; elle eût interrompu le cours de son œuvre. Elle intervint donc de tout son poids. La tolérance et l'humanité lui firent une loi de déchirer tout un grand peuple avec une rage barbare, et jusqu'à ce qu'elle en eût arraché son lambeau. Le monde entier la vit au service d'une poignée de sectaires, dont la religion n'était point la sienne !... Il est vrai que lorsque sa victime eut succombé, la Russie perdit bientôt le souvenir des dissidents (1). Mais comment ac-

(1) Lisez l'histoire de ces faits dans Rulhière : *Démembrement de la Pologne* ; peu d'ouvrages apprennent mieux à connaître le machiavélisme de la Russie (trois forts vol. remplis d'intérêt). Comment de tels livres ont-ils si peu de lecteurs ? L'Irlande de M. de Beaumont, la Russie de M. de Custine, l'ouvrage de Rulhière enfin, voilà de véritables cadeaux à faire à des bibliothèques publiques, à tant de villes qui ne reçoivent que de misérables écrits...

corder avec *un même esprit religieux* ces principes de tolérance qui déchirèrent la Pologne, et les principes d'intolérance qui la déchirent ?

Comment donc, si ce n'est en répétant ce mot : La religion de la Russie, c'est la politique de son souverain ; et la politique de son souverain, c'est celle que lui impose son empire ; car c'est ici, surtout, que la couronne pèse de tout le poids d'un joug !

Quoi qu'il en soit de ce passé, il importe de bien savoir à quel point, au moment actuel, l'Eglise et l'Etat, c'est-à-dire l'Eglise et l'empereur, ne sont qu'un, ne forment plus qu'une seule et même chose. Sinon, comment comprendre, dans toute son étendue, le despotisme du maître et l'abaissement des sujets ; ou, si la locution semble plus claire, comment se rendre compte des effets désastreux engendrés par la mort de toute liberté religieuse.

Pape et concile tout à la fois, maître de l'Esprit-Saint comme de ses sujets, par la position suprême qu'il s'est arrogée, le souverain (1), après avoir aboli le patriarcat, commença par leurrer ses peuples, en instituant, pour régler les matières religieuses, un tribunal décoré du nom de saint synode.

Il y a quelque majesté dans ce nom dont le prestige ne s'évanouit qu'à l'examen. Ce fut le masque sous lequel l'absolutisme commença par dérober sa présence et ses actes. Du mot nous allons arriver à la chose, si cela se peut.

(1) Ce fut Pierre le Grand.

Ce fantôme de sénat religieux se compose de sept membres amovibles qui ne sont jamais appelés dans les conseils. — Leur nom ne paraît en aucune sorte dans les actes de la souveraineté, et, jusque dans les matières soumises à leur décision, leur autorité reste subordonnée à celle du souverain (1). — Ce qu'il est, ils le sont; ce qu'il veut, ils le veulent; ils ne diffèrent donc en ce point ni du plus infime ni du plus puissant des sujets de l'empire.

Dans un pays où les paroles restent en perpétuel désaccord avec leur sens naturel, parce que la vérité répugne à toutes les institutions, l'empereur eut la sagesse de ne point se parer du titre de l'omnipotence. Au lieu de se proclamer chef de la religion il se contenta de l'être. L'expression de son autorité suprême resta demi-couverte sous cette formule de serment par laquelle, humblement et aveuglément soumis, les membres de ce singulier concile asservissent leur conscience à la volonté de leur maître :

« Je jure d'être fidèle et obéissant serviteur et sujet de mon véritable et naturel souverain. Je reconnais qu'il est le juge suprême de ce collège *spirituel*. »

« Il n'y a pas longtemps qu'en ouvrant le caveau d'une cathédrale, celle de Novogorod, si je ne me trompe, on y trouva le corps d'un métropolitain parfaitement conservé. Là-dessus grand miracle, rapport du *saint synode*, décision de l'empereur qui décerne le rang de bienheureux au prélat honoré si visiblement de la faveur du ciel. On transporte pompeusement les membres du nouveau saint dans

(1) De Custine, vol. 3, p. 114.

une chasse splendide ; mais à peine avaient-ils été exposés à l'air, qu'ils tombent en poussière. Cette première déception en amène une autre ; on s'enquiert des vertus du défunt, et l'on apprend, par la rumeur publique, que c'était un homme fort vicieux , qui n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre joyeusement sur cette terre, sans s'inquiéter de ce qui lui arriverait dans le ciel. Nouveau rapport à l'empereur, qui, cette fois, se fâche sérieusement et publie un autre ukase, par lequel il destitue l'imprudent métropolitain de ses fonctions de bienheureux, et condamne son cadavre à être transporté en Sibérie (1). »

Insulte au ciel par cette ridicule canonisation ! Insulte à l'humanité par cette proscription d'un cadavre, dont le crime unique est la colère de ses adorateurs, grossièrement déçus par le fait de leur ignorance des plus simples lois de la physique ! Voilà , dans un acte, toute la sagesse de ce synode *saint*, de ce concile de pasteurs dont le troupeau attend les leçons de la sagesse et de la vertu !.. Au milieu des lumières qui sont ténèbres pour ces aveugles , dont la crosse à fer de lance prétend guider les peuples , quelle main les guidera donc eux-mêmes ? Et comme les peuples, bien plus encore que les individus , formulent leurs croyances dans leurs actes , dans quels abîmes les précipiteront de si stupides croyances ?

Que disons-nous ? Comment appeler croyance une religion sans enseignement, et qui se donne pour auxiliaire le seul ennemi redoutable d'une religion fondée sur la vérité : nous voulons dire l'ignorance ? Quel nom sérieux

(1) Marmier, *Russie en 1852*. Paris, 1845.

donner à une foi dont le mérite est de croire ce que l'empereur veut et voudra?

Patriarche et despote souverain de son Eglise, l'empereur la gouverne donc au simple gré du bon plaisir. La docilité des prélats du saint synode est la première vertu dont ils aient à se parer aux yeux du chef visible de leur Eglise... Et nous ne savons s'il serait possible de rien ajouter à la haute vénération que ce sénat spirituel nous inspire. Cependant il est juste d'énoncer que tout botté, tout éperonné, le président actuel du saint synode est *un colonel de cavalerie, aide de camp de l'empereur* (1). Peut-être se demandera-t-on ce que la religion peut avoir à faire sous ce régime de la cravache? Rien en effet si cette religion était autre chose « qu'un des rouages du despotisme (2). »

« Aidé de ses armées de soldats et d'artistes, l'empereur aura beau s'évertuer, il n'investira jamais l'Eglise grecque d'une puissance que Dieu ne lui a pas donnée. On peut la rendre persécutrice, on ne la rendra pas apostolique, c'est-à-dire civilisatrice et conquérante dans le monde moral!... Le schisme, en séparant le prêtre de son chef indépendant, le met aussitôt dans la main de son chef temporel. » Le prêtre dépendant et renégat n'est plus qu'un instrument de mensonge et d'oppression. Comment une vérité, proclamée par toutes les bouches de l'histoire, a-t-elle trouvé si sourdes les oreilles du libéralisme sincère? Quel nouvel écroulement d'édifice social faudra-t-il

(1) Voir Marmier, *Russie en 1852*. Paris, 1845.

(2) De Custine, vol. 3, p. 113.

donc pour la lui faire entendre ? Nous le supplions d'écouter.

Et ce prêtre lui-même, dont l'exemple et la voix entraînent les peuples dans l'abrutissement de l'esclavage et de l'idolâtrie, au fond de quel gouffre d'abjection a-t-il précipité son ministère et sa personne ?

« Des signes de croix, des salutations dans la rue, des génuflexions devant les chapelles, des prosternations de vieilles dévotes contre le pavé des églises, des baisements de main, une femme, des enfants et le mépris universel, voilà tout le fruit que le pape a retiré de son abdication ! Voilà tout ce qu'il a pu obtenir de la nation la plus superstitieuse du monde. Quelle leçon ! quelle punition ! Voyez et admirez : c'est au milieu du triomphe de son schisme que le prêtre schismatique est frappé d'impuissance (1). »

« On ne peut pas assez le répéter, la seule Eglise véritablement indépendante, c'est l'Eglise catholique, qui seule aussi a conservé le dépôt de la vraie charité. Toutes les autres Eglises font partie constitutive des Etats, qui s'en servent comme de moyens politiques pour appuyer leur puissance... Complaisantes pour les dépositaires du pouvoir temporel ; dures pour les sujets, elles appellent la religion au secours de la police (2). » Parole désespérante, avenir horrible que celui où la conscience même d'un homme, s'il avait le malheur de croire à sa religion, ne serait plus que l'auxiliaire et que le sbire de son tyran !

(1) De Custine, vol. 2, p. 214.

(2) *Id.*, vol. 3, p. 115, 116.

« J'ai vu en Russie » dit un observateur aussi spirituel et perspicace que digne d'estime par la générosité de son courage, « j'ai vu en Russie une Eglise que personne n'attaque, que tout le monde respecte, au moins en apparence ; une Eglise que tout favorise dans l'exercice de son autorité morale ; et pourtant cette Eglise n'a aucun pouvoir sur les cœurs ! Elle ne sait faire que des hypocrites ou des superstitieux !

» Dans les pays où la religion n'est pas respectée, elle n'est pas responsable ; mais ici , où tout le prestige d'un pouvoir absolu aide le prêtre dans l'accomplissement de son œuvre ; où la doctrine n'est attaquée ni par des écrits, ni par des discours ; où les pratiques religieuses sont pour ainsi dire passées en loi de l'Etat ; où les coutumes servent la foi comme elles la contrarient chez nous, on a le droit de reprocher à l'Eglise sa stérilité. Cette Eglise est morte ; et, pourtant, à en juger par ce qui se passe en Pologne, elle peut devenir persécutrice, tandis qu'elle n'a ni d'assez hautes vertus ni d'assez grands talents pour être conquérante par la pensée.

» Aussi ne saurait-on se faire une juste idée de la profonde intolérance des Russes. Ceux qui ont l'esprit cultivé et qui communiquent par les affaires avec l'occident de l'Europe mettent le plus grand art à cacher leur pensée dominante, qui est le triomphe de l'orthodoxie grecque, synonyme pour eux de la politique russe (1). »

De là les implacables persécutions sous lesquelles gémit la Pologne, et qu'il serait injuste d'attribuer à la cruauté naturelle et gratuite de l'empereur...

(1) De Custine, vol. 1^{er}, p. 146, *ut supra*.

Le despotisme, comme les armes chargées avec excès, a son recul violent, sa réaction. On ne badine pas avec des armes chargées de la sorte, on ne s'en sert point de gaieté de cœur ! Plus leurs coups sont pressés et terribles, plus elles meurtrissent celui dont elles exécutent les desseins ; mais, la guerre une fois déclarée, il peut y avoir nécessité d'en faire usage. Maître absolu de ses peuples, ce souverain subit à son tour la domination de leurs préjugés et de leurs passions. Ses forces décuplées ne sauraient résister au mouvement qui leur fut imprimé avant son règne, non plus qu'à l'impulsion par laquelle il l'accéléra... Il arrive donc à l'empereur de céder, lorsqu'on se figure qu'il entraîne !

Nous croyons à la générosité, au caractère loyal, bienveillant, religieux même de Nicolas. Les mouvements spontanés de sa nature trahissent un cœur que l'on aimerait ! Mais une position vicieuse n'a jamais laissé que le choix des fautes ; et les habitudes de fausse conscience que cette position lui a faite, le dominant jusque dans le fond de son âme.

Voyez, réellement humble et prosterné devant Dieu, ce grand souverain ; il l'aime, il l'adore, il le remercie avec effusion des bienfaits d'une protection efficace et quelquefois merveilleuse !... Et puis la bouche qui vient de proférer ces actions de grâce dicte les ordres farouches de la persécution. — L'empereur qui vient de s'agenouiller se relève plus ardent contre l'Eglise de Dieu, pour la gloire de la sienne, et lance ses terribles décrets contre les fidèles de la Pologne, contre les catholiques de ses Etats !... Sa politique, celle qui lui fut transmise tout animée de

l'esprit de ses auteurs et de l'esprit des peuples qu'ils ont formés, est devenue pour lui-même sa religion ; il la pratique dans la sincérité de son âme ; et ses rigueurs justifient, une fois de plus , ces paroles si propres à retenir le bras des persécuteurs , et que le Christ adressait à ses disciples :

« Quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. » Ils se refusent à voir ; et des intérêts d'un jour leur ferment l'oreille à la voix des intérêts d'un ordre trop élevé pour la petitesse de leur âme !

Il n'y a donc rien de forcé, il n'y a rien que de naturel et de prédit dans les paroles appliquées à ce prince : « Ses actes de cruauté sont méritoires aux yeux des vrais croyants. C'est le Saint-Esprit qui éclaire le souverain au point d'élever son âme au-dessus de tout égard au sentiment humain, et Dieu bénit l'exécuteur de ses hauts desseins. Juges et bourreaux sont d'autant plus saints qu'ils sont plus barbares (1). »

Mais grâce au ciel, et nous nous en applaudissons dans les intérêts de la vérité, l'unité qui se forme sous la loi du sabre et de la cravache , n'est qu'une apparence qui trompe jusqu'aux calculs de ses auteurs.

Vainement les Grecs se sont-ils mis à faire des martyrs , à lasser la patience des indifférents qui se demandent ce qu'est devenue la tolérance de bouche que des exemples n'avaient point encore démentie d'une manière

(1) De Custine, vol. 1^{er}, p. 146.

assez éclatante. Vainement le sang des nations a-t-il ruisselé ; vainement les fidèles sont-ils chassés par troupeaux vers les déserts du pôle, et les pasteurs torturés entre les murs silencieux des couvents!... Les irritations usent le corps, minent la vie et ne la donnent pas ! Les mains d'un frénétique peuvent bien s'unir, dans un accès, pour déchirer ses membres ; mais elles ne s'unissent point pour bander les plaies... C'est là précisément ce qui se passe dans ce culte et dans cet empire !

Réduit au silence sous la voûte de son Eglise, où toutes les fonctions de son ministère semblent se borner à une pantomime sacrée, le prêtre ne peut unir dans les liens d'une religion commune des esprits qui, sevrés des bienfaits de l'enseignement, s'expliquent les vérités de la doctrine chacun à sa convenance et à sa guise. Et si, dans le protestantisme, en l'absence de l'autorité légitime, la division éclate aux accents de la parole humaine, nous voyons ici tout le contraire : la division naît au sein du schisme grec, du silence du prêtre, imposé par un pouvoir qui s'est fait Eglise.

A chaque instant ce sont des sectes nouvelles qui se forment, se répandent et s'enracinent dans l'ombre. C'est un Luther improvisé par une insomnie, par l'excentrique interprétation de quelque verset de l'Ecriture, dont le souvenir mêle la fièvre à son sommeil. C'est un Calvin de village qui, la Bible en main, répand à petit bruit des doctrines antipathiques à une Eglise dont la mission n'est plus d'ailleurs que de cacher ses doctrines...

Souvent le ministre de la religion, informé du mal par ses ravages, fulmine au nom du ciel et s'empresse de di-

riger sur l'opiniâtreté des coupables les foudres vengeurs du trône... Rigueurs inutiles et dont il devient la première victime, si l'exil des novateurs a courroucé le seigneur de son village en le privant du bras de ses serfs.

Cependant, le nombre des hérésiarques venant à s'accroître, que faire? La violence produirait l'entêtement, la révolte peut-être; mais, à coup sûr, le bruit propre à répandre les doctrines qu'il s'agit d'étouffer... On se tait donc! L'erreur se propage à voix basse; elle cache sa marche, le pouvoir dissimule et le mal prospère!

Parmi la multitude des sectes qui pullulent dans les plaines de cette religion muette et corrompue, les unes admettent la polygamie, et ce n'est rien encore; car une autre, amie du progrès, « pose en principe, et pratique la communauté des femmes pour les hommes, et celle des hommes pour les femmes (1). »

Eh bien! peut-être cette dissolution, entrevue dans son germe, est-elle la raison la plus solide des espérances de notre Europe occidentale; car le nœud de la religion une fois dissous, que reste-t-il à la puissance politique dans l'esprit de peuples nourris à confondre l'Eglise et l'Etat dans la même idée? Mais au contraire, s'il se fait que ce nœud résiste, si nous admettons ces fâcheuses éventualités dont est semée la vie des nations, qu'attendre de notre Europe affaiblie, d'un bout à l'autre, par l'affaiblissement des croyances religieuses qui unissent et fortifient les intelligences? Qu'attendre de notre Europe ébranlée par la

(1) De Custine, vol. 3, p. 504. Plusieurs passages de l'intéressant écrit de M. Duvergier de Hauranne confirment notre opinion sur la Russie (*De la situation actuelle de la Grèce et de son avenir. 1844*):

ruine de l'esprit public, qui partout s'évanouit et disparaît avec les croyances? Qu'attendre de notre Europe épuisée par ces luttes désastreuses et interminables où se dissipe son énergie, où s'émoussent et se consomment les dernières facultés de la raison publique? Lutttes du pouvoir, qui, combattant pour la légitimité de ses droits, méconnaît les droits sacrés et légitimes des sujets! Lutttes des sujets, dont la plupart s'opposent moins au pouvoir pour résister à ses empiétements et à ses abus que pour le déchirer et s'enrichir de ses lambeaux! Encore une fois, qu'attendre?

Il peut se faire, en effet, avons-nous dit, dans une Revue périodique en parlant de la Russie, que, fidèle au testament de Pierre le Grand, un tel peuple, persévérant et croissant dans l'erreur, se trouve un jour, par le nombre, par sa force de jeunesse, par quelqu'un de ces *hasards providentiels* qui se plaisent à dérouter tous les calculs humains, l'arbitre de la destinée des autres nations! Et si des événements fortuits viennent à lancer ce peuple sur des nations que travaillent de graves discordes, qu'amolli un relâchement de mœurs général, irrésistible, qui sait?... tout à coup peut-être la barbarie rentrant dans le monde au bruit des tambours et des clairons, en chassera le Christ devant le labarum du despotisme déifié...

Nous ne nous mêlons point d'expliquer les prophéties saintes; mais il est un peuple sans doute par qui triomphera l'homme de malédiction qu'elles nous annoncent (1); fléau vivant, précédé des doctrines qui rava-

(1) Ne semble-t-il point déjà que les événements se préparent! La civilisation chrétienne envahit la terre. L'Afrique cède aux armes et

gent les âmes, ou de la haine des doctrines dans lesquelles les âmes puisent la vie. Ce peuple, *s'il doit conquérir par l'épée*, il nous faut le chercher quelque part ; il habite, il habitera du moins quelque bout de l'horizon. Il est permis de conjecturer quelquefois, et souvent la prudence, le patriotisme, la religion, font une loi de ces exercices de l'esprit. Nous nous sommes accordé cette licence un instant, encouragé que nous nous sentions par les lignes que nous allons transcrire.

Nous les jugeons dignes de la méditation de tous les hommes qui n'accueillent point par les frivolités de leur

à l'influence de l'Europe. La Russie chasse dans les sauvages régions de la Sibérie l'élite de ses sujets catholiques. Maitresse des grandes Indes, la Grande-Bretagne brise les frontières de la Chine. L'Amérique est conquise ; les îles s'ouvrent à l'Evangile. L'unité d'espace, détruite en quelque sorte par les abîmes de l'Océan ou les obstacles du sol, cette unité se refait, grâce aux prodiges de la vapeur... La prédominance future et prochaine d'une seule langue, ou de deux langues congénères et des mêmes idées, ne prépare-t-elle pas la prédominance d'une même nation et d'un même prince ? Les hommes considérés dans leur généralité, les hommes qui vont cesser pour un instant d'être les fils de Babel, se trouvant presque d'une même lèvre, ne se trouveront-ils pas bientôt après d'un même cœur, puis enfin, lorsque les temps seront venus, d'une égale et même corruption ?... Quand et comment ?... Noé, construisant son arche, annonçait aux hommes le déluge, et les hommes riaient... Un siècle s'écoula. Les animaux qui devaient être sauvés entrèrent dans l'arche... et les hommes riaient encore. Tout à coup ce fut le déluge ?... Lorsque tous les peuples qui peuvent et veulent prendre asile dans l'arche de l'Eglise vont s'y trouver admis... on se riera de paroles semblables aux nôtres. — Oh ! les faiblesses de la foi... et puis tout à coup ce sera l'Antechrist, tout à coup la fin !

sourire toute proposition élevée au-dessus des ornières de la routine. Ecoutez bien :

« La Russie voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée, tôt ou tard, par nos dissensions. Elle fomenté chez nous l'anarchie dans l'espoir de profiter d'une corruption, favorisée par elle, parce qu'elle est favorable à ses vues. C'est l'histoire de la Pologne recommencée en grand. *Depuis longues années, Paris lit des journaux révolutionnaires dans tous les sens, payés par la Russie* (1)! L'Europe, dit-on à Pétersbourg, prend le chemin qu'a suivi la Pologne. Elle s'énervé d'un libéralisme vain, tandis que nous restons puissants, précisément parce que nous ne sommes pas libres. Patientons sous le joug, nous ferons payer aux autres notre honte (2).

» Il y a tant d'avenir, et peut-être plus dans ce pays si longtemps compté pour rien par nos penseurs modernes, tant il leur paraissait arriéré, qu'il y en a dans les sociétés anglaises, implantées sur le sol de l'Amérique, et trop vantées par des philosophes dont les systèmes ont enfanté notre démocratie actuelle avec tous ses abus. »

Voilà le danger bien signalé. L'histoire des conqué-

(1) Autre fait. M. de Genoude a repoussé il y a quelques années les propositions de la Russie, qui lui offrait une somme *très-forte* pour insérer de temps en temps dans la *Gazette de France* des *explications* du gouvernement russe sur les affaires de la Pologne.

Gaz. du 11 août 1844.

Cette révélation établit l'importance attachée par la Russie à capter l'opinion de l'Europe et à l'aveugler. Comprenons par là l'importance de lui ravir cette opinion, d'élever un phare au lieu même où elle cherche à condenser les ténèbres. *Fiat lux, fiat veritas!*

(2) De Custine, vol. 4, p. 355.

rants et de la chute des empires doit retenir sur les lèvres françaises ce sourire spirituel et railleur toujours si prompt à s'en échapper. Réfléchissons d'abord, et nous rirons ensuite. La Providence qui nous a doués de courage et de perspicacité nous ménage deux voies de salut : le mal et le bien !

Le mal, avons-nous dit : l'ennemi le porte dans ses entrailles ; il est de la nature du fléau que la politique de l'étranger aime à susciter dans notre patrie. Il existe tout formé dans ces divisions qui, par leur incessant travail, tendent à le morceler, et à le séparer en tronçons hostiles ; à châtier du même coup les longs calculs du despotisme et le lâche orgueil de l'esclavage. Il se manifeste dans ces divisions, destinées peut-être à faire éclater, à la face de l'Europe, l'influence, aussi désastreuse pour les esprits que pour les empires, d'une religion falsifiée d'abord, puis absorbée par la politique.

Une seconde voie de salut, plus digne de notre nature, nous est ouverte : la voie du bien ou du retour à l'union dans les idées d'ordre. Nous nous garderons bien d'insister sur cette évidence. Il suffirait de ne point se roidir contre la raison religieuse pour qu'elle nous entraînant vers ce but par son retour. Heureuse la France surtout, si ses hommes d'Etat consentaient un jour à se laisser persuader que les intérêts de sa politique la ramènent aussi forcément au culte des vérités de la foi que les intérêts politiques des Etats protestants et schismatiques, punis de leurs erreurs par l'erreur même, les écartent et les éloignent de ces vérités (voir ci-après p. 467).

Que si, de plus, l'heureux et magnifique mouvement

qui s'est manifesté en faveur du catholicisme, sous le foyer des lumières religieuses, au cœur des plus doctes corporations de la Grande-Bretagne (1), finit par ébranler et entraîner la multitude ; que si ce peuple sérieux et penseur, dont les tendances se dégagent à vue d'œil des tendances impérieusement persécutrices de son gouvernement, vient à former avec la France la seule alliance admissible entre les deux nations, celle de la foi, les chances fatales que les temps futurs nous préparent se métamorphosent pour nous sourire.

Le retour de l'Angleterre à la foi que professe encore la France serait, sinon le repos, du moins le salut du monde ; car, si « l'hypocrisie cessait d'y régner, la plus grande partie du monde rendue au catholicisme (2) » et par le catholicisme à l'union et à la force dans la vérité, se rirait des efforts les plus ambitieux des nations de l'Orient et du Nord. Impertubables dans leur paix, les Etats catholiques n'envisageraient qu'avec compassion les menaces du despotisme, les jalousies et les rancunes de l'esclavage, enfin les entraînements belliqueux et vains d'un peuple qui ne peut respirer l'air de la liberté que sur un sol étranger à la terre de sa patrie.

Il est donc temps encore de signaler le mal, afin que tout être intelligent qui ne se croit point créé pour dormir, digérer et mourir, s'évertue, selon la nature et la mesure de ses facultés, à prévenir le mal en le détruisant dans sa cause.

(1) Puséyisme. Université d'Oxford, etc. Le désir de la réunion préparée par Leibnitz et Bossuet règne dans tous les cœurs chrétiens.

(2) De Custine, vol. 4, p. 359.

Sachons une bonne fois nous en convaincre : « Cet avenir si brillant, rêvé par les Russes, ne dépend pas de leur vouloir, » parce que, privés d'une religion dont la base soit une vérité, une certitude indépendante du despotisme ; sevrés de la vérité jusque dans l'histoire, jusque dans la famille, dont un ukase peut anéantir le passé comme l'avenir (1), « les Russes n'ont pas d'idées à eux. Le sort de ce peuple d'imitateurs se décidera donc chez les peuples à idées qui leur sont propres. Si les passions se calment dans l'Occident, si l'union s'établit entre les gouvernements et les sujets, l'avidé espoir des Slaves conquérants devient une chimère (2). »

En un mot, le temps les tue s'ils ne se font un auxiliaire de nos discordes, s'ils ne profitent de nos divisions pour porter le coup de la mort à la civilisation tombée en langueur, et dépérissante avec les vérités sociales, au milieu des prodiges de l'industrie, des arts et des sciences. Plus faible et plus malade encore que nous à cet endroit, l'ennemi, dont les alliances seraient analogues à sa nature, ne possède pour nous attaquer que les seules ressources de sa force matérielle. Mais des passions ardentes et vivement stimulées peuvent rendre cette force irrésistible.

Tout ce que l'ennemi perd du côté de l'intelligence et du goût des principes sociaux tourne en quelque sorte au bénéfice de ses passions brutales, de son ambition instinctive et de son fanatisme.

C'est dans cette ruine des vérités sociales, c'est dans ces passions, que les institutions du despotisme favorisent de

(1) Vide *suprà*.

(2) De Custine, vol 4, p. 565.

tout leur jeu, qu'il faut lire et combattre l'avenir. La lutte est engagée d'une manière sérieuse.

« Le clergé russe est depuis longtemps subjugué, terrassé, incapable, par son ignorance, ses vices grossiers et sa misère, de tenter un généreux effort, d'exercer quelque ascendant moral et intellectuel sur les communautés qu'il administre. Le clergé ruthénien a été, comme nous venons de le voir, vaincu par la ruse et la violence. Le clergé de Pologne, qui se distingue par sa noblesse de caractère et son instruction, qui s'appuie sur un peuple nombreux, dont il a, dans toutes les époques, soutenu le courage, partagé les malheurs, résiste seul encore avec énergie à l'oppression ; mais s'il n'est soutenu plus efficacement par le pape, qui est son chef principal, par les catholiques de France, d'Allemagne, d'Italie, il succombera aussi dans la lutte inégale où il est engagé. Alors l'empereur de Russie sera le pontife universel de ses immenses domaines ; le couvent de Troïtza sera le temple de la religion impériale, et les colonels de cavalerie seront ses prophètes (1). »

Voilà qui promet à la terre un nouveau Mahomet et de nouveaux Omar, aussi versés dans toutes les sciences profanes, aussi habiles dans tous les arts, que les hommes les plus policés du monde, sur lequel ils viendront se ruier, à la tête de barbares égaux en discipline aux meilleures troupes de l'Europe, mais abrutis par l'ignorance et exaltés par les ardeurs du fanatisme.

La crainte de ce fléau pourra-t-elle arrêter l'empereur ? aura-t-elle pour effet de le stimuler ? L'empereur est un

(1) X. Marmier.

grand prince, mais que d'irrésistibles précédents, que d'immenses intérêts d'ambition ont entraîné dans des erreurs aussi grandes que son esprit. Il a méconnu la vérité, sa gloire serait de la reconnaître. Son bonheur, la prospérité de ses peuples, la paix du monde en appellent avec nous de l'empereur à l'empereur. Toute espérance est-elle perdue?...

Nous ne pensons point le convaincre, mais nous voulons le répéter une fois de plus : cette unité de croyance qu'il poursuit de ses vœux, comme nous des nôtres, n'est la force et la perfection des sociétés humaines qu'autant qu'elle adopte pour base la liberté et la vérité. Sinon, cette apparente unité n'est plus que l'unité du servilisme ; un troupeau remplace un peuple ; et pour ces régions inhospitalières, l'ancienne et unique divinité, celle qu'adoraient les Scythes, régnerait bientôt sur l'autel transformé en trône : ce dieu, c'était le fer d'un sabre (1).

Replions-nous vers des régions plus douces.

Des actes, dont le bruit frappe encore nos oreilles, nous appellent à jeter un regard sur l'Allemagne, ce bizarre échiquier où deux cultes rivaux se disputent les cases si longtemps ensanglantées jadis par les mains d'adorateurs dissidents.

Lorsque deux cultes hostiles viennent à se rencontrer dans l'enceinte d'un même royaume, un arbitre suprême, le gouvernement, le prince, doit s'ériger en modérateur des prétentions exorbitantes, et savoir, d'une main ferme, imposer un frein aux ardeurs téméraires.—Mais, entraîné

(1) Hérodote, *Scythie*. Voir la *Scythie*, 3^e part. de cet ouvrage.

le plus souvent hors de la ligne de ses intérêts et de ses devoirs, loin de savoir calmer le mal, il ne se trouve propre qu'à l'aigrir. — Voilà l'opinion que nous avons émise dans le cours de cet écrit ; les faits demandent à se faire entendre avec toute la puissance de leur langage. C'est à la clarté des lumières répandues par M. de Casalès que nous abordons l'Allemagne (1).

« En Prusse, Frédéric-Guillaume III, » homme juste et modéré, quand la religion n'était pas en jeu, « avait dit, en prenant possession des provinces rhénanes : Je respecterai, je protégerai votre religion, *trésor le plus sacré de l'homme*. Les membres des deux Eglises chrétiennes jouiront des mêmes droits civils et politiques. »

Mais « la parité des droits promise aux catholiques resta dans la théorie. Pas un catholique ne fut admis dans la maison du roi, dans les hauts emplois administratifs tels que ceux de ministre, chef de division ou de section, de conseiller d'Etat, de président de province, de régence ou même de district ; à peine dans quelques-uns des emplois subalternes de l'administration ou de la judicature. — Il y eut, spécialement dans les pays catholiques de l'Ouest, comme une invasion d'employés protestants, presque tous natifs des anciennes provinces prussiennes, lesquels vinrent occuper toutes les places, grandes et petites, comme si les catholiques rhénans et westphaliens n'eussent pu présenter au gouvernement aucune garantie de capacité et de fidélité. Les choses se passèrent dans l'armée comme

(1) Publications très-remarquables, *Revue des deux mondes*, numéro du 15 octobre 1839. — 15 juin et octobre 1840. — 15 août 1841. — Janvier 1842.

dans l'administration. Les cinq douzièmes des soldats étaient catholiques.... et il était rare qu'on en vit un élevé au grade de capitaine, et surtout à celui de major, qui paraissait être l'extrême limite de leur avancement possible. Indépendamment de ces faveurs accordées aux uns au détriment des autres, et qui étaient comme *une prime* offerte à l'apostasie, d'autres moyens furent employés pour faire pénétrer partout *l'esprit protestant et prussien*, qu'on semblait considérer *comme une seule et même chose*. Cela se vit, surtout, dans l'organisation de l'instruction publique. Sur six universités que possède la monarchie prussienne, quatre furent exclusivement protestantes : celles de Berlin, Koenigsberg, Halle et Greisswald. Il n'y eut pas d'université purement catholique, mais seulement deux mixtes : celles de Boon et de Breslaw ; encore *la majorité* des professeurs et le *commissaire royal* furent-ils *toujours pris parmi les protestants*. »

« Quant aux gymnases et aux écoles élémentaires, le ministère de l'instruction publique en eut la direction exclusive, et nous avons déjà dit que tous les hauts emplois en étaient occupés par les protestants. — Aussi des écoles protestantes et mixtes furent établies comme des espèces de pépinières dans des pays où le luthéranisme n'avait jamais pénétré ; et dans celles qu'on laissa aux catholiques, tout fut calculé pour inspirer aux jeunes gens, *sinon l'aversion et le mépris*, au moins une *profonde indifférence* pour la religion de leurs pères. »

« En 1803, le roi de Prusse avait rendu un décret, portant que les enfants issus de mariage entre protestants et catholiques seraient élevés dans la religion du père.

Lorsque les provinces rhénanes et westphaliennes lui furent données par le congrès de Vienne, il n'osa pas d'abord promulguer cette loi, trop contraire aux prescriptions de l'Eglise romaine, laquelle n'autorise ses ministres à bénir ces sortes d'union que sur la promesse, faite par les époux, d'élever tous leurs enfants dans la religion catholique. Mais, en 1823, tous les emplois de quelque importance se trouvant remplis dans les provinces occidentales par les fonctionnaires protestants, on pensa qu'il y avait avantage à étendre à cette partie de la monarchie l'ordonnance de 1803. En effet ces employés se mariaient ordinairement dans le pays à des femmes catholiques; et, avec le secours de l'ordonnance en question, chacun de ces mariages devait donner naissance à une famille protestante, ce qui, dans un temps donné, ne pouvait manquer de changer notablement la proportion existante entre les membres des deux confessions. »

La nouvelle loi éprouva dès le commencement de vives résistances, dont les forces furent dirigées par l'archevêque de Cologne. — Mais convaincu, d'après la parole de son ministre Ancillon, que la Prusse « ne fonderait son unité politique que par son unité religieuse, » le roi, fidèle à la fois aux vues de son ministre et aux lois de la logique, donna l'ordre d'attenter à la liberté du prélat.

Lorsque vint à s'accomplir l'enlèvement de l'archevêque de Cologne, et, plus tard, un second attentat contre l'archevêque de Posen, « beaucoup de gens parurent s'apercevoir pour la première fois de ce que le gouvernement prussien avait fait contre le catholicisme, et l'on se mit

partout en mesure pour déjouer ses projets par une opposition vigilante et infatigable. »

Incarcérer un prêtre ! Est-ce donc là si grand mal ? se diront certaines gens. — Mais le bon sens et le génie, habitués à faire route commune, concordèrent en ce point pour saisir ce qui échappait à la foule ; et lorsque M. de Metternich considérait comme *un grand événement* l'arrestation de l'archevêque de Cologne, M. de Chateaubriand ajoutait cette réflexion : « Il a raison, en admettant que la France sût le voir et en profiter, qu'elle voulût conseiller et soutenir le pape dans sa résistance légitime, qu'elle connût l'esprit allemand et qu'elle entrât franchement dans l'intérêt religieux des provinces blessées. — De véritables hommes d'Etat ménageraient la réunion à la France des cercles catholiques du Rhin, et prépareraient une transaction d'autant plus durable, qu'elle aurait lieu par l'idée civilisatrice : la religion » (*Congrès de Vérone, Guerre d'Espagne*, vol. 1^{er}, p. 373).

Ces réflexions, aussi simples que profondes, nous entraînent à une digression importante à notre sujet, et nous expliquent un autre phénomène politique, à savoir pourquoi, pendant tant de siècles et tout naguère encore, les populations chrétiennes de l'Orient tendirent les bras à la France. — C'est que le *premier besoin de l'homme intelligent*, c'est la liberté de régler ses actions d'après sa pensée ; en d'autres termes, de vivre conformément à sa croyance. — Et pourquoi, dans le Levant, ces deux mots, France et catholicisme, se prennent-ils indifféremment l'un pour l'autre ? C'est que la *vraie politique de la France, c'est le triomphe de la foi catholique* ; parce que la foi catholique

dans le Levant, plus visiblement encore qu'en Europe, *c'est le nerf de l'influence française* (1). — Idée féconde pour des hommes d'Etat, lorsque la France veut se tenir à son rang ! Idée que nous n'émettons pas à la légère, et dans laquelle nous a tout récemment fortifié un des plus habiles agents du gouvernement dans ces régions.

Peu de gens ignorent que, dans ces pays lointains, quelques pauvres missionnaires ont plus fait dans les intérêts de notre grandeur que de terribles armées. — Fléau des nations conquérantes et des nations conquises, ces vastes corps, lorsqu'ils opèrent à de si fortes distances, épuisant avec l'or des peuples leur sang le plus généreux, ne laissent guère pour résultat final que quelques palmes stériles. — La politique veut moins de sacrifices et plus de fruits. — Si l'on s'en rapporte sur ce point à la sagesse de l'Angleterre, il suffit de la voir à l'œuvre. Une fois maîtresse des mers, qu'une flotte magnifique, et créée comme pour dominer en reine les flots de la Méditerranée (2), reçut l'exaspérante mission de lui abandonner, cette puissance s'unit à la Prusse, incessamment appliquée à « élever contre la France le mur d'airain du protestantisme. » Elle ne crut pouvoir nous abattre plus sûrement qu'en abattant

(1) Napoléon, dont la mort fut si chrétienne, confiant son fils à M^{me} de Montesquiou, termina son allocution paternelle par ces mots : « Vous en ferez un bon chrétien. » L'une des personnes présentes se permit de rire. « Oui, reprit le conquérant, du ton de mécontentement le plus vif : je sais ce que je dis ; il faut faire de mon fils un bon chrétien, car autrement il ne serait pas bon Français. » — Je livre avec confiance ces paroles à toutes les tortures de l'interprétation.

(2) 1841.

notre foi ; et nous venons de voir les deux alliées se cotiser pour nous attaquer dans le berceau même de la religion catholique par l'influence d'un évêque protestant (1) !

Mais, pour revenir aux affaires politico-religieuses de l'Allemagne, nous apprenons que « l'emprisonnement de l'archevêque de Cologne a ranimé entre les protestants et les catholiques des dissensions *qu'on croyait à peu près assoupies*. On sait qu'aujourd'hui ces dissensions ranimées, révivifiées, paraissent de nature à exercer *une influence considérable*, tant sur les destinées de la monarchie prussienne que sur celles de l'Allemagne tout entière » (de Casalès, id.) et de la France. Il ne s'agit que de rencontrer des hommes d'Etat qui aient le courage, nous ne disons point l'intelligence, de comprendre à quel point les intérêts du catholicisme *s'identifient* à ceux de notre patrie.

« On voit comment le traité de Lunéville, et plus tard celui de Vienne, changèrent la position respective des catholiques et des protestants, telle qu'elle avait été établie par le traité de Westphalie, et comment la sécularisation des principautés ecclésiastiques donna aux protestants *une immense majorité dans la diète germanique*, quoiqu'ils fussent *en minorité dans la nation*. Les rédacteurs des traités de 1815, oubliant que les *discordes religieuses* avaient été les *grandes causes de l'affaiblissement* de l'ancien empire germanique, ou jugeant le siècle *trop éclairé* pour qu'elles pussent désormais se reproduire, *adjugèrent* à des princes protestants de *nombreuses populations catholiques*, sans

(1) *Il vescovo ! la vescova ! ed i vescovini ancora !* Exclamation des habitants de Jérusalem à l'apparition de leurs seigneuries l'évêque, l'évêchesse et leurs évêchons.

stipuler en faveur de celles-ci aucune garantie sérieuse, et crurent avoir assez fait en écrivant dans le pacte fédéral que les membres des différentes confessions chrétiennes auraient les mêmes droits civils et politiques. »

En Prusse, « parmi les hommes les plus étrangers à toute pensée révolutionnaire, il en est beaucoup qui désirent de nouveaux arrangements territoriaux, au moyen desquels les *intérêts moraux* des populations soient mieux garantis. »

« En supposant que l'irritation actuelle soit apaisée jusqu'à un certain point par l'arrangement de l'affaire de Cologne, les causes de division entre les deux confessions ne cesseront pas d'exister, et l'inimitié entre les Prussiens, qu'on a toujours regardés comme des étrangers dans les provinces rhénanes (1) et polonaises (Cologne et Posen), et qu'on y regarde, *depuis les querelles religieuses*, comme des oppresseurs et des ennemis, ne s'affaiblira pas notablement..... Cette *désunion profonde* entre les diverses parties de la monarchie prussienne est une *grande cause de faiblesse*, et pourra même *compromettre sérieusement son existence*, lorsque de nouvelles commotions ébranleront l'édifice européen. »

C'est par l'urgence de parer à des dangers si graves que

(1) Le duc de Rovigo, arrivé à Berlin, mandait que le langage et les manières des Prussiens étaient devenus tout à coup respectueux; que les provinces rhénanes *étouffaient leur joie en silence* et croyaient que le canon de la Bidassoa avait *résonné pour leur délivrance*; que Mayence *était sans garnison et sans approvisionnement* et prêt à être évacuée: Tout vit là, disait-il, *en attendant*. La France redevint glorieuse en Espagne, *c'est sur le Rhin qu'elle redeviendra forte*. (Congrès de Vérone. Châteaubriand, t. 2, p. 199-200).

des revirements se sont effectués dans la politique prussienne. Mais il semble que, dans ces circonstances délicates où les apparences masquent tant de diplomatie, les plus grands efforts de conciliation n'aboutissent qu'à étaler aux yeux des peuples un spectacle où le ridicule et l'impuissance, déplorablement mêlés, déconsidèrent l'autorité, loin de l'élever par le respect et l'amour au-dessus de la sphère des tempêtes.

Laissons un journal, que l'on n'accusera point de devoir sa célébrité à l'exagération de ses sentiments religieux, nous peindre dans son style pittoresque l'inqualifiable position du souverain dont la volonté, moins éclairée sans doute que les intentions ne sont pures, paraît n'avoir cessé de s'épuiser en luttes stériles à concilier l'inconciliable.

« Je me figure l'embarras des historiens futurs quand ils voudront décrire au juste *de quelle Eglise* était Frédéric-Guillaume IV. Ils le verront en 1817, à Berlin, communiant sous les deux espèces des mains d'un ministre *luthérien* et d'un ministre calviniste. Ils le suivront à Londres en 1842 et le verront assistant à l'office divin dans la cathédrale de Saint-Paul, et écoutant le sermon d'un évêque anglican; puis ils le retrouveront la même année à ~~de~~ Bologne, assistant à la grand'messe dans la cathédrale catholique et consacrant les constructions nouvelles comme un monument de fraternité entre les confessions, qui comprennent qu'elles ne sont *qu'une* aux yeux de leur *chef suprême* (1)! »

(1) Voilà bien l'éclectisme religieux tel que certains rêveurs le comprennent. Ces hommes se trompent plus facilement qu'on ne tromperait les peuples.

« Or, si je comprends, au besoin, le système de l'équilibre en politique, j'avoue que j'ai moins de confiance dans le système *des religions pondérées*. La fusion peut quelquefois dégénérer en confusion ! Ainsi, quand vous aurez pris un peu de Luther, un peu de Calvin, un peu de Henri VIII, un peu de Rome et mêlé le tout, vous aurez obtenu une certaine solution éclectique qui pourra tout au plus convenir à certaines *classes de lettrés* ; » ces lettrés qui, se prenant de vertiges du haut de leurs entassements d'érudition, regardent en pitié le bon sens. « Mais les masses, qui ont des idées simples et entières, ne s'accommodent point de ces religions *composées*, et elles répètent le mot de l'Ecriture : Qui n'est pas pour moi est contre moi. Au moment même où le roi de Prusse faisait appel à l'union des confessions, les confessions elles-mêmes protestaient contre ce système d'unité factice. »

Le prix de tant d'efforts imposés par le souverain à son courage, ce fut donc d'avoir uni ces religions dissidentes dans une même pensée, celle de liguier leur aversion contre ses actes. Mais admirons sa persévérance, en contemplant le plus inouï des spectacles !

« Quinze mille hommes étaient rassemblés dans un camp près de Cologne. A l'une des ailes du camp on avait dressé une simple plate-forme où le ministre évangélique officiait selon le rit de son Eglise ; et, autour de lui, les protestants chantaient tous en chœur les Psaumes en langue vulgaire. Du côté opposé, on avait élevé une tente, et sous cette tente un autel où le prêtre catholique célébrait le mystère de sa religion, tandis qu'autour de lui les chœurs chantaient en langue latine devant la masse si-

lencieuse des fidèles. Quelques instants plus tard, protestants et catholiques se confondaient de nouveau dans *les mêmes rangs*, et redevaient membres d'une seule et même communauté. »

Après avoir laissé parader ces hommes séparés d'enseignes religieuses et ne marchant du même pas que sous l'étendard militaire, ce camp de frères, issus de deux mères différentes, et qu'un acte, un cri, peut diviser en deux camps hostiles, le journaliste nous donne, d'un mot, la morale par laquelle nous terminons son récit. « Voyez comme l'élément politique *absorbe* immédiatement l'élément religieux dès qu'on veut tenter de les *confondre* l'un dans l'autre (1). » C'est-à-dire, en langage plus clair, commel'intérêt politique des princes tue l'intérêt religieux; à quel point les passions l'emportent sur la justice. Mais l'importance des vérités religieuses est trop sérieuse, au jugement des hommes qui les ont une fois connues, pour qu'ils ne s'évertuent pas, de toutes les puissances de leur âme, à en reconstituer l'empire; et dès lors, pour les esprits prévoyants, l'énergie des obstacles qui s'opposent au triomphe de ces vérités, ne sert qu'à donner la mesure de la violence et de l'intensité des réactions imminentes.

« La fermentation produite par les dissentiments religieux existe aujourd'hui dans presque tous les Etats secondaires de la confédération, parce qu'il n'en est aucun où l'affaire de Cologne et de Posen n'ait donné lieu à une polémique animée, et où cette polémique n'ait jeté un jour tout nouveau sur la conduite des souverains protes-

(1) *Journal des Débats*, décembre 1842.

tants vis-à-vis de leurs sujets catholiques. On s'est aperçu que la plupart d'entre eux *n'avaient pas travaillé moins activement* que le roi de Prusse à *corrompre et à asservir l'Eglise*, et on s'est effrayé du chemin que l'œuvre de destruction avait fait en beaucoup de pays » (*de Casalès*, id.).

La Providence, comme pour frapper les peuples par ses avertissements et combattre leur indifférence en matière religieuse, la Providence se plaît à mettre en relief le zèle, disons mieux, l'action nécessaire des gouvernements et des princes dans ces sortes d'affaires dont les hauteurs de leur position dominant et surplombent en quelque sorte toutes les conséquences.

Parmi ceux-ci le roi de Bavière notamment fut prompt à saisir « l'importance politique que pouvait lui donner le rôle de protecteur des intérêts catholiques en Allemagne; » rôle négligé partout, à son grand dommage, par la France, trop forcément absorbée en elle-même entre les principes exclusifs qui s'en disputent la conquête. « Le roi de Bavière laissa donc le champ libre aux défenseurs de l'archevêque de Cologne, et ce fut de Munich que partirent les coups les plus rudes portés au cabinet prussien. »

Tant d'exemples, entre tant d'autres qui nous sollicitent nous paraissent suffire; car il est loin de notre pensée de tracer un cours de politique moderne.

Mais, si d'une part nous avons raisonné avec quelque justesse, et de l'autre démontré, par d'assez-concluants aperçus, la nécessité du plus parfait accord entre les principes religieux et les principes politiques, ou plutôt entre les institutions qui dérivent de ces deux ordres d'idées; si nous avons rendu palpable l'excellence, la supériorité

d'une religion sur une autre, en les considérant dans les résultats de leurs principes, nous pouvons hardiment poser cette question ;

Se rencontrera-t-il un esprit assez étroit, car il en coûte de supposer la perversité, pour ne pas bénir dans ses lois le législateur empressé d'effacer toute disposition contraire à l'esprit de la religion ; de recomposer toute page qui prescrit au soldat, au fonctionnaire, au citoyen exerçant ses droits ou remplissant ses devoirs, des actes condamnables au jugement de sa foi ? La sagesse et le *patriotisme* ne s'uniront-ils point pour anéantir ces dispositions antireligieuses, intolérantes, qui, poursuivant le citoyen dans sa conscience religieuse, le contraignent à cesser d'être fidèle s'il prétend se maintenir dans la jouissance de ses droits, et amènent le fidèle à ne plus savoir par quel art rester citoyen et ami des lois qui le persécutent ?

Sous l'ascendant des nobles idées que nous invoquons on ne verra donc régner nulle morale, nul précepte, nulle prétention propre à susciter, entre l'Eglise et l'Etat, une inimitié sourde ou patente, et qui, divisant les sujets au lieu de les unir, partage en deux classes ceux que doit animer un invincible esprit d'union.

Arrière donc ces folles maximes qui établissent, par l'influence si prestigieuse du pouvoir, tantôt l'indifférence en fait de religion, tantôt la haine contre les croyances ; parce que l'histoire, non moins que la philosophie, nous les représente comme le principal ressort de toutes les grandes actions par lesquelles il est donné aux peuples de s'illustrer et de fonder leur grandeur.

Nous doutons qu'il se rencontre longtemps encore dans

les esprits d'invincibles prétentions contre le vœu d'aider, d'éclairer le citoyen dans sa foi, doucement et sans le plus léger mélange de tyrannie ou de contrainte, au lieu de l'y tracasser ou de l'y combattre. Ce serait là tout le secret de cette grande œuvre, qui ne peut alarmer que la lâcheté ou l'orgueil ; nous allions oublier l'ambition, pour qui la religion n'est qu'un levier.

Et cependant comment ne point nommer cette aveugle et ardente passion qui détourne les princes de donner *aux cultes sérieux*, sous l'énergique et vigilante tutelle de leur pouvoir, cette liberté au sein de laquelle *la vérité*, aidée du cours des ans, absorbe l'erreur et *reconstitue l'unité religieuse* ! Magnifique travail que la philosophie de Leibnitz voulut prématurément accomplir, et dont, malgré des luttes passionnées encore, l'Angleterre commence à nous laisser apercevoir le spectacle.

Mais, il faut bien se l'avouer, dans notre Europe, la majorité des esprits, si différente de l'élite, n'accueille pas encore, avec l'empressement de la faveur, cette alliance de principes dont nous proclamons l'urgence. Et dès lors, après avoir établi que, jusque dans les actes de la vie domestique, l'homme n'agit que sous les inspirations de ses croyances, ne devons-nous pas abandonner l'espérance de voir triompher la cause de ces grands intérêts sociaux auxquels on ne croit point encore ? Les moissons abondantes naîtront-elles spontanément et sans semence ?

Nullement. Nous sommes les premiers à le reconnaître ; mais on nous accordera qu'il suffit de quelques mains exercées pour préparer le sol et pour couvrir d'épis les

plus vastes campagnes. Cette réflexion légitime notre espoir, nos tentatives et nos efforts.

En effet, ce que la culture est au sol, l'éducation le fut et le sera pour la société. Qui ne le comprend? qui ne l'a dit? Et qui ne réclame en soupirant les réformes immenses que nécessitent d'immenses abus?

Mais cette réforme s'accomplira-t-elle isolée, sans précédents, ou ne trouvera-t-elle jour à s'introduire qu'à la suite d'autres réformes destinées à lui ouvrir, à lui frayer la voie? Ce dernier point nous paraît indubitable; nous abandonnons à d'autres le soin d'agiter cette question, dont il nous suffit d'indiquer le motif.

Il est de ces époques de tourmente et de transition où des institutions *éternelles* brillent de quelques années de gloire ou de faveur, pour céder sans retour à des institutions d'une égale éternité. C'est ce que, dans notre langage vulgaire, on appelle une époque de révolutions!

Entre les Etats livrés aux coups de ces vicissitudes et le pays où nous remercions le ciel d'avoir placé notre berceau, quelque analogie vient-elle saisir l'esprit? — Nous le déclarons hautement, c'est là ce que nous ne voulons ni examiner ni prononcer. — Dans *l'intérêt de la pensée dominante de cet écrit*, nous nous y déclarons étranger à l'expression d'une opinion quelconque sur la situation actuelle de la France. — D'autres pays se prêtent à des applications assez décisives; le lecteur pourra donc choisir. Placés avec lui hors du domaine de la patrie commune, il suffit que nous nous supposions jetés pour un instant au sein d'un de ces Etats livrés à l'instabilité politique des révolutions.

Dès lors, nous ne dirons pas : Il faut savoir, ce qui suppose la nécessité d'apprendre, mais il est bon de se rappeler que jamais novateurs n'ont enfanté un ordre de choses sans en avoir préparé l'avenir par un ordre d'idées dont l'éducation seule peut assurer et régulariser le cours.

L'éducation ! instrument commode et puissant dont le vainqueur s'empare pour saisir l'intelligence, pour la maîtriser et lui faire subir le joug inévitable des doctrines du jour, par le déplacement des idées naturelles et fixes du droit que le bon sens public, abandonné à lui-même, va chercher dans les principes où elles résident.

Cependant, à peine les gouvernants vainqueurs ont-ils acquis quelque degré de consistance, que les yeux le plus médiocrement exercés les surprennent à lutter sourdement contre la multitude des erreurs érigées par eux en système. Ils tâtonnent, ils s'efforcent, d'une main maladroitement furtive, de les tirer une à une du faisceau qui s'en est formé, pour les remplacer au fur et à mesure par quelques-unes des vérités sociales dont l'absence les ruine et les désole. — Mais à chaque mouvement progressif ils s'arrêtent étonnés d'eux-mêmes, suspendus au milieu de leur œuvre, effrayés des chances mêmes de leurs succès, tremblant que les yeux dessillés ne démêlent le tissu de leurs vieilles impostures, et que la raison, affranchie des ténèbres dont ils avaient eu l'art de l'obscurcir, leur demande enfin les titres d'un pouvoir usurpé.

Absente, la religion, vers laquelle un torrent de raisons entraîne leur jugement, les laisse tomber en dissolution ; présente, elle les tue. De là ces anxiétés, ces irrésolutions, ces angoisses qui les tourmentent. Ils avancent, un prin-

cipe les heurte ! Ils sentent le coup et s'arrêtent ; mais le sol les brûle , et , s'ils marchent , l'air qu'ils mettent en mouvement les dévore. Une douleur les pousse à un changement de douleurs. A peine au repos , c'est donc pour tenter un nouveau moyen de se remettre à l'œuvre et , tout aussitôt , pour s'arrêter encore sans pouvoir jamais se fixer. _

Cependant les générations veulent marcher ; elles pressent le pas et se vengent du crime de leurs pères , en tournant , contre l'édifice mal assis qu'ils ont élevé , les principes de destruction sociale dont ceux-ci ont corrompu leur esprit , lorsqu'il ne s'agissait pour eux que de se créer de turbulents auxiliaires. Enfin , avec une déplorable fidélité , d'autres générations rendent à celles qui les précèdent le mal qu'elles en ont reçu , et , se riant à leur tour de l'expérience ou des remords d'autrui , poussent gaie-ment à la roue des révolutions qui fracassent et pulvérisent les sociétés.

Voilà pourquoi nous regardons comme à peu près impraticable toute *réforme sérieuse* en éducation , s'il ne *s'accomplit* , pour la *préparer* et la *soutenir* , une *réforme* qui *élimine les fondateurs et les usufruitiers des révolutions* pour leur substituer non pas un ordre d'hommes , une aristocratie plus ou moins exclusive ou révolutionnaire ; mais pour donner à l'Etat ce qu'il réclame pour être et prospérer : les hommes du droit commun ! ceux dont les privilèges et la substance ne se composent pas nécessairement des droits et de la substance d'autrui ! une réforme enfin qui , sans exclure ou privilégier , ne donne que leur juste part de travail et d'influence à des artisans

d'une nature viciée, pour appeler à l'œuvre des artisans d'une nature moins défectueuse.

Sur quelque région chrétienne que l'œil s'arrête, il est encore dans toutes les classes de ces hommes sur lesquels la religion et la liberté peuvent se reposer ; hommes sincèrement dévoués au droit commun !

Et nous voulons, avec le poète italien, que le désespoir n'obtienne le droit de séjour qu'aux portes de l'enfer !



LE CHRIST

PROUVÉ

PAR LES PREMIERS MONUMENTS DES PEUPLES,

OU

LES BETH-EL,

OCCASION PREMIÈRE DE L'IDOLATRIE.

Fille des passions et des ténèbres, l'idolâtrie, vieille de tant de siècles, semble se jouer encore dans un dédale, et, s'abritant au sein de la nuit, jeter le sarcasme et le défi à la face des plus opiniâtres investigateurs. Cependant le raisonnement, guidé par les jalons de l'histoire, la poursuit jusqu'aux pieds du berceau où elle s'est enveloppée de ses premiers mystères.

Ces mystères, ce sont les mythes dont tous les peuples de la terre, dans toutes les régions, ont affublé les traditions primitives; car, partout où se rencontrent ces mythes, il suffit de les démasquer pour reconnaître les traditions, faciles à démêler, aux traits généraux dont le

temps n'a su les dépouiller. En effet, dans la prodigieuse bigarrure de tant de croyances, il est à peine un dogme idolâtre qui ne s'adapte, par une de ses faces, à la vérité primitive, centre commun de gravitation. Isolés ou dans leur ensemble, les faits semblent se présenter avec une mission pareille : celle de placer sous les rayons de la lumière ces trois vérités entourées des débris de tant de systèmes : une seule famille humaine, une seule religion, un seul Dieu.

Qu'il nous suffise de jeter un mot en passant sur ce qui concerne les races. Nous voyons, chez les idolâtres, des croyances ou collatérales ou d'une filiation manifeste, voyager sur la terre avec des peuples consanguins ou engendrés les uns des autres. Ces croyances, enlacées qu'elles sont aux plus antiques annales de ces nations, accusent donc avec elles une origine identique, une même patrie terrestre. Ne comprend-on point dès lors que la généalogie des croyances, qui aboutissent à une foi unique et primitive, devient la généalogie des peuples aboutissant comme elles à une même souche.

Lorsque l'esprit s'élève et se place à ce point, *unique et central comme la vérité*, l'échafaudage philosophique de la *multiplicité* des races humaines s'évapore comme une vision décevante.

Loin de nous aventurer ici dans l'immense carrière où se développe l'investigateur lorsqu'il poursuit, au travers des histoires de tous les peuples, l'histoire unique de l'idolâtrie, nous nous bornerons à la saisir dans un de ses modes primitifs, sinon dans le premier de tous ses modes : *les Beth-el*.

Si je me limite, c'est que de cet aperçu spécial se détachent, pour ainsi dire d'elles-mêmes, toutes les conclusions importantes auxquelles s'arrête le raisonnement après avoir suivi l'esprit humain dans les phases diverses de l'idolâtrie.

Il nous est donc à cœur de savoir quelles furent l'origine, les transformations et la signification des Beth-el. A quiconque voudra traverser avec moi quelques champs d'une apparence aride, je crois pouvoir garantir, sans témérité, des sites variés et des perspectives aussi neuves qu'étendues.....

A peine le mal avait-il fait son entrée dans le monde, que la voix de Dieu se fit entendre. Comme si la mort eût épouvanté jusqu'au Créateur, il ne la décréta qu'en annonçant le Messie, le *Médiateur*, le Verbe, celui par qui tout a été fait, par qui tout devait être réparé, l'ennemi donc et le vainqueur de la mort, ou le salut de l'homme!

Lors de cette promesse du Rédempteur, Dieu déclara qu'il naîtrait de la femme, c'est-à-dire qu'il serait homme par une de ses deux natures.

Heureuse et glorieuse, se disaient les hommes, la famille qui le verra sortir de son sein! De là l'ignominie de la stérilité chez les filles du peuple élu.

Or il advint plus tard que la malédiction fulminée contre le premier homme qui insulta son père ou la paternité, image et type du pouvoir, que la malédiction fulminée contre Cham, en un mot, exclut ce fils de Noé du privilège de voir sortir de sa race le Sauveur du monde.

Tout porte à croire que dès lors Cham, ou Chanaan et leurs fils, s'évertuèrent à effacer le souvenir de cette mort-

fiante sentence, en altérant le sens de la prophétie. C'était là, selon le conseil des passions, le moyen le plus efficace de se réhabiliter dans l'opinion des hommes. Mais la malignité humaine ne lutte contre les prophéties que pour les accomplir, et déjà il fallait que le Messie, à peine annoncé, fût pour plusieurs une occasion de chute.

Entre leur projet et son exécution, les fils de Cham trouvèrent aussi leur médiateur ou *moyen*, car c'est là le sens du mot ; et ce médiateur ou moyen, ressource facile à la langue humaine, ce fut le mensonge.

Le médiateur ou moyen de la mort commença donc à cheminer, au jour le jour, à côté du médiateur ou moyen de la vie : le Verbe du mensonge à côté du Verbe de la vérité.

Nous allons voir de quelle sorte ils mirent en œuvre le mensonge, et avec quel art ils étayèrent sur la vérité une partie de leur échafaudage. Bornons-nous à solliciter quelques moments d'attention sérieuse.

La révélation, et avec elle toute l'histoire sacrée, jette de vives lumières sur l'histoire profane ; et, *en philosophie*, l'un de nos plus illustres spiritualistes, Malebranche, l'appelle *la base de toute certitude*.

Les hommes, malheureusement assez rares, qui ont apporté dans l'étude de l'histoire quelques notions de philosophie consciencieuse, ne s'avisent guère de la nier. Et de fait, quiconque laissant de côté toute idée religieuse pousse jusqu'à conclusion, avec J.-J. Rousseau, ses méditations sur l'existence de la parole, se démontre à lui-même la nécessité philosophique d'une révélation. Le Génevois lui prête sa simple formule : « La parole serait nécessaire pour

inventer la parole, » car sans elle il n'est point de pensée possible, pas même la pensée d'inventer la parole. Ce qui équivaut à dire que sans la révélation, qui se confond ici forcément avec la parole, puisque c'est la révélation qui nous la communique, l'homme ne peut ni se comprendre ni rien comprendre (1).

Entre mille preuves de la révélation il nous suffisait d'en indiquer une seule pour procéder avec confiance. Cette précaution une fois prise, il est un fait que nous obligés d'admettre le raisonnement, c'est que, dans le principe, Dieu apparut aux hommes et leur parla soit directement, soit par l'entremise de ses anges. Voilà la révélation, vérité sanctionnée de tout temps par les sectes juives et chrétiennes les plus dissidentes.

Nous dirons plus, vérité sanctionnée par la raison de *tous les peuples idolâtres*, c'est-à-dire par la raison universelle, car il n'est pas *une seule* religion qui n'ait admis ce commerce primitif de Dieu et de l'homme, ou *la révélation*, dont l'idolâtrie ne s'empara que pour la déguiser sous ses fables.

La révélation a donc reçu l'hommage unanime de tous les peuples et de tous les siècles. Aucune nation, aucune puissance humaine n'a pu faire sortir d'une autre source une *religion*, une *morale*, c'est-à-dire *les principes d'une société quelconque*, tant il était évident pour tous que Dieu seul, et non pas l'homme, avait *le droit* de commander à l'homme!

Et ce serait erreur de s'imaginer que cette croyance n'ait été propre qu'à l'homme social. On la retrouve en vigueur

(1) Voy. Maret, *Essai sur le panthéisme*, p. 255. — De Bonald, *Essai analytique*, p. 265 b, etc., etc.

Voir la note, p. 523.

jusque chez de stupides sauvages. Il est fréquent, parmi ces tribus barbares, de voir *le politique* (1) ou tout autre personnage qui prétend au gouvernement de sa tribu, deviner la ruse de Numa, parler au nom du Dieu et feindre, pour atteindre son but, des entretiens familiers avec l'Etre que la conscience humaine regarde comme la source de tout pouvoir, que ce pouvoir se nomme démocrate ou monarchique (2).

Cette vérité une fois admise, rappelons-nous que, dans le petit nombre de lieux où le Seigneur leur était apparu, les patriarches avaient élevé des autels, et ces autels c'était tantôt une pierre isolée, tantôt une réunion de pierres brutes, premiers monuments du monde.

Quel fut alors le rôle des fondateurs de l'idolâtrie, ces ancêtres des faux prophètes?

Eux aussi prirent leur parti d'ouvrir commerce avec le ciel; sinon quelle eût été leur valeur aux yeux des hommes? Dieu leur apparaissait, affirmaient-ils; et la vérité des apparitions réelles, manifestée avec trop d'éclat pour donner prise au doute, se trouvait là, comme à point nommé, pour accréditer leur mensonge.

Quelques jours s'écoulaient, et Dieu leur apparaissait encore! A les croire, il les eût fatigués de ses visites; et comme, à côté d'un fourbe, l'humaine imbécillité rassemble toujours un troupeau de dupes, l'autorité de la parole de ces

(1) Entre autres relations de voyageurs, voy. *la Propagation de la foi*, t. 1, n. 1, p. 35.

(2) Ces deux mots expliquent que nous repoussons la doctrine du droit divin, par laquelle une seule et invariable forme de pouvoir serait imposée à l'homme par son Créateur.

imposteurs fit preuve. Ce fut pour conserver le souvenir des faveurs célestes que la terre se couvrit de monuments pareils à ceux des patriarches.

Voilà par quels artifices les premiers faussaires de la religion se concilièrent la vénération d'une foule aveugle, et percurent chaque jour un nouveau tribut sur la crédulité superstitieuse et sur les passions; soigneux qu'ils étaient d'ailleurs de les aduler par ces mille voix du ciel si dociles à leurs caprices.

Voilà comment l'Egypte, patrie des dieux, dit Hérodote, où Chanaan, où peut-être Cham lui-même a fixé sa demeure, se distingua dans un âge si précoce par la multitude de ses dieux; car, écoutez : bientôt le monument qui n'avait annoncé que la visite du Dieu devint le symbole de la divinité; puis, sans que l'on y pensât, pour ainsi dire, finit par être le Dieu lui-même ! Mais j'anticipe. Quant aux patriarches, il n'en fut bientôt plus question ; la Divinité se révélait à eux si rarement ! Car ces hommes droits et sincères ne savaient pas faire mentir la pierre.

Que ces pierres aient été, sinon la première, au moins une des plus anciennes occasions de l'idolâtrie, de ce crime qui, pour prendre position dans l'esprit, doit passer par le cœur, c'est ce que démontre la peinture de la plupart des témoignages (1).

Laban craint de jurer alliance avec Jacob, qu'il poursuivait. Jacob prend une pierre, il en dresse un monument, et dit à ses frères : Apportez des pierres ; — et, en ayant amassé plusieurs ensemble, ils en font *un lieu élevé*. Alors Laban

(1) Gall-Hed, 31, chap. Genèse.

de s'écrier : Ce lieu sera témoin entre vous et moi... *Ce lieu élevé et cette pierre nous serviront de témoins...* Que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor, que le Dieu de leur père soit notre juge. — Laban regarde ce monument comme un point d'où les dieux puissent contempler l'infracteur de ce traité et le punir; car le cas que Laban fait de ses idoles, cachées, par Rachel effrayée, sous la litière des chameaux, prouve le sens matériel et grossier de ses paroles (1). La suite doit nous amener à en convenir (2).

L'idée primitive attachée à ces monuments se transforma rapidement. Ce ne furent d'abord que les témoins d'un fait historique (3); puis l'imagination, cette cruelle ennemie de la sagesse, voulut que le Dieu lui-même y résidât; car on l'y avait vu, et c'était là le point de départ de la croyance. Enfin l'homme, qui trouvait si commode de tenir la Divinité à ses ordres, lui imposa ses pierres comme un séjour obligatoire, prison, temple et sanctuaire. C'était suivre, mais aussi forcer le langage mystique des patriarches qui les avaient nommées Beth-el, c'est-à-dire maison de Dieu. Les idolâtres ne purent attacher à ce mot qu'un sens matériel; la chose devint pour eux le type, et le nom la racine de ces bétyles si fameux chez les anciens : βᾱίτυλος (nos aérolithes ou bolides), c'est-à-dire ces *pierres-dieux* qui, selon les païens, se détachent des voûtes célestes pour venir visiter les mortels.

(1) Voy. Drach, *Lettres d'un rabbin converti*, t. 2.

(2) Peut-être les Térapias ou Séraphins de Laban, objets de tant de discussions, n'étaient-ils déjà que la copie des immuables Beth-el ou Bétyles. Nous ne tarderons pas à voir le sens de ce mot.

(3) *Monimenta* ou *monumenta*.

Tels furent les *premiers temples* idolâtres ; tels les voit-on dans la Chaldée, dans la Judée, dans l'Égypte ; tels ils s'élevèrent, sans doute, sous la main savante des druides, chez les nations de race celtique dont l'antiquité ne le cède à aucun peuple de la terre (1). Le monde entier dut s'en couvrir, si l'on accorde que le culte des colonies émigrantes ne peut différer essentiellement, dans le principe, du culte de la mère patrie.

Nul ne l'ignore, l'esprit humain est progressif et condamné, par sa belle nature, à ne trouver qu'inquiétude et agitation dans l'erreur, qui ne le guérit d'elle-même que par ses excès. Or, il faut le répéter, après avoir fait du temple le vêtement de la Divinité, un pas de plus conduisit à y voir la forme sensible du Dieu. Le contenant devint le contenu. L'homme aidant, Dieu était devenu si petit ! En effet, jusque chez les nations les plus savantes et les plus sensées de l'antiquité, la raison, esclave des sens, voyait s'obscurcir toutes ses lumières et tombait à chaque pas des chutes les plus honteuses, lorsque, ayant oublié son auteur et cédant le pas à l'imagination, elle laissait celle-ci s'exercer sur l'essence de Dieu et le façonner à sa guise.

Le symbole de la Divinité devint donc la Divinité même, et vainement quelques érudits, ennemis du christianisme, se sont-ils efforcés de nous faire voir les plus ingénieux, les plus poétiques emblèmes sous les plus grossières superstitions du paganisme. La pierre et le bois étaient véritablement dieux. Cela était de dogme ou de croyance rigoureuse.

(1) J'espère démontrer, chemin faisant, ce que j'avance. Voy. le docte Achaintre père, Gaulois, art. 4. *Bulletins de l'académie ébroïcienne*, 1854.

Ils se changeaient *par la consécration au corps du dieu* que le ciseau avait enfanté. Empruntons derechef à Bergier quelques citations :

Le roi de Babylone adorait comme dieu, et non comme symbole ou image, la statue de Bel. C'était à son avis, et au jugement de ses peuples, un dieu de fort bon appétit, et qui ne se contentait pas de boire et de manger comme quatre. Vainement Daniel se fût-il efforcé de le désabuser par la puissance du raisonnement qui n'agit que sur la classe, passablement rare, des gens raisonnables. Il fallut, pour le convaincre, lui faire toucher du doigt la supercherie de ses prêtres, et le prendre, comme une brute, par les sens, pour révivifier son intelligence.

Diogène Laërce nous apprend que le philosophe Stilpon fut chassé d'Athènes pour avoir dit que la Minerve du sculpteur Phidias n'était pas une déesse; et Porphyre (1) enseigne que les dieux *résident* dans leurs statues, qu'ils y sont comme dans un lieu saint. Enfin, pour abrégér, Proclus dit que les statues attirent à elles les génies et en contiennent l'esprit en vertu de la consécration (2).

(1) Ce même Porphyre, ennemi des chrétiens, dit des prophéties qu'elles sont si claires, que, semblables à l'histoire, elles doivent n'avoir été écrites qu'après l'accomplissement des faits; tandis que les juifs, ces autres ennemis, attestent encore aujourd'hui, comme ils l'attestaient à Porphyre, la haute antiquité de ces livres. — Lutter contre le christianisme, c'est aider à son triomphe!

(2) « Sese (les Siciliens) jam ne deos quidem in suis urbibus, ad quos confugerent, habere : quod eorum simulacra sanctissima C. Verres ex delubris sanctissimis sustulisset. Cicéron, *in Verrem*, 1, ch. 3. Le maître de l'éloquent Lactance, Arnobe, adorait les pierres. Si quando conspexeram lubricatum lapidem, adulabar, affabar et beneficia poscebam.

Maintenant, après avoir énoncé ce culte primitif des pierres, il serait intéressant de rechercher la cause du choix exclusif que les premiers hommes en firent pour élever leurs premiers monuments de témoignage, dégénérés d'abord en temples, puis en idoles. Peut-être de ces pierres, consacrées si longtemps au mensonge, serait-il facile de reconstruire un auguste édifice à la vérité. Si ces paroles semblent étranges, je ne m'adresse qu'à des esprits éclairés; l'indulgence d'attendre celles qui les expliquent leur coûtera peu.

La pierre, et sans doute elle est le plus ancien symbole que la tradition mentionne, la pierre c'était le *symbole du Christ*, promis au père de la seule race humaine qui ait peuplé le monde. Voici beaucoup en peu de mots.

Dans tous les lieux où les colonies issues des fils de Noé ont porté leurs pas, le souvenir de cette promesse et ce symbole, dont l'idée avait été comprise des patriarches leurs auteurs, suivirent leur marche et prirent racine avec elles sur le sol. Mais, à mesure que l'homme s'abrutit, que l'intelligence se dégrada : le symbole matériel prévalut sur l'idée dont il n'avait été que le *memento*, et dont il ne subsista bientôt plus que le signe, monument de la décadence de l'esprit, témoin accusateur de la paresse de l'intelligence et de la fougue des passions.

Le premier point essentiel à établir, c'est que la pierre fut bien réellement le symbole du Christ. Jetons d'abord un coup d'œil sur les Lettres de Drach, le savant et profond rabbin (1).

(1) *Lettres d'un rabbin converti*, tome 2, et depuis *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, ouvrage où cet écrit, première édi-

Le patriarche Jacob (1), fidèle, on peut le croire, aux leçons et aux croyances de ses pères, après avoir parlé des tribulations de Joseph, s'écrie : Mais son nom est en force; ses bras et ses mains ont conservé leur souplesse, par les mains *du puissant Dieu de Jacob*, d'où vient le pasteur, la pierre d'Israël (2).

Ailleurs Jacob, pour conserver le souvenir de sa fameuse vision, l'échelle mystérieuse composée des trois degrés de la Divinité, dans laquelle il a reconnu l'Homme-Dieu, médiateur entre son père et les enfants d'Abraham; Jacob, disons-nous, prend la pierre qui avait été sous sa tête et il en fait un oint, un Messie (3). Et cette pierre que j'ai érigée en monument sera la maison de Dieu, *Beth-el*. Comment *une seule pierre* peut-elle être la maison de Dieu, si vous ne dites qu'elle est la figure de *l'oint divin*, qui dit de sa personne : Détruisez ce temple, et en trois jours je le rétablirai (4).

Dans la Genèse, chap. xxxi, il est dit que l'ange de Dieu, non pas un ange ordinaire, mais que l'ange qui est la seconde hypostase de la Divinité, apparut à Jacob en Mésopotamie, et lui dit : *Je suis le Dieu, maison de Dieu. Annabi haël Beth-el.*

tion, se trouve cité, article *Bétyles*, volume 2, pages 420 et suite.

(1) Né l'an 2206 avant Jésus-Christ, quinze ans avant la mort de son aïeul Abraham. — *Art de vérifier les dates*.

(2) *Pastor egressus est lapis Israel*. Genèse, chap. 49, v. 24.

(3) Messie en hébreu et Christ en grec signifient oint. Ne sachant pas l'hébreu, je cite d'après Drach *χρίω*, j'oints; *χριστός*, oint, Christ.

(4) Vol. 2, p. 194, 195, 196, par sa résurrection. — Id. Voy sur cette pierre, saint Jérôme, *Lettres*, t. 2, L. 45, p. 108, 124, etc., édit. de Paris, 1704.

Beth-el signifie maison de Dieu, Beth-el est le nom que Jacob impose, après sa vision, à la ville où il a passé la nuit, et qui s'appelait auparavant *Lusa*. La pierre et la ville où elle devint *la pierre ointe, la maison de Dieu*, se confondirent sous le même nom. Où naît le Christ, le Dieu Beth-el? à *Beth-léem*, la maison du pain, du pain descendu du ciel (1); la maison de la manne qui est la pierre, dit Philon; laquelle pierre figure le Christ, pain de la vie; ce pain que la bouche du prêtre consacre aujourd'hui sur la *pierre sacrée, sans laquelle il n'est point d'autel*. — Tout s'enchaîne; ainsi le Christ naît dans sa maison. Les prophètes la lui avaient assignée!

L'écrivain sacré appelle *cette même pierre Manne*, le Verbe divin, plus ancien que tous les êtres (2). Celui dont il est dit : *Ego hodie genui te. Hodie*, pour l'Eternel, nous le savons tous, c'est ce qui est, fut et sera : l'éternité.

Le divin Messie s'applique lui-même ce verset de David, Ps. cxviii, v. 22 : La pierre, rejetée de ceux qui bâtissaient, est devenue *la pierre de l'angle*.

Le Talmud, traité Zona, fol. 53, 54, nous apprend que lorsque l'arche sainte manquait dans le sanctuaire, *l'habitation de Dieu*, il y avait à sa place *une pierre* qui s'y trouvait déposée depuis les jours des premiers prophètes; et *schetya, pierre fondamentale*, était son nom. La tradition enseigne que le monde a été fondé sur cette pierre, et saint Jean dit de celui dont elle est le symbole : *omnia per ipsum facta sunt*, par lui tout a été fait.

(1) Saint Jérôme, p. 108.

(2) P. 185.

L'apôtre des gentils, en parlant de la pierre qui a suivi les Juifs *dans toutes leurs migrations*, a dit : *Petra autem erat Christus* : Cette pierre c'était le Christ, p. 182.

Nous le demandons, n'est-ce pas la même figure que répète le Christ lui-même, lorsque, s'adressant à son premier continuateur, il lui dit : *Tu es pierre*, et sur *cette pierre* je bâtirai mon Eglise? Voilà la pierre fondamentale, la tête de l'angle qui domine les *ruines de la vieille Rome!*

Les commentateurs chrétiens qui ne connaissaient pas les traditions des Juifs ont cherché à expliquer de différentes manières ces paroles de saint Paul : *Consequente eos petra*, c'est-à-dire lorsque la pierre suivait les Hébreux. Tous les rabbins enseignent que les enfants d'Israël ne se séparaient en aucun cas de ce rocher, ainsi que le dit ici l'apôtre, disciple du rabbin pharisien, Gamaliel. Tertulien, *In baptismo*, confirme cette tradition : *Hæc est aqua quæ, de comite petra, populo defluebat* : Cette eau est celle qui jaillissait pour le peuple du sein de la pierre qui l'accompagnait...

« Jésus-Christ a été *la pierre*, dit le Seigneur, contre laquelle l'ancien peuple est venu se briser. Je la place maintenant *pour base de la nouvelle Sion*, comme une *pierre isolée*, glorieuse, angulaire. Ceux qui espéreront en elle vivront éternellement. » — Quoi! direz-vous, est-ce que votre espérance repose sur une pierre? — Il faut entendre par cette pierre l'humanité entière de Jésus-Christ, sur laquelle le Seigneur a fondé l'édifice, comme sur une base solide. Les architectes l'ont rejetée, et Dieu l'a mise à la tête de l'angle.

Ailleurs nous lisons : « A ces mots, il enleva Hermas en Arcadie (1) sur une hauteur , et de là il lui montra une grande plaine, environnée de douze montagnes de diverses formes, au milieu de laquelle s'élevait *une pierre énorme*, beaucoup plus haute que toutes ces montagnes, et *assez forte pour porter l'univers*... Le Fils de Dieu est la pierre antique qui existe avant toute créature, et sur laquelle repose l'univers (2). »

Dans le songe de Nabuchodonosor, cette pierre qui se détache de la montagne renverse et brise le colosse aux pieds d'argile, c'est encore le Christ.

Quelle opiniâtreté dans cette figure, qui partout reparaît et toujours la même !

« Tout ce que l'Ecriture et la tradition nous apprennent de cette pierre est une fidèle image de ce qui est arrivé au Christ. Qui a donné cette pierre au peuple ? Une Marie (3), sœur de Moïse, que l'Ecriture appelle une vierge. Quand la pierre fit-elle jaillir de ses flancs des torrents d'eau pour rappeler à la vie les Hébreux qui *périssaient de soif* ? Lorsqu'elle eut été frappée par la synagogue, que représente Moïse son premier docteur. Moïse frappa le rocher une fois et il n'en distilla que des gouttes, une deuxième fois et il en sortit des eaux abondantes. — Notre-Seigneur fut frappé une première fois dans la flagellation, et de son corps il ne distillait que des gouttes ; frappé une deuxième fois sur la croix, il fit jaillir de

(1) *Pères de l'Eglise*, pub. par M. de Genoude, liv. 1, p. 150.

(2) P. 174, 176.

(3) Talmud.

son flanc une abondance d'eau et de sang qui rappelle à la vie ceux qui périssent (1). »

Ces citations presque littérales, tirées pour la plupart des savantes recherches de Drach, auront suffi, je pense, sans qu'il soit nécessaire de les multiplier. — Elles nous auront appris à savoir quel est celui que représentait la pierre; car *cette pierre fondamentale, base de tout ce qui est*, cette pierre symbole y révèle avec éclat son idée : le Dieu immuable, inébranlable. La Divinité s'est complue dans cet emblème de la *solidité*, de l'*immutabilité*. La tradition, les Ecritures, le témoignage des rabbins et des apôtres se groupent en faisceau pour lever toutes les hésitations; et si, d'ailleurs, il en pouvait rester, l'histoire même des superstitions païennes conduirait l'esprit, d'inductions en inductions, à ce but d'où le doute s'efforcerait vainement de l'expulser.

Répétons-le, si nous remontions le torrent des âges sous les nuages qui l'obscurcissent, nous arriverions presque invariablement à la découverte des cultes dont l'objet originaire fut le même, dont le symbole primitif fut identique, et dont les bases avaient été les mêmes promesses, c'est-à-dire les mêmes prophéties divines, plus ou moins adultérées selon le degré d'abrutissement ou la fertilité plus ou moins grande des passions et de la poésie des peuples.

Maintenant, si nous observons que pour se rapprocher, soit dans le temps, soit dans l'espace, de l'origine de toutes ces croyances contemporaines de l'enfance des prin-

(1) P. 201, 202, 203, vol. 2. Drach.

cupaux peuples et dont elles ont accompagné les migrations, il faut, de quelque point du temps ou de la circonférence du globe que l'on veuille partir, aboutir à un même point central, nous arriverons, je pense, à conclure que ces croyances, non moins que ces peuples si variés de formes, découlent d'un centre unique et d'un seul homme, dépositaire d'une seule foi, et créé par un seul Dieu.

Mais, retournons à la pierre pour la suivre dans ses métamorphoses. — Nous avons dit que les hommes, après avoir adoré, dans *la pierre monument*, la maison, puis l'enveloppe réelle de Dieu, firent un pas de plus et l'adorèrent comme sa substance palpable. La progression était toute logique, toute simple pour une nature corrompue et poussée d'ailleurs par une force irrésistible au mouvement. Car il ne peut lui être donné de trouver le repos et les douces allures de la paix hors des voies de la vérité, qui sont celles de son développement normal, de sa perfection.

La pierre divinisée reçut d'abord les honneurs du culte sous sa forme primitive. Ces dieux que l'homme façonna plus tard, comme si, possédé de la manie de parodier le pouvoir, il eût voulu rendre la pareille à son Créateur, ces dieux ne devaient perdre leur simplicité qu'à mesure qu'il s'écartait de la sienne. A ce sujet, rendons la parole à Drach, l'ancien rabbin : « Le culte que nos pères (fils de Sem) (1) rendaient au *Messie*, dans la *pierre Beth-el* de Jacob, conservée au sanctuaire du temple de Jérusalem, fut bientôt imité par nos voisins de Phénicie (fils de Cham), qui avaient avec nous une langue commune. De là s'est

(1) Ce que j'insère entre parenthèses tend à la preuve de l'unité de la race humaine ; il importe de l'observer.

répandu le culte des pierres bétyles (βαίτυλος, bétyle, ou abbadir), appelées aussi *lapides divi*, *pierres divines* ou *vivantes*, comme les pierres animées du temple de Diane de Laodicée que mentionne Ælius Lampridius (1).

« Ce sont là les pierres qui ont une âme, λίθους ἐμψύχους la pierre Jupiter, *lapis Jupiter* (ou *Jovis*, de Jéhova), que nous retrouvons dans toute l'antiquité païenne. Rome idolâtre appelait cette pierre Abbadir, nom formé de deux mots hébreux Ab-addir, père puissant. »

« Jupiter s'appelait pierre, » et nous espérons expliquer plus bas la cause de ce nom. Le serment le plus solennel et le plus sacré chez les païens était d'invoquer ce dieu en tenant à la main une pierre. De là le proverbe latin : *Jovem lapidem jurare*, c'est-à-dire jurer ses grands dieux, ou jurer par la pierre qui est *Jove* ou *Jehova*, nom de Dieu en hébreu. « Je suis prêt, dit Phavonius, à jurer par *Jupiter pierre*, ce qui est le plus sacré de tous les serments, que Virgilius n'a point écrit cela. »

Chez les adorateurs du vrai Dieu, ces pierres furent bientôt prosrites. *L'idolâtrie devint le motif de cette prohibition du Deutéronome* : « Et tu n'érigeras pas de monuments d'une seule pierre, *Matzéba*; car Jéhova, ton Dieu, le déteste. » Et quoique, aux jours des patriarches, la *Matzéba* (2) fût agréable à Dieu, il la déteste maintenant, parce que *les Chananéens en ont fait un culte idolâtrique*.

(1) Contemporain de Dioclétien et de Constantin.

(2) Entre Délibas et Stynna se trouvent les Mysibata, pierres prophétiques, élevées par le dieu Ouranos, le Ciel; τὰ μισύβατα μαντιῶν λίθων, en hébreu Matzébeth. Ph. Lebas, *Revue des deux mondes*.

La contagion de l'exemple fut rapide. Ces bêtes ou pierres divines du paganisme étaient, comme le Beth-el (que Jacob oignit d'huile, afin qu'il figurât plus rigoureusement le Christ, mot qui signifie oint), des pierres de formes diverses, honorées et consacrées par des onctions d'huile. « On les croyait animées, puisqu'elles se mouvaient et s'élevaient même en l'air; circonstance qu'on ne révoquait pas en doute. Ces pierres étaient consultées *comme des oracles dans les circonstances importantes.* »

« Damascius (Vie d'Isidore) avoue qu'il était persuadé que le bête avait quelque chose de divin; et Arachius (contre les païens) assure qu'avant d'avoir embrassé la religion chrétienne il adorait toutes les pierres ointes d'huile, comme si la Divinité y demeurait réellement. »

« Damascius, qui était païen, a vu, ce qui s'appelle vu, un bête qui se mouvait en l'air. »

La plupart des bêtes n'étaient autres que ces pierres noires appelées de nos jours aérolithes ou bolides, pierres ou projectiles de l'air, dont les chutes sur notre planète deviennent si fréquentes. Les astronomes et les géologues n'en ont pas encore démontré l'origine avec certitude. Cependant un fait est positif, c'est que souvent un globe de feu, entouré des grondements et des éclats de la foudre, roule dans l'atmosphère, y jette les lueurs d'un sinistre embrasement, vole, siffle et s'éteint en frappant le sol. Qui n'a vu, qui n'a du moins entendu dépeindre ces phénomènes vulgaires? A la place où la terre a reçu le coup du ciel, l'œil découvre un aérolithe. Quelquefois même, dit-on, l'électricité qu'il porte dans son sein,

isolée du sol, peut-être par quelque couche vitreuse, châtie, par une commotion violente, la main trop empressée qui ose la profaner. C'est là le Dieu qui repousse le mortel, le Dieu descendu sur les ailes de la foudre pour s'offrir aux adorations des humains. La pierre, c'est la pierre vivante, la pierre divine; elle se mouvait dans l'air, et les yeux pouvaient l'y voir. Il est facile de s'imaginer le respectueux effroi dont l'esprit des idolâtres devait rester frappé à l'aspect de ces magiques et éclatants météores.

Un fait encore, c'est que ces pierres ne se donnaient pas toujours la peine de descendre du ciel. Le travail du ciseau suppléait à la fréquence de leurs visites et à la sublimité de leur origine; la conquête du globe semblait assurée à leur matière et à leur forme. Telle était encore la force de la tradition et du symbole, lors même que le sens du symbole avait disparu. Les preuves de cette assertion abondent.

« Pierre de la Vallée, t. iv, rapporte qu'*aux Indes* un grand nombre de divinités sont adorées sous la forme d'une simple pierre, et Tavernier a remarqué dans *la pagode de Bénarès* une idole de marbre noir. La statue du fameux Krishna, de la *même pagode*, est également en marbre noir; et une des principales cérémonies prescrites aux prêtres de ces idoles est d'*oindre* tous les jours ces pierres d'huiles odoriférantes, » d'en faire des *Messies*, des *Christs*; on se rappelle que ces deux mots signifient, *oint*.

Le Sammonacédon des Siamois n'est qu'une grande pierre pyramidale de couleur noire.

Qui n'a connaissance de la pierre noire déposée dans le coin sud-est de la Kaaba de la Mecque? Ce fut l'ange Gabriel qui l'apporta du ciel, selon la croyance des mahométans. Et si l'on se demande l'origine de cette croyance, peut-être Hérodote nous la laissera-t-il deviner, car il nous apprend que les Arabes juraient alliance sur une pierre; les Arabes, ces fils d'Ismaël, voisins des fils de Jacob.

Enfin Pausanias parle d'une pierre conservée religieusement dans le temple de Delphes. On l'oignait d'huile presque tous les jours, mais principalement les jours de grande fête. C'est là sans doute le fameux *omphalos* érigé près du trépied, et représenté sur plusieurs médailles, que mentionne le savant Raoul Rochette.

Sur quelque point du globe que le caprice de la pensée nous transporte, nous retrouvons le culte de la pierre, plus utile peut-être pour constater l'unité primitive de la foi, et, par cette unité, celle de la race humaine, que ces autres pierres, les blocs erratiques, ne le sont au géologue pour défendre sur tous les points de la terre l'existence d'un déluge universel.

Accordons-nous quelque peu le plaisir des voyages et des recherches. « Maxime de Tyr (1) nous apprend que Vénus était adorée à Paphos en Cypre, sous la figure d'une pierre blanche en forme de pyramide. Tacite, après avoir donné de cette pierre la même description, ajoute ces paroles remarquables : Et la raison pourquoi elle n'avait pas de figure humaine était toute mystérieuse :

(1) Sermo 58.

Ratio in obscuro n (*Hist.*, lib. II). Notons cette obscurité, peut-être la dissiperons-nous tout à l'heure.

Pessinunte florissait en Phrygie, et l'on veut que cette contrée ait été la patrie de notre aïeul Gomer, petit-fils de Noé par Japhet. Ce fut de ce point environ que s'élançèrent, dans les régions européennes, les descendants de cet auteur des redoutables nations celtiques. Or, la grande divinité de Pessinunte, qui ne le sait ? c'était Cybèle; et Cybèle, à qui permettrons-nous de l'ignorer ? c'était *la mère des dieux*. Qu'était donc *cette mère des dieux* ? une pierre !

Elle fut transportée à Rome avec toute la pompe des plus imposantes cérémonies. Attalus, roi de Pergame, en fit présent au peuple romain, et voici sur ce fait le récit de Tite Live : « Attalus accueillit avec bienveillance les envoyés du peuple romain, les conduisit à Pessinunte en Phrygie, et leur livra, pour la transporter à Rome, *la pierre sacrée* que les régnicoles appellent *mère des dieux*.

La mère des dieux ! comme s'il eût été question d'établir *d'un seul mot* que cette superstition engendra toutes les autres ! Et nous nous trouvons fort enclins à soutenir notre conjecture. — D'abord, répétons - le, on honora la pierre Beth-el; puis on y vit la Divinité même, et aux honneurs succéda l'adoration. Ensuite on lui substitua le bétyle, la pierre semblable à celle de Cybèle. — Plus tard enfin on ne crut pouvoir refuser à cette pierre, dont la physionomie devenait de plus en plus burlesque aux yeux des beaux esprits railleurs, la faveur d'une tournure un peu moins rustique que celle qu'elle apportait de son pèlerinage aérien, réel ou pré-

tendu (1). Dès lors au statuaire le privilège de faire les dieux ! Nous emprunterons bientôt à l'illustre archéologue Raoul Rochette un aperçu de ces transformations.

Elles ne furent point d'ailleurs universelles ; et à Paphos, en Cyprè, par exemple, l'homme n'osa rien innover à la Divinité. C'est là ce qui me conduit à penser que les prêtres de cette île (2) avaient conservé plus intactes les traditions originaires des Beth-el, la connaissance de la valeur symbolique de la pierre. Ils durent, s'il en fut ainsi, s'opposer à toute innovation, ne fût-ce peut-être que pour avoir moins à rougir de leur culte devant le petit nombre de sages *réellement* initiés à leurs mystères ; de ceux, au moins, que l'ordre de leur hiérarchie appelait à leur succéder. Pour le vulgaire, pour les sages qui ne pouvaient se déplacer, la raison en demeurerait toute mystérieuse, comme il nous est maintenant facile de comprendre qu'elle dut l'être pour Tacite, *in obscuro*.

Cet efféminé si fameux par ses turpitudes et sa soif de sang, et que les révolutions élevèrent à l'empire, Héliogabale, prêtre du soleil chez les Phéniciens descendus de Cham, apporta son dieu d'Emèse à Rome. C'était encore une pierre noire, en forme de cône. Dès lors il défendit d'en adorer aucune autre. Il lui bâtit un temple dont il était le pontife, et voulut y faire établir le feu qui se gardait en celui de Vesta, disant que les autres dieux n'étaient que les serviteurs du sien.

(1) Un ami me rappelle ce proverbe italien cité dans Corinne :
Corse fama la prima statua essere caduta dal cielo !

(2) Proches voisins de la terre de Chanaan.

Théophraste nous apprend, dans son *Traité de la superstition*, que les anciens avaient des tas de pierres sacrées dans les carrefours ; et qu'on les y adorait en y répandant de l'huile, c'est-à-dire en les faisant Messie ou Christ.

Telles étaient probablement dans les Gaules les collines de Mercure (1), c'est-à-dire ces monceaux de pierres que les voyageurs élevaient en l'honneur du dieu protecteur des routes et du commerce. Et Mercure appartenait à la même contrée et à la même race que Cybèle, adorée comme la mère des dieux sous le symbole de la pierre qui était le symbole du Christ.

Mercure fut, selon les plus fortes probabilités, un de ces premiers et puissants princes d'origine celtique, dont les dynasties s'étendirent des terres de l'Asie aux détroits de Gadès. Mercure était fils et favori de ce Jupiter secrètement élevé, ainsi que nous l'enseigne Eusèbe (2), par les Curètes dans l'île de Crète, c'est-à-dire par ceux qui étaient les bardes et les druides de ces peuples.

Quant à Jupiter lui-même, il devint urgent de soustraire ce roi futur de l'Olympe (3), où il établit réellement sa

(1) Mercure, c'est-à-dire, en langue celtique, l'homme du commerce (de *marc*, marché, et *ur* ou *our*, homme). Je cherche vainement dans les dictionnaires français et dans les recueils que j'ai sous la main le mot *merger*, fort usité dans ces contrées, soumises jadis aux Romains et conséquemment à la langue latine. Ce mot signifie un amas de pierres, et l'étymologie en est évidente.

Mercurii agger, monceau de Mercure, ou mer-ger.

(2) « *Curetarum.... a quibus Jupiter absconditus est et nutritus.* » *Chronique d'Eusèbe*, p. 15 verso, éd. 1513.

(3) Mont Olympe, centre de son empire. « *Quod Olympus ambiguum nomen est et montis et cœli. In Olympo autem Jovem habi-*

résidence après ses triomphes, à la cruelle superstition de Saturne, son père. Et voici pourquoi, c'est que les devins de ce farouche dominateur l'avaient menacé d'être détrôné par son fils. Aussi lui-même avait-il précipité du trône Uranus (1), son père, à l'instigation de Titée ou Gée (2), sa mère, furieuse des infidélités d'Uranus et exaspérée de ses infanticides.

Permettons-nous une digression sur ce Jupiter; car, sondant les nuages sous lesquels son humanité se divinise, nous arrivons à saisir un nouveau sens du serment redoutable de *Jupiter Lapis*, dont la relation précède.

En deux mots voici l'histoire dont la fable est tout imprégnée : Titan, irrité contre son frère Saturne, était parvenu à s'emparer de la personne de ce prince. Jupiter, né valeureux et habile, oubliant les torts de son père à son

lasse docet historia, quæ dicit : Eadem tempestate Jupiter in monte Olympo maximam vitæ partem degebat, et eo ad eum in jus veniebant. » Lactance d'après Ennius. — *De falsa religione*, p. 8 b, éd. lat.; Bâle, 1532.

(1) Uranus, l'homme du ciel, l'astronome, de *Ur*, homme, et de *En*, ciel ou *χρόνος*, qui signifie en celtique *le couronné*; car il fut le premier qui, selon Tertullien *De corona*, et d'après Phérycide, ceignit un diadème. S'il fut astronome et mesura le temps, les Grecs purent faire de son nom celui du temps même, *chronos*; car eux aussi étaient d'origine japhétique, *Audax Japeti genus*. — On peut encore tirer ce nom de Keren, hébreu, racine de *κέρας*, grec, qui signifie corne, puissance, dont le diadème que ceignit Uranus est l'attribut : *Cornu ejus exaltabitur in gloria*.

(2) *Tit* veut dire terre en celtique, comme *γῆ* en grec; Gée, peut-être Titea, favorisait-elle l'agriculture? Je tire ces étymologies de la *Grande Histoire Universelle anglaise*, ouvrage médiocre, si ce n'est du côté du nombre des volumes.

égard, s'élança de la Crète, sa retraite, ramassa une armée, une flotte, et, à la tête de ces forces (dans une dernière bataille près de Tortose, au nord de Cadix (1), foudroya cet oncle dont les fils, aussi audacieux que le père, étaient également destinés à tomber un jour sous ses coups.

Voilà le récit de Lactance. Sans insister sur le plus ou le moins de certitude de ces événements lointains, il nous suffit de rappeler que Cybèle (2), pour sauver la vie de Jupiter, livre à Saturne *une pierre* qu'elle lui donne comme étant le nouveau-né, et que le père impitoyable la dévore (3).

Or, quelque myope et rustre que l'on suppose le dieu Saturne, je n'hésite pas à proclamer l'impossibilité de l'erreur à l'aspect et au goût d'un pareil aliment.

Lors donc que nous cherchons le mot de l'énigme d'une croyance si extravagante, les notions précédentes nous le révèlent. N'est-il point à penser qu'au temps où cette fable se produisit, elle prit pour point de départ *les croyances régnantes*; croyances qui se dépouillent de leur caractère apparent de stupidité si peu que l'on veuille remonter à leur source, *les traditions* ! La pierre, symbole de la divinité, était déjà devenue la divinité même. Qu'une pierre naquît d'un dieu, c'était donc la chose du

(1) *Grande Hist. Univ. angl.*, t. 8, p. 199.

Tiré de l'*Historia sacra* d'Ennius. Lactance, même édition, p. 10.

(2) Cybèle ou Rhéa; Rhée en celtique signifie maîtresse; — *Dame, Domina*.

(3) L'illustre savant qui cite d'une manière si flatteuse ma première édition des *Beth-el* (*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, vol. 2, p. 445, 446) dit, p. 441, que la foi des peuples n'admettait point cette destruction de la Divinité par la manducation; soit, si l'on veut, mais il ne s'agissait pour Saturne que de faire disparaître son fils.

monde le plus logique, puisque la pierre était la substance dans laquelle la divinité se complaisait. Les hommes, en ne prêtant au dieu générateur, formé à leur image, que la dose commune de bon sens humain, pouvaient donc *raisonnablement* supposer qu'il prit une pierre pour sa progéniture. Ainsi, sans troubler dans l'esprit la vraisemblance de leurs fictions, que le temps seul, *en emportant les restes de la tradition, devait leur rendre si méprisables*, le Jupiter de chair et d'os échappait à la voracité de Saturne, trompé par le côté où pouvait l'être un dieu de facture humaine. Et, dès lors, restait à ce même Jupiter *le nom de pierre*, sous lequel sa naissance avait été proclamée : *Jupiter Lapis* (1).

Nous ne sachions point que l'on ait offert d'autre explication de ce surnom de Jupiter Lapis, Jupiter pierre, ni de l'origine de ce serment, *Jovem* (Jehova) *lapidem jurare*, jurer par Jupiter pierre, c'est-à-dire par Jupiter qui, naissant Dieu, *naît pierre, parce qu'il sort du père qui engendre la pierre, symbole primitif du Dieu fils*. Celle que nous osons présenter nous semble d'une probabilité d'autant plus forte, qu'elle se conforme à la tradition primitive universellement répandue et transparente sous tous ses voiles.

Après s'être convaincus par l'inspection de la pierre phrygienne *Cybèle, mère des dieux*, de la pierre ointe de Delphes et de tant d'autres témoins du même genre, que cette antique tradition régnait parmi tant de nations orientales, peut-être trouvera-t-on que ces preuves reçoivent un surcroît de force de l'examen des monuments

(1) Le nom reste, et peut même se transmettre : *In Creta regnavit Lapis*. Chr. d'Eus., rect. 51.

celtiques antérieurs à la construction des temples chez ces peuples, c'est-à-dire aux invasions des Romains.

Qu'étaient donc ces temples, ces autels? Tantôt une pierre isolée, tantôt des lignes de pierres. On s'imagine, en les contemplant, revoir les Beth-el primitifs.

Ici même, à deux lieues de l'endroit où sont tracés ces mots (Coulommiers) (1), un de ces blocs solitaires se dresse sous le nom de Pierre-Fitte, commun à plusieurs monuments du même genre. C'est à l'extrémité d'un étang, dans une région sévère et rebelle encore à la culture, où les eaux n'abandonnent qu'à regret leur domaine, et ne le cèdent sans retour qu'aux plantes robustes des forêts (2). L'origine du monolithe qui nous occupe n'a rien de naturel, même aux yeux du vulgaire.

Je laisse parler une légende. L'enchanteur Merlin, ministre d'Arthur, de la table ronde, le laissa choir un certain jour que ses graves et pressantes affaires le portaient à chevaucher dans les airs. Quelques profanes osèrent s'arrêter à l'idée de déraciner cette pierre. Stériles efforts, vainement répétés! Car, sachez-le bien, eussiez-vous creusé le sol d'autant de pieds qu'elle le domine, demain, à l'aurore nouvelle, vos yeux verront l'excavation remplie, la terre raffermie, l'herbe repoussée et verdoyante. Vainement la bêche l'aurait-elle séparée du sol; la terre repousse le divorce que le fer lui impose. Tel est le dernier miracle que la foi traditionnelle des savants campagnards du pays rapporte avec une ferme naïveté (3).

(1) Seine-et-Marne.

(2) Dépendance de la ferme de Maillard, ancienne chartreuse.

(3) Je dirai plus : par le nom de Merlin, cette pierre pourrait bien

Mais, aux yeux de quiconque a vu des monuments celtiques, c'est là le Beth-el druidique, la pierre-temple ou maison de Dieu, ointe du sang des sacrifices, comme ces vieux chênes de la Scythie que mentionne Hérodote (liv. 4), et placée dans les circonstances de lieu recherchées par les ministres de ce culte antique.

Ces pierres Beth-el « devinrent avec le temps les deux colonnes que nous retrouvons à l'entrée de tous les temples, sans en excepter celui de Jérusalem (1), » comme

se rattacher au monument de *Stone-Henge* que je m'apprete à décrire et dont une des illustrations est le voisinage de la sépulture de Merlin ou Ambroise, *Ambres-Bury*; car Ambroise était aussi le nom vulgaire de Merlin. Quoique cet enchanteur, ou *savant*, ait vécu à l'époque de la décadence du culte druidique, l'érection d'une pierre unique n'est pas une entreprise au-dessus des forces d'une religion qui s'éteint; peut-être d'ailleurs son nom ne s'y trouva-t-il lié que par quelque sacrifice solennel, par quelque consécration naturelle. — Merlin chevauchait par les airs; *c'est-à-dire* qu'il volait au travers des Gaules, sollicitant des peuples celtiques de prompts secours pour leurs frères de la Grande-Bretagne, envahis par les Saxons que martelait le bras valeureux d'Arthur son maître, héros qu'épuisaient ses victoires..... Mais, étranger que je suis à l'école de Vico, j'ai hâte de fuir le champ des conjectures. A d'autres de suivre, si le cœur leur en dit, ce rapprochement que j'indique. Mon but n'est pas de faire moisson de cette rouille précieuse dont se repaissent les antiquaires. — Des vérités utiles, voilà ce que je poursuis. Je ne saurais même fournir les preuves de cette légende, je cite ici de souvenir. Une autre version *populaire* veut que ce soit sainte Flodoberte qui ait laissé choir ce bloc. Voilà toujours la pierre tombée du ciel, le bétyle, corruption de Beth-el. On reconnaît dans une superstition chrétienne une autre superstition païenne, qui naquit elle-même d'une vérité représentée dès l'origine par un symbole : la pierre Beth-el.

(1) Raoul Rochette. Ces colonnes, si tant est qu'elles soient un em-

pour y rappeler aux peuples l'origine de leurs sanctuaires.

Maintenant, comme dans la plupart des religions le temple fut le hiérogamme ou la peinture sacrée du dieu, c'était flatter le dieu des temples païens, qui triomphe de l'homme sous l'apparence du serpent, que de reproduire cette forme, monument de sa victoire. Aussi voyons-nous fréquemment ces Beth-el celtiques, dont les blocs nous frappent d'étonnement par leur masse et quelquefois par leur multitude, reproduire l'imagé du dieu, et nous rappeler encore une des premières traditions du monde, consignée dans la Bible. « Ainsi, dit John Bathurst dans sa dissertation sur les Dracontia, temples destinés à perpétuer le souvenir du Dragon ou Serpent, les sinuosités du monument de Carnac, en Bretagne, sont évidemment affectées en imitation des replis d'un reptile, dont les muscles, tour à tour abaissés ou relevés, sont fidèlement reproduits par les grosseurs inégales et ondoyantes des pierres. » Et, pour confirmer sa théorie, Bathurst rappelle que, soit en *vieux persan* (1), soit en *vieux breton*, le nom de Carn-Hack signifie la montagne du Serpent.

Peut-être retrouverait-on dans le fameux monument de *Stone-Henge* (2), à quelques milles de Salisbury, l'image du même dieu, lorsque, se roulant en orbes, il trace de son corps le symbole de l'éternité. Ce temple merveilleux

blème, dis-je, p. 5, 16 et 36 de la première édition. J'opposais une conjecture à celle (de M. R. Rochette) que détruit l'auteur de l'*Harmonie*, v. 2, p. 449.

(1) Langues indo-germaniques.

(2) En Angleterre.

se compose de *pierres levées*, semblables à celles de *Pierre-Fitte*, mais de dimensions plus imposantes, et disposées en ellipses concentriques. Malgré tant de bouleversements, tous ces énormes piliers monolithes ne jonchent pas encore le sol. J'en comptai seize encore qui prêtent l'appui de leur cône à huit blocs transversaux; jougs effrayants qui se dressent au-dessus de la tête du voyageur. Et quel art magique les a suspendus? C'est encore là une des énigmes de la science, et, malgré des in-folio, un des défits de la civilisation moderne. Son orgueil étonné se demande quelle puissance, dans ces temps réputés barbares, *parce qu'ils furent suivis de la barbarie*, a pu se jouer de telles masses (1).

Piliers ou traverses, l'œil retrouve ces blocs dans l'état où la nature les a produits, entièrement *bruts*, tels que les employèrent les Hébreux dans leurs *Beth-el*, car le *Beth-el* était la figure de celui qui n'avait pas été fait de main d'homme. Si cependant on s'aperçoit que, sur un seul point, le ciseau les ait effleurés, c'est que le temps, ou plutôt les barbares, ont trahi le secret de l'architecte. La chute des blocs horizontaux au pied des pyramides, avec lesquelles leur contact paraissait si superficiel, qu'elles ne semblaient les soutenir que pour offrir à la première bourrasque une victoire facile; cette chute, dis-je, œuvre laborieuse des hommes; a mis à nu les tenons et les mor-

(1) Le mathématicien Renaud m'avait précédé de deux jours à Stone-Henge, où il était retourné à deux reprises. Une personne de Salisbury, à laquelle il avait communiqué ses *premières impressions*, m'assura que l'étonnement et l'admiration du savant étaient à leur comble.

taises qui formaient l'antique alliance. Quant aux blocs aériens qui paraissent encore menacer le sol, on les voit dormir impassibles au sein des plus fiers ouragans.

Si ce n'était nous écarter de notre sujet, quel charme nous éprouverions à décrire l'impression produite par la vue de cet unique monument, de ces monstres de pierre qui se soulèvent grotesquement au loin comme des fantômes sur le sommet de l'immense plateau formé par le morne désert de Salisbury? Les observer dans le lointain, lorsque d'un pas lent on avance dans le vague du crépuscule, c'est voir un ballet de Cyclopes, et l'image est assez saisissante pour que ce soit là le nom populaire de l'antique Stone-Henge; on l'appelle la Danse des géants.

Ce monument absorbe l'attention tout entière; car, partout alentour, rien, si ce n'est d'un seul côté vers l'horizon, une masse d'arbres verts, à chevelure hérissée, aux rameaux courbés vers la terre; funèbre parure de cette solitude où plane un silence de mort. A perte de vue s'étend et fuit en pente insensible une surface unie sous un gazon ras et serré.

Comme j'approchais, seul et pensif, une clochette tinta. Un troupeau s'avancait; le berger vint nonchalamment s'étendre sur un des blocs dont la terre est couverte. Mais ce lieu de station, ce lit du désert, c'était la pierre vicimaire peut-être! Et comment ne point se rappeler à cet aspect que les druides qui, pour oindre leur Beth-el, substituaient à l'huile *le sang des victimes humaines* immolées *pour le salut du peuple*, faussaient encore une des traditions que les Celtes avaient emportées de leur berceau, et dont le crime même de leurs prêtres perpétuait le sou-

venir! Cette tradition, c'est qu'un homme devait périr pour racheter tous les hommes! Mais ce rédempteur c'était le Messie, figuré par la pierre; le fils de Dieu, sinon le Dieu lui-même, dont ils adorèrent si longtemps l'unité dans leur Hésus (1).

Brisons sur Stone-Henge, mais gardons-nous bien d'omettre l'importante observation du docteur Stuckley, « que cet ouvrage ne fut construit *sur aucune mesure romaine.* » Voilà ce qu'il démontre par le grand nombre de fractions que donne la mesure de chaque partie. Au contraire, les nombres deviennent ronds en mesurant *d'après l'ancienne coudée, commune aux Hébreux, fils de Sem, aux Phéniciens et aux Egyptiens, fils de Cham, et, comme on le voit ici, aux anciens Celtes, descendants de Japhet;* c'est-à-dire à la postérité de Noé, étudiée dans ses époques primitives.

Dans une si exacte conformité de mesures originales, je vois une preuve à ajouter, et une *preuve violente* à celles qui proclament la source commune du genre humain. Le hasard n'est pas assez bon mathématicien pour lui en attribuer l'honneur; tant serait trop!

Enfin, un linguiste moderne vient de nous faire observer, jusque dans les îles de l'Océanie, les traces du même culte. « Rien de plus curieux à lire dans les relations des voyageurs que la description des mystères célébrés par les initiés autour des morais. Ces rites sombres et san-

(1) Le mot celtique Hésus et celui qui exprime en hébreu le nom du Sauveur ont-ils le même rapport que Jésus et Hésus? que le mot grec Zeus, prononcé Ze-us et Hésus, où il n'existe de différence qu'une transposition de lettres?

glants offrent des analogies frappantes avec les cérémonies du culte druidique. » Et ces morais, ajoute-t-il, formés de pierres, parfois énormes, servaient de sépulture aux grands personnages, et étaient consacrés aux divers ordres de dieux (1).

Après avoir accumulé tant d'exemples pour constater l'existence du culte primitif des pierres brutes, symboles du Messie et monuments ou témoignages universels de la révélation, nous allons suivre les métamorphoses de la pierre. Les dégradations du culte marchent du même pas que le perfectionnement de la matière qui en est l'objet.

Lorsque les aérolithes, plus merveilleux dans leur origine que les véritables Beth-el, eurent succédé à ces premières pierres, l'art imita ces mêmes aérolithes afin de les multiplier et de satisfaire, chez des hommes aussi corrompus que superstitieux, le besoin de porter avec soi, comme pour le maîtriser, un dieu protecteur.

Ainsi naissait le fétichisme.

Mais ce n'est point là notre affaire. Suivons les pierres, et cherchons à nous éclairer des précieuses lumières de M. Raoul Rochette. Le premier pas est bien marqué. « A défaut de véritables aérolithes, on en copiait la forme en Phénicie ou ailleurs.... On peut rapporter à cette imitation les talismans et les pierres sacrées des Babyloniens en cônes arrondis. Mais peu à peu la forme sacramentale s'altéra, et comme d'une part elle devint tout à fait

(1) Des langues et de la littérature des archipels d'Asie, par Ed. Dulaurier, professeur des langues malaise et savanaise à l'école royale des langues orientales, bibliothécaire du roi. — *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1841.

ovoïde, pour rappeler l'œuf du monde, la génération des êtres, de l'autre, le bétyle se changea parfois en colonne et se rapprocha de la figure du phallus, pour offrir un symbole de la force qui présida à la génération de l'univers. »

Plaçons ici cette remarque tirée de la Grande Histoire Universelle anglaise, « que les Egyptiens et les Phéniciens regardaient l'œuf comme le principe de toutes choses, et le représentaient comme sortant de la bouche d'un serpent, emblème de la sagesse. » Le serpent est l'emblème de la prudence, mais non point, que je sache, d'une sagesse créatrice, et je vois dans cette figure un symbole biblique, au sens oublié, qui me rappelle la souillure du monde dans son germe par le rusé reptile.

Quoi qu'il en soit, comme le vulgaire avait oublié le sens rappelé par la matière ou le monument, et avait vu le dieu dans le symbole, une fois emporté par la fougue des passions, dont l'éclipse des vérités favorisait le déchainement, il devait s'éloigner avec une facilité toujours croissante de la pensée cosmogonique, figurée par l'image obscène du phallus. Bientôt donc la fausse conscience, si flattée de ces enfantements d'erreurs dont elle est perpétuellement en travail, s'applaudit de pouvoir y découvrir la consécration de l'impureté. Heureuse obligation pour elle que celle de fêter *le dieu* en se livrant aux passions dont le signe qui le représentait figurait aussi l'organe. La corruption de l'esprit et celle du corps faisaient les mêmes progrès que la corruption de la foi, et cela est aussi logique que digne de remarque.

Bientôt « on se prit à considérer, dit M. Rochette, que

deux principes étaient nécessaires à l'exercice de la force génératrice : l'action du principe mâle et celle du principe femelle. Au lieu d'une colonne, d'un cône, on en fit deux. Ce furent les deux colonnes qui se trouvèrent à l'entrée de tous les temples phéniciens, à Paphos, en Cypre et même à Jérusalem. » Il nous semble probable, quant à nous, pour les temples d'idoles, et certain pour le temple du vrai Dieu, que ces colonnes, si tant est qu'elles figurassent en guise d'emblème, ne représentaient que le Beth-el, rappelant ainsi les idées, vraies ou fausses, que les peuples attachaient à ce signe, chacun suivant l'état de sa religion.

« De transformation en transformation on arriva jusqu'à la figure humaine, sans renoncer aux anciennes idées. Les deux principes s'unirent dans un seul personnage sans se confondre, et l'on eut des divinités hermaphrodites comme *Janus-Jana*, Vénus homme et femme. Cependant le Dieu hermaphrodite le plus ancien était une colonne (ou simple bétyle allongé) avec deux têtes au sommet, l'une barbue, l'autre non. Cette forme de deux têtes adossées se voit dans les médailles de Ténédos et dans bien des figures de *Janus-Jana*. La Diane d'Ephèse n'était elle-même, dans le principe, qu'une sorte de poteau et presque de phallus (imitation de bétyle). Plus tard, on y ajouta une sorte de gaine, une tête humaine, des bras, des jambes. On ne peut guère douter qu'elle n'ait été une imitation de l'Astarté phénicienne. »

Maintenant qu'était Astarté, l'Astaroth des livres sacrés, sinon le principe femelle séparé du principe mâle? Astarté était chez les Phéniciens la femme de Baal (le Seigneur),

c'était une personnification antique du principe femelle de la nature et la même divinité que l'Isis d'Égypte, la Mylitta de Babylone (1), l'Anayd de l'Arménie, la Diane d'Ephèse, de Tauride, de Perga, la Junon de Samos, la Cupra étrusque, la *Déméter* (ou *déesse mère, pierre de Pessinunte*), l'Axiokersa, la Cérès, l'Aphrodite, etc., de Grèce; car les formes se multipliaient à l'infini; mais les *idées fondamentales restaient les mêmes*, les différences n'étaient le plus souvent qu'apparentes et à la surface des choses (2).

« En effet, Astarté était la déesse principale du ciel, se révélant aux hommes dans la lune; c'est pourquoi on l'appelait Astro-Arche (qui préside aux astres), on la considérait comme la nature personnifiée. » Et comme, dans ces recherches, une pente invincible nous ramène à l'idée primitive des Beth-el, voici que « les monuments les plus anciens nous offrent cette déesse sous la forme d'une pierre conique blanche. Telle a été la Vénus de Paphos, et telle aussi paraît-elle sur quelques médailles de Cypré et quelques pierres gravées. La même forme se reproduit à Sardes, à Pergame et ailleurs. Nous avons déjà dit qu'elle retrace à la fois l'idée de l'œuf du monde, de l'aérolithe et du bétyle, » copie du Beth-el, figure primitive du Messie, *auteur de la nature : per quem omnia facta sunt.*

« Aussi cette forme fut-elle employée de préférence

(1) Dans le temple de laquelle toutes les femmes devaient se prostituer une fois en leur vie. Les plus puissantes pouvaient, à ce qu'il paraît, le faire par procuration (Hérodote).

(2) J'engage à consulter, sur cette curieuse identité du même dieu sous mille noms différents, Pignorius, *Mensæ Isaïcæ expositio*, p. 1, 2.

dans cent endroits différents : à Laodicée , à Pessinunte , à Sidon , à Tyr , à Carthage , à Malte , en Etrurie , dans le Latium ; on la voit reparaitre dans les monuments de tout genre. Tels sont les tombeaux coniques en forme de phallus , si fréquents dans la Toscane et chez les Latins.... Tels le tombeau des Curiaces , près d'Albano , les Nuraghès sardes , etc. , etc. »

Quant à la déesse phénicienne , personne ne doute qu'une de ses formes n'ait été véritablement celle du *bétyle*. Mais Astarté , à une époque plus récente , prit aussi la forme d'une femme ayant une tête de vache. C'est Sanchoniaton qui le dit (1) ; on la reconnaît , sous un type semblable , dans la vache d'or de Jéroboam , l'Io des Grecs , la statue de femme à cornes de vache que Didon consacra , que les Carthaginois , puis les Romains adorèrent après l'avoir enlevée à leurs rivaux.

La troisième forme est celle d'une divinité androgyne (homme et femme) ; c'était ainsi que s'offrait aux regards la Vénus d'Ainathonte , en Cypre (2). Sous cette apparence , la déesse phénicienne était *Lunus-Luna* (la déesse Nature et son mari). Telle on la voyait à Carra en Mésopotamie , nouveau type de la double forme de la nature mâle et femelle.

(1) Auteur dont l'existence a été révoquée en doute. Voyez d'ailleurs Ph. Lebas , *Revue des deux mondes* , sur la découverte d'un manuscrit contenant la traduction de Sanchoniaton , par Philon de Byblos.

(2) « Signum Cypri , barbatum corpore , in veste muliebri , cum sceptro et statura virili , et putant eandem marem ac feminam esse. » Macrobe , sat. s. 8.

Il est temps de s'arrêter, car les dimensions de cet aperçu dépasseraient bientôt toute mesure. Ce qu'il est facile de découvrir, et l'on en conviendra, je l'espère, c'est qu'en remontant le plus haut possible dans les traditions de tous les peuples, en interrogeant leurs chroniques, en soulevant la gaze de leurs fables, nous rencontrons, presque partout, comme moyen ou occasion première d'idolâtrie, ces fameux Beth-el, *chefs matériels des dieux*.

Et comment les Beth-el devinrent-ils l'occasion de l'idolâtrie? c'est qu'à ces signes primitifs se rattachait la plus ancienne, la plus auguste des traditions : la promesse formelle du Messie, objet capital de la révélation.

C'est que la pierre figurait le Messie, le Dieu; et que l'idée venant à périr, la figure devint la réalité; le symbole fut le Dieu!

De là ce culte de la pierre qui est vivante, puisqu'elle se meut; ce culte autorisé et soutenu par le ciel, puisque le ciel les envoie et les multiplie (aérolithes, p. 499 ci-dessus); ce qui est multiplier les dieux! Le polythéisme vient donc du ciel, mais par cette fausse route!

Aussi la pierre Cybèle a-t-elle porté le nom de mère des dieux, grâce à son antiquité peut-être (p. 502 ci-dessus)! Elle produisit entre autres Jupiter (p. 506, 507 ci-dessus), que Saturne croit dévorer en dévorant une pierre; parce que la pierre qui est Dieu, naît de Dieu!

Enfin la fréquence de ces chutes dans l'idolâtrie, dont les plus anciennes durent échapper au souvenir des hommes avec les feuilles volantes des premières histoires; cette fréquence nous explique la haine de Dieu contre de tels symboles, véritables et, peut-être bien, premières pierres

d'achoppement de l'esprit humain ! Voilà pourquoi , dès les premiers âges, nous les voyons prosrites dans le Deutéronome, sous le nom de Matzéba !

Qu'importent, ensuite, les modifications que le ciseau leur fit subir ! L'idée perdue , rien n'était plus ! — Et l'idée n'avait disparu que parce qu'il s'était rencontré dans le Beth-el une substance que la main pouvait toucher , un symbole matériel ! que parce que l'intelligence une fois détrônée par les sens, le signe sensible seul devait continuer de subsister et recueillir sans partage les honneurs rendus, dans les temps de clairvoyance, à l'idée dont il était l'expression : l'idée du Messie.

Chemin faisant, il nous est arrivé de jeter quelques coups d'œil sur les origines des peuples. En examinant ces peuples, sur les points les plus variés du globe, nous avons suivi, comme un fil précieux dans le labyrinthe des recherches généalogiques, les croyances contemporaines de leurs premiers établissements ; ou, en d'autres termes, les croyances qu'ils avaient apportées de leur berceau. Eh bien ! il n'est aucune de ces régions du globe, prise comme point de départ, qui ne nous ait sûrement ramenés à *un seul et même centre, partie primitive de l'homme.*

A mesure que les allégories qui nous avaient offusqués s'éclaircissaient, nous parvenions, comme invinciblement entraînés, aux vérités capitales que proclame une histoire reconnue par la critique comme l'ainée de toutes les histoires : j'ai nommé les livres de Moïse.

Appuyé sur les témoignages que nous prodiguent les sciences dans leurs rapides et magnifiques progrès(1), nous

(1) V. Wiseman, *Rapports entre la science et les vérités révélées, etc.*

craindrions moins que jamais de le dire : Dans les œuvres de l'esprit humain, non moins que dans les pages du livre de la nature nulle vérité ne se montre plus constante que celle de l'unité de notre race, manifestée, entre autres, par l'unité ou l'universalité d'une tradition primitive voyageant, s'étendant avec les peuples, et s'inscrivant sur le globe par des monuments identiques d'abord dans l'idée, la forme et la matière.

Cette tradition, dans sa pureté originaire, fut un Dieu rédempteur ou Messie, *figuré* dans le Beth-el, ou pierre ointe de Jacob ; car consacrer, ou *oindre*, le mot l'explique, c'est faire Messie ou Christ (p. 492 ci-dessus) : ce que continuèrent de faire les idolâtres, lors même qu'ils eurent cessé de se comprendre (p. 499, 501 ci-dessus)!

Et quel symbole plus clairement nommé ! En effet, ce Messie ou Christ, que Jacob appelle le pasteur, la *pierre* d'Israël (id., p. 492), lui apparaît *sous le nom de Beth-el*, maison de Dieu (id., p. 492), et, plus tard, il dit de sa perronne : Détruisez ce temple, et, en trois jours, je le rétablirai.

Il s'appelle, de sa propre bouche, la pierre de l'angle, la pierre fondamentale (p. 493 id.), et, choisissant Simon pour le remplacer, il lui donne le nom de Pierre et dit à cet autre lui-même : Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

Ce Jésus, le pain de vie, ou la *manne qui est la pierre*, dit Philon (p. 493 id.), naquit, comme l'avait voulu le prophète, dans la *Maison-du-pain*, à Beth-léem (p. 493 id.).

Eh bien ! ce même Jésus, c'est le Verbe, ou la parole,

inséparable de la pensée, qui chez Dieu est *inséparable de la puissance*! celui donc par qui tout a été fait (p. 493). C'est le Fils unique du seul Dieu créateur de cette race dont tant de preuves, ailleurs qu'en cet écrit, manifestent l'unité; de cette race dont tous les membres ne sont qu'un par l'amour, qui est l'esprit de la loi ou de la religion, une, elle-même, comme la vérité; de cette race, enfin, dont tous les membres se confondent en Dieu dans l'unité par son Verbe, ou son Fils, qui est leur chef, leur tête! Toutefois si le public des savants m'accordait, sans réserve, les importantes vérités que j'indique, celles même que je puis avoir prouvées, les Ecritures mentiraient, et il faudrait se hâter de reconnaître la fausseté de cette prophétie par laquelle fut salué, presque à sa naissance, le chef de cette religion, le Christ, que le vieillard Siméon appelle, presque aussitôt qu'il l'aperçoit, un signe de contradiction, *signum cui contradicetur*.

FIN.

NOTE.

Note qui se rapporte à la page 485.

La production de la pensée, que nous ne confondons point avec son existence, exige impérieusement le secours de la parole; sinon la pensée n'existe qu'en principe, en germe; elle n'est point révélée à l'esprit, l'homme ne la connaît pas, un sentiment vague lui en annonce à peine la présence.

Si de l'esprit nous passons au corps, nous voyons aussi que de son côté le principe, le germe de l'homme physique, existe dans la mère comme la pensée dans l'être intellectuel. Cependant la substance de l'homme est la seule expression possible de ce principe; elle seule peut le féconder en s'y unissant. De ce moment commence à exister un être capable de se produire et de se manifester. Sinon, semblable à la pensée sans la parole, ce germe reste inerte, inconnu de tous, inconnu de lui-même.

Autre remarque : le phénomène de la création de l'être physique exige deux êtres semblables de race et différents de sexe, parce que, du côté de la chair, chaque être humain est incomplet et ne forme que la moitié d'un tout. La réunion des deux, qui ne sont qu'un, devient donc nécessaire à la production.

Eh bien ! je pense qu'il en est de même de l'être intellectuel créé. Seul, il demeure incomplet. Sa puissance de vie n'est qu'en Dieu, par le Verbe médiateur. Pensons-y bien : dans son langage mystique, l'Eglise appelle le Christ, qui est le Verbe, l'époux des âmes. C'est, je le suppose, que le Christ, le Verbe de Dieu, sa parole, celui par le moyen duquel tout a été fait, s'unit aux âmes pour les féconder (*Dixit, et facta sunt... omnia per ipsum facta sunt*).

La parole est la communication, la communion, ou l'union primitive de Dieu avec l'homme, union qui n'est possible que par le médiateur ou le Christ, qui est le Verbe. Or, par la parole, l'âme est épousée, fécondée, voilà la pensée produite; par la parole, l'âme voit et connaît sa substance et son fruit. Elle voit par ce Verbe qui est la lumière de tout homme venant en ce monde, ce Verbe qui est la seule expression de l'Être des êtres, qui produit et révèle.

..... On ne verrait, chez les créatures fécondes, ni tant de stérilités physiques, ni tant de stérilités morales, si la substance de l'expression parvenait toujours à se joindre convenablement à son principe pour le féconder..... Elle aussi, la pensée, a ses avortons; elle a ses mâles.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

<i>Hellènes. — Aspect du monde vers les derniers âges du polythéisme.</i>	1
Caractère de nouveauté des Grecs. Les Grecs plagiaires. Efforts inutiles de leur philosophie (note).	5
Résultats de cette philosophie, sagesse d'emprunt, idées propres.	7
Immortalité de l'âme, purgatoire, enfer, paradis, prières pour les morts, béatitude des larmes.	9
Le mensonge loi d'Etat, matérialisme, promiscuité, infanticide.	
Morale grecque contre-pied du Décalogue.	15
Débauche permise aux vieillards.	19
L'homme androgyne, sa révolte, son dédoublement, l'homme à sexe unique, conséquence de sa nature.	20
Approbation de Socrate.	22

DEUXIÈME PARTIE.

<i>Débordements. — Race italique.</i>	23
La corruption éclate.	27
Les esclaves.	34
Les chevaliers et les sénateurs.	42
Crise de la république.	45
Avilissement universel, habileté d'Auguste, la philosophie a tué les dieux.	49 à 90
Trait de crédulité fanatique, superstition, terreur et orgies.	57
Dévergondage impérial, bassesses des sujets, villes et provinces, crapule.	64 à 79
Scène de délire, volupté du sang versé.	82
Importance des doctrines et des croyances.	88-89

TROISIÈME PARTIE.

<i>Barbares. — Rapports entre la terre et l'homme qui la cultive.</i>	91
Contradictions réelles ou apparentes. Lacunes de l'histoire; comment les combler.	92
L'homme civilisé, policé, barbare, sauvage.	93 à 94
Théâtre des nations. La Germanie et l'Amérique, parallèle.	
L'analogie s'étend du physique au moral.	96
Comment apprécier le témoignage des historiens de l'antiquité relativement aux barbares.	102 à 104
Les Germains. Etat politique, religion, mœurs.	105
Dissertation sur la chasteté prétendue des Germains. Sa nature.	122
Suite des mœurs, éloges exagérés en apparence et mérités, ou les élus.	137
Gaulois. Etat politique. L'unité religieuse forme le lien de la nation.	140
L'influence des druides prépare celle des évêques fondateurs de la monarchie française.	149
Idee du sacrifice d'un Rédempteur. Valeur et conséquences du dogme.	150
Mœurs.	157
Contrastes par lesquels s'expliquent les contradictions des historiens.	168
Bretons. Etat social, mœurs.	169 à 170
Note en réponse au docteur Lingard.	176
Scythes. Etat des tribus. Despotisme et liberté. Le Dieu, c'est le glaive. Culte.	180
Barbarie. Mœurs. Equité. Quinte Curce. La Bible. Josèphe. Fête nationale.	186
Barbares analogues. Amérique. Etat de quelques peuples : Floride. Péruviens. Mexicains.	194
Omahas. Despotisme au milieu de la liberté des forêts, trace d'origine.	207
Néo-Zélandais. Araucauniens, Germains du nouveau monde. Mot de l'énigme de la barbarie.	208

Utilité des principes, danger des fausses applications. Origine du pouvoir dans les associations dites principautés.	212
Croyance à l'immortalité de l'âme, notions religieuses, idée universelle du sacrifice.	215
Impuissance de la raison livrée à ses seules ressources.	219
Les connaissances profanes n'ont aucune influence propre sur les mœurs.	220
Arts, commerce, agriculture, marine, guerre, etc. Parallèle entre les barbares de l'ancien monde et ceux du nouveau.	221
Par les mœurs des tribus du nouveau monde l'analogie comble lacunes de l'histoire des barbares.	240
Le sauvage ne se rend qu'à la religion, et pourquoi. Suite des mœurs.	242
La femme réhabilitée par le christianisme, son sort ailleurs. Galanterie du Gaulois.	252
Objection : Trop d'ombres au tableau. Réponse.	261
Les barbares anciens au moment où ils se précipitent sur l'empire. Dernier trait.	263
L'oubli et le mépris des principes cause de ces désordres, Note finale.	267

QUATRIÈME PARTIE.

<i>Les Juifs.</i> Ont-ils conservé le dépôt des lumières? Reproches de Malachie.	277
Idolâtrie. Retour, rechute. De Jannée à Hérode. Sur le pouvoir des pharisiens.	282
Règne d'Hérode prélude du châtimeut final. Avertissement dernier.	301
Explication de : Rendez à César, etc. Sens du règne d'Hérode. Récapitulation.	311
Le Christ nous donne à juger la nation par ses sages. Les pharisiens.	314
La chaire de Moïse précède la chaire de Pierre. Observez ce qu'ils vous disent, mais ne les imitez point.	321

TABLE.	527
Pharisiens de la synagogue et pharisiens pères du Talmud, res- taurateurs des obscénités de la Grèce.	324
Les saducéens.	333
Les esséniens. Vie cénobitique. Superstitieuses puérilités.	337
Les esséniens ont emprunté à Pythagore et aux prophètes. Vie des prophètes.	342
Ils partagent l'aveuglement général (non point universel).	344
La vengeance de Dieu poursuit les Juifs. Effroyables châtimens du déicide.	345
<i>Notes.</i> Le Juif errant et croyances antisociales.	357

CINQUIÈME PARTIE.

<i>Influence de la religion dans les Etats. Théorie.</i>	561
La religion.	565
Aujourd'hui et autrefois, caractère différent de la science. Cause des haines que la religion suscite.	564
Doctrines du droit divin. Religion et politique. Rapports.	567
La religion unit, la raison séparée de la religion divise.	569
Effet de l'absence ou de la diversité des croyances.	571
Il faut coordonner, il ne faut point confondre les institutions re- ligieuses et les institutions politiques.	573
Briser le lien de ces institutions, c'est allumer la guerre dans l'Etat.	574
Tyrannie.	579
Etats-Unis d'Amérique, fausse exception. Europe.	582
Effet de la croyance sur les actes. Ex. : païens, juifs, chrétiens, etc.	585
La religion la plus sociale est donc la plus vraie. Effets posté- rieurs.	589
<i>Exemples.</i> Angleterre. Le protestantisme se fait bourreau. Ir- lande.	591
Impuissance religieuse du protestantisme ou des Eglises natio- nales (note).	598
Lois et procédés de la réforme contre le catholicisme dans la vieille Angleterre.	403

Religion et philanthropie de l'Angleterre en présence de ses intérêts.	405
La logique du protestantisme détruit la raison du pouvoir.	407
Même origine de l'omnipotence parlementaire et de l'omnipotence populaire.	408
Espagne. Convulsions pour opérer son retour à l'unité.	410
L'inquisition, institution <i>politique</i> , réprouvée par le clergé (note), <i>idem</i> .	412
Maures et juifs proscrits. Suite du même esprit.	414
Deux faits éclatants démontrent l'influence du choix d'une religion.	416
France. Caractère bienveillant de la nation. Haine des crimes religieux.	419-420
Le besoin de l'unité religieuse produit la Ligue. Tout finit par une messe.	422
La paix du monde est dans l'union des principes.	429
Un mot sur la Belgique et la Hollande. Nouvelle preuve.	430
Russie. Le czar Nicolas. Persécutions atroces.	432
La religion impériale et la religion catholique. Parallèle.	438
Le président du saint synode colonel de cavalerie. Actes.	446
Intolérance des Russes, de l'empereur. Cause.	451
La Russie menace l'occident de l'Europe. Remède au mal.	455
La Prusse. Violences et perfidies contre le catholicisme.	465
Les intérêts du catholicisme sont ceux de la France. Levant.	467
Retour à la Prusse. Bizarries. Princes de la confédération. Bavière.	469
Conclusion.	474
<i>Les Beth-el</i> , occasion première de l'idolâtrie. Le Christ prouvé par les premiers monuments du monde. Les pierres vivantes. Les pierres druidiques. Unité de l'espèce humaine. Explication de plusieurs obscurités dans la mythologie païenne : Jupiter Lapis, etc.	481